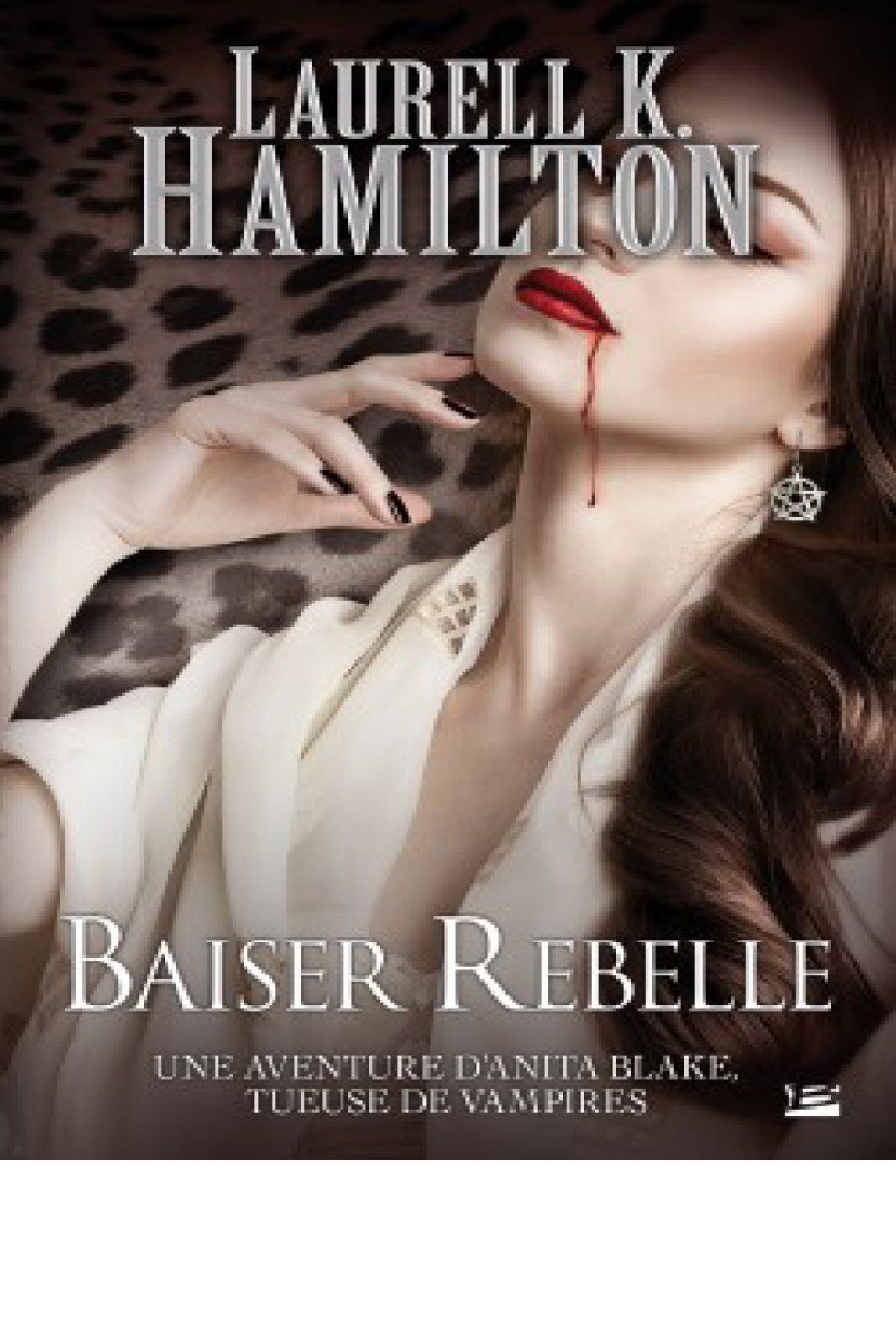


Baiser Rebelle

Laurell K. Hamilton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LAURELL K.
HAMILTON

BAISER REBELLE

UNE AVENTURE D'ANITA BLAKE,
TUEUSE DE VAMPIRES



Laurell K. Hamilton

Baiser Rebelle

Anita Blake - Tome 21

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Isabelle Troin.
Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant.

Titre original : *Kiss the Dead*.
Copyright © 2012 by Laurell K. Hamilton.
© Bragelonne 2015, pour la présente traduction.
ISBN : 978-2-35294-822-3.

Bragelonne, 60-62, rue d'Hauteville-75010 Paris.
E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr

Résumé

Quand une jeune fille de 15 ans est enlevée par des suceurs de sang, c'est à moi, Anita Blake, U.S. Marshal, que revient l'enquête. Mais sa disparition va me mettre sur la piste d'un phénomène bien plus étrange : un groupe de personnes effroyablement ordinaires – enfants, grands-parents, mères de familles – tous récemment transformés et préférant mourir plutôt que de se soumettre à la hiérarchie vampirique. Mais même les vampires ont leurs croque-mitaines, et je suis l'un d'entre eux...

Laurell K. Hamilton est née en 1963 en Arkansas (Etats-Unis). En 1993 elle crée le personnage d'Anita Blake, auquel elle consacrera un roman chaque année. Portées par un formidable bouche-à-oreille, les aventures de sa tueuse de vampires sont aujourd'hui d'énormes best-sellers.

Pour mon mari Jonathon, qui comprend que le voyage est long mais qu'il en vaut la peine. Pour Shawn, qui répond toujours à toutes mes questions sur le travail de la police et qui est ma bouée de sauvetage depuis vingt ans. Toutes les erreurs contenues dans ce livre relèvent uniquement de ma responsabilité ; on dirait qu'il n'y a jamais assez de temps pour que je lui fasse tout relire. Pour Jess, qui nous a appris, à Jonathon et à moi, que faire des bêtises, c'est aussi amusant que nécessaire dans une vie. Pour Pilar, ma sœur d'élection, qui m'a appris qu'il n'est jamais trop tard pour avoir une enfance heureuse. Pour Missy : bienvenue à bord – quelqu'un qui va surveiller la continuité, enfin ! Pour Steven, qui m'a aidée à faire des recherches que je n'avais même pas conscience d'avoir entrepris. Pour Bryan, qui m'a inspirée et mise sur la sellette de façons très inattendues. Et pour Mitch : bonne chance à New York.

*« Je t'ai embrassée avant de te tuer...
Il ne me restait plus qu'à me tuer pour mourir sur un baiser ! »*

*Othello parlant au cadavre de Desdémone et l'embrassant avant de
mourir.*

Chapitre premier

À la télé, les salles d'interrogatoire sont spacieuses et munies de larges baies vitrées pour que vous puissiez observer tout ce qui se passe à l'intérieur. Dans la réalité, elles sont plutôt exiguës, et il n'y a quasiment jamais de fenêtres. Voilà pourquoi les vrais enregistrements vidéo policiers sont en noir et blanc avec un grain bien visible, plutôt qu'en Technicolor éclatant.

Cette salle-là avait des murs peints en beige clair – ou peut-être en taupe, je n'ai jamais trop su faire la différence entre les deux. Quoi qu'il en soit, c'était une de ces couleurs fades que les agents immobiliers décrivent comme un « neutre chaud ». Ils mentent. C'est une teinte froide et impersonnelle.

Il y avait une petite table en métal brillant et une chaise assortie. L'idée de base, c'était que les prisonniers ne pourraient pas graver leur nom (ou un quelconque message) dans le métal comme ils auraient pu le faire dans du bois. Mais la personne qui a eu cette idée devait ignorer ce dont est capable un vampire ou un métamorphe. Du coup, le dessus de la table était couvert d'éraflures simplement produites par des ongles, une force surhumaine et un ennui exacerbé.

Pour l'heure, le vampire assis là ne cherchait nullement à laisser une trace de son passage. Il se contentait de pleurer si fort que ses épaules étroites en étaient toutes secouées. Ses cheveux d'un noir de jais, lissés en arrière, formaient sur son front une pointe dont j'aurais parié qu'elle était aussi peu naturelle que leur couleur.

D'une voix étranglée par les larmes, il marmonna :

— Vous me détestez parce que je suis un vampire.

Je posai mes mains à plat sur la table. Le bleu saphir des manches de ma veste paraissait presque trop violent à côté du métal froid – ou peut-être était-ce mon vernis rouge vif qui choquait. Je l'avais mis pour mon rencard de la veille, mais il semblait déplacé sur les ongles du marshal fédéral Anita Blake.

Je comptai jusqu'à dix pour ne pas me remettre à gueuler sur notre suspect. C'était pour ça qu'il s'était mis à pleurer : parce que je lui avais foutu la trouille. Certains mecs n'ont pas assez de couilles pour être morts-vivants.

— Je ne vous déteste pas, monsieur Wilcox, dis-je sur un ton aimable, voire amical. (Tous les jours, je traite avec des clients chez Réanimateurs Inc. ; j'ai une voix spéciale rien que pour eux.) Certains de mes meilleurs amis sont des vampires et des métamorphes.

— Vous nous traquez pour nous tuer, contra-t-il.

Mais il leva suffisamment la tête pour me regarder entre ses doigts. Ses larmes étaient teintées de rose par le sang de quelqu'un

d'autre. En mettant les mains sur ses yeux, il s'en était barbouillé tout le visage. Cela jurait avec ses sourcils noirs à l'arc parfaitement dessiné, dont le gauche était traversé par un anneau de métal bleu foncé – sans doute pour faire ressortir la couleur de ses yeux. Malheureusement pour lui, ça ne fonctionnait pas : au mieux, ses prunelles étaient d'un bleu clair délavé qui n'allait pas du tout avec ses cheveux teints ; le bleu foncé de son piercing ne faisait que souligner cette trop grande pâleur, bien plus dans le ton des traces rosâtres sur ses joues que de toutes ces altérations criardes. J'aurais parié qu'à la base, il avait les cheveux blonds ou châtain terne.

— Je suis une exécutrice de vampires licenciée, monsieur Wilcox, mais je ne débarque chez vous que si vous avez violé la loi.

Il cligna de ses yeux pâles.

— Vous arrivez à soutenir mon regard.

J'eus un sourire que je ne parvins pas à faire monter jusqu'à mes propres yeux brun foncé.

— Monsieur Wilcox... Barney... vous êtes mort depuis moins de deux ans. Vous pensiez vraiment que vos trucs minables fonctionneraient sur moi ?

— Il avait promis que les gens auraient peur de moi, chuchota-t-il.

Je me penchai légèrement en avant, sans bouger les mains et en tentant de garder un air aimable pour ne pas l'effrayer.

— Qui vous avait promis ça ? demandai-je.

— Benjamin, marmonna-t-il.

— Benjamin qui ? Il secoua la tête.

— Juste Benjamin. Les vieux vampires n'ont pas de nom de famille.

J'acquiesçai. Les vieux vampires se font appeler par un nom unique, comme Madonna ou Beyoncé. Mais ce que la plupart des gens ignorent, c'est qu'ils se livrent des duels pour savoir lequel d'entre eux pourra l'utiliser. Un vampire très puissant peut exiger qu'un vampire inférieur renonce au nom qu'il porte depuis des siècles, ou le forcer à se battre pour pouvoir le garder.

Toutefois, je n'en dis rien à Barney Wilcox, parce que c'est un fait très peu connu, y compris de mes confrères exécuteurs de vampires – une vieille coutume qui s'éteint peu à peu. Les vampires modernes conservent leur nom de famille, et maintenant qu'ils sont considérés comme des citoyens américains à part entière, ils n'ont pas davantage le droit de se battre en duel que les citoyens encore vivants. Mais j'aurais parié cher que ce Benjamin n'était pas assez vieux pour savoir pourquoi les vampires d'autrefois ne portaient qu'un seul nom.

— Où puis-je le trouver ?

Une lueur de colère flamboya dans les yeux bleu pâle de mon

interlocuteur.

— Je croyais que vous étiez tellement balèze qu’aucun vampire ne pouvait vous résister si vous l’appeliez.

Ainsi, il y avait du caractère sous ces larmes.

— J’aurais besoin d’une piste à suivre, de quelqu’un qui soit métaphysiquement lié à lui pour pouvoir remonter jusqu’à la source de la connexion. Quelqu’un comme vous, en somme, dis-je en laissant poindre une menace dans la dernière phrase.

— Vous ne pouvez pas faire ça, répliqua Barney Wilcox, mi-renfrogné mi-arrogant. Personne n’en est capable.

— Vous êtes sûr ? répliquai-je en laissant ma voix descendre dans les graves.

— Vous êtes un marshal fédéral. Vous n’avez pas le droit d’utiliser de la magie sur moi.

— Ce n’est pas de la magie, Barney. C’est considéré comme une capacité psychique, et les représentants de l’ordre sont autorisés à utiliser leurs capacités psychiques dans l’exercice de leurs fonctions s’ils pensent que c’est le seul moyen d’éviter des pertes humaines.

Mon interlocuteur fronça les sourcils et se frotta le visage d’une main pâle. Comme il reniflait bruyamment, je poussai la boîte de Kleenex vers lui. Il en prit un, se moucha dedans et me jeta un nouveau regard furieux. Il tentait probablement de m’impressionner, mais c’était raté.

— J’ai des droits. La loi ne vous autorise pas à me faire de mal sans mandat d’exécution.

— Et il y a une minute, vous aviez peur que je ne vous tue. Décidez-vous, Barney. (Je levai une main paume vers le plafond, comme si je tenais quelque chose qu’il aurait dû être capable de voir.) Suis-je un danger pour vous, ou... (je levai mon autre main) m’est-il interdit de vous toucher ?

Sa colère retomba.

— Je ne sais pas trop, avoua-t-il d’un air boudeur.

— La fille que Benjamin et les autres ont enlevée n’a que quinze ans. Elle ne peut pas légalement consentir à être transformée en vampire.

— Nous ne l’avons pas enlevée ! s’indigna Barney en giflant la table du plat de la main.

— Elle est mineure. Qu’elle vous ait accompagnés de son plein gré ou non, du point de vue de la loi, c’est un enlèvement. Un enlèvement et une tentative de meurtre, pour le moment. Mais si nous arrivons trop tard, ce sera un meurtre tout court. Et le tribunal me délivrera un mandat d’exécution pour vous, pour Benjamin et pour tous les autres vampires qui l’auront touchée.

Un tic nerveux agita le dessous de son œil, et il déglutit assez fort

pour que le bruit résonne dans le silence de la salle d'interrogatoire.

— Je ne sais pas où ils l'ont emmenée.

— Il n'est plus temps de mentir, Barney. Quand l'inspecteur Zerbrowski franchira cette porte avec un mandat d'exécution, j'aurai le droit de vous faire exploser la tête et de vous découper le cœur en morceaux.

— Une fois mort, je ne pourrai plus vous dire où est la fille, répliqua-t-il, l'air très content de lui.

— Donc, vous savez où elle est.

De nouveau effrayé, il serra le Kleenex dans sa main, si fort que sa peau se marbra sous la pression. Il avait juste assez de sang dans les veines pour ça. Il avait vraiment dû en boire beaucoup.

La porte s'ouvrit et Barney le vampire poussa un petit glapissement de terreur.

Les boucles poivre et sel de Zerbrowski lui tombaient dans le cou. Sur sa cravate desserrée, on voyait une tache de ce qu'il avait mangé lors de son dernier repas. Son pantalon marron et sa chemise blanche au col à moitié ouvert étaient froissés comme s'il avait dormi avec. Ce qui était peut-être le cas. D'un autre côté, sa femme Katie a beau le saper proprement, il est toujours débraillé le temps d'arriver au QG de la brigade.

Remontant sur son nez ses nouvelles lunettes en écaille, il me tendit un papier d'aspect très officiel. Je voulus le prendre, et le vampire hurla :

— Je vais vous le dire ! Je vous dirai tout ce que vous voudrez ! Pitié, ne me tuez pas !

Zerbrowski retira le papier.

— Notre suspect coopère-t-il, marshal Blake ?

Une lueur amusée pétillait dans ses yeux bruns. S'il m'adressait un sourire en coin, je lui filerais un coup de pied dans le tibia. Mais non, il garda son sérieux. La vie d'une adolescente était en jeu.

Je reportai mon attention sur Barney.

— Coopérez, Barney. Parce qu'une fois que j'aurai touché ce papier, il ne me restera aucune option légale non définitive pour vous.

Barney nous révéla où se trouvait le repaire secret de Benjamin. Zerbrowski se dirigea vers la porte.

— Je donne le coup d'envoi.

Barney se leva et voulut s'approcher de Zerbrowski, mais les fers qu'il portait aux chevilles ne l'y autorisèrent pas. La procédure standard veut qu'on enchaîne les vampires. J'avais ôté ses menottes à Barney pour gagner sa confiance, et parce qu'il n'était pas dangereux.

— Où va-t-il ?

— Il va filer l'adresse à nos collègues. Priez pour qu'ils arrivent sur place avant que la fille ait été transformée.

Barney tourna vers moi son visage strié de rose. Il semblait perplexe.

— Vous n’y allez pas ?

— Nous sommes à trois quarts d’heure du lieu de l’intervention. Il peut se passer beaucoup de choses terribles en trois quarts d’heure. Et il y a d’autres flics sur place.

— Mais vous êtes censée y aller. Dans un film, ce serait vous.

— Oui, mais nous ne sommes pas dans un film, et je ne suis pas le marshal le plus proche.

— Ça devait être vous, chuchota Barney, le regard dans le vague comme s’il avait du mal à réfléchir, ou comme s’il écoutait une voix que je ne pouvais pas entendre.

— Oh, merde.

Avant de réfléchir, je me levai, contournai la table, saisis Barney par le devant de son tee-shirt noir et approchai mon visage à quelques centimètres du sien.

— C’est un piège, Barney ? Un piège pour moi ?

Il avait les yeux tellement écarquillés que je voyais le blanc autour de ses iris. Et il cillait beaucoup trop vite. Il faut plusieurs dizaines d’années pour maîtriser le coup du regard vampirique qui ne cille pas, et Barney n’avait pas eu assez de temps.

La couleur bleu pâle de ses prunelles s’étala sur toute la surface de ses yeux, me donnant l’impression de regarder le soleil briller à travers de l’eau. Son pouvoir vampirique flamboyait. Il me siffla au visage et fit claquer ses crocs. J’aurais dû reculer, mais je ne bougeai pas. J’avais tellement l’habitude de fréquenter des vampires qui ne me voulaient aucun mal ! J’en oubliais presque le danger.

Barney bougea trop vite pour que je puisse réagir. Passant les bras autour de ma taille, il me souleva de terre. Je fus tout de même assez rapide pour arriver à faire une chose avant qu’il ne me plaque violemment sur la table. Autrefois, j’aurais sorti ma croix, mais ce jour-là, elle était dans mon casier avec mon flingue, parce qu’une nouvelle loi avait décrété que s’en servir contre des suspects surnaturels relevait de « l’intimidation déloyale ».

Je n’eus qu’une fraction de seconde pour choisir entre les deux seules autres options dont je disposais : gifler la table pour absorber l’impact, ou coller mon avant-bras contre la gorge de Barney pour maintenir ses crocs à distance. J’optai pour la seconde, et la table vibra sous le choc, mais les bras du vampire dans mon dos amortirent partiellement le coup, et je ne fus pas étourdie. Hourra.

Le vampire me gronda au visage en faisant claquer ses dents, et seul mon avant-bras plaqué sur sa gorge l’empêcha de déchiqueter la mienne. J’ai beau être plus forte qu’une humaine ordinaire, je reste petite et menue, et ma puissance musculaire n’atteignait pas celle de

la créature qui me plaquait contre la table.

Le vampire me saisit le poignet et tenta d'écarter mon bras. Je ne résistai pas. De la façon dont il s'y prenait, tout ce qu'il allait réussir à faire, c'était le presser davantage contre sa gorge. Il ne savait pas se battre, ne comprenait pas le principe de levier. Il n'avait jamais eu à lutter pour sa survie – et moi, si.

J'entendis la porte claquer mais ne regardai pas qui venait d'entrer. Je devais rester concentrée sur mon adversaire. Je ne pouvais pas me permettre de quitter ses crocs des yeux ne fût-ce qu'un dixième de seconde, mais au moins, je savais que les secours arrivaient.

Des bras ceinturèrent le vampire par-derrière. Il grogna et se redressa, me lâchant pour affronter la menace. À plat dos sur la table, je le vis frapper mes chevaliers en uniforme avec des gestes désordonnés mais assez puissants pour les faire voler à travers la petite pièce.

Je profitai de cet instant de répit pour rouler sur moi-même et me laisser tomber de l'autre côté de la table. J'atterris en appui sur la pointe des pieds et le bout de mes doigts, sans même que les talons aiguilles de mes escarpins à bride ne touchent le sol.

Devant moi, je voyais des jambes : celles du vampire, toujours enchaînées ; celles des deux flics qui s'étaient écrasés contre le mur (l'un d'eux s'était écroulé en tas et ne se relevait pas) ; et celles de deux autres hommes, l'un en uniforme et l'autre en civil, qui se colletaient toujours avec Barney. Les chaussures sous le pantalon de ville étaient noires et brillantes comme si on les avait cirées en crachant dessus. J'étais à peu près certaine qu'elles appartenaient au capitaine Dolph Storr.

Le vampire fit sauter ses chaînes, et la bagarre éclata pour de bon.

Au bon vieux temps, j'aurais sorti mon flingue du casier où je le rangeais et j'aurais tiré sur Barney Wilcox, mais je n'avais pas de mandat d'exécution à son nom. Zerbrowski et moi avions menti. Et sans mandat, pas question de l'abattre sur place. Merde alors.

Je me redressai juste à temps pour voir les deux mètres de Dolph pliés au-dessus de la silhouette bien plus petite du vampire. Dolph avait passé ses bras autour des épaules de ce dernier et croisé les mains derrière sa tête. C'était un Nelson classique, et Dolph est assez massif pour réussir à neutraliser ainsi la plupart des humains. Là, il luttait pour garder le contrôle, alors même que le dernier flic en uniforme encore debout s'efforçait d'immobiliser un des bras du vampire.

Soudain, le visage du flic en uniforme devint flasque, et il tenta de frapper Dolph en pleine figure. Dolph vit venir le coup et esquiva en utilisant la tête du vampire comme bouclier.

Je criai :

— Ne le regardez pas dans les yeux, putain !

Puis je me laissai glisser sur la table parce que c'était le moyen le plus rapide de rejoindre Dolph. Un des autres flics en uniforme s'était relevé et tentait de maîtriser son collègue sous influence. Le vampire se cabra violemment pour se dégager et les mains de Dolph s'écartèrent. J'aperçus un mouvement du côté de la porte, mais déjà, le vampire se retournait vers Dolph. Je n'avais pas le temps de regarder ce qu'allaient faire les renforts.

Je donnai un coup de pied dans les côtes du vampire, imaginant mon talon lui passer au travers de la cage thoracique et ressortir de l'autre côté ainsi que j'ai appris à le faire au judo. Même si, désormais, je pratique un mélange d'arts martiaux, mes vieux réflexes refirent surface, et je visai le mur de l'autre côté du vampire. J'oubliais deux choses : premièrement, j'avais désormais une force surhumaine ; deuxièmement, je portais des talons aiguilles de dix centimètres.

Le vampire tituba en arrière, levant une main vers ses côtes, ce qui l'écarta de Dolph. Il reprit très vite son équilibre et me sauta dessus. Allongée sur la table, je lui décochai un autre coup de pied – cette fois, en visant son sternum comme si je voulais lui couper le souffle, comme s'il était encore humain et qu'il avait besoin de respirer. Dans une bagarre, qui que soit votre adversaire, les réflexes acquis à l'entraînement prennent toujours le dessus.

Mon pied atteignit le vampire en pleine poitrine ; mon talon aiguille se planta dans son sternum et la force du coup le fit remonter en biais. Je le sentis s'enfoncer sous ses côtes, et j'eus un instant pour me demander si dix centimètres de talon suffiraient à transpercer le cœur de Barney. Puis ce dernier réagit à la douleur en se rejetant en arrière. Alors, je me souvins que ma chaussure avait une bride, parce que mon talon était coincé à l'intérieur de sa cage thoracique et qu'en reculant, il entraînait mon pied avec lui.

Je glissai à bas de la table, et je suis si petite que je dus poser les mains par terre pour ne pas me retrouver suspendue dans le vide. Je ne pouvais rien faire pour me protéger – ni pour empêcher ma jupe de se rabattre, exposant mon string et mes bas à tous les occupants de la salle d'interrogatoire. Merde ! Mais si ma pudeur était la plus malmenée dans l'histoire, je survivrais.

Une vive lueur blanche enfla dans la pièce. Le vampire siffla et recula davantage. Je dus marcher sur les mains tandis qu'il me traînait vers le mur du fond, et le poids de mon corps finit par faire glisser mon talon hors de sa poitrine.

Je m'écroulai peu gracieusement comme quelqu'un entrain en brandissait un objet saint qui irradiait une lumière étrangement froide, pareille à celle d'une étoile miniature. Jamais encore je n'avais vu un objet saint briller si fort sans que les miens ne se mettent au

diapason. Je fus encore plus impressionnée lorsque, toujours par terre et m'efforçant de remettre ma jupe en place, je vis Zerbrowski me dépasser, brandissant très haut une croix à l'éclat si aveuglant qu'il dissimulait une grande partie de son corps.

Je clignai des yeux et l'image de la croix resta imprimée sur mes rétines. Seul un masque de soudeur aurait pu m'épargner ça. Quand ma croix brille toute seule, elle ne me semble jamais aussi éblouissante, mais on ne nous autorise à introduire des objets saints en salle d'interrogatoire que lorsque le vampire est inculpé d'agression ou de meurtre : dans ce cas, nous pouvons invoquer le fait que nous avons besoin de la protection d'une chose que le vampire ne peut pas nous arracher des mains, contrairement à une arme ordinaire.

Dolph me tendit une main, et je la pris. Il fut un temps où j'aurais mis un point d'honneur à me relever seule, mais je comprenais que venant de la part de Dolph, c'était un geste de camaraderie, un signe de respect et non une marque de sexisme. Si Zerbrowski avait été à ma place, Dolph lui aurait tendu la main de la même façon.

Nous regardâmes Zerbrowski repousser le vampire jusque dans le coin le plus reculé de la pièce sous la seule menace radieuse de sa foi – parce qu'un objet saint ne brille que si son porteur croit en Dieu, ou s'il a été béni par quelqu'un qui croyait suffisamment en Dieu pour que les effets perdurent. Je connais quelques prêtres en qui je n'ai plus confiance, parce que les objets qu'ils avaient bénis pour moi n'ont pas brillé dans un moment critique. L'Église demande régulièrement aux exécuteurs de vampires de tout le pays lesquels de ses membres ont échoué dans cette mise à l'épreuve. Chaque fois que j'en dénonce un, j'ai l'impression de rapporter.

Le vampire se recroquevilla dans le coin de la pièce, essayant de se faire le plus petit possible et cachant son visage entre ses bras.

— Arrêtez ! hurla-t-il. Pitié ! Ça fait mal ! Ça fait mal !

— Je la rangerai une fois qu'on t'aura passé les menottes, répliqua la voix de Zerbrowski, émergeant de cette lumière radieuse.

Un flic en uniforme avait apporté un des nouveaux kits de menottes et de fers de chevilles conçus spécialement pour les suspects surnaturels. Comme ils sont super chers, même la BRIS n'en a pas des tonnes à disposition. Barney était si jeune pour un vampire que nous pensions ne pas en avoir besoin. Grosse erreur.

Je jetai un coup d'œil au flic qui gisait toujours en tas au pied du mur. Quelqu'un lui prenait le pouls ; il bougea en grognant de douleur, comme s'il avait très mal quelque part. Il était vivant, mais pas grâce à moi. Je m'étais montrée stupide et arrogante, et d'autres gens avaient été blessés par ma faute. Je déteste quand c'est ma faute. Vraiment, je déteste ça.

Malgré ses yeux écarquillés par la frayeur, le flic en uniforme

s'approcha du vampire. Dolph et moi tendîmes une main en même temps pour lui prendre le kit muni d'une barre qui reliait menottes et fers de chevilles. Nous nous regardâmes.

— C'est moi qui lui ai ôté ses menottes pour jouer au gentil flic.

Dolph me dévisagea gravement. Ses cheveux noirs coupés en brosse étaient juste assez longs sur le dessus pour que la bagarre les ait ébouriffés. Il les lissa d'une main sans répondre.

— Et puis, le capitaine ne devrait pas se colleter avec les suspects, même s'il est le plus baraqué d'entre nous, ajoutai-je en souriant.

Dolph acquiesça et me laissa faire. Autrefois, il aurait cherché à me protéger et serait passé devant, mais il savait que désormais, j'étais plus solide que n'importe qui d'autre dans cette pièce, à l'exception du vampire lui-même. Je pourrais me prendre une raclée et me relever aussitôt, et sans que j'aie besoin de dire quoi que ce soit, Dolph devinait que je me sentais responsable de ce dérapage. La procédure voulait qu'on laisse les vampires complètement enchaînés. Moi, j'avais ôté ses menottes à Barney Wilcox pour l'inciter à me parler. J'étais convaincue de pouvoir gérer un bébé vampire dans son genre, même s'il avait les mains libres. J'avais du bol que personne ne soit mort.

Dolph comprenait tout cela. Et comme il aurait éprouvé la même chose à ma place, il me laissa m'avancer avec les lourds fers à la main. Il fit signe au flic en uniforme de reculer et resta derrière moi juste au cas où. Vu qu'il mesure deux mètres et qu'il fait de la muscu régulièrement, il est assez rassurant comme renfort.

À une époque, Dolph ne me faisait plus confiance parce que je sortais avec des monstres, mais depuis, il a surmonté ses préjugés, et j'ai obtenu un insigne fédéral. Selon la loi, je suis désormais un véritable flic. Dolph cherchait justement une raison de me pardonner mes mésalliances – d'autant qu'il s'était très mal comporté envers moi et d'autres personnes, et que sa haine aveugle des êtres surnaturels avait failli lui coûter son insigne en même temps que son estime de soi. De longues conversations avec des vampires locaux, et tout particulièrement un ancien flic nommé Dave qui tient désormais un bar, l'ont aidé à faire la paix avec lui-même.

Je contournai la lumière blanche et froide de la croix de Zerbrowski. Le vampire avait cessé de hurler et se contentait de gémir dans son coin. Jamais je n'ai demandé à un de mes amis morts-vivants ce qu'ils ressentent confrontés à une croix en train de briller. Est-ce que ça leur fait vraiment mal, ou est-ce que c'est juste une force à laquelle ils ne peuvent pas s'opposer ?

— Barney ? appelai-je. Barney, je vais vous passer les menottes pour que le sergent Zerbrowski puisse ranger sa croix. Dites quelque chose, Barney. J'ai besoin de savoir que vous me comprenez.

J'étais à genoux devant lui, pas assez près pour le toucher, mais

quand même bien trop près si jamais il pétait les plombs une nouvelle fois. Seulement voilà : il fallait bien que quelqu'un s'approche pour faire le boulot, et je m'étais désignée volontaire. Je n'aurais pas pu rester plantée là pendant que Barney aurait blessé quelqu'un d'autre, sachant que c'était moi qui lui en avais donné la possibilité. Mon arrogance m'avait poussée à le détacher ; ma culpabilité me poussait à m'agenouiller devant lui pour tenter de le raisonner.

Il y eut un mouvement derrière moi. Je restai concentrée sur le vampire dans le coin : j'avais trop d'expérience pour quitter un danger des yeux afin d'en regarder un autre. Je faisais confiance aux autres flics – ils couvriraient mes arrières. Mon univers se réduisait au suspect devant moi. Mais Dolph parla tout bas à quelqu'un, puis se pencha vers moi et dit :

— On a trouvé l'adresse, mais perdu contact avec les premiers agents sur les lieux.

— Merde, soufflai-je.

Il se pouvait que ces agents n'aient pas la possibilité de communiquer par radio durant leurs recherches... ou qu'ils soient blessés, morts ou retenus en otage. Nous n'avions plus le temps de finasser avec Barney Wilcox : des monstres détenaient peut-être nos collègues. Il fallait que le vampire m'entende, et il fallait qu'il m'obéisse.

— Barney, ordonnai-je d'une voix vibrante de pouvoir. Écoutez-moi.

Même si je suis désormais exécutrice de vampires, j'ai commencé ma carrière en relevant des zombies. Je possède une capacité psychique à manipuler les morts, ou plutôt, les morts-vivants. Je ne voulais pas user de ma nécromancie sur Barney Wilcox, mais mon désir de le contrôler avait éveillé celui de mes talents naturels qui pouvait justement m'aider à y parvenir. Était-ce illégal ? Pas après ce qu'il venait de faire ; pas alors qu'une ado de quinze ans était peut-être en train de mourir et qu'au moins deux de nos hommes faisaient silence radio.

Le temps pressait, et nous avions besoin de toute l'aide disponible. La loi nous autorise à user de capacités psychiques dans le but de sauver des vies, ou si le suspect a recouru à des moyens surnaturels pour nous résister. Le même décret récent qui m'interdisait de tirer sur Barney me permettait par ailleurs de faire des choses considérées comme douteuses jusqu'ici. La loi donne d'une main et reprend de l'autre.

Barney gémit. Puis, d'une petite voix presque enfantine, il implora :

— Ne faites pas ça.

— Ne faites pas quoi, Barney ?

Mais même mon chuchotement contenait un écho de pouvoir. Pendant la bagarre, je n'avais pas eu le temps d'y penser, parce qu'il faut de la concentration pour manipuler les morts. J'aurais pu ranger ma nécromancie dans sa boîte, mais je voulais que Barney coopère et qu'il me laisse lui passer les menottes. Je voulais qu'il me parle. Je le voulais assez fort pour être disposée à jouer les sorcières devant mes collègues.

— Vous n'êtes pas mon Maître, protesta Barney, et votre Maître n'est pas le mien. Nous sommes des vampires libres. Vous ne pouvez pas nous contrôler.

Il faisait partie de ces nouveaux vampires qui refusaient d'obéir à un Maître de la Ville. Ils voulaient être comme les humains, libres de prendre leurs propres décisions et de se comporter ainsi que des gens ordinaires. Mais quel que soit le nombre de vampires que j'aime et que je protège, ce que Barney avait fait durant ses quelques minutes de liberté prouvait que l'absence de contrôle n'était pas une bonne idée.

Parfois, quand le Maître de la Ville est quelqu'un de mauvais, le système peut avoir des répercussions atroces, mais on ne peut pas laisser des êtres aussi puissants évoluer hors de toute structure. Il faut que quelqu'un les tienne en laisse, parce que quand ils se voient conférer un pouvoir pareil, la plupart des gens se révèlent assez déplaisants. Jusque-là, ils ne se montraient gentils que parce qu'ils étaient faibles. Il faut être profondément bon pour ne pas abuser de sa force ou de ses capacités mystiques. Et la majorité des gens ne le sont pas – ou bien, ils ne sont pas assez intelligents pour éviter de faire du mal à quelqu'un par accident.

Imaginez qu'un jour, vous vous réveillez dans la peau d'un super héros. Vous devez apprendre à maîtriser vos pouvoirs, et pendant ce temps, vous risquez de blesser des innocents. Comment choisir entre le droit à la sécurité d'une partie de la population et la liberté de l'autre ? Nous cherchons encore une réponse à cette question. Mais ce jour-là, à ce moment précis, je connaissais la mienne. J'étais toute prête à échanger le libre arbitre de Barney Wilcox contre le salut d'une fille de quinze ans et celui des flics que ses amis détenaient sans doute en otage.

Du moins, si je pouvais le lui prendre. Barney n'avait pas prêté de serment de sang à Jean-Claude ; sans quoi, j'aurais pu utiliser ma connexion avec ce dernier pour le forcer à se tenir tranquille. C'était un vampire libre qui n'obéissait à personne, ou qui pensait n'obéir à personne. En réalité, nous nous sommes aperçus que la plupart des vampires soi-disant libres suivent leur chef de groupe. Comme les humains, ils veulent qu'on leur dise quoi faire – simplement, ils n'aiment pas l'admettre.

Je convoquai mon pouvoir et le dirigeai vers ce très jeune

vampire. Il se plaqua contre le mur comme s'il voulait passer au travers.

— Vous ne pouvez pas utiliser votre nécromancie en présence d'une croix.

— Tous les soirs, je relève des zombies avec une croix autour du cou, Barney, répliquai-je d'une voix basse et un peu plus vibrante que précédemment.

Il fut un temps où je croyais que mon pouvoir était maléfique, mais Dieu ne semble pas partager mon opinion. Donc, jusqu'à ce qu'il change d'avis, je pars du principe que ma nécromancie me vient d'en haut plutôt que d'en bas.

— Non, balbutia Barney. Pitié, non.

— Laissez-moi vous menotter, et je ne serai peut-être pas obligée de le faire.

Il me tendit ses mains, mais les premières menottes cassées pendaient toujours à ses poignets. Je dus poser le nouveau kit par terre et demander à quelqu'un de me filer la clé de l'ancien, parce que la mienne était dans mon trousseau et que mon trousseau se trouvait au fond de mon sac, dans mon casier avec mes armes et ma croix.

La lumière de la croix de Zerbrowski commença à s'estomper. Un des agents les plus jeunes demanda :

— Pourquoi elle s'éteint ?

Premièrement, il n'aurait pas dû poser la question devant le vampire ; deuxièmement, il n'aurait pas dû poser la question avant qu'on ait résolu le problème en cours.

— Je suis déjà surpris que Zerbrowski ait réussi à l'allumer, ricana un autre agent.

— Ouais, sergent, je ne me doutais pas que vous étiez aussi vertueux.

Le vampire dans le coin redevenait visible et solide comme si l'éclat de la croix l'avait fait partiellement disparaître en le vidant de sa substance. Je réussis à lui ôter les menottes abîmées. Ses poignets étaient plus épais que les miens, mais quand même assez fins pour un homme de sa taille. Un instant, je luttai avec le mécanisme de fermeture du nouveau kit. Ce n'était que la troisième fois que je m'en servais pour enchaîner quelqu'un hors des séances d'entraînement obligatoires auxquelles nous devons assister depuis qu'il faisait partie de notre panoplie plus ou moins standard.

J'étais à genoux, si concentrée sur ma tâche que Barney réussit à se pencher vers moi jusqu'à ce que sa bouche touche presque mes cheveux. Puis Dolph posa un pied sur son épaule et le plaqua contre le mur en braquant une arme de poing sur lui. Si Barney mourait pendant sa détention provisoire, ça ferait du vilain, mais Dolph était le chef, et quand le chef décide que le moment est venu de sortir son

flingue, vous ne discutez pas. Franchement, je n'étais pas en position de le faire.

Maintenant que Dolph maîtrisait la situation, je répondis à la question du jeune flic.

— La plupart des objets saints ne brillent ainsi que quand un vampire utilise ses pouvoirs. Dès que le vampire se calme, la lumière diminue ou s'éteint.

J'ôtai les fers qui encerclaient les chevilles de Barney par-dessus ses bottes. Ils étaient assez gros pour que je puisse m'en faire un collier. Comme le vampire était plutôt grand et que Dolph lui maintenait le dos plaqué contre le mur, il dut remonter ses genoux contre sa poitrine : la barre qui attachait les menottes et les fers de chevilles était trop courte pour lui permettre de faire autrement.

— Donc, ce n'est pas parce que le sergent a perdu la foi ? insista le jeune agent.

Alors, je compris que nous avions un sérieux problème sur les bras. Je me relevai pour pouvoir tenir le vampire enchaîné à l'œil tout en regardant le flic qui venait de parler. Vêtu d'un uniforme, il avait des cheveux bruns coupés trop court pour son visage triangulaire, et les yeux encore un peu écarquillés. D'après son insigne, il s'appelait Taggart.

Je ne voulais pas discuter de ça devant le suspect, mais je pris mentalement note de le faire plus tard. Si vous n'avez pas la foi, les objets saints ne réagissent pas même en présence d'un vampire hyper balèze. C'est la foi de leur porteur qui les fait briller, à moins qu'ils n'aient été bénis par un prêtre exceptionnel. Les objets bénis brillent et protègent même un porteur athée ; les croix normales, pas du tout. Et même les objets bénis doivent être « rechargés » de temps en temps.

Il faudrait que je vérifie si Taggart n'était pas en train de nous faire une crise de foi, parce que le cas échéant, il faudrait le transférer dans une autre unité. Nous sommes la brigade des monstres, et un agent dépourvu de foi se retrouverait handicapé face à des vampires.

Je voulus aider Dolph à relever le vampire, mais il referma une de ses grandes mains sur le bras de Barney et le mit debout sans effort. Bien que costaud, je ne suis ni assez grande ni assez lourde pour faire ce genre de chose avec quelqu'un de cette taille. Barney devait frôler le mètre quatre-vingt-huit, mais Dolph le dépassait quand même. Les marques vampiriques que je partage avec Jean-Claude me rendent plus solide, plus rapide et plus difficile à blesser, mais elles ne peuvent pas m'ajouter de centimètres.

Dolph rassit Barney dans la chaise que celui-ci avait renversée, une main toujours posée sur l'épaule du vampire et son gros flingue noir plaqué sur sa cuisse bien en évidence. La menace était claire : « Coopère, sinon... » Nous ne pouvions pas l'abattre froidement, mais

aucune loi n'empêche la police d'intimider les suspects pour les faire parler, et c'était Barney qui avait poussé Dolph à dégainer en premier lieu.

Il fallut deux hommes pour évacuer l'agent le plus grièvement blessé, mais tout le monde ressortit vivant de la salle d'interrogatoire. C'était une bonne soirée. Maintenant, il ne nous restait plus qu'à récupérer la fille avant qu'elle soit assassinée par un autre vampire, et à retrouver sains et saufs les flics qui ne répondaient plus à nos appels radio. Le tout, au nez et à la barbe d'un baiser de renégats.

Ouais, c'est comme ça qu'on appelle un groupe de vampires : un baiser. On dit un goulafre de goules, un ramassis de zombies et un baiser de vampires. La plupart des gens l'ignorent et les autres s'en foutent. C'est un bien joli nom pour un groupe de citoyens légaux qui possèdent une force et une rapidité surhumaines, boivent du sang, sont capables de contrôler les esprits et vivraient éternellement si nous n'étions pas obligés de les buter. Des créatures uniques, donc – et encore plus dangereuses que les autres méchants qu'il nous arrive de devoir éliminer.

Chapitre 2

Le silence radio d'un officier de police peut être dû à des tas de raisons, et notamment à une défaillance du matériel. En temps normal, ce n'est pas un motif suffisant pour appeler les SWAT : on se contente d'envoyer d'autres agents sur place pour vérifier que tout va bien... à moins que des citoyens surnaturels ne soient impliqués dans l'affaire. Les mots « vampire », « loup-garou », « léopard-garou » et « zombie » justifient automatiquement l'intervention d'une de nos équipes spéciales, sauf si elles sont déjà occupées ailleurs avec un problème avéré plutôt qu'un simple soupçon.

Pour l'heure, une de ces équipes accompagnait mon collègue, le marshal fédéral Larry Kirkland, qui accomplissait un mandat d'exécution sur un vampire venu s'installer chez nous alors qu'il faisait déjà l'objet d'un mandat actif émis par un autre État. Il avait tué le dernier marshal qui avait tenté de l'arrêter, si bien que le mandat avait été électroniquement transféré au marshal suivant dans la rotation locale : Larry, donc.

Dans le cas d'un mandat d'exécution, nous ne sommes pas tenus de frapper avant d'entrer. C'est moi qui ai commencé à former Larry, mais c'est le FBI qui a terminé. Aujourd'hui, c'est un adulte marié et père de famille, et j'ai appris à ne pas tenir compte du nœud dans mon ventre quand il part faire quelque chose de dangereux sans moi.

Par ailleurs, il y avait un mandat en cours sur des dealers de drogue soupçonnés d'être responsables d'une série de décès – une affaire plus routinière, mais également du ressort des SWAT. St. Louis n'est pas une très grande ville ; nos SWAT avaient assez d'hommes pour constituer une troisième équipe, mais ils ne nous l'attribueraient que lorsque nous pourrions prouver qu'il se passait quelque chose de grave. Jusque-là, la BRIS devrait se débrouiller avec les agents initialement envoyés sur les lieux. Parfois, je me dis que c'est mieux comme ça : les SWAT ont beaucoup trop de règles.

Des lumières bleues et rouges pulsaient dans la nuit quand Zerbrowski et moi nous garâmes à l'adresse indiquée. Il n'y avait pas de sirènes, juste des gyrophares. Dans les films, il y a toujours du bruit pour aller avec la lumière, mais parfois, quand vous descendez de voiture, tout est silencieux et seules des traînées multicolores balaient d'énormes bâtiments de brique et une cour déserte.

Au début du XIX^e siècle, la brasserie était l'un des plus gros employeurs de la ville, mais ça fait des années qu'elle est à l'abandon, maintenant. Quelqu'un l'a achetée et tente de convaincre les gens qu'elle pourrait être reconvertie en lofts et en bureaux, mais en règle

générale, il se contente de la louer pour des séances photos et des tournages.

Les deux voitures de police semblaient vides. Où étaient les flics qui allaient avec, et pourquoi ne répondaient-ils plus à la radio ?

Les inspecteurs Clive Perry et Brody Smith descendirent de leur véhicule. Perry est grand et mince, toujours bien sapé dans le genre conservateur. Bien qu'il soit afro-américain, sa peau n'est pas aussi foncée qu'elle le semblait dans la lumière des gyrophares. Quant à Smith, il est blond, et il paraissait encore plus pâle avec sa peau claire repeinte en bleu et en rouge.

Perry frôle le mètre quatre-vingts, mais Smith n'est pas beaucoup plus grand que moi. Par ailleurs, Perry est bâti comme un coureur de fond, tandis que Smith a des épaules larges qui ne demanderaient qu'à le devenir davantage s'il faisait un peu de muscu. Ce soir-là, il portait une chemise blanche au col ouvert, pas de cravate, et comme d'habitude, sa veste tombait mal. Il doit avoir des difficultés à trouver des costards assez larges pour sa carrure mais assez courts pour sa petite taille.

On dit que les opposés s'attirent, ou du moins, qu'ils bossent bien ensemble, et c'est le cas de Perry et de Smith. De leur binôme, Perry est le flic normal et Smith le paranormal – ce qui sonne mieux que « médium » ou « sorcier ». Il fait partie d'un programme expérimental que St. Louis a mis en place et qui vise à former les flics possédant des capacités psychiques afin qu'ils les utilisent autrement que pour se laisser guider par leur instinct.

En haut lieu, nos dirigeants ont été surpris de découvrir combien de personnes étaient concernées – mais pas moi. Beaucoup de flics parlent de leurs pressentiments, et si vous discutez avec eux, ils vous diront que ça a sauvé leur vie et celle de leur partenaire des tas de fois. Quand on leur a fait passer des tests, il s'est avéré que la plupart de ceux qui se vantaient d'avoir une bonne intuition possédaient des dons psychiques latents.

Par exemple, Smith perçoit les monstres dès qu'ils utilisent leurs capacités. Si un métamorphe commence à se transformer, il le sent, et il prévient tout le monde – ou il somme le métamorphe d'arrêter. Si un vampire tente de rouler l'esprit de quelqu'un il le sent aussi. Même chose si je fais appel à ma nécromancie. Cela dit, Smith se débrouille mieux avec les lycanthropes qu'avec les morts-vivants. Ses talents sont assez modérés, à moins qu'il n'ait pas encore trouvé son véritable don. Il faudra attendre et voir.

Zerbrowski et moi ne sommes pas officiellement partenaires. En règle générale, les marshals ne fonctionnent pas en binôme, surtout ceux de la branche surnaturelle. Mais au fil des ans, c'est avec Zerbrowski que j'ai bossé le plus souvent. On se connaît bien. Je vais

parfois dîner chez lui avec sa femme et ses gamins, et la dernière fois qu'il m'a invitée à un barbecue, il m'a laissée amener les deux léopards-garous avec qui j'habite. Deux hommes qui sont des monstres, et avec lesquels je vis dans le péché – mais il a bien voulu les recevoir en même temps que plusieurs autres flics et leur famille.

Ouais, Zerbrowski et moi, on est amis. Oh, on ne se confessera sans doute jamais nos secrets les plus noirs, mais on est des amis de la police. C'est pareil que des amis de boulot, sauf que de temps en temps, chacun éclabousse l'autre de son sang et qu'on tente de se maintenir mutuellement en vie. Quand je bosse avec la BRIS, en général, ils me font faire équipe avec un flic normal, et Zerbrowski a un bon instinct, mais pas assez bon pour réussir les tests.

Nous vérifiâmes que les deux bagnoles étaient bien vides. Une seule réaction s'imposait.

— D'accord, acquiesçai-je. Il faut supposer que les officiers sont blessés ou pire, donc, j'invoque.

Autrement dit : « J'invoque le Décret de Danger Surnaturel », une faille dans les nouvelles lois en faveur des vampires qui autorisent les marshals de la branche surnaturelle à user de force létale s'ils pensent que des vies humaines sont menacées et qu'attendre l'arrivée d'un mandat d'exécution risquerait de faire des morts. Au moins deux officiers disparus, peut-être davantage si chaque voiture en contenait plus d'un. Ils devaient être blessés ou morts, et la fille disparue manquait toujours à l'appel. Pour que quelqu'un s'en sorte vivant, nous devons pouvoir tirer sur les vampires.

— Vous n'êtes pas censée invoquer tant qu'on n'est pas certains qu'il y a des blessés ou que des gens ont été pris en otage, objecta Perry, qui est très à cheval sur les règles.

— Mais tout permet de le supposer, Clive, répliqua Zerbrowski. Anita a parfaitement le droit d'invoquer le décret de Danger Surnaturel, ce qui signifie qu'elle et tous les officiers qui l'accompagnent peuvent employer une force létale pour sauver des vies humaines sans attendre un mandat d'exécution.

Zerbrowski était le plus gradé d'entre nous, et il me soutenait. Alors, Perry fit ce que font tous les gens à cheval sur les règles : il obéit à son supérieur. Plus tard, il pourrait toujours se dire qu'il avait tenté d'empêcher un bain de sang et que techniquement, il avait les mains propres. Hochant la tête, il lança :

— C'est vous le chef, sergent.

Zerbrowski se tourna vers moi.

— Cherche, Anita, cherche, dit-il avec un large sourire.

Je haussai un sourcil mais ne protestai pas. Zerbrowski serait du genre à balancer une vanne avec son dernier souffle. Il passe son temps à faire le malin. Au bout d'un moment, vous finissez par laisser

filer. Le reprendre chaque fois, ce serait trop crevant.

— Donne-moi une minute, réclamai-je.

Si nous avions essayé de prendre les vampires par surprise, je n'aurais pas pu utiliser ma nécromancie pour les localiser : ils auraient risqué de le sentir, ce qui les aurait informés de notre présence. Mais là, avec nos voitures de police non banalisées, on ne cherchait pas à se cacher, de toute façon.

Dans la salle d'interrogatoire, un peu de mon pouvoir m'avait échappé pendant la confrontation avec Barney Wilcox. C'était un accident : au début, du moins, je ne comptais pas m'en servir. Cette fois, ce serait tout ce qu'il y a de plus intentionnel.

La plupart des gens qui relèvent les morts – les réanimateurs, si vous voulez être poli, les rois ou les reines des zombies, dans le cas contraire – doivent effectuer des rituels pour parvenir à leurs fins. Ils ont besoin d'un cercle de pouvoir, d'onguents, d'instruments rituels, d'un sacrifice de sang, et même avec tout ça, ils ont de la chance s'ils réussissent à relever un zombie par nuit.

Moi, j'utilise un cercle de pouvoir pour empêcher que des forces errantes nuisibles ne s'emparent de mes zombies, et un sacrifice de sang me permet d'en relever un plus grand nombre en meilleur état, mais à la base, mon pouvoir me suffit pour animer un mort et le tirer de sa tombe. Si je recourais à tous les accessoires de la profession, je pourrais animer des cimetières entiers. Un fait que je m'efforce de passer sous silence, parce que personne ne devrait être capable d'une chose pareille – pas même moi.

Je n'invoquai pas tant ma nécromancie que je ne me contentai de la libérer. Un peu comme si mon diaphragme était un poing que je serrais en temps normal pour empêcher mon pouvoir de s'échapper. Là, je dépliai mes doigts invisibles, relâchant la tension qui est presque toujours présente sous mes côtes. Comme si j'étais forcée de retenir mon souffle en permanence et que, pour une fois, je pouvais respirer un grand coup.

Peut-être que pour certains de mes collègues, c'est de la magie – ça expliquerait pourquoi ils ont besoin d'onguents et autres accessoires. Mais chez moi, c'est une capacité psychique, et il me suffit de lui permettre de s'exercer.

Pareille à une brise fraîche, ma nécromancie se répandit à l'extérieur. Elle n'agita pas un seul cheveu sur la tête de quiconque – donc, mon analogie n'était peut-être pas appropriée –, mais je la sentis se propager hors de moi tels des cercles concentriques à la surface de l'eau quand vous venez de jeter un caillou. Sauf que le caillou, c'était moi, et que ma nécromancie a tendance à être plus concentrée dans la direction à laquelle je fais face. Derrière, elle est toujours moins forte. J'ignore pourquoi.

Smith frissonna, et Perry fit un pas en arrière pour s'éloigner de nous. Il ne sentait rien, mais sa grand-mère pratiquait le vaudou, comme la mienne – à ceci près que la sienne était une prêtresse maléfique, et pas la mienne. Du coup, je le rends nerveux, mais il n'a pas de problème avec Smith.

Je me mis en quête des morts-vivants. Mon pouvoir n'hésite jamais face à un vrai cadavre. Il le perçoit comme une table, une chaise ou tout autre objet inanimé.

Soudain, je perçus un soupçon de présence vampirique, comme si quelque chose tirait mon pouvoir par la manche. J'ai appris à diriger ma nécromancie comme un chien de chasse. Je remontai la piste de cette énergie pareille à une traction légère. Si elle s'intensifiait, ça signifierait que j'avais affaire à des vampires ; dans le cas contraire, ça pourrait être des goules, des zombies ou juste un endroit où des vampires s'étaient trouvés récemment. Mais elle s'intensifia très vite, jusqu'à ce que mon pouvoir m'entraîne vers sa source.

— Par ici, dis-je.

Zerbrowski, Perry et Smith avaient déjà tous chassé avec moi ; ils savaient comment ça fonctionnait. Une fois que ma nécromancie a localisé des vampires, une course s'engage pour voir si nous les trouverons avant qu'ils ne fuient – ou qu'ils ne nous tombent dessus les premiers. Alors, nous dégainâmes nos flingues et nous nous élançâmes.

Le martèlement de mes talons aiguilles sur la brique me fit jurer entre mes dents. Les autres ne pouvaient pas passer devant, parce que j'étais la seule à savoir où nous allions. Je montai sur la pointe des pieds pour ne plus que mes talons touchent le sol et je continuai à courir, le canon de mon arme braqué vers le sol. J'adore Nathaniel, mon petit ami stripteaseur, mais il va falloir que j'arrête de le laisser choisir ce je porte pour aller au boulot.

Un instant, je songeai que je n'avais pas nettoyé ma chaussure après que le talon s'était planté dans la poitrine de Barney Wilcox. Les autres vampires allaient sentir l'odeur de son sang, et peut-être même réussir à l'identifier. Penseraient-ils que je l'avais tué ? Je n'étais pas sûre d'en avoir quelque chose à foutre.

Un cri aigu et pitoyable résonna dans la cour. Nous accélérâmes. Mon instinct me disait que ma nécromancie m'attirait probablement dans la direction d'où il provenait.

Je déteste quand les méchants se planquent dans les étages d'un bâtiment parce qu'il n'y a que deux façons de monter : par l'ascenseur ou par les escaliers. Dans les deux cas, ils savent que vous arrivez, et ils peuvent vous tendre une embuscade.

L'énorme monte-charge branlant qui tenait lieu d'ascenseur dans l'ancienne brasserie était une vulgaire cage en métal – un piège à

l'intérieur duquel nos adversaires pourraient facilement nous abattre s'ils avaient des flingues. Pas question de l'emprunter.

Cela nous laissait l'escalier, si étroit, si obscur et si humide que je l'aurais évité si j'avais eu le choix. Mais un autre cri s'éleva au-dessus de nos têtes. Nous montâmes. Les marches étaient tellement hautes que je dus me débarrasser de mes escarpins, et dès l'instant où mes pieds touchèrent le ciment glacé et humide, je glissai à cause de mes bas en Nylon. Et merde !

Il y avait juste assez de place pour que Perry et Smith me dépassent pendant que je m'asseyais sur une marche histoire de défaire mes jarretelles. Zerbrowski resta près de moi, surveillant le reste de l'escalier avec son arme au poing. Il ne me lança aucune vanne salace tandis que j'ôtai hâtivement mes bas et les abandonnai sur une marche. Quand Zerbrowski laisse passer une chance de faire une remarque inappropriée, c'est que l'heure est grave.

Je me levai. Je sentais la saleté de l'escalier sous mes pieds désormais nus, mais au moins, je pus suivre Zerbrowski sans glisser -- mon flingue dans la main droite et la main gauche appuyée contre le mur, juste au cas où.

Une odeur de sang m'assaillit, une odeur très forte indiquant qu'il avait dû en couler une grande quantité. J'agrippai le bras de Zerbrowski pour le retenir le temps de me mettre à son niveau. Nos deux corps pressés l'un contre l'autre dans l'étroite cage d'escalier, je le lâchai pour pointer deux doigts, non pas vers mes yeux, mais vers mon nez. Il sait ce que ça signifie : j'ai senti quelque chose -- généralement, du sang. Il sait aussi que grâce aux marques vampiriques, je suis bien plus difficile à blesser que lui. Alors, il me laissa passer devant comme si j'étais un gros malabar, un bouclier humain plutôt qu'une femme petite, menue et fragile... mais seulement en apparence.

Du sang séchait sur les marches, formant une mare déjà en train de s'épaissir et de s'assombrir. Dans cette mare gisait un agent en uniforme que je voyais pour la première fois. Je me réjouis de ne pas le connaître, et je m'en voulus aussitôt de m'être réjouie. Ses yeux pâles étaient fixes et écarquillés, son expression figée dans la mort. Il avait la gorge lacérée sur un côté, de sorte qu'on ne pouvait même pas lui prendre le pouls. De toute façon, ça n'aurait pas servi à grand-chose.

J'aperçus des empreintes dans le sang poisseux ; Perry et Smith étaient passés par là. J'aurais bien voulu ne pas marcher dans la flaque alors que j'étais pieds nus, mais le seul moyen de l'éviter, c'aurait été de piétiner le cadavre, ce que je n'étais pas prête à faire.

Le sang avait une consistance spongieuse. Je me forçai à ne pas y penser. La seule chose qui comptait, c'était de rejoindre les autres

pour les aider. Il y avait au moins un agent en uniforme supplémentaire sur les lieux, peut-être deux ou trois. Alors, je me concentrai sur les vivants. J'aurais tout le temps de m'occuper des morts plus tard. Mais difficile d'oublier le sang poisseux qui collait mes pieds à chaque marche.

Les empreintes de Perry et de Smith montaient toujours. La scène de crime se trouvait dans les étages supérieurs, et je devais continuer à grimper. Je devais... Un nouveau cri aigu résonna dans la cage d'escalier, et cette fois, j'entendis une fille hurler :

— Ne leur faites pas de mal ! Ne faites de mal à personne d'autre !

Sans prendre la peine de vérifier si Zerbrowski me suivait toujours, je m'élançai. Les marches étaient si hautes, et j'avais le centre de gravité si bas, que je dus m'aider de ma main libre pour monter en courant, comme si j'escaladais une colline abrupte. Du coup, lorsque je débouchai soudain dans la vaste pièce qui s'ouvrait tout en haut, j'étais plus ou moins à quatre pattes, et cela me sauva la vie, car la balle qui m'était destinée fit exploser un bout de mur plutôt que ma tête.

À peine le temps de frémir que déjà, je me tournais vers la source du coup de feu pour riposter. Je vis un homme debout, un flingue à la main ; je visai et lui tirai dans la poitrine avant de me rendre compte que son autre main agrippait le bras d'une adolescente qui luttait pour lui échapper. Il bascula en arrière, entraînant la fille avec lui.

Je perçus un mouvement comme un autre homme se jetait sur moi, mais je n'eus pas le temps de pivoter vers lui. Il y eut une nouvelle détonation et le vampire s'écroula, un gros trou dans la poitrine, mais les bras toujours tendus vers moi pour m'atteindre. Je lui collai une balle dans la tête sans réfléchir. Il s'affaissa, sa bouche ouverte révélant ses canines luisantes.

Zerbrowski se tenait sur le seuil de la pièce, son flingue pointé vers le vampire qui gisait près de moi. Je ne savais pas si c'était lui qui avait tiré. Agenouillé derrière un énorme rouage métallique qui se dressait d'un côté de la porte, Smith tenait également mon agresseur en joue. Perry gisait à terre près de lui ; au moins étaient-ils tous les deux à couvert, contrairement à Zerbrowski et moi.

Il y eut un nouveau coup de feu, et Zerbrowski battit en retraite dans l'escalier. Moi, j'étais déjà trop engagée dans la pièce. Pivotant, je découvris un adolescent avec un flingue à la main. Il était grand et se tenait très droit, exsudant l'arrogance par tous les pores. Il prit son temps pour me viser et je lui tirai dans la poitrine avant qu'il ait fini. Il se plia en deux, puis bascula sur le côté. Un autre ado se précipita pour lui prendre son arme de la main. Je mis un genou à terre et l'abattis lui aussi.

J'entendis Smith hurler :

— Ce sont des gamins, Anita, juste des gamins !

Il était toujours à couvert, et moi, toujours pas.

Je glapis :

— Vous touchez un flingue et vous êtes morts ! Vous blessez quelqu'un et vous êtes morts ! Pigé ?

Des murmures maussades me répondirent.

— Ouais, ouais.

J'entendis même un :

— Putain de meurtrière.

Certains d'entre eux avaient les yeux écarquillés et l'air effrayé. Le groupe comptait encore quelques adolescents, mais aussi des adultes. En fait, à bien y regarder, il y avait là des gens de toutes les tailles et de tous les âges.

— Les mains en l'air, tout de suite !

Ils obtempérèrent, certains de mauvaise grâce et en les sortant à peine, d'autres en les levant si haut que c'en était ridicule.

— Posez-les sur votre tête, ordonnai-je.

Ma requête parut en laisser quelques-uns perplexes, et Zerbrowski se chargea de préciser :

— Les mains sur la tête comme à la télé. Allez, vous avez déjà vu ça. Vous savez comment faire.

Je me relevai, le flingue toujours braqué vers le plus gros du groupe. Du coin de l'œil, je continuais à surveiller le premier vampire que j'avais abattu. La fille gémissait et tentait de se dégager, mais ou bien la main de l'homme s'était crispée sur son bras quand il était mort, ou bien il n'était pas tout à fait mort. Une balle de neuf millimètres plaquée argent en pleine poitrine ne suffit pas toujours à tuer un vampire.

Ceux qui étaient restés dans l'ombre obéirent à Zerbrowski. Smith sortit de sa cachette et je vis Perry remuer à terre. Il n'était pas mort, ni pas assez grièvement blessé pour que Smith éprouve le besoin de lui faire un point de compression. Super.

Je me dirigeai vers la fille et le premier vampire. Elle leva vers moi un visage strié de larmes, aux yeux écarquillés par la frayeur.

— Il ne veut pas me lâcher, gémit-elle.

Elle essayait de lui déplier les doigts un à un pour se dégager, mais la main du vampire restait obstinément fermée. La mort est toujours plus bizarre chez les vampires que chez les humains. Ça peut arriver qu'ils convulsent, mais...

Je m'approchai très prudemment, mes pieds nus ne produisant presque aucun son sur le plancher en bois sale. Mais un vampire serait capable d'entendre les battements de mon cœur. Je n'arriverais pas à le surprendre, pas dans ces conditions.

Il s'assit en levant son flingue. Avant qu'il puisse le braquer sur moi, je lui collai une balle dans le front. La fille se remit à crier, mais réussit à se dégager et vint se jeter dans mes bras en quête de réconfort. Comme je devais m'assurer que le vampire était réellement mort, je la repoussai en lui disant :

— Va rejoindre les autres, va !

Je lui donnai une bourrade un peu trop forte, et elle tomba. Tant pis. Brandissant mon flingue à deux mains, je m'approchai du vampire sans cesser de le tenir en joue. Il n'avait pas lâché son flingue ; je devais le lui enlever au cas où il ne serait pas complètement mort. Je le fis valser au loin d'un coup de pied, et le vampire ne réagit pas. Ses yeux grands ouverts étaient fixes, comme ceux de l'agent en uniforme dans l'escalier. Il était peut-être réellement mort, mais... Par précaution, je lui mis une seconde balle dans la tête et une autre dans la poitrine, un peu plus bas que la première.

J'aurais pu tirer une nouvelle fois dans les trous déjà existants pour lui transpercer le crâne et le cœur de part en part, mais premièrement, ça aurait fait des saletés, et deuxièmement, mes balles auraient risqué de traverser le plancher et de ressortir à l'étage inférieur. Or, Smith ou Zerbrowski avaient dû appeler des renforts. Ce serait ballot de tuer accidentellement un collègue. Les balles ne tiennent pas toujours compte des murs et des planchers. J'avais besoin de mon kit spécial vampires, mais il était dans ma voiture.

— Vous avez abattu des gosses ! s'époumonait Smith.

Je ne voulais pas m'en aller en laissant le vampire avec la tête et la poitrine encore intactes. Alors, je me baissai, l'attrapai par le dos de son blouson en jean et le traînai vers les autres méchants morts. Smith me suivit en continuant à me gueuler dessus. Je déposai le premier vampire près des corps des deux ados. Comme ça, je pourrais tous les surveiller en même temps. S'ils bougeaient, ils se mangeraient une balle supplémentaire.

Smith me poussa l'épaule, et je titubai légèrement.

— Vous leur avez tiré dessus ! Vous avez abattu des gamins !

Je le foudroyai du regard. Puis je m'agenouillai près des ados pour retoucher leur lèvre supérieure et dévoiler leurs canines.

— Vous saviez que c'était des vampires, comprit Smith.

— Ouais.

Toute sa colère s'évapora d'un coup, le laissant juste désorienté.

— Ils nous ont sauté dessus à la porte. Ils ont projeté Perry contre le mur.

— Il est salement amoché ? demandai-je en me relevant.

— Il a sans doute une épaule et un bras cassés.

— Allez vous occuper de votre partenaire, Smith.

Il acquiesça et s'éloigna. Zerbrowski me rejoignit sans cesser de

tenir en joue le reste du groupe, qu'il avait fait mettre à genoux. Se penchant vers moi, il chuchota :

— Une fois, tu m'as dit que quand ta nécromancie tourne à plein régime, tu n'arrives pas toujours à faire la différence entre les vampires et les serviteurs humains dans une pièce.

— Ouais, et alors ?

— Tu n'étais pas sûre que c'étaient des vampires au moment où tu as tiré.

— Non, en effet.

— Tu vérifiais s'ils avaient bien des crocs quand tu les as montrés à Smith ?

— Non. À ce moment-là, je savais qu'ils en auraient.

— Pourquoi ?

— Regarde leurs blessures.

Zerbrowski s'exécuta et secoua la tête.

— Je suis censé voir quoi, au juste ?

— Leur sang.

— Qu'est-ce qu'il a de spécial ?

— Il est trop épais. Celui des humains est un peu plus liquide, même quand il sort du cœur.

Zerbrowski me jeta un coup d'œil avant de reporter son attention sur les prisonniers.

— Je trouve ça flippant que tu saches un truc pareil.

Je haussai les épaules.

— Si tu avais été devant, aurais-tu hésité parce que tu les prenais pour des ados ordinaires ?

— Peut-être. Ils ne sont pas beaucoup plus vieux que mon aîné.

— Alors, heureusement que je suis entrée avant toi.

Zerbrowski baissa brièvement les yeux vers les cadavres.

— Ouais, acquiesça-t-il sur un ton qui manquait de conviction.

Je me rapprochai des prisonniers, premièrement pour mieux les surveiller, deuxièmement pour mettre un terme à la conversation. J'avais tiré sur ces vampires sans être certaine qu'il ne s'agissait pas d'ados humains. Je ne regrettais pas le choix que j'avais fait dans cette fraction de seconde entre la vie et la mort, mais une petite partie de moi se demandait comment je pouvais ne pas le regretter. Je culpabilisais de ne pas culpabiliser pour avoir abattu deux gamins qui ne devaient pas avoir plus de quinze ans.

Pourtant, en regardant la vingtaine d'autres vampires agenouillés devant moi, je sus sans l'ombre d'un doute que si l'un d'eux tentait de nous attaquer, je le tuerais aussi sans me soucier de son âge apparent, de sa race, de son sexe ou de sa religion. Je ne fais pas de discrimination dans l'exercice de mes fonctions d'exécutrice : je bute tout le monde. Je laissai les prisonniers le lire sur mon visage et dans

mes yeux, et je vis la peur fendiller leur masque de dureté. Une des femmes se mit à pleurer doucement.

Quand les monstres chialent de trouille en vous voyant, qu'est-ce que vous pouvez en déduire ? Sans doute que la notion de monstre dépend de quel côté du flingue vous vous trouvez. À moins que je ne sois juste exceptionnellement douée pour mon boulot. Je m'en voulais un peu de leur faire une peur pareille, mais ça ne changeait rien au fait que s'ils nous attaquaient, je les descendrais. Ils avaient bien raison de me craindre.

Chapitre 3

Les ambulanciers emmenèrent Perry après lui avoir immobilisé le bras autant que possible. Nous avons trouvé l'autre agent en uniforme mort, ses vêtements déchirés et son corps ensanglanté couvert de morsures vampiriques. Des techniciens avaient relevé les empreintes dentaires des prisonniers, et si elles correspondaient aux traces de morsures, ce serait la peine capitale pour eux.

L'exécution aurait lieu à la morgue, au lever du jour. Ils seraient enchaînés, couverts d'objets saints, empalés et décapités pendant leur sommeil de mort. Comme nous les avons déjà capturés, il n'y aurait pas besoin de les pourchasser. Je me demandai s'ils pigeaient ce qui les attendait. J'en doutais, sans quoi, ils ne se seraient pas rendus aussi facilement. Ils se seraient défendus, non ? Je veux dire, si vous êtes condamné de toute façon, autant vendre chèrement votre peau.

Lorsque nous eûmes reçu bien plus de renforts que nécessaire, je trouvai une pièce vide pour me changer et m'équiper. Je faisais confiance à Zerbrowski pour me prévenir au cas où les prisonniers donneraient du fil à retordre à nos collègues, mais pour pouvoir faire jouer le décret de Danger Surnaturel, je devais avoir mon matos anti vampires sur moi. Un autre marshal de la branche surnaturelle a été jugé pour meurtre parce qu'il avait invoqué le décret mais négligé de s'équiper lorsqu'il en avait eu l'occasion.

L'idée derrière ce décret, c'est qu'un marshal puisse, si la situation l'exige, générer son propre mandat d'exécution dans le feu de l'action. Il a été promulgué après plusieurs décès survenus alors que, attendant un mandat qui tardait à venir, un marshal avait hésité à tuer des vampires de crainte d'être inculpé, ou au moins de perdre son insigne pour avoir tué sans l'accord d'un juge des citoyens américains qui se trouvaient être également des vampires.

Ces vampires-là détenaient au moins un otage et nous avaient tiré dessus ; donc, nous serions probablement excusés au bout du compte, mais le temps de l'instruction, on nous forcerait à rendre nos flingues et nos insignes. Du coup, je ne pourrais chasser ni exécuter aucun monstre pendant des semaines, voire des mois. Et nous sommes trop peu nombreux dans la branche surnaturelle pour que l'un de nous soit mis en arrêt de travail chaque fois qu'il bute quelqu'un – l'essence même de notre boulot.

Mais surtout, le décret de Danger Surnaturel couvre aussi tous les flics ordinaires qui m'accompagnent. Du moment que je l'ai invoqué et qu'ils sont avec moi, c'est feu à volonté sur tous les méchants. Les législateurs ont tenté de formuler la loi pour que seul l'exécuter de vampires puisse tuer sans mandat, mais du coup, la police rechignait à

nous servir de renforts, et comme beaucoup d'entre nous bossent seuls à la base, là encore, ça a fait des victimes. Les lois sont presque toujours écrites par des gens qui ne les verront jamais en application dans le monde réel. Ça donne parfois un résultat... intéressant.

Dans l'un des premiers cas qui a mis le nouveau décret à l'épreuve, le marshal impliqué n'avait pas sur lui tout l'équipement qu'il est tenu de porter pendant qu'il pourchasse un monstre avec un mandat d'exécution actif. Les avocats de la partie civile ont fait valoir avec succès que s'il avait réellement cru que la situation nécessitait un mandat, il aurait dû s'équiper correctement dès qu'il en avait eu le temps et l'opportunité. De toute évidence, il avait surévalué la gravité de la situation et invoqué le décret dans le seul but de pouvoir jouer au cow-boy en tuant tous les gens qui se trouvaient là.

Les flics qui l'accompagnaient ont été inculpés eux aussi, mais relâchés avant même le début du procès parce qu'ils avaient agi de bonne foi, se fiant au jugement du marshal puisqu'ils ne disposaient pas de l'expertise nécessaire pour le mettre en doute. Le marshal a été jugé coupable et il a fait appel ; en attendant, il moisit dans une cellule de prison pendant que les hommes de loi discutent entre eux.

Du coup, j'ai toujours de quoi me changer dans mon sac : un pantalon, un tee-shirt, des chaussettes, des baskets, même des sous-vêtements pour les fois où le sang traverse mes fringues. J'ai aussi une combinaison intégrale, mais je l'utilise surtout pour les empalements à la morgue.

J'enfilai mon gilet pare-balles par-dessus mon tee-shirt pour ne pas que le Kevlar m'irrite la peau. Puis j'entrepris de fixer mes armes aux sangles MOLLE dont il était équipé. Le Browning BDM 9 mm sur mon flanc, dans un holster attaché autour de ma taille et d'une de mes cuisses pour qu'il ne risque pas de bouger : en cas d'urgence, mieux vaut que votre flingue soit exactement là où vous le cherchez, parce que chaque fraction de seconde compte. Le Smith & Wesson M & P9c sur mon ventre, dans un second holster penché sur le côté pour que je puisse dégainer plus vite et plus facilement.

Je fixai au dos du gilet le fourreau tout neuf du grand couteau dont la lame partiellement en argent, longue comme mon avant-bras, peut éventrer n'importe qui, monstre ou humain. À mes poignets, deux autres fourreaux contenant des couteaux du même métal, mais plus petits et plus minces. Les munitions supplémentaires pour mes flingues nichaient sur ma hanche gauche, où elles faisaient pendant au Browning. J'avais aussi un fusil d'assaut avec bandoulière tactique. J'ai gardé mon MP5, mais maintenant que j'ai un insigne, je ne suis plus limitée en matière de longueur de canon ; donc, j'ai fait modifier un fusil d'assaut pour pouvoir défoncer des portes quand l'action se déroule en intérieur.

J'avais prévenu nos prisonniers que j'allais m'équiper intégralement en exécutrice de vampires parce que la loi m'y obligeait, et non parce que je comptais procéder à un massacre. La première fois que je me suis changée sur le lieu d'une arrestation, le suspect a flippé grave en me voyant, persuadé que j'allais l'abattre sur-le-champ. Et du coup, j'ai été forcée de le faire, alors que sans ça, j'aurais pu le conduire vivant jusqu'à la prison locale. Toutes ces lois, ça a l'air d'une bonne idée jusqu'à ce que vous tentiez de les mettre en application dans le monde réel. Alors, vous découvrez leurs failles, et des gens meurent à cause de ça.

Les vampires avaient les yeux écarquillés et certains d'entre eux semblaient terrorisés, mais ils ne pétèrent pas les plombs parce que je les avais prévenus. J'avais escorté les premiers dans l'antique monte-charge, puis jusqu'au van blindé dont nous disposons pour le transport des criminels surnaturels. Il est capable de résister à l'assaut de vampires et de métamorphes, mais... nous n'en avons qu'un seul. Donc, il nous restait quinze vampires à genoux, enchaînés avec des menottes et des fers normaux, comme ceux que Barney Wilcox avait brisés si facilement dans la salle d'interrogatoire.

Techniquement, j'étais censée découper la tête et le cœur des quatre vampires morts en tas au milieu de la pièce, mais c'aurait été désastreux de le faire sous les yeux des survivants. Ça leur aurait fait comprendre qu'ils n'avaient plus rien à perdre et qu'ils n'auraient jamais de meilleure chance de tenter de s'échapper. Donc, j'attendais. Et tout le monde n'avait pas l'air de comprendre pourquoi.

Le lieutenant Billings était plus grand que moi, comme à peu près tous les occupants de la pièce (à l'exception des vampires les plus jeunes) maintenant que je ne portais plus de talons. Mon kit de chasse aux vampires contient des bottes de combat qui n'allaient pas franchement avec le reste de ma tenue, mais qui m'évitaient de marcher pieds nus.

Billings se pencha vers moi pour me hurler à la figure :

— Je veux que vous fassiez votre boulot, marshal Blake !

— J'ai fait mon boulot, lieutenant, répondis-je en désignant la pile de corps à nos pieds.

— Non, Blake, vous n'avez fait qu'une partie de votre boulot, corrigea-t-il.

Il était pratiquement plié en deux à mon aplomb. Sans doute croyait-il que son mètre quatre-vingts et sa stature de culturiste m'impressionneraient, et il est vrai qu'ils auraient impressionné la plupart des gens. Mais moi, je passe trop de temps avec des vampires et des métamorphes pas toujours de bon poil. Un humain furieux, ça ne me fait plus ni chaud ni froid. Sans compter qu'une partie de moi est attirée par la colère d'autrui de la même façon qu'un amateur de

vin est attiré par une bonne bouteille de rouge. Je goûtais sa rage sur mon palais comme si j'en avais déjà bu un peu et qu'il me suffirait de remuer la langue pour l'avalier.

Entre autres pouvoirs métaphysiques, je peux me nourrir de colère. C'est une forme de vampirisme énergétique sur lequel la loi n'a pas encore statué ; du coup, j'aurais eu le droit d'absorber la rage de Billings, mais si les flics surnaturels présents dans la pièce m'avaient senti faire, ils se seraient posé des questions. Et Billings aurait certainement remarqué que quelque chose avait influé sur ses émotions. Aussi, je me retins, mais la fascination que sa colère exerçait sur moi m'aida à ne pas me mettre en pétard moi aussi et à le laisser s'égosiller sans réagir.

Alors qu'il devenait de plus en plus rouge, je lui répondis d'une voix calme, presque désinvolte. Je restai sereine parce que je ne voulais pas alimenter sa rage, ni être encore plus tentée de m'en nourrir. Les agents en uniforme étaient ses hommes. Il avait le droit d'être furieux, et je savais que tant qu'il me gueulerait dessus, il parviendrait à tenir son chagrin à distance. Les gens sont prêts à faire beaucoup de choses pour ne pas se laisser submerger par cette lame de fond qui ne se retirera plus jamais jusqu'à ce qu'ils l'aient assimilée.

Il existe cinq étapes du deuil. Le déni est la première, et une fois que vous avez vu les corps à vos pieds, en général, vous passez directement à la deuxième. Mais les suivantes ne se présentent pas toujours dans l'ordre. Ce n'est pas un processus aussi simple que ça. Parfois, vous sautez d'une étape à l'autre, vous restez coincé un moment sur l'une d'elles, vous en revisitez une autre avec laquelle vous pensiez en avoir terminé. Non, décidément, ce n'est pas un processus méthodique et cohérent. Ça part dans tous les sens, et ça fait un mal de chien.

Billings avait envie de crier sur quelqu'un, et justement, j'étais là. Ça n'avait rien de personnel, je le savais. Alors, je restai plantée face à lui et je laissai sa colère se déverser sur moi, à travers moi. Je ne croyais pas le moins du monde qu'il en ait réellement après moi. Au fil des ans, trop de gens m'ont hurlé dessus alors que leurs proches gisaient morts sur le sol. Le désir de se défouler sur quelqu'un est une chose naturelle. Parfois, ça aide un peu, et parfois, pas du tout.

— Je vais finir le boulot, Billings, mais il faut d'abord évacuer les prisonniers.

— J'avais entendu dire que vous vous ramollissiez. Je constate que c'est vrai.

Je haussai un sourcil.

Zerbrowski abandonna les flics en uniforme auxquels il était en train de donner des instructions pour qu'ils surveillent les vampires. C'était le plus gradé des officiers de la BRIS présents sur les lieux. Sur

un ton presque joyeux, il s'écria :

— Billings, Anita a buté ces trois vampires pendant qu'ils nous tiraient dessus. J'ai réussi à en blesser un, mais c'est elle qui les a tués tous les trois. Comment voulez-vous qu'elle soit plus dure que ça ?

Son expression était aussi sincère et amicale que le ton de sa voix. Lui aussi, il savait ce que c'était de perdre des collègues.

Billings se tourna vers lui. N'importe quelle cible ferait l'affaire.

— Je veux qu'elle fasse son putain de boulot !

— Elle le fera, dit Zerbrowski avec un geste apaisant. Dès qu'on aura un peu moins de spectateurs.

— Non, insista Billings en braquant un index sur les prisonniers. Je veux qu'ils voient ce qui va arriver à leurs amis. Je veux qu'ils sachent ce qui les attend. Je veux qu'ils comprennent ce qui va advenir de chacun d'entre eux jusqu'au dernier. Aucun foutu suceur de sang ne peut buter un flic de St. Louis et ne pas le payer de sa vie. Pas ici, pas dans notre ville. Ils vont crever pour leurs crimes, et je veux que Blake fasse son putain de boulot et qu'elle montre à ces fils de pute ce qui les attend !

Il finit sa dernière phrase penché sur Zerbrowski, si près de lui qu'il postillonna sur ses lunettes.

— Venez, Ray. On va prendre l'air.

Zerbrowski lui toucha le bras, essayant de l'entraîner loin des corps, des prisonniers-et de moi.

Mais Billings (dont le prénom était apparemment Ray) s'écarta brutalement et se dirigea à grandes enjambées furieuses vers les vampires enchaînés et agenouillés. Ceux-ci se recroquevillèrent sur eux-mêmes avec une expression apeurée. Seigneur, ils étaient morts depuis si peu de temps qu'ils réagissaient encore comme des humains !

Un des agents en uniforme s'interposa d'un air hésitant. Il n'était pas sûr de lui, mais il essayait quand même.

— Lieutenant...

Billings le repoussa assez violemment pour le faire tituber. L'agent porta instinctivement la main à sa matraque, mais il ne pouvait pas l'utiliser contre un supérieur. Et comme Billings lui rendait au moins douze centimètres et vingt kilos de muscles, il n'avait pas d'autre solution pour l'arrêter. Merde.

De ses grandes mains, Billings empoigna un des prisonniers les plus proches et le mit debout de force. C'était un des adolescents, mais Billings ne le considérait pas davantage que moi comme un simple gamin.

Je criai :

— Billings !

S'il m'entendit, il n'en laissa rien paraître.

— Ray ! s'époumona Zerbrowski.

D'autres gens hurlèrent, sans plus de résultat. Billings arma son bras, le poing serré, et soudain, je fus à côté de lui, agrippant son poignet.

J'ignore lequel de nous deux fut le plus surpris que je l'aie rejoint à temps pour arrêter son coup : lui, ou moi. J'avais été assez rapide pour l'atteindre avant qu'il ne frappe le prisonnier, mais je ne l'étais pas suffisamment pour m'interposer entre eux, et je ne pesais pas assez lourd pour l'empêcher de détendre son bras.

Je m'accrochais à lui et sentis mes pieds décoller du sol, la puissance de son coup m'entraînant comme si je n'étais qu'une gamine minuscule suspendue à son père. Mais je le déséquilibrai suffisamment pour qu'il manque sa cible. Il lâcha l'adolescent qui, incapable de se retenir à cause de ses chaînes, s'écroula sur le sol.

Billings pivota. J'étais toujours accrochée à son bras. De sa main libre, il m'empoigna par les cheveux comme s'il avait l'intention de me balancer à travers la pièce.

Alors, je réagis sans réfléchir. Je m'autorisai à faire ce qui me tentait depuis que j'avais senti la délicieuse brûlure de sa rage : je dévorai sa colère. Je l'absorbai à travers les muscles bandés de son bras, à travers ses doigts crispés dans mes cheveux, à travers la masse de son corps si grand et si massif comparé au mien. Je la bus tandis qu'il respirait beaucoup trop fort et que son cœur battait vigoureusement.

Comme j'avalais le feu rouge et dense de sa rage, je humai l'odeur de sa peau toute proche, une odeur de transpiration et de peur mêlées. Et sous cette amertume douceâtre, je décelai le parfum tentateur de son sang. Billings était pareil à un fondant couvert de glaçage au chocolat noir qu'on pouvait lécher pour atteindre la pâte tiède et moelleuse, puis le cœur liquide et brûlant pareil à un trésor caché qui rehausse la saveur de l'ensemble. Il me suffirait de mordre à travers la peau légèrement salée de son poignet, juste au-dessus de ma bouche, de planter mes dents dans le poulx qui battait si près de mes mains encerclant son avant-bras.

Billings lâcha mes cheveux et me reposa à terre. Les yeux écarquillés, il fronçait légèrement les sourcils, comme s'il tentait de se rappeler quelque chose.

— Où sommes-nous ? me demanda-t-il, l'air paumé.

Je tenais toujours son bras, mais plus pour le rassurer que pour le maîtriser.

— À l'ancienne brasserie, répondis-je.

Ça ne me plaisait pas qu'il ne sache même plus où il était. Qu'avait-il bien pu oublier d'autre ? Que lui avais-je fait, au juste ? Je m'étais déjà nourrie de colère et ça n'avait encore jamais provoqué d'amnésie.

Billings enveloppa une de mes petites mains avec un de ses énormes battoirs et, clignant des yeux, regarda le vampire écroulé à ses pieds.

— Pourquoi ces gens sont-ils enchaînés ?

Doux Jésus, il ne savait pas que c'étaient des vampires, ce qui signifiait...

— Lieutenant Billings, quelle est la dernière chose dont vous vous souvenez ?

Il me dévisagea en fronçant davantage les sourcils, avec un effort de concentration perceptible sur ses traits et dans la pression de sa main sur la mienne. L'air vaguement effrayé, il secoua la tête. Merde, merde, merde.

Zerbrowski nous avait rejoints. Smith et plusieurs agents en uniforme se tenaient derrière lui.

— Venez, Ray. On va faire un petit tour, tous les deux.

— Un petit tour ? répéta Billings sur un ton interrogateur.

— Ouais, acquiesça Zerbrowski en lui touchant le bras avec lequel il me tenait.

Billings opina mais sans me lâcher. Zerbrowski tira légèrement sur son bras pour l'entraîner, et Billings le suivit, ma main toujours dans la sienne.

— Elle peut venir avec nous ?

— Pas maintenant, dit Zerbrowski en me jetant un regard qui signifiait clairement : « Mais qu'est-ce que tu lui as fait ? »

Je haussai les épaules. Je savais qu'il comprendrait. Peut-être même consentirait-il à croire que je n'avais pas la moindre idée de ce qui venait de se passer.

Billings rechignait à rompre le contact avec moi, et ça non plus, ce n'était pas bon signe. Je ne m'étais pas bornée à me nourrir de sa colère. J'avais fait beaucoup plus que ça, et sans le vouloir.

Zerbrowski réussit à faire lâcher prise à Billings. Il l'entraîna vers l'escalier en articulant : « Plus tard. » Il faudrait qu'on parle plus tard. Je savais que je ne pourrais pas y couper. Merde et re-merde.

— Merci, dit le vampire qui gisait à terre.

Je baissai les yeux vers lui. Il avait des yeux bleu-gris, plus gris que bleus à cet instant, et des cheveux blonds coupés court qui tentaient quand même de boucler, lui donnant l'air décoiffé alors qu'il ne l'était pas. Leur épaisseur et leur volume faisaient paraître son visage encore plus mince par contraste. Avec son blouson en denim, son tee-shirt d'un groupe de rock qui pendait par-dessus son jean et ses baskets un peu crasseuses, il aurait ressemblé à des milliers d'autres ados sans son visage curieusement émacié.

Il avait l'air sous-alimenté, et soudain, je compris qu'il n'avait pas dû se nourrir ce soir-là. Il était mort depuis si peu de temps que sa

peau n'avait pas encore débronzé ; donc, il n'était pas trop pâle, mais je sentais qu'il n'avait pas bu de sang depuis au moins vingt-quatre heures. Autrement dit, il n'avait pas touché au flic que nous avions retrouvé avec des dizaines de morsures sur le corps.

Par-dessus sa tête, je regardai les autres vampires agenouillés et je perçus également leur faim. Aucun d'eux ne s'était nourri ce soir-là. Ils avaient tous faim et ils étaient tous morts depuis très peu de temps, comme en témoignaient les traces résiduelles de soleil sur leur peau.

Les nouveau-nés présentent une grande variété d'apparences ; l'éventail va du cadavérique au presque humain. Plus le vampire qui les a transformés est puissant, plus ils penchent du second côté – selon la lignée à laquelle appartient leur créateur. Donc, le créateur de ces nouveau-nés était très balèze. Beaucoup plus que le premier que j'avais abattu, celui qui tenait la fille. Quant aux autres, ils étaient tous affamés, je le sentais.

En fait, je le sentais depuis le début même si je n'y avais pas prêté attention, et c'était pour ça que je m'étais trop nourrie de Billings. Ce qui n'aurait pas dû pouvoir se produire, à moins que leur créateur ne soit lié à Jean-Claude. Le fait qu'il appartienne à sa lignée pouvait-il suffire ? Ou devais-je conclure qu'un des vampires liés à nous par un serment de sang était l'auteur de cet horrible crime ?

Car, oui, c'était horrible. Six des survivants étaient des adolescents, voire des pré-adolescents – des enfants trop jeunes pour avoir terminé leur croissance, transformés avant la fin de leur puberté. Les lois actuelles interdisent de transformer des enfants, et ceux-là l'avaient été très récemment. Merde et re-merde.

Je regardai au-delà des gamins agenouillés devant. Les adultes ne valaient guère mieux. Certaines des femmes auraient dû être en train de préparer des biscuits pour des réunions de scouts ou de faire les valises avant de partir en vacances avec leur famille, plutôt qu'agenouillées là avec des menottes aux poignets et des crocs plein la bouche. J'aperçus plusieurs personnes grassouillettes, voire limite obèses. Les vampires ne sont pas tous minces ; c'est un mythe. Les moins puissants gardent à jamais la silhouette qu'ils avaient au moment de leur mort – donc, si vous avez l'intention de vous faire transformer, commencez par perdre vos kilos en trop. Les membres de certaines lignées sont capables d'altérer leur apparence et j'en ai vu réussir à se muscler en soulevant de la fonte, mais j'ignore jusqu'où ça peut aller.

Ces gens avaient-ils choisi de devenir des vampires ou y avaient-ils été forcés ? Dans le second cas, c'était réellement un crime atroce, et je serais ravie de buter leur créateur.

Puis mon cerveau de flic prit le dessus sur ces considérations métaphysiques. Je m'étais laissé distraire, ce qui était idiot de ma

part – et qui illustrait très bien la raison pour laquelle, désormais, chaque surnaturel fait équipe avec un flic ordinaire : histoire de couvrir tous les angles d'approche d'une situation.

Me détournant des vampires, je me hâtai de rejoindre Smith et les agents en uniforme.

— Les vampires sont tous affamés ! Ils ne se sont pas nourris ce soir.

Un des agents me dévisagea avec le cynisme qu'on finit tous par développer dans ce métier. Il avait une bonne quinzaine de kilos en trop, et tout dans le bide, mais dans ses yeux, je lisais l'expérience qui pouvait compenser son manque de forme physique si on lui donnait un petit jeune athlétique comme partenaire.

— Ils se sont forcément nourris. Vous avez vu ce qu'ils ont fait à Mulligan.

— Si Anita dit qu'ils ne se sont pas nourris, c'est qu'ils ne se sont pas nourris, intervint Smith. Elle s'y connaît en morts-vivants.

Je jetai un coup d'œil à l'insigne de l'agent en uniforme.

— Oui, j'ai vu, Ulrich. Justement. Si ces vampires-là ne l'ont pas tué, nous sommes en train de laisser filer les vrais coupables.

— Je ne comprends pas, protesta le plus jeune des agents en secouant la tête.

Il avait des cheveux bruns coupés court, des yeux de la même couleur et la silhouette mince mais athlétique de quelqu'un qui court beaucoup. Bref, il était les muscles là où son partenaire était le cerveau.

Mais Ulrich, lui, avait pigé. Il défit la pression de son holster et posa la main sur la crosse de son flingue.

— Le corps était encore chaud. Vous croyez qu'ils sont toujours dans les parages, mademoiselle l'experte ?

— Je n'en sais rien. En présence d'un aussi grand nombre de vampires, mon sens d'araignée sature. Et il faudrait qu'il y ait parmi eux un Maître vampire assez puissant pour les dissimuler.

Dans ma tête, je précisai : *« Assez puissant pour dissimuler leurs activités à Jean-Claude, le Maître de la Ville de St. Louis. En tant que Maître de la Ville, vous bénéficiiez d'une emprise solide sur les morts-vivants qui habitent votre territoire. Donc, ou bien le renégat était hyper balèze dans l'absolu, ou bien il possédait un pouvoir de dissimulation qui lui permettait d'échapper à toute détection. »*

— C'est un piège ? s'inquiéta Smith.

— Pas forcément. Ce dont je suis sûre, c'est que les vrais coupables ont abandonné ces vampires ici pour qu'ils paient à leur place. Les Maîtres vampires ne sacrifient pas leurs sous-fifres en masse sans une bonne raison.

— Ils ont peut-être cru qu'on mordrait à l'hameçon et qu'ils

seraient dédouanés.

— Ça n'aurait marché que si nous avions massacré tous ceux-là d'entrée de jeu, objectai-je.

— Vous avez la réputation de tirer d'abord, marshal Blake, fit remarquer Ulrich.

Je ne pouvais pas prétendre le contraire. Les Maîtres vampires comptaient-ils là-dessus ? Pensaient-ils vraiment que je buterais jusqu'au dernier leurs sous-fifres présents dans l'ancienne brasserie ? Si tel était leur plan, ma réputation était encore pire que je ne le pensais, et j'ignorais si je devais m'en réjouir ou m'en affliger. C'est votre réputation qui détermine à quel point vos adversaires vont vous craindre ; apparemment, la mienne avait de quoi les faire trembler dans leurs bottes.

Zerbrowski revint pendant que nous discussions.

— Il faut qu'on parle de Billings, Anita, me dit-il très sérieusement.

J'acquiesçai.

— Oui, mais plus tard.

Je lui révélai que les prisonniers ne s'étaient pas nourris.

— C'est comme la fois où ce tueur en série avait laissé ses bébés vampires porter le chapeau pour les meurtres qu'il avait commis, il y a quelques années ?

J'opinaï.

— Possible, mais les lois étaient différentes, à l'époque. Les SWAT et moi, on avait reçu le feu vert, et on n'avait pas d'autre choix que de foncer. Aujourd'hui, on a d'autres possibilités.

— Allez dire ça à la femme de Mulligan, cracha Ulrich.

Je hochai la tête.

— S'ils ont aidé à tuer Mulligan et l'autre officier, je les exécuterai avec joie, mais j'aimerais être certaine de coller une balle entre les bons yeux.

— Vous ne leur tirez pas entre les yeux, fit remarquer le partenaire d'Ulrich.

Je regardai son insigne.

— Stevens, c'est ça ?

Il acquiesça.

— Si, je leur tire entre les yeux, et aussi dans le cœur. Ensuite, je les décapite et je prélève leur cœur.

Il déglutit.

— Seigneur !

— Vous avez envie de leur coller une balle dans la tête pendant qu'ils sont enchaînés et qu'ils vous regardent ?

Il me dévisagea avec une horreur grandissante.

— Mon Dieu... (Il reporta son attention sur les vampires.) On

dirait mes grands-parents et des gamins.

Je pivotai vers les vampires. Stevens avait absolument raison. À l'exception des deux hommes dans la force de l'âge que nous avions abattus, et dont les corps gisaient avec ceux des deux ados, tous les nouveau-nés avaient l'air de gamins, de grands-parents ou de mères au foyer.

Jamais je n'avais vu autant de vampires d'aspect ordinaire réunis dans un même endroit. Même dans les réunions de l'Église de la Vie Éternelle, le culte vampirique, il n'y a pas autant de jeunes et de vieux. Personne n'a envie de passer une éternité coincée dans une enveloppe charnelle pas finie ou déjà abîmée. Il était trop tôt ou trop tard pour vouloir vivre à jamais dans les corps agenouillés devant moi.

Je me penchai vers Zerbrowski et chuchotai :

— Je n'avais jamais vu autant de vampires trop jeunes ou trop vieux réunis dans un même endroit.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je n'en sais rien.

— Pour une experte en vampires, vous ne savez pas grand-chose, grinça Ulrich.

J'aurais bien protesté, mais sur ce coup-là, je ne pouvais pas.

Chapitre 4

Les vampires ne furent pas les seuls à m'observer pendant que je déambulais dans la pièce, armée jusqu'aux dents. Quelqu'un marmonna :

— Pour qui elle se prend, Rambo ?

Je ne me retournai pas pour voir qui avait dit ça ; ça n'avait pas vraiment d'importance. Je suis une fille, et c'était moi qui avais les meilleurs joujoux mortels. En matière de flingues comme pour le reste, la jalousie est un vilain défaut.

— C'est l'Exécutrice, répondit le jeune vampire blond.

— Ce sont tous des exécuteurs, répliqua Stevens.

Son partenaire lui donna un coup de coude : on ne parle pas aux prisonniers, surtout si ce sont des vampires.

— Non, Anita Blake fait partie des rares chasseurs de vampires auxquels nous avons donné un surnom individuel. Elle était l'Exécutrice des années avant que les autres ne se mettent à porter ce titre. (Le blondinet me dévisagea de ses yeux bleu-gris si sérieux.) Nous ne donnons de surnom qu'à ceux que nous craignons. Elle est l'Exécutrice, et l'un des Quatre Cavaliers.

J'entendis Stevens prendre une inspiration sifflante et se retenir de poser la question qui lui brûlait les lèvres. Ulrich avait dû l'en empêcher juste à temps. Alors, je fis la remarque à sa place.

— L'Exécutrice n'est pas le nom d'un des Cavaliers de l'Apocalypse.

— Vous êtes la seule à avoir gagné deux surnoms.

— Laissez-moi deviner : je suis la Mort.

Le blondinet secoua la tête très solennellement.

— Vous êtes la Guerre.

— Pourquoi ?

— Parce que vous avez tué davantage des nôtres que la Mort.

Je ne sus pas quoi répondre à ça. Je voulais demander qui étaient les trois autres, mais je craignais que la Mort ne soit mon très bon ami Ted Forrester, et qu'il n'ait mérité ce surnom bien avant qu'on ne nous accorde un insigne – en faisant des choses pas franchement légales. J'ignorais ce que le blondinet savait au juste, ou ce qu'il était susceptible de dire devant les autres. Il se comportait de façon trop imprévisible.

Une femme qui ressemblait à une jeune grand-mère plutôt qu'à un vampire assoiffé de sang demanda :

— Pourquoi vous ne nous avez pas tués ?

— Parce que rien ne m'y obligeait.

— Vos collègues voudraient que vous le fassiez, déclara le

blondinet.

— Vous ne vous êtes pas nourris, donc, vous n'avez pas touché aux officiers morts. Vous ne les avez pas tués.

— Mais nous avons assisté à la scène sans intervenir. Selon la loi, ça nous rend aussi coupables que les vampires qui ont bu leur sang.

Je fronçai les sourcils.

— Vous voulez que je vous bute ?

Il hocha la tête.

— Pourquoi ? m'étonnai-je.

Il haussa les épaules et baissa les yeux pour que je ne puisse pas déchiffrer son expression.

— Vous êtes maléfique, tout comme votre Maître, cracha la grand-mère.

Je reportai mon attention sur elle.

— Je ne viens pas d'arracher la gorge d'un homme qui tentait de vous empêcher de transformer une adolescente de quinze ans contre son gré.

Un instant, elle hésita. Puis elle dit :

— La fille voulait devenir l'une d'entre nous.

— Elle avait changé d'avis, contrai-je.

La grand-mère secoua obstinément la tête.

— On ne peut pas revenir en arrière.

— C'est l'argument des types qui violent une fille avec qui ils avaient rendez-vous : « Elle avait accepté de sortir avec moi, donc, il était trop tard pour qu'elle refuse de coucher. »

Elle parut choquée, comme si je l'avais giflée.

— Comment osez-vous nous comparer à ces raclures ?

— Forcer quelqu'un à devenir un vampire contre son gré, c'est à la fois un viol et un meurtre, fis-je valoir.

— Vous le croyez vraiment, hein ? demanda le blondinet.

— Bien sûr.

— Pourtant, vous cohabitez avec le Maître de cette ville.

— « Cohabitez », répétais-je. Vous êtes plus vieux que vous n'en avez l'air.

— Vous ne pouvez pas deviner mon âge ?

Je réfléchis un instant, utilisai un soupçon de pouvoir et répondis :

— Vous êtes mort depuis une vingtaine d'années, d'où votre coupe de cheveux années 1980.

— Contrairement aux vampires dont vous êtes proche, je n'ai pas assez de pouvoir pour faire pousser mes cheveux depuis ma mort. Votre Maître me vole de l'énergie ; il nous vole de l'énergie à tous, et il s'en sert pour soigner ses gens ou faire pousser ses longues boucles noires afin de vous plaire.

Je savais que Jean-Claude prenait du pouvoir à ses sujets et leur en donnait en retour, mais je n'avais jamais réfléchi à la manière dont cet échange pouvait affecter l'autre moitié de l'équation. Le blondinet avait-il raison ? Pour se rendre plus séduisant, Jean-Claude leur dérobait-il du pouvoir qu'ils auraient pu utiliser pour guérir leurs blessures ou faire pousser leurs propres cheveux ? Était-ce la vérité ou un mensonge ?

— Vous n'étiez pas au courant, constata le blondinet.

— Bien sûr que si ! glapit la grand-mère d'une voix stridente. Bien sûr qu'elle savait !

Sous sa colère, je percevais un frémissement de peur pareil à une pointe d'épices dans un morceau de gâteau. Je la dévisageai et quelque chose dans mon expression la réduisit au silence tout net. Je sentis sa peur augmenter d'un cran. Était-je si terrifiante que ça ?

Zerbrowski s'approcha de moi.

— Anita, le van est revenu. Il faut les déplacer.

J'acquiesçai. Je venais de commettre une erreur de débutante : j'avais laissé les méchants me faire douter des gens que j'aimais. On dit que si vous écoutez le diable, il ne vous mentira pas, mais qu'il ne vous dira pas la vérité non plus. Le blondinet n'était pas le diable, loin de là, mais il avait dit la vérité telle qu'il la concevait. Je poserais la question à Jean-Claude en rentrant.

Je m'adressai aux prisonniers.

— Si vous tentez de vous enfuir, nous vous abattons.

— À cause du décret de Danger Surnaturel, dit le blondinet.

— Ça nous donne le droit de vous tuer, oui. Mais les deux flics morts font de vous tous des suspects de meurtre, et les vampires soupçonnés de meurtre peuvent être abattus s'ils tentent de s'échapper.

— Si nous étions des humains, ça ne serait pas le cas.

— Avec deux flics morts, ça pourrait.

— Ça ne serait pas légal, insista le blondinet.

Je le saisis par le bras et le fis lever si brutalement qu'il trébucha et que je dus le rattraper.

— Vous êtes aussi forte que nous, chuchota-t-il, et je vous ai sentie vous nourrir de l'autre officier. Vous n'êtes pas humaine non plus.

Je le repoussai, oubliant qu'il portait des fers aux chevilles en plus de ses menottes, et dus le rattraper une seconde fois. Personne d'autre dans la pièce n'aurait pu réagir aussi vite – personne d'humain, en tout cas.

— Vous voyez ? lança-t-il.

Je le fis avancer en traînant les pieds avec le reste de cette fournée. Je ne savais pas trop si je devais le garder près de moi pour le

surveiller ou l'éloigner afin qu'il cesse de jouer avec mon esprit. Pourquoi me tapait-il à ce point sur les nerfs ? Réponse : parce que je croyais ce qu'il venait de dire.

J'ai vu mon premier fantôme à l'âge de dix ans et relevé mon premier zombie par accident quand j'étais ado. J'ai toujours plu aux morts. La plupart des marshals de la branche surnaturelle sont des humains doués pour tuer les monstres. Moi, je fais partie des monstres.

Une fille trébucha à cause de ses chaînes. Je l'attrapai par le bras pour la retenir et elle marmonna « merci » avant de tourner la tête vers moi. Lorsqu'elle vit qui la touchait, elle poussa un petit cri et commença à se débattre. Je fus désarçonnée par la peur qui irradiait d'elle, se communiquant à ma main et remontant le long de mon bras jusqu'à ce que je puisse la goûter sur ma langue. Tout ce qui a peur de vous, c'est de la bouffe.

Quand je m'entendis penser cela, je la lâchai. Incapable de garder l'équilibre, la fille tomba. Les autres vampires voulurent l'aider à se relever, mais eux aussi étaient gênés par leurs chaînes. Finalement, ce fut Zerbrowski qui la remit debout.

Les vampires m'observaient, et derrière leur hostilité, je percevais leur peur. Que peuvent bien craindre les monstres ? D'autres monstres, évidemment.

Le blondinet me dévisageait, mais ce fut la grand-mère qui cracha :

— Monstre !

Je dis la seule chose qui me passa par la tête.

— C'est marshal Monstre pour vous, mémé.

— Et moi, pourquoi je n'ai pas de surnom qui claque ? se plaignit Zerbrowski.

— Parce que tu ne fais peur à personne, répondis-je avec un sourire reconnaissant pour sa tentative d'alléger l'atmosphère.

— Tu es tellement impressionnante que je ne fais pas le poids en comparaison, c'est ça ?

— En tout cas, c'est ce que dit ta femme.

— Oooh. Ça, c'était un coup bas, commenta Smith.

Zerbrowski eut un sourire grimaçant.

— Ça ne me pose pas de problème que tu sois plus virile que moi, Anita. Ça ne m'en a jamais posé.

Si je n'avais pas été armée jusqu'aux dents, entourée de collègues et de vampires potentiellement meurtriers, je lui aurai sauté au cou.

— Merci, Zerbrowski.

Mais je tentai d'exprimer avec mes yeux combien ça comptait pour moi – vous savez, ce truc de mecs incapables de formuler toutes les émotions qui se bousculent dans leur tête.

Cette fois, le sourire de Zerbrowski n'eut rien de crâneur ou de provocant : ce fut ce sourire presque tendre qui fait ressortir la fatigue dans ses yeux. Il hocha légèrement la tête ; je lui souris en retour, et on en resta là. Il pigeait que j'avais pigé qu'il avait pigé. Pour en arriver là, il ne nous avait fallu qu'une phrase, deux regards et un signe du menton – avec une autre femme, ça aurait pris au moins cinq minutes de bla-bla. Heureusement pour moi, je parle le mec couramment.

Chapitre 5

Zerbrowski dut prendre un appel de Dolph ; aussi, ce furent Stevens, Ulrich et Smith qui m'aidèrent à transférer sept vampires de plus dans le monte-charge. J'avais décidé de garder le blondinet près de moi parce que s'il arrivait à me manipuler, moi, Dieu seul savait ce qu'il aurait pu faire aux autres. Et puis, m'en débarrasser, c'aurait été avouer à quel point il me perturbait, et que je n'étais pas capable de l'en empêcher. Je ne connais qu'une façon de prendre les problèmes : à bras-le-corps. Donc, le blondinet resta avec moi.

Il ne m'inquiétait pas moitié autant que l'« ascenseur » : une cage de métal nu qui ne fonctionnait que si quelqu'un actionnait un levier. Il y avait des lattes de bois en guise de porte d'un côté et un grillage de l'autre. Pour le reste, aucune paroi solide ne nous séparait du puits froid et sombre. Si quelqu'un arrivait à se placer au-dessus de nous, il n'aurait plus qu'à nous abattre un par un.

Je confiai à Smith le soin d'actionner le levier : c'était déjà lui qui l'avait fait la fois précédente, et il avait réussi à ne pas nous planter. Puis je calai la crosse de mon fusil sur mon épaule, collai ma joue contre le canon et expulsai tout l'air de mes poumons en le pointant entre les barres du plafond.

— Pourquoi vous visez vers le haut ? s'étonna Smith.

Sans détourner mon attention du puits, je répondis :

— Certains vampires peuvent voler.

— Je croyais que c'étaient juste des conneries de cinéma.

— Malheureusement, non.

Je laissai mes yeux scruter les ténèbres au-dessus de nous en quête, non pas d'une silhouette ou d'un objet, mais juste d'un mouvement là où il aurait dû n'y en avoir aucun.

— Je peux y aller ? demanda Smith.

Je fléchis légèrement les genoux pour renforcer mon équilibre avant de répondre par l'affirmative. Le monte-charge s'ébranla tel un navire qui s'éloigne du quai, faisant flageoler les jambes de ses passagers. Passée la secousse initiale, il descendit sans à-coups.

— La plupart des gens ne regardent pas vers le haut, fit remarquer le blondinet.

— Je ne suis pas la plupart des gens, répondis-je tout bas, mon attention concentrée sur le puits obscur qui grandissait à notre aplomb.

Pour l'instant, le seul mouvement que je décelais était celui de la cage et des câbles. Je me forçai à ne pas fixer ces derniers du regard, mais à garder une vision mobile et un peu floue, comme on fait dans les bois quand on chasse. On ne cherche pas un chevreuil : on guette

un mouvement. Une fois qu'on en a repéré un, on laisse son cerveau déterminer d'où il vient et s'il est associé à une forme quelconque.

C'est plus difficile que ça en a l'air de ne rien regarder en particulier, de laisser son attention effleurer la surface des choses existantes en quête de choses qui n'existent peut-être pas. Les yeux veulent s'accrocher à quelque chose ; le cerveau veut des certitudes, pas des ombres.

— On y est presque, Anita, annonça Smith.

Je me préparai à encaisser le choc. Le monte-charge s'arrêta avec un nouvel à-coup et une vibration. Je vacillai comme tout le monde et heurtai légèrement le blondinet. Alors, je sentis sa peur. Il s'était barricadé derrière un bouclier métaphysique pour ne pas que je la perçoive, mais le contact rend tous les pouvoirs vampiriques plus forts – et en l'occurrence, je parle des miens, pas des siens.

J'entendis la porte s'ouvrir, probablement actionnée par Smith qui en était le plus proche. Mais je ne tournai pas la tête vers lui : je dévisageai le blondinet, qui soutint mon regard. Pendant ce temps, Smith et Ulrich firent sortir les autres vampires.

— Vous crevez de trouille, dis-je tout bas.

— J'ai été arrêté pour meurtre. Il y a de quoi flipper, non ? répliqua-t-il.

Malgré cet argument raisonnable, il avait les lèvres entrouvertes et les yeux écarquillés. S'il avait été humain, son cœur aurait battu la chamade et sa respiration aurait été trop rapide. Il était mort depuis vingt ans ; il n'aurait pas dû manifester autant de signes de stress... à moins qu'il ne cherche à détourner mon attention d'autre chose.

Par-dessus son épaule, j'aperçus la grand-mère que Smith, Ulrich et un autre agent en uniforme entraînaient dehors. Je reportai mon attention sur le blondinet.

— Ne faites pas l'idiot.

— Vous parlez à qui ? demanda Stevens.

Nous avançâmes tous en poussant les vampires devant nous, un peu comme des chiens de berger avec leur troupeau.

— À lui.

Le blondinet eut un sourire qui ne me plut pas du tout. Je l'empoignai par le bras et me hâtai de le faire sortir pour rejoindre les autres. Il ne pouvait pas avancer très vite avec ses fers et je ne voulais pas laisser Stevens seul avec les derniers vampires dans l'ascenseur, mais... j'avais un mauvais pressentiment.

Nous émergeâmes dans l'entrepôt au moment où Smith et les autres ouvraient la porte principale et entraînaient leurs prisonniers dans l'obscurité plus épaisse du dehors. Seul Ulrich resta sur le seuil. Stevens s'avança avec les derniers vampires. Je le laissai passer devant et fermai la marche en poussant le blondinet qui traînait les pieds.

La grand-mère jeta un regard en arrière, et dans ses yeux effrayés, je lu ce qu'elle s'apprêtait à faire. Mais plusieurs mètres me séparaient d'elle et de la sortie. Je la vis rassembler son courage. Ulrich avait dû rattraper un vampire qui venait de trébucher en se prenant les pieds dans ses chaînes ; il l'entraîna dehors et il ne resta plus que Stevens et moi à l'intérieur de l'entrepôt. Comme il était plus près, je criai :

— Stevens, surveillez mémé.

Il pivota pour obéir, mais sans lever son flingue. Il n'avait pas eu affaire à suffisamment de vampires.

— Ne faites pas ça, mémé, appelai-je. Ne bougez pas.

— Sinon, vous me tuerez ?

— Si un suspect vampire tente de s'enfuir, nous sommes obligés de l'arrêter par tous les moyens. Ne faites pas ça.

Le regard de Stevens allait et venait entre nous deux.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Elle hésite, répondis-je.

— Elle hésite à quoi ?

— À partir en courant.

— Comment vous pouvez le savoir ?

— Je peux, c'est tout.

Non, je ne suis pas télépathe, mais j'ai des années d'expérience. Je devine ce genre de chose.

— Hein ?

— Ne la laisse pas faire, c'est tout, intervint Ulrich.

Il était revenu à l'intérieur. Il arma son fusil à pompe avec ce bruit très caractéristique qui hérisse les poils sur vos bras et qui fait que vos omoplates se crispent dans l'attente d'une détonation assourdissante. Tous les vampires frémirent, sauf mémé.

— Ne faites pas ça, répétais-je.

— Stevens, insista Ulrich.

Stevens colla le canon de son flingue dans les reins de la femme. Celle-ci me sourit, toute peur envolée. Merde alors. Elle tourna vers Stevens son bon sourire de grand-mère qui irradiait la joie et la bienveillance. Pour un peu, on aurait senti les biscuits cuire dans le four derrière elle.

— Que personne ne bouge ! aboya Ulrich avec le mordant d'un sergent instructeur.

La femme souriait à Stevens. J'aurais voulu dire qu'elle usait d'un pouvoir vampirique, mais elle avait l'air si inoffensive, si humaine – une vraie grand-mère de conte de fées ! Stevens baissa son flingue. C'était un bleu ; il n'avait pas le cœur de tirer à bout portant dans une gentille petite mémé menottée.

Alors, la gentille petite mémé se détourna et, brisant ses fers dans une poussée d'adrénaline, s'élança. Stevens ne tira pas pour l'arrêter.

Gêné par les autres vampires qui ne s'enfuyaient pas, Ulrich ne pouvait utiliser son fusil à pompe. Je criai : « Putain ! » et me mis à courir en appelant Smith.

Des détonations éclatèrent à l'extérieur de l'ancienne brasserie, des tas de détonations.

— Non ! hurlai-je.

Je ne savais pas ce qui se passait dehors, mais je savais que les vampires avaient voulu que ça se passe, ce qui ne signifiait rien de bon pour nous.

Je sentis leur pouvoir. Ils étaient tous en train de péter les plombs. Je m'élançai vers la porte, le fusil d'assaut brandi et prêt à tirer.

Du feu blanc et froid avait embrasé l'obscurité. Tous les objets saints présents dans la cour flamboyaient telles des étoiles tombées sur Terre qui auraient continué à briller – à briller, et à brûler.

Des corps gisaient sur le sol. Les vampires hurlaient et s'écroulaient en tentant de se protéger les yeux. La lumière était si vive que je ne pouvais pas la regarder en face et que tous les occupants de la cour se réduisaient à des formes noires.

Ma propre croix s'embrasa. Je me plaquai au mur de la brasserie juste à côté de la porte ouverte et fis volte-face pour braquer mon arme sur les quelques vampires restés à l'intérieur. Ulrich fit pareil de l'autre côté de la porte. Son épingle de cravate en forme de croix étincelait. Comme moi, il plissait les yeux pour tenter d'y voir quelque chose et de viser. C'est le gros inconvénient des objets saints : si les vampires s'écroulent devant eux, tout va bien ; dans le cas contraire, vous avez du mal à leur tirer dessus. Et je savais déjà sur lequel d'entre eux j'aurais dû tirer.

Le blondinet tenait Stevens devant lui comme un bouclier humain. Tous deux étaient à genoux. La chaîne qui reliait les menottes aux fers de cheville du vampire pendait près du visage de Stevens – brisée. Les yeux du blondinet brillaient telle de la glace grise reflétant le clair de lune.

— Le jeune officier n'a pas la foi.

Et en effet, l'épingle de cravate que portait Stevens demeurait une simple croix de métal terne.

— Stevens, appela Ulrich.

Il avait épaulé son fusil mais n'osait pas s'en servir, pas alors que le vampire tenait son partenaire si près de lui. Si quelqu'un devait tirer, ce serait moi. D'après mes résultats en stand, je visais assez bien pour atteindre le bout de la tête du blondinet qui dépassait derrière Stevens... mais ça, c'est au stand. Quand je ne tape pas au moins dans le cercle à sept points, je rajuste mon tir, et c'est tout. Là, si je ratais mon coup, je toucherais Stevens en pleine tête, et il n'aurait pas de

seconde chance.

Comme l'éclat de ma croix m'empêchait de viser correctement, je l'arrachai et la jetai dans un coin.

— Blake, appela Ulrich d'une voix basse et pressante.

Sans lui prêter attention, je laissai ma vision se rajuster à l'obscurité.

Le blondinet se planqua encore davantage derrière Stevens, ne laissant dépasser qu'un mince croissant de son visage et un œil brillant à demi perdu dans les cheveux de l'officier.

— Ne faites pas ça, me dit-il.

Je commençai par ralentir ma respiration, parce que c'est toujours l'étape numéro un. Puis je ralentis aussi mon pouls et comptai les battements de mon cœur. En rythme avec eux, je pensai : *Putain... putain... putain... putain...*

— Même si vous tirez assez bien, vous ne serez pas assez rapide.

— Là... chez... le..., réclamai-je d'une voix égale en cessant de regarder les yeux écarquillés de Stevens pour tenter de ne voir que ma cible sur le côté de son visage.

Le vampire se planqua complètement derrière son bouclier humain. Je continuai à viser l'endroit où sa tête s'était trouvée. À un moment ou à un autre, il finirait par nous jeter un coup d'œil. Il ne pourrait pas s'en empêcher – du moins, je l'espérais.

La voix du blondinet s'éleva derrière Stevens.

— Vous parlez en vous calant sur le rythme de votre pouls.

— Oui, répondis-je tout bas.

— Ne faites pas ça, grogna Stevens, la voix altérée par la pression de la main du vampire sur son cou.

— Si je l'égorge maintenant, vous êtes marron.

— Si vous le tuez, je vous tire dessus à travers son corps, répliqua Ulrich.

— Je suis déjà mort. Vous ne pouvez pas me faire peur.

— Vous... n'êtes... pas... mort...

J'avais du mal à rester concentrée sur l'endroit où je pensais que sa tête réapparaîtrait. C'est impossible de fixer un point du regard éternellement. Si vous ne tirez pas assez vite, vous devez vous reposer les yeux. Ils vous lâchent bien avant que vos bras ne puissent plus tenir la posture de tir.

— Je suis mort, insista le vampire.

— Pas... encore...

J'aperçus des cheveux blonds sur le côté de la tête de Stevens. Je cessai de respirer, et tout s'arrêta. Je pressai la détente dans un puits de silence, là où le vide engloutissait mes battements de cœur.

Les cheveux blonds disparurent de nouveau derrière Stevens, et je crus que j'avais manqué mon coup. M'attendant à ce que le blondinet

arrache la gorge de son otage, je m'élançai le fusil à l'épaule en hurlant :

— Merde !

— Stevens ! s'époumona Ulrich.

Son partenaire tomba en avant à quatre pattes. Je visualisais déjà la fontaine écarlate qui allait jaillir sous lui d'une fraction de seconde à l'autre.

Le vampire gisait sur le dos. Il ne bougeait plus. Le fusil bien en mains, j'avais l'impression que je pourrais viser son corps toute la nuit s'il le fallait. Je m'approchai de lui à pas prudents mais rapides. Ulrich fit de même de l'autre côté, son propre fusil toujours à l'épaule.

Baissant les yeux vers le corps, je vis qu'une trouée s'ouvrait dans son crâne. Ses cheveux blonds repoussés sur les bords laissaient échapper du sang et de la cervelle. C'était ça qui l'avait tué instantanément. Si je m'étais contentée de lui fracturer le crâne, il aurait eu le temps d'égorger Stevens. Putain.

— Très beau tir, marshal, me félicita Ulrich.

— Merci, dis-je d'une voix légèrement essoufflée.

J'avais des fourmis dans les bras et jusqu'au bout des doigts. Il me semblait que mon pouls réinvestissait tout mon corps d'un coup, comme si j'avais ralenti bien plus que les battements de mon cœur pendant ces quelques minutes. La tête me tournait un peu et je ne me sentais pas très solide sur mes jambes. Je soufflai un grand coup et tentai de raffermir ma posture.

Stevens vomissait dans un coin, non par peur rétrospective, mais sous l'effet du même soulagement qui me donnait envie de me laisser tomber à genoux plutôt que de continuer à viser le vampire.

— Il est mort ? demanda Ulrich.

— Sa cervelle est par terre. Ouais, il est mort.

Personne ne peut survivre à un truc pareil, pas même un vampire.

— Alors, pourquoi vous le tenez toujours en joue ?

Je réfléchis un moment, soufflai encore un grand coup et me forçai à baisser mon fusil. Je répugnais à le faire ; ça ne me semblait pas complètement sûr. Je sais, c'était complètement irrationnel, mais j'avais envie de continuer à le viser. Envie de lui coller une autre balle dans la tête alors que sa cervelle se répandait déjà sur le sol. Cela suffirait amplement jusqu'à ce qu'on puisse le décapiter et lui plonger un pieu dans le cœur. Il était mort, vraiment mort. Pourtant, je me déplaçai de manière à garder son corps dans mon champ de vision.

— Occupez-vous de votre partenaire, ordonnai-je à Ulrich.

Il acquiesça et se dirigea vers Stevens.

Smith se tenait sur le seuil de l'entrepôt – seul.

— Tout le monde va bien ? lança-t-il.

— Ouais, le vampire mis à part, répondis-je. Et dehors ?

Dans le coin, Stevens n'avait plus rien à vomir mais continuait à avoir des haut-le-cœur.

— On a buté la plupart des vampires. Pas de pertes de notre côté.

— Que s'est-il passé ?

— La vieille a tenté de s'enfuir. Puis tous nos objets saints se sont mis à briller, et quelqu'un a tiré.

— Et tous les autres ont cru que les vampires attaquaient, donc ils ont tiré aussi, devinai-je.

— C'est ça.

— Merde.

— Hé, il n'y a pas de flics morts, me rappela Smith.

J'acquiesçai.

— Vous avez raison, il faut voir le verre à moitié plein. Un agent en uniforme se précipita vers nous.

— Il y a une équipe de journalistes, dehors.

— Merde, jura Smith. Qui les a prévenus ?

Je baissai les yeux vers le blondinet en pensant à tous les autres vampires de son groupe qui ressemblaient à des grands-parents, des gamins et des mères au foyer, et qui venaient d'être abattus par la police devant des caméras. Quelle merde sidérale !

Je me retins de donner un coup de pied au corps du blondinet. Ce massacre était-il orchestré d'avance ? Avaient-ils alerté la presse et s'étaient-ils sacrifiés pour une cause encore inconnue ? J'espérais vraiment que non, parce que les martyrs ont une fâcheuse tendance à se multiplier comme des lapins.

Le monte-charge s'immobilisa derrière nous avec une secousse bruyante. Nous pivotâmes tous en brandissant nos armes. Je rajustais la crosse de mon fusil contre mon épaule lorsque je vis Zerbrowski soulever la porte en lattes de bois. Il tenait son flingue à la main, et les autres aussi. Il jeta un coup d'œil au vampire mort.

— J'ai raté quelque chose ?

— La fusillade, oui. Mais tu arrives juste à temps pour la tempête médiatique, grimaçai-je.

— Je peux toujours remonter.

— Tu es l'officier le plus gradé sur le site. C'est à toi que revient l'honneur de parler à la presse.

— Et merde, soupira Zerbrowski.

Ce qui résumait très bien la situation.

Chapitre 6

Je sortis dans la cour en proie au chaos. Des gens hurlaient ; il y avait des lumières aveuglantes partout, y compris dans le ciel – le projecteur d'un hélicoptère. Agenouillé devant une gamine vampire, un agent en uniforme compressait sa blessure au ventre pour tenter de la sauver.

Une détonation résonna tout près de moi. Je pivotai le flingue à la main, prête à tirer. Un autre agent en uniforme était en train d'achever un vampire tombé à terre tandis qu'un de ses collègues, un blond à queue-de-cheval, lui hurlait :

— Arrête ! Arrête !

— On les sauve ou on les bute ? demanda Smith.

C'était une excellente question. D'un point de vue légal, on pouvait tous les tuer. J'avais invoqué le décret de Danger Surnaturel, qui équivalait à un mandat d'exécution sans papier. Donc, nous avions le droit de leur porter le coup de grâce, de coller une balle dans la tête et une autre dans le cœur de chacun d'entre eux.

Certains officiers tentaient d'arrêter des hémorragies avec leur veste, voire à mains nues. D'autres pointaient leur flingue vers des vampires tombés à terre. Il suffirait que je donne un ordre pour qu'ils les achèvent. Et il y a quelques années, je l'aurais fait sans le moindre remords, persuadée d'avoir raison. Aujourd'hui... je n'en étais plus si sûre.

De quelles autres options disposais-je ? Qu'est-ce que la loi m'autorisait à faire ? Quand vous portez un insigne, parfois, c'est la seule chose à vous demander. Le problème, c'est que la loi est parfois floue, et parfois très claire – mais injuste. Autrefois, je pensais que la loi et la justice, c'était la même chose, mais je porte un insigne et un flingue depuis trop longtemps pour ne pas avoir compris mon erreur. La loi, c'est juste la loi. Formulée par des gens qui ne se retrouveront jamais dans ce genre de situation – entourés de gens qui se vident de leur sang et de flics qui leur demandent : « Alors, on fait quoi ? » Putain de bordel.

Son téléphone à la main, Zerrowski s'approcha de moi et dit tout bas :

— L'atmosphère est électrique, là-haut. Les gars veulent savoir s'ils tuent les autres prisonniers ou s'ils les font descendre. Et on a deux ambulances qui attendent hors du périmètre. Je les laisse approcher pour tenter de sauver qui ils peuvent ou j'ordonne qu'on achève les blessés ?

— Tu connais les options légales aussi bien que moi.

Je ne voulais pas décider. Pourquoi était-ce toujours à moi de

trancher ?

— Tu veux qu'on bute ceux qui sont encore en haut et qu'on renvoie les ambulances ? demanda Zerbrowski en me dévisageant avec attention, comme s'il ne me connaissait plus ou qu'il essayait de déterminer qui j'étais.

Et peut-être était-ce également mon cas.

Je secouai la tête.

— Non. Je vais peut-être le regretter, mais non, je suppose qu'on ne peut pas faire ça.

— Tu supposes ? répéta Zerbrowski.

Je secouai de nouveau la tête et me détournai.

— Laisse venir les ambulances. Dis aux flics qui sont en haut de rassurer les prisonniers : on va les conduire en sécurité, mais pas tout de suite, parce que la situation est trop explosive en bas. Qu'ils patientent un peu et qu'ils coopèrent, et tout le monde s'en sortira vivant.

Zerbrowski s'éloigna pour communiquer mes instructions. Moi, j'allais aider les blessés histoire de montrer l'exemple. La suite des événements dépendrait de ce qui se passerait dans les prochaines minutes.

Comment soigne-t-on un mort-vivant ? Agenouillé près d'une ado vampire, Smith leva la tête vers moi.

— Elle est censée avoir un pouls ?

— Pas nécessairement.

Je m'accroupis près de lui parce que je pouvais aussi bien commencer là qu'ailleurs.

— Dans ce cas, comment savoir s'ils sont vraiment morts ou... récupérables ?

— Bonne question.

— Vous avez une bonne réponse ? demanda Smith à voix basse. Je souris, mais il demeura impassible.

Avec un soupir, je baissai une partie de mes boucliers psychiques. Je suis une nécromancienne, la première qui ait vécu assez longtemps pour développer ses pleins pouvoirs depuis plus d'un millénaire. Pendant des siècles, les vampires ont systématiquement éliminé les gens comme moi à cause des légendes qui affirment que les nécromanciens les plus puissants contrôlent tous les morts-vivants, et pas seulement les zombies. Je ne contrôle pas les vampires aussi bien que les zombies que j'ai relevés, mais j'ai du pouvoir sur eux... parfois.

Je baissai les yeux vers l'ado. Elle avait des cheveux noirs coupés court et une peau blafarde. C'était la plus goth (ou la plus emo) du groupe. Sa couleur de cheveux n'était absolument pas naturelle. Au premier abord, on lui aurait donné quatorze ans, peut-être moins –

l'âge où la plupart d'entre nous se rebellent. Je tentai de voir par-delà son apparence. Un peu plus tôt, j'avais réussi à percevoir la faim de ces vampires ; peut-être pouvais-je faire davantage ? Il m'était déjà arrivé d'en sauver un ou deux, à l'occasion.

Là. Une étincelle, pareille à une flamme froide brûlant au centre du corps de la fille, à l'endroit où se rencontrent le sternum et l'estomac. Elle oscillait telle une flamme de bougie dans le vent, menaçant de s'éteindre à chaque seconde.

Je reportai mon attention sur les autres vampires qui gisaient à terre et me concentrai pour tenter de déceler la même énergie résiduelle en eux. Certains étaient complètement froids, véritablement et définitivement morts, mais une étincelle subsistait dans le corps de trois d'entre eux.

Les ambulances venaient de se garer et des infirmiers en sortaient des brancards à roulettes. Je les vis hésiter, se demandant par où commencer. J'élevai la voix :

— La femme juste à votre gauche. C'est la plus mal en point.

Ils échangèrent un regard, haussèrent vaguement les épaules et entreprirent de poser une perfusion à la vampire. On a découvert récemment qu'une transfusion de sang ou de plasma pouvait stabiliser les vampires blessés et leur donner une chance de récupérer par leurs propres moyens. En fait, c'est tout ce que la médecine moderne peut faire pour eux.

J'orientai le second groupe d'infirmiers vers un autre vampire dont la flamme intérieure vacillait. Ça nous laissait encore deux blessés, mais on ne peut pas poser une perf en un clin d'œil.

Je touchai la peau froide de la fille. La température corporelle des vampires vieux de moins d'un siècle qui ne se sont pas nourris depuis vingt-quatre heures baisse très rapidement. Je me concentrai sur l'étincelle minuscule pour la renforcer et l'intensifier. Elle s'embrasa avec tant de force que j'eus un mouvement de recul comme devant un vrai feu.

— Ça va ? demanda Smith, les sourcils froncés.

— Ouais. Apportez-moi le dernier qui est encore vivant, pour que je puisse le toucher aussi.

— Et vous m'expliquerez pourquoi plus tard.

— C'est ça.

Sans demander plus de justifications, il alla chercher le blessé. J'entendis un hoquet, suivi par un cri étouffé. Je levai les yeux et la flamme vacilla en même temps que ma concentration. Merde.

— C'est quoi, le problème ? lançai-je.

— Il est réveillé, répondit Smith. Quelqu'un a été surpris.

Il jeta un coup d'œil appuyé à l'agent en uniforme qui lui prêtait main-forte, mais à eux deux, ils déplacèrent le vampire en lui faisant

un berceau de leurs bras, et le déposèrent de l'autre côté de moi de façon que je puisse poser une main sur chacun des deux blessés.

Le visage tordu par une grimace de douleur, l'homme me regarda en clignant de ses grands yeux sombres en amande. Il avait des cheveux naturellement noirs. Je ne suis pas très douée pour reconnaître les Asiatiques les uns des autres, mais si j'avais dû deviner, j'aurais dit japonais ou chinois. Cela dit, il aurait aussi bien pu être coréen. Peu importait, dans le fond.

Il était mince et guère plus grand que moi – plutôt délicat pour un homme, donc. Comme tous les autres membres de ce groupe, il ressemblait à une victime, ou du moins, il n'avait pas l'air dangereux. Surtout avec le trou qu'une balle avait laissé dans le haut de sa poitrine.

Je lui touchai la main. Il frémit et tenta de l'écarter de moi.

— Laissez-moi vous aider.

En parlant, je relâchai ma concentration sur l'étincelle de la fille et je dus fermer les yeux un moment pour l'alimenter de nouveau jusqu'à lui rendre son éclat. Les paupières closes, je percevais mieux celle de l'homme. Elle brûlait avec plus de force, comme si elle se nourrissait toute seule. De tous les vampires, il était sans doute le moins grièvement blessé.

— Foutez-moi la paix, cracha-t-il.

Je rouvris les yeux et vis de la peur sur son visage.

— Je ne vous touche pas, dis-je en m'efforçant de garder une voix égale et de ne pas laisser vaciller l'étincelle de la fille.

— Vous savez très bien ce que vous faites, répliqua-t-il avec une pointe de colère.

En fait, non, je l'ignorais. Je n'avais alimenté la flamme intérieure d'un vampire qu'une seule fois auparavant ; c'était quelqu'un que je connaissais bien et avec l'énergie duquel j'avais déjà travaillé avant cette urgence.

Je n'aurais pas dû pouvoir alimenter si facilement l'étincelle d'une vampire inconnue, et dès l'instant où cette pensée me traversa l'esprit, l'étincelle en question recommença à vaciller. Les capacités psychiques, c'est un peu comme la magie : il faut y croire pour que ça fonctionne. Repoussant mes doutes, je me concentrai sur la fille pour l'aider à s'accrocher.

L'autre vampire se redressa à demi, essayant de s'éloigner de moi. Il hoqueta et retomba par terre, le visage tordu par la douleur. Son état se détériorait à vue d'œil.

— Et merde, jurai-je. La balle est toujours à l'intérieur, et il vient de la faire bouger.

La flamme de la fille dansait follement au gré de mes émotions, comme au souffle d'un vent de plus en plus fort, mais à présent, celle

de l'homme menaçait aussi de s'éteindre.

— Infirmier ! glapis-je.

L'un d'eux se précipita vers nous avec sa trousse, laissant son partenaire continuer à transfuser une autre victime. Plus que quelques secondes, quelques minutes à tenir avant l'arrivée des secours.

Je saisis la main froide de l'homme et propulsai mon pouvoir à l'intérieur de lui.

— Non ! rugit-il. Non, je refuse de devenir votre esclave !

Je fus si choquée par sa réaction que je le lâchai. Il retomba sur les briques en toussant un sang couleur de sirop d'érable.

L'infirmier hésita entre les deux blessés.

— La fille, ordonnai-je. Elle est plus amochée.

Il me crut sur parole et s'agenouilla près d'elle. Réquisitionnant un agent en uniforme pour l'assister, il se mit au travail. Je n'avais plus qu'à m'occuper de l'homme – qui était très jeune, constatai-je à mieux y regarder : il ne devait pas avoir plus de dix-sept ans quand il était mort.

— Laissez-moi vous aider.

— Non.

Il toussa plus fort. Ça avait l'air douloureux. Je tentai de canaliser davantage d'énergie en lui, mais il hurla :

— NON !

Mes émotions m'empêchaient de me concentrer. Je luttai pour stabiliser l'étincelle de la fille pendant que l'aiguille se plantait dans son bras et que l'infirmier envoyait dans ses veines de quoi la sustenter bien davantage que mon pouvoir n'en était capable.

Je présentai mon poignet au jeune homme.

— Si vous refusez de prendre mon énergie, au moins, buvez mon sang.

— Pour me retrouver lié à Jean-Claude ? Non, merci.

Mes collègues n'appréhendaient pas vraiment l'intensité du lien Maître-Servante humaine qui m'attachait à Jean-Claude, aussi dus-je choisir mes mots très soigneusement.

— Vous préférez mourir ?

— Oui.

Le jeune homme toussa de nouveau et se tordit de douleur comme Smith tentait de l'immobiliser.

— Pourquoi ? m'étonnai-je.

Lorsqu'il put parler, ce fut d'une voix enrouée par le sang qui s'échappait de sa bouche.

— Nous ne voulons pas appartenir à un Maître. Nous voulons rester libres, ne pas devoir nous soumettre à un autre Conseil. Ils ne sont plus là ; ne les remplacez pas.

L'étincelle de la fille se stabilisa comme le plasma commençait à

faire effet. Je concentrai toute mon attention sur le jeune homme et lui envoyai toute mon énergie. Sa flamme brilla si fort que je dus fermer les yeux pour les protéger contre une lumière qui n'existait que dans ma tête.

— Non. (Il roula sur le flanc et le sang coula plus vite de sa bouche.) Je refuse toute aide physique ou métaphysique. Je refuse.

— J'ignore ce que vous êtes en train de lui faire, intervint l'infirmier, mais vous devez arrêter. Il n'est pas d'accord. Légalement, vous n'avez pas le droit de continuer.

— Il va mourir, protestai-je.

— Je suis un vampire. Je suis déjà mort.

— Non. Vous êtes mort-vivant, ce n'est pas pareil.

— Je meurs pour la cause.

Sa voix était rauque, presque grondante. Du sang noir jaillit et se déversa de sa bouche.

— Quelle cause ? demandai-je, de plus en plus perplexe.

— La liberté.

Ce fut la dernière chose qu'il dit avant que ses yeux ne se voilent. Une dernière convulsion lui parcourut le corps et je vis sa flamme vaciller et s'éteindre, comme soufflée par une puissance invisible.

Je lui agrippai la main. Il était trop tard pour le sauver, mais pas trop tard pour le sentir partir. Ce n'était pas la même chose que lorsqu'un humain mourait dans mes bras. Y avait-il une différence de qualité entre les deux types d'âme ? Les vampires étaient-ils maléfiques – damnés, comme l'affirmait l'Église ? Je n'en savais foutre rien. Tout ce que je savais, c'est que cet homme n'était pas beaucoup plus vieux que son corps n'en avait l'air, qu'il nous avait forcés à le tuer, et que je ne comprenais pas pourquoi.

Chapitre 7

Certes, l'enquête suivait son cours, mais ces vampires étaient prêts à mourir plutôt que de risquer de tomber sous la coupe de Jean-Claude. De là à être prêts à tuer pour détruire sa structure de pouvoir, il n'y aurait qu'un tout petit pas.

En temps normal, je ne partage pas les informations de la police avec mes petits amis, mais... si je ne disais rien et qu'il arrivait quelque chose à Jean-Claude ou à l'un de mes autres amants, je ne me le pardonnerais jamais. À choisir entre perdre mon insigne ou perdre un de mes proches, mon boulot pouvait aller se faire voir.

Tentais-je de justifier ce que je me m'apprêtais à faire ? Oui, bien sûr. Allais-je le faire quand même ? Oui, évidemment.

Je m'éloignai pour ne pas gêner les techniciens et la dizaine de flics surnuméraires qui surgissent toujours sur n'importe quelle scène de crime. Sur un côté de la cour, je découvris une ruelle entre deux des bâtiments. D'accord, elle était assez large pour laisser passer un chariot du temps où l'on transportait la bière ainsi, mais elle était à l'écart et plongée dans l'obscurité. Je ne trouverais pas d'endroit plus tranquille dans les parages.

J'appuyai mon épaule contre le mur de brique froide. Je n'eus pas besoin de sortir mon téléphone pour appeler Jean-Claude : il me suffit de baisser les boucliers métaphysiques que je maintiens entre nous la plupart du temps, comme une porte que je verrouillerais pour empêcher que Jean-Claude n'envahisse mon intimité.

Sans effort conscient de notre part, chacun de nous éprouve les émotions et même les sensations physiques de l'autre. Dans les situations les plus extrêmes, il arrive que la frontière entre nos esprits se brouille, que je ne sache plus où finit Jean-Claude et où je commence, moi. C'est perturbant comme tout, et ça me fait flipper à mort. Je n'aime pas voir aussi clairement dans la tête, le corps et le cœur de quelqu'un, et j'aime encore moins que quelqu'un puisse voir aussi clairement en moi.

Mais cela ne signifiait pas qu'il me suffisait de déverrouiller cette porte dans ma tête, puis de toquer à celle de Jean-Claude. (Nous nous sommes aperçus qu'il ne suffisait pas que l'un de nous dresse des boucliers : nous devons le faire tous les deux, sans quoi, des échos circulent entre nous aux moments les plus mal choisis. Des émotions intenses et des sensations fortes, mais aussi des choses plus inattendues.)

Jean-Claude s'ouvrit à moi, et je sus qu'il était assis dans son bureau au *Plaisirs Coupables*. Je sentis la sueur sur sa peau comme il s'essuyait la poitrine avec une serviette. Il venait de danser, ce qui est

très rare puisque le club lui appartient. Les soirs où il se produit sur scène, la salle est toujours pleine à craquer d'hommes et de femmes qui veulent voir se déshabiller le vampire le plus sexy de St. Louis.

Oh, Jean-Claude ne va jamais aussi loin que ses danseurs. Ce n'est pas lui que vous verrez se pavaner en string, mais il a des pantalons avec tellement de lacets et de trous qu'ils ne cachent pas grand-chose de plus. J'ai découvert que dans la plupart des cas, les personnalités dominantes aiment bien garder quelque chose sur elles, tandis que les personnalités soumises préfèrent se dénuder complètement. Or, l'époque où Jean-Claude était le jouet sexuel de ses Maîtres est révolue depuis belle lurette. Hors d'une chambre à coucher, ni lui ni moi n'aimons nous désaper complètement, ou du moins, pas les premiers.

Comme il baissait les yeux vers son corps long et mince mais néanmoins musclé, je vis qu'il portait son pantalon en cuir complètement ouvert sur les côtés et lacé depuis la taille jusqu'aux chevilles, de sorte qu'on aurait dit qu'il lui en manquait deux bouts. À ces endroits-là, on ne voyait que sa peau d'une blancheur immaculée sous les croisillons des lacets noirs.

Le simple fait qu'il ait baissé les yeux pour que je puisse admirer ses jambes contracta des choses dans mon bas-ventre et m'arracha un gros soupir tremblant. Je dus même poser une main contre le mur de brique pour me retenir. Jean-Claude me fait cet effet depuis notre première rencontre.

Dans le bureau vide, il lança :

— Ma petite, j'adore que tu réagisses ainsi en me voyant.

— Vous sortez juste de scène, murmurai-je, la joue collée contre les briques. Toute la salle a dû réagir ainsi.

— Mais c'est le désir d'inconnus, cette attirance initiale fondée sur des fantasmes et sur un sentiment de possibilités infinies. Le désir de quelqu'un dont je suis l'amant depuis sept ans déjà a bien plus de valeur à mes yeux.

— Je n'arrive pas à imaginer que quiconque puisse cesser de vous désirer même après sept siècles passés avec vous.

Il eut ce rire caressant, presque palpable, qui semble toujours s'insinuer sous mes vêtements et me toucher aux endroits les plus sensibles.

— Arrêtez ça, ordonnai-je. Je suis toujours au boulot.

— D'habitude, tu ne me contactes pas avant d'avoir fini. Que se passe-t-il ?

Nous sortons ensemble depuis assez longtemps pour que Jean-Claude comprenne que quand je bosse, je suis un marshal fédéral, et pas la petite amie de qui que ce soit. Certains de mes autres amants ont un problème avec cette séparation très stricte entre vie privée et vie professionnelle, mais pas lui. Comme tous les vampires vieux de

plusieurs siècles, Jean-Claude comprend la nécessité de compartimenter son existence et ses émotions. Ils n'ont pas le choix : sinon, ils deviendraient fous. Ils ne peuvent pas s'appesantir sur les choses qui ont mal tourné, parce qu'au bout de tout ce temps, il y en a beaucoup trop. Quand je vois les horreurs que j'ai dû balayer sous le tapis durant ma courte vie de nécromancienne, je n'ose imaginer ce que ça pourrait donner au bout de six cents ans.

Je lui fis un résumé aussi bref que possible des événements de la soirée, puis demandai :

— Vous avez déjà entendu des rumeurs à ce sujet ?

— Pas cette rumeur précise, non.

— Mais vous en avez entendu d'autres ?

— Disons que tout le monde n'est pas enchanté par l'idée que le Conseil dirigeant de tous les vampires s'installe ici, en Amérique. Certains craignent que les membres survivants de l'ancien Conseil ne se contentent pas de gouverner comme par le passé. Or, empêcher cela est précisément l'une des raisons pour lesquelles la plupart des nôtres m'ont encouragé à créer un Conseil américain. Ils ont davantage confiance en moi et en les autres Maîtres d'ici qu'en les vieux Maîtres européens.

— Et pour avoir rencontré une bonne partie des membres de l'ancien Conseil, je suis tout à fait d'accord avec eux.

— Mais je n'avais pas entendu dire que certains vampires refusaient purement et simplement d'avoir un Maître quel qu'il soit. Seuls les plus jeunes d'entre nous peuvent imaginer une chose pareille.

— En effet, les vampires que nous avons trouvés ici sont tous assez jeunes. Aucun n'a plus d'un siècle. La plupart d'entre eux doivent avoir entre vingt et cinquante ans, et les autres plafonnent à dix ans au maximum.

— Sont-ils tous américains ?

Je réfléchis un instant.

— Je crois.

— Les Américains, morts ou vivants, sont des créatures étranges, plus attachées à leur idéal de liberté que le reste du monde.

— Nous sommes un pays très récent.

— Oui, et en une autre époque, vous connaîtriez actuellement votre phase d'expansion et de conquête, mais vous êtes arrivés trop tard. Les grandes puissances économiques et militaires ne vous laisseraient pas faire.

— Ce serait déjà bien de pouvoir conserver une partie des terres et des ressources pour lesquelles nos soldats se battent et meurent.

— Ma petite, serais-tu impérialiste en secret ?

— J'en ai juste marre de voir nos hommes et nos femmes mourir aux infos, et de ne rien recevoir en retour à part des sacs à viande.

— Vous avez la liberté et la gratitude des populations que vous aidez, dit calmement Jean-Claude.

Je partis d'un rire amer.

— Ouais, elles nous sont tellement reconnaissantes qu'elles essaient de nous faire sauter.

— Je te concède que l'entrée dans l'âge adulte de l'Amérique survient à un moment très particulier de l'histoire.

— Ces gens étaient prêts à mourir plutôt que de se retrouver accidentellement liés à vous par le sang, mais je les percevais comme s'ils faisaient déjà partie de notre lignée.

— C'est intéressant, et inattendu. Tu es certaine qu'ils n'en faisaient pas réellement partie ?

Je pris une grande inspiration, la relâchai et tentai de me remémorer ce que j'avais ressenti pour le partager avec Jean-Claude. Je l'invitai dans mon souvenir en cessant de parler et en lui ouvrant mon esprit.

— Je vais y réfléchir.

Jean-Claude se retira légèrement et rétablit une petite partie de ses boucliers.

— Vous venez d'avoir une idée qui ne va pas me plaire, devinai-je.

— C'est juste une possibilité. Je voudrais y réfléchir un peu et demander l'avis des anciens en lesquels j'ai le plus confiance avant de m'en ouvrir à toi.

— Autrefois, vous m'auriez juste menti.

— Et autrefois, ma petite, tu ne te serais pas rendu compte que je te dissimulais quoi que ce soit.

— Mais maintenant, je vous connais.

— On se connaît mutuellement. Tu veux bien me faire confiance et me laisser garder cette idée pour moi jusqu'à ce que je sois prêt à la partager avec toi ?

— Je préférerais que vous m'en parliez tout de suite.

— Tu veux bien me faire confiance ? répéta Jean-Claude.

Je soupirai.

— Oui.

Mais je pensais : *Je préférerais savoir*. Je pénétrai de nouveau dans sa tête. Jean-Claude me repoussa doucement et mon point de vue se modifia. Jusque-là, j'avais regardé à travers ses yeux ; à présent, je me trouvais face à lui et légèrement en hauteur – comme les premiers temps où nous communiquions par la pensée, avant que je ne m'y habitue. Mais avant, c'était moi qui restais volontairement à distance. Cette fois, c'était Jean-Claude qui ne voulait pas de moi dans sa tête.

Il me sourit en levant vers moi ses yeux cobalt, la teinte de bleu la plus sombre et la plus riche que j'aie jamais vue chez quelqu'un. C'est

la première chose qu'on remarque chez lui – et tout de suite après, les boucles noires qui cascaden sur son torse superbe. Jean-Claude a sur la poitrine une petite brûlure en forme de croix, lisse au toucher. Dès l'instant où je me remémorai cette sensation, je me rapprochai de lui comme si j'avais zoomé avec une caméra.

Il me repoussa un peu plus fort, et sans sourire cette fois. Je savais qu'il me voyait dans ma ruelle obscure, tout comme je le voyais dans son bureau élégant.

— Tu as dit que tu me faisais confiance.

— C'est la vérité.

— Pourtant, tu ne peux pas t'empêcher de tester mes limites.

Je haussai les épaules.

— Désolée. Je n'ai pas fait exprès.

— Un peu, quand même.

— Vous ne pouvez pas m'en vouloir d'essayer.

— Bien sûr que si. Je t'aime, ma petite, dit-il en français.

— Moi aussi, je vous aime, Jean-Claude.

Il coupa la connexion entre nous, verrouillant avec fermeté sa porte métaphysique. Il avait une idée, et si j'avais insisté, il m'en aurait peut-être parlé, mais j'ai appris à mes dépens que lorsque Jean-Claude ne veut pas me dire quelque chose, généralement, il a une bonne raison pour ça.

L'ignorance ne garantit pas la béatitude, mais le savoir non plus. Parfois, la vérité ne vous rend pas heureux.

J'entendis quelqu'un derrière moi. Pivotant, je découvris Zerbrowski à l'entrée de la ruelle.

— Il a vu les infos ?

— Hein ?

— Les cadavres.

Je clignai des yeux, tentant de revenir dans ma propre tête et mon propre corps. Je pressai le bout de mes doigts contre les briques froides et rugueuses, et cela m'aida un peu.

— Tu vas bien ? s'inquiéta Zerbrowski.

J'acquiesçai.

— Oui, oui.

— Moi aussi, j'ai appelé Katie.

— Elle a vu le massacre aux infos ?

— Elle non, mais les enfants, oui.

J'eus une grimace compatissante.

— Je suis désolée, Zerbrowski. Ça doit être dur.

— La presse en montre beaucoup trop, et ils ont dit que deux officiers avaient été tués. Et on ne révèle jamais les noms avant que les familles aient été prévenues, ce qui est une bonne idée pour ces familles-là, mais juste horrible pour toutes les autres.

Je réfléchis, mais la plupart de mes « petits amis » sentent que je suis vivante, ou du moins, ils sentiraient si j'étais morte, et réciproquement. D'un autre côté, j'avais dressé des putains de boucliers entre eux et moi parce que je ne voulais pas qu'ils envahissent ma tête pendant que je bossais sur une scène de crime.

Je fais toujours de mon mieux pour leur dissimuler les détails des enquêtes en cours. Et c'est un sacré boulot, mais je dois le faire – non seulement pour protéger la confidentialité du travail de la police, mais parce qu'ils n'ont vraiment pas besoin de voir les horreurs auxquelles je suis confrontée dans l'exercice de mes fonctions de marshal. Même si j'en avais le droit, je ne voudrais pas partager ça avec eux.

Parfois, quand je fais des cauchemars et que je dors très près d'eux, ils peuvent en voir des bribes dans mon esprit. Du coup, lorsque je travaille sur un cas particulièrement violent, la plupart de mes amants préfèrent passer la nuit ailleurs. Je ne leur en veux pas, même si j'enlève des points à ceux qui le font. Je préfère les gens capables de m'accepter tout entière, sans occulter les parties les plus difficiles de ma vie.

Aurais-je dû appeler la maison ? Probablement. Merde.

— Pourquoi tu fais cette tête ? demanda Zerbrowski.

— J'ai mis Jean-Claude au courant, mais je ne lui ai pas dit de prévenir les autres.

— Il y pensera bien tout seul, non ?

— Pas forcément. Les vieux vampires ne sont pas portés sur le partage d'informations.

— Il faut que tu viennes parler aux survivants. Si tu veux appeler un autre de tes hommes, vas-y, mais fais vite.

— Merci, Zerbrowski.

— Et la prochaine fois, tâche de prévenir celui qui est le plus susceptible de faire circuler l'info.

— Micah, donc, dis-je en fouillant dans ma poche.

— Salue Mr. Callahan de ma part.

— Promis.

— Tu viens seulement de prendre ton téléphone, fit remarquer Zerbrowski.

Je baissai les yeux vers l'appareil comme si je ne savais pas d'où il sortait. Dans la pénombre, Zerbrowski avait supposé que je le tenais déjà à la main. Si j'avais réfléchi une seconde, j'aurais pu lui cacher le fait que je ne m'en étais pas servie pour appeler Jean-Claude.

Zerbrowski secoua la tête et agita une main.

— Je ne veux pas savoir, parce que si j'étais certain que tu pouvais communiquer mentalement avec Jean-Claude, ça compromettrait l'intégrité de notre scène de crime. Tâche d'utiliser un téléphone à partir de maintenant, d'accord ?

J'acquiesçai en brandissant l'appareil.

— Promis.

Puis j'appuyai sur le bouton d'appel abrégé correspondant au numéro de Micah et mon portable le composa automatiquement. Micah est un léopard-garou, pas un vampire ; les métamorphes ont un mode de pensée plus moderne. On pourrait croire que ce serait le contraire, mais non. Les vampires ne sont ni humains ni animaux ; ce sont des vampires, point. Et pour autant que j'aime Jean-Claude, je suis incapable de le nier.

Chapitre 8

La sonnerie de Micah, c'est *Stray Cat Strut* des Stray Cats. Nathaniel la lui a attribuée quand il s'est amusé à donner une sonnerie personnalisée à pratiquement tous mes contacts. Ça ne convient pas tellement à Micah, mais comme je n'ai encore rien trouvé de mieux, je l'ai laissée.

Quand c'est un appel pour le boulot, il répond toujours : « Micah Callahan à l'appareil. » Mais ce soir, il se contenta de dire « Anita ? » avec un soulagement palpable. Puis il se ressaisit, et ce fut sur un ton plus normal qu'il enchaîna :

— Je ne m'attendais pas à avoir de tes nouvelles si vite. Ça m'étonnerait que tu en aies déjà fini avec la scène de crime.

Son soulagement initial et le fait qu'il se soit repris aussi vite me poussa à m'excuser comme aucun reproche n'aurait pu le faire.

— Je suis désolée de ne pas avoir appelé plus tôt, mais je savais que vous sauriez que je n'étais pas parmi les officiers morts.

À peine le mot « morts » était-il sorti de ma bouche que je regrettai de l'avoir prononcé. Puis je me dis que c'était juste la vérité. Tout de même... Oh, et puis merde.

J'imaginais très bien Micah à l'autre bout du fil, avec ses yeux vert et doré qui changent de couleur dominante en fonction de la lumière. Des yeux de léopard, même sous sa forme humaine. Autrefois, un très méchant homme a forcé Micah à rester sous sa forme animale si longtemps qu'il n'a jamais pu redevenir complètement humain.

Si ses boucles brunes n'étaient pas tressées ou attachées en queue-de-cheval, il avait dû les repousser derrière son oreille pour mieux coller le téléphone à cette dernière. Micah fait ma taille ; c'est le plus petit des hommes de ma vie, et le plus délicat à la base. Mais il a fait assez de muscu pour ne pas avoir l'air fragile. Comme moi, il tire le meilleur parti de son physique.

— Si tu avais été blessée, Nathaniel m'aurait prévenu, dit-il sur un ton raisonnable, mais d'une voix qui tremblait légèrement.

Micah a emménagé avec moi en même temps que Nathaniel. Nous formons un joyeux ménage à trois depuis deux ans. Micah est mon Nimir-Raj, mon Roi-léopard, et nous avons une connexion incroyable, mais Nathaniel est mon léopard à appeler, comme si j'étais une vraie vampire. Autrement dit, si je mourais, il y aurait de grandes chances pour que je l'entraîne avec moi.

Ça ne fonctionne pas trop dans l'autre sens parce que les animaux à appeler et les serviteurs humains – ou, dans mon cas, le serviteur vampire – sont censés fournir de l'énergie à leur Maître. Autrement

dit, un vampire absorberait les forces de son animal et de son serviteur pour se maintenir en vie, ce qui signifie qu'ils succomberaient avant lui. D'ailleurs, quand Nathaniel a reçu une balle et failli en mourir, je n'ai pas été tellement affectée. En revanche, si je mourais, Micah nous perdrait certainement tous les deux.

Jusque-là, je n'avais jamais pensé à ce que ça pouvait lui faire. J'étais une salope au cœur froid. Et merde.

— Je suis vraiment désolée.

— Pourquoi ? demanda-t-il avec un étonnement sincère.

Je secouai la tête, mais bien entendu, il ne pouvait pas me voir. Et il n'avait pas besoin que je lui dise à voix haute ce que je venais de penser : premièrement, parce qu'il le savait déjà ; deuxièmement, parce que le fait que je vienne seulement d'y penser ne me ferait pas marquer de points.

— Ne fais pas attention à ce que je dis. Je voulais juste que tu préviennes tout le monde que je vais bien.

— Pas de problème.

Il semblait toujours un peu perplexe. Au bout de quelques instants de silence, il demanda :

— Tu aurais quelques minutes pour parler à Cynric ?

— Peut-être. Pourquoi lui en particulier ?

— Il a vu le flash spécial aux infos. Toi au milieu de tous ces cadavres. Et maintenant, il s'inquiète pour toi et pour Nathaniel.

Grâce à la révélation que je venais d'avoir, je compris la dernière partie de sa phrase. Nathaniel et Cynric sont proches, sans doute à cause de leurs âges respectifs. Et Cynric avait percuté avant moi pour Nathaniel. Je me sentais vraiment stupide.

— Merde, jurai-je.

— Ouais.

— D'accord, passe-le-moi, mais il faut que j'aille parler aux vampires survivants, donc je ne pourrai pas rester longtemps au téléphone.

— Il a juste besoin d'entendre ta voix, Anita.

Je soupirai.

— D'accord, d'accord.

Je redoutais ce qui allait suivre pour des tas de raisons. Cynric vit avec nous depuis presque un an. Il a fêté ses dix-huit ans, ce qui signifie qu'il est désormais assez vieux pour mourir pour son pays, mais je ne suis toujours pas sûre qu'il soit assez vieux pour être mon amant. De tous les hommes de ma vie, Cynric est celui dont la présence me gêne le plus.

C'est mon tigre bleu à appeler. En théorie, si j'étais grièvement blessée, j'ai maintenant assez de tigres-garous dont je pourrais drainer l'énergie pour que Nathaniel ne soit pas affecté... à condition que je

puisse choisir à qui je la pompe. Et le fait que, si j'avais le choix, je sacrifierais Cynric pour épargner Nathaniel n'arrange rien à ma culpabilité de coucher avec quelqu'un d'aussi jeune.

Cynric est sur la liste des gens que j'appelle et à qui j'envoie des textos quand je suis en déplacement professionnel. Certains des autres hommes sur cette liste peuvent me contacter mentalement, comme Jean-Claude – nous ne communiquons pas de façon aussi claire, mais ils sentent ma présence et peuvent partager des sensations et des émotions avec moi... ce qui me déconcentrerait pendant une chasse au vampire ou un interrogatoire. Donc, en général, ils s'abstiennent et je les appelle ou je leur envoie un message dès que je peux.

— Anita, je suis désolé, mais j'ai flippé en voyant les infos.

Sa voix semblait encore plus jeune que d'habitude, pas celle d'un gamin, mais pas celle d'un homme adulte non plus. Cynric est plus grand que Micah et que moi – un mètre soixante-dix-huit maintenant, et il n'a toujours pas fini sa croissance. Ses cheveux sont d'un bleu cobalt très foncé qui peut paraître noir quand il n'y a pas beaucoup de lumière, mais qui ne l'est pas du tout. De la même façon, comme ceux de nombreux félins, ses yeux sont de deux teintes de bleu : plus clair vers l'extérieur et presque aussi foncés que ceux de Jean-Claude vers l'intérieur.

Tous les tigres-garous de naissance ont des yeux de félin. C'est l'un des indicateurs de la pureté de leurs origines. De temps en temps, on rencontre un tigre-garou avec des yeux humains : c'est quelqu'un qui a été contaminé par le virus de la lycanthropie lors d'une attaque... ou un signe que même les membres des clans se compromettent en épousant et en se reproduisant avec des partenaires humains. Ils nient farouchement, mais quand vous vous sentez seul, vous prenez ce que vous trouvez.

Cynric est à notre connaissance le dernier tigre bleu de sang pur. Ses semblables ont été massacrés il y a très longtemps, au point que nous ne savons pas trop d'où il sort. Les tigres blancs de Las Vegas l'ont trouvé dans un orphelinat.

Gênée, je luttai contre l'envie de me tortiller et répondis :

— C'est normal, Cynric. D'habitude, les infos ne montrent pas d'images de scènes de crime aussi fraîches.

— Et ils ont dit que deux officiers étaient morts.

— Tu savais que je n'en faisais pas partie.

— Je savais que tu aurais pompé mon énergie si tu avais été blessée, mais tes boucliers sont super costauds, Anita. Parfois, ça me fout la trouille, parce que je ne te sens pas du tout.

Première nouvelle.

— Je suis désolée si ça t'embête, mais je ne peux pas vous mêler à mes enquêtes.

— Je comprends, mais quand même, c'est... Putain, Anita, j'ai eu la trouille.

Cynric ne jurait pas quand il est arrivé à Saint Louis, mais j'ai déteint sur lui. Si ça se trouve, je déteindrais sur n'importe quel mec qui me fréquenterait de trop près.

— J'en suis vraiment désolée, Cynric. Mais il faut que j'aille interroger les vampires survivants.

— Je sais que tu dois travailler. Tu rentres quand ?

— Aucune idée. C'est un sacré bordel, ça risque de prendre plus longtemps que d'habitude.

— Fais attention à toi, me recommanda-t-il de sa voix si jeune et si fragile.

— Dans la mesure du possible.

— Je sais que tu dois travailler, répéta-t-il, sur la défensive, cette fois.

— Il faut que j'y aille, Cynric.

— Au moins, ne m'appelle pas comme ça, dit-il sur un ton exaspéré mais toujours effrayé. Tu sais bien comment j'aime qu'on m'appelle.

Je déglutis, pris une grande inspiration, la relâchai et corrigeai :

— Il faut que j'y aille, Sin.

Je ne pus empêcher ma voix de virer à l'aigre. Je déteste qu'il ait choisi Sin comme diminutif de Cynric. Le fait que le seul adolescent parmi mes amants tienne à se faire appeler « Sin », qui signifie « péché » en anglais, c'est juste frotter du sel sur les plaies de ma moralité déjà bien mal en point.

— Merci. On se voit quand tu rentres.

— Ce ne sera peut-être pas avant l'aube.

— Dans ce cas, réveille-moi.

Je dus compter jusqu'à dix pour m'empêcher de dire quelque chose de désagréable. C'était mon malaise intérieur qui en voulait à Cynric, pas moi. Il était trop jeune pour arriver à gérer le fait qu'on me tirait régulièrement dessus dans l'exercice de mes fonctions. Certains de mes amants, qui avaient quelques décennies de plus que lui, n'y arrivaient pas non plus.

— Je préfère te laisser dormir.

— Réveille-moi, insista-t-il d'une voix plus âgée, prémices de ce qu'elle deviendrait peut-être dans quelques années.

Il y avait une exigence dans cette voix, presque un ordre. Je réprimai ma réaction initiale : c'était moi, l'adulte, dans l'histoire. Je devais me comporter comme telle.

— D'accord.

— Voilà, tu es fâchée, dit-il sur un ton boudeur, presque coléreux.

— Je ne veux pas me disputer avec toi, Cynric... Sin. Mais il faut

vraiment que j'y aille.

— Je t'aime, Anita.

Et voilà, la vérité toute crue.

— Je t'aime aussi, répondis-je.

Mais je n'étais pas sûre que ce soit vrai. En fait, j'étais sûre du contraire. J'ai de l'affection pour Cynric, mais je ne l'aime pas de la même façon que j'aime Jean-Claude, ou Micah, ou Nathaniel, ou... Pourtant, je prononçai les mots qu'il attendait. Quand quelqu'un vous dit qu'il vous aime, vous êtes censé lui répondre pareillement. Ou peut-être suis-je simplement trop lâche pour garder un silence éloquent. Bref.

— Je t'aime aussi, Sin, répétais-je, mais il faut vraiment que j'y aille.

Mais ce fut Micah qui me répondit :

— C'est bon, Anita, vas-y. Je gère.

— Putain, Micah, je dois avoir la tête à ce que je fais ; je ne peux pas... Il va bien ?

— Résous le crime, attrape les méchants, fais ton boulot. Nathaniel et moi, on s'occupe de Sin.

— Je t'aime, dis-je. Et cette fois, je le pensais.

Je vis très clairement le sourire qui allait avec le ton de la voix de Micah quand il répliqua :

— Je sais, et je t'aime plus.

Je souris aussi :

— Je t'aime mieux.

Comme si Micah lui avait tendu le téléphone, la voix de Nathaniel résonna à mon oreille :

— Je t'aime plus mieux.

Je raccrochai en larmes. J'aime tellement Micah et Nathaniel ! Et sans la moindre trace de culpabilité. On se rend heureux mutuellement. Cynric devrait être avec quelqu'un qui l'aime comme je les aime, eux. Comme j'aime Jean-Claude. Voire comme j'aime Asher, Nicky ou Jason. Il ne devrait pas se contenter d'une relation qui ne lui rapporte que de bonnes séances de baise et une vague affection.

Je ne serai jamais amoureuse de Cynric. Il mérite quelqu'un qui l'aimera autant qu'il m'aime. Tout le monde mérite ça. Et je ne crois pas pouvoir le lui donner. Et le fait qu'il ait dû écouter notre joyeux petit ménage à trois échanger des « je t'aime », « je t'aime plus », « je t'aime mieux », « je t'aime plus mieux » – un rituel qui n'appartenait qu'à nous me serrait le cœur et me remplissait les yeux de larmes brûlantes.

J'avais un crime à résoudre et des vampires renégats à trouver. Je ne pouvais pas me permettre de me laisser distraire ainsi par un gamin de dix-huit ans qui se trouvait être amoureux de moi alors que je

n'étais pas amoureuse de lui. Ce fut la chose qui me poussa à essuyer mes larmes avec le dos de mes mains, parce que c'était celle qui me faisait le plus mal.

Cynric m'aimait, et ce n'était pas réciproque. S'il n'avait pas été métaphysiquement lié à moi, j'aurais pu rompre avec lui et le renvoyer à Las Vegas. Mais une fois établies, certaines connexions surnaturelles ne peuvent être brisées. Nous étions coincés, Cynric et moi. Merde alors.

Chapitre 9

Smith me vit sortir de la ruelle.

— Votre copain vous culpabilise, vous aussi ?

— Quelque chose comme ça, dis-je en finissant de m'essuyer les yeux.

Une fois de plus, je me réjouis de ne pas porter de maquillage sur les scènes de crime.

— Je crois que ma copine va me larguer. Elle ne supporte pas mon boulot.

— Au moins, elle a la possibilité de vous plaquer.

— Hein ?

Je fis un geste vague, comme pour dire : « Peu importe », et nous retournâmes bosser. Notre boulot – *Le* boulot – nous appelait ; nos problèmes personnels attendraient. Le boulot passe en premier parce que si on merde sur ce plan, des gens meurent, alors que si on merde dans notre vie privée, seules nos amours sont menacées. Cela dit, il y a des moments où on croit qu'on va crever d'un cœur brisé et où on mettrait volontiers un frein à la chasse aux criminels si ça pouvait nous aider à le raccommoder.

J'aurais sans doute dû me montrer plus compatissante envers Smith, mais j'étais trop occupée à m'apitoyer sur mon propre sort. Dès l'instant où cette pensée me traversa l'esprit, je me redressai légèrement et tentai de me sortir la tête du cul. Pivotant vers Smith, je lançai :

— Désolée pour votre copine.

Il eut un sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux.

— Merci. Vous sortez avec Jean-Claude depuis combien de temps ?

— Environ sept ans.

— Quand ça se sera un peu calmé, j'aimerais bien que vous m'expliquiez comment vous faites pour exercer ce métier tout en étant en couple.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Si vous attendez que ça se calme, vous risquez d'attendre longtemps, et je ne suis pas sûre que ce qui fonctionne pour moi fonctionnerait pour quelqu'un d'autre, mais d'accord : on en discutera dès qu'on aura cinq minutes de libres. Vous devriez poser aussi la question à Zerbrowski ; Katie et lui sont ensemble depuis plus de dix ans.

Smith grimaça.

— Sa femme est une sainte, je ne vois pas d'autre explication. Et je ne fréquente pas les saintes.

Je gloussai.

— Katie n'est pas loin de la perfection, mais ce n'est pas une sainte. Zerbrowski et elle fonctionnent bien en équipe, c'est tout.

— Mais justement : comment font-ils ? s'écria Smith.

Et le fait qu'il se pose la question au beau milieu d'une enquête signifiait que cette copine-là comptait beaucoup pour lui. Merde. Je m'approchai de lui et dis à voix basse :

— Chaque individu est unique, Smith, et chaque couple l'est aussi. Ce qui marche pour les uns ne marchera pas forcément pour les autres. Je ne suis pas avec Jean-Claude pour les mêmes raisons que je suis avec Micah, ou avec Nathaniel.

Smith avait rencontré les léopards-garous chez Zerbrowski l'été précédent, lors du barbecue de la BRIS. Ça m'avait beaucoup touchée que Katie m'invite avec les deux. Jean-Claude et moi ne sommes liés que dans les journaux à scandale. En tant que vampire au physique de rêve, il fait très souvent leur couverture – et moi aussi, pour la seule raison que je suis prise en photo à côté de lui. Du coup, Smith sait que je sors avec ces trois hommes-là. Pour les autres, des rumeurs circulent, mais je prends bien garde à ne jamais les confirmer ni les nier. C'est le mieux que je peux faire.

Smith secoua la tête, l'air grave.

— Vous saviez que de toute la brigade, seuls Zerbrowski et le lieutenant Storr ne sont pas divorcés ?

— Non, je l'ignorais.

Il soupira et sa mine lugubre me confirma que c'était du sérieux avec cette petite amie-là.

— Zerbrowski veut que j'interroge les vampires que nous avons arrêtés, mais plus tard, je veux bien m'asseoir avec vous pour vous expliquer le peu que je sais sur les relations de couple.

— Vous devez être douée pour ça. Sinon, vous n'en auriez pas eu autant ces dernières années.

Je n'avais pas vu la chose sous cet angle. Je voulais dire que c'était grâce à mes hommes que ça fonctionnait, parce qu'ils étaient prêts à faire des compromis pour me garder. Mais en réfléchissant bien, je me rendis compte que moi aussi, j'avais appris à mettre de l'eau dans mon vin en cours de route.

Pour avoir une relation de couple épanouissante, vous devez savoir dans quels domaines vous êtes prêt à faire des concessions ou pas, quand vous devez camper sur vos positions et quand il vaut mieux céder du terrain, ce qui compte assez pour que vous risquiez une dispute et ce qui n'a pas tant d'importance que ça. Vous découvrez quels sont, chez l'autre, les boutons sur lesquels il ne faut pas appuyer parce que ça lui fait mal ou que ça le met en colère. L'amour vous force à localiser tous les pièges et à apprendre comment

les contourner ou ne pas les déclencher.

— Peut-être. Mais pour l'instant, on a du pain sur la planche.

Je tapotai l'épaule de Smith et m'éloignai.

Mon téléphone sonna. Le générique de Charlie Brown – donc, c'était Zerbrowski. Il ne sait pas qu'il a sa propre sonnerie, et s'il me posait la question, jamais je n'avouerais que j'ai choisi celle-là parce qu'il est bordélique et que sa voiture ressemble toujours à une porcherie. Il me fait penser au personnage de Crado dans la BD des *Peanuts*.

— Coucou, Zerbrowski. J'arrive.

— Ils refusent de parler, Anita. Ils réclament un avocat.

— Ils ne peuvent pas. Ils ont admis devant d'autres officiers de police qu'ils avaient assisté au meurtre des deux agents tombés, ce qui, aux yeux de la loi, les rend aussi coupables que les véritables auteurs du crime sanglant. Les vampires qui ont assassiné des humains sont automatiquement exécutés.

— Du « crime sanglant » ? Tu parles comme un livre. Bien sûr, tu as raison, mais ils n'ont pas l'air de comprendre qu'avec la nouvelle loi, ils n'ont plus les mêmes droits que les humains. S'ils s'étaient contentés d'enlever la fille, on aurait pu leur trouver un avocat.

— Mais pour un meurtre... c'est foutu.

— En effet. Cela dit, je me suis bien gardé de le leur préciser, parce qu'une fois qu'ils comprendront qu'ils vont être exécutés sans procès... Zerbrowski n'acheva pas sa phrase. Je m'en chargeai pour lui.

— Comme ils n'auront plus rien à perdre, ils risquent de péter les plombs. C'est ce que je ferais à leur place.

— Je sais.

— Pas toi ?

Il garda le silence une minute.

— Aucune idée.

— Laisser quelqu'un te tuer, c'est plus difficile que ça n'en a l'air tant qu'il te reste d'autres possibilités.

— Peut-être, concéda-t-il, mais sur un ton trop pensif, trop grave.

— Quoi ?

— Rien.

— Il y a quelque chose, Zerbrowski. Je l'entends dans ta voix. Parle.

Il eut un petit rire familier. Mais les mots qu'il prononça ensuite me prirent par surprise.

— Je pensais juste que j'espère que tu ne te retrouveras jamais du mauvais côté de la loi.

— Parce que je serais traitée comme moins qu'humaine ? demandai-je, à la fois blessée et piquée au vif.

— Pas du tout. Et tu es un bon flic.

— Merci, mais je sens venir le « mais... ».

— Mais quand tu es acculée, tu réagis comme un méchant. Je me disais juste que je n'aimerais pas voir ce qui se passerait si tu étais acculée.

Nous nous tûmes un moment, chacun écoutant la respiration de l'autre au téléphone.

— Ce n'est pas la première fois que tu penses à ça, devinai-je.

— Bah... (Et je vis presque Zerbrowski hausser les épaules dans son costume mal ajusté.) Je suis flic. J'évalue constamment les menaces autour de moi. Je ne voudrais pas non plus être obligé d'affronter Dolph.

— Dois-je me sentir flattée par la comparaison ?

— Dolph fait deux mètres et toi un mètre cinquante-huit ; c'est un ancien joueur de foot américain et un culturiste qui n'a jamais cessé de s'entretenir. Toi... tu es une fille. Ouais, tu peux te sentir flattée.

Je réfléchis un moment avant de dire :

— D'accord.

— Pourquoi j'ai l'impression que je devrais m'excuser ? Comme quand je sens que Katie est contrariée, mais qu'elle ne dit rien ? C'est un truc de nanas, le coup du silence.

— Je ne comprends pas. Pourquoi tu devrais t'excuser alors que tu dis juste la vérité ?

— Moi non plus, je ne comprends pas : je constate, c'est tout. Tu as la même voix que Katie quand elle se met à me faire la tronche plusieurs jours d'affilée.

— Tu ne peux pas me comparer d'abord à Dolph puis à ta femme, Zerbrowski.

— Tu es ma partenaire, et tu es une femme. Je crois que si, je peux.

Je réfléchis encore un moment avant de dire :

— D'accord.

— Voilà. Ça, c'est un « d'accord » qui veut dire « d'accord », et pas le « d'accord » que les femmes utilisent quand elles sont tout sauf d'accord.

Je fus forcée de rire, parce qu'il avait absolument raison.

— Tu veux faire quoi pour obliger les vampires à parler ?

— J'ai eu une idée. Une idée qui va faire de moi un méchant flic, et de toi un flic psychopathe, mais on cherche des vampires qui ont déjà tué deux officiers de police et qui se sont enfuis parce qu'ils savent pertinemment qu'ils seront exécutés quand on leur mettra la main dessus.

— Ce qui signifie qu'on ne doit pas traîner, traduisis-je.

— Je pense que leurs petits copains nous diront où ils sont quand

on en aura terminé avec eux.

— C'est quoi ton plan, Zerbrowski ?

Il me le dit, et je gardai le silence quelques instants.

— Seigneur, Zerbrowski... tu es le diable en personne.

— Merci. Merci beaucoup.

— Ce n'était pas un compliment.

Et je raccrochai avant qu'il puisse ajouter quelque chose de drôle pour me faire changer d'avis. Dolph est plus impressionnant physiquement, et il a un plus sale caractère. Moi, je suis flippante sur des tas de plans. Mais Zerbrowski... Même s'il cache bien son jeu, l'intérieur de sa tête peut être assez effrayant. C'est le dernier d'entre nous que vous abattriez, et cette erreur pourrait vous être fatale. Je classai cette information dans un coin de ma propre tête – avec la révélation qu'il s'était déjà demandé ce qu'il ferait si je passais du côté obscur de la Force. Des partenaires ne devraient pas penser à ce genre de chose, si ?

Chapitre 10

Règle numéro un quand vous tentez de faire craquer quelqu'un : isolez-le. Zerbrowski avait séparé les vampires et les officiers qui les surveillaient. Les SWAT étaient arrivés entre-temps, pas l'équipe envoyée en renfort au marshal Larry Kirkland, mais une autre.

D'habitude, j'ai des sentiments mélangés vis-à-vis des SWAT, mais ce soir-là, je me réjouissais de ce supplément de forces vives et de compétences. J'avais besoin que certains des vampires restent en état de parler. Alors, je m'entretins avec le sergent Greco et je lui expliquai le plan. Il le transmit à ses hommes et je sus qu'ils feraient de leur mieux pour blesser plutôt que pour tuer.

Même les bons tireurs ne sont pas tous capables de viser pour seulement blesser quand un monstre leur fonce dessus. En plus d'une précision d'enfer, ça nécessite une volonté d'acier. Je pouvais partir du principe que les SWAT avaient les deux. D'autres officiers de police en uniforme ou en civil les avaient aussi, mais pas tous, et je n'avais pas le temps de faire le tri. Avec les SWAT, je pouvais avoir confiance : ils avaient les deux, sans quoi, ils n'auraient jamais intégré cette unité.

Zerbrowski avait réparti les vampires morts dans cinq pièces : une pour chaque survivant indemne que nous devons interroger. Je retournai à ma Jeep chercher le reste de mon matériel. Zerbrowski en profiterait pour examiner nos suspects afin de déterminer lesquels étaient susceptibles de craquer les premiers. Ma seule mission, c'était de leur foutre une trouille de tous les diables. Je devais être le croque-mitaine, le monstre du placard. Zerbrowski se réservait le rôle du gentil flic, ou plutôt, du flic moins effrayant.

Pour être aussi effrayante que possible, j'avais besoin du deuxième sac rangé dans le coffre de ma Jeep. De nouveau, je passai entre les corps alignés sur le sol de briques inégal. À la télé, on recouvre les cadavres avec des draps blancs ; dans la vraie vie, le linge propre n'apparaît pas magiquement en l'air pour se poser doucement sur les victimes. Nous n'avions que deux ambulances sur les lieux ; les couvertures qu'elles avaient apportées avaient toutes été distribuées aux vivants et aux blessés qui pouvaient encore être sauvés.

Les infirmiers avaient également sorti quelques sacs à viande, mais n'avaient pas eu le temps de les remplir. Certains des officiers les avaient ouverts et étendus telles des bâches de plastique noir sur les vampires qui ressemblaient à des enfants. En réalité, ils avaient peut-être l'âge d'être grands-parents, mais ils avaient l'air de collégiens de lycéens, dans le meilleur des cas. Les morts d'aspect adulte fixaient le ciel d'un regard aveugle.

La plupart des flics se déplaçaient au milieu du champ de bataille

les yeux baissés, comme si ça les perturbait de voir les cadavres. Moi, je les détaillais parce que je ne les avais pas tous tués moi-même, et que je tenais à m'assurer qu'ils étaient réellement morts. Avec les vampires, ce n'est pas évident. Même les hôpitaux très bien équipés ont du mal à déterminer si la mort finale est survenue ou non. Le mieux qu'ils puissent faire, c'est un scanner du cerveau, et l'application de cette technologie aux vampires n'en est encore qu'à ses balbutiements. Comment savoir quand un mort-vivant est mort pour de bon ?

Je m'arrêtai près d'un homme qui ressemblait à un grand-père idéal, comme si un agent de casting de Hollywood l'avait choisi pour avoir l'air aussi pitoyable que possible une fois allongé mort. J'éprouverais peut-être de la compassion plus tard ; pour le moment, j'étais surtout inquiète de voir que son corps ne portait que très peu de dégâts. Le trou dans sa poitrine paraissait trop bas pour que la balle l'ait atteint au cœur, et sa tête semblait complètement intacte. Ce que je voyais n'aurait pas dû pouvoir tuer un vampire.

— Ça ne vous dérange pas de les regarder, pas vrai ? lança Ulrich en me rejoignant.

— Non, répondis-je sans tourner la tête vers lui.

Il émit un petit gloussement très masculin, un mélange d'approbation et de surprise que j'avais déjà entendu quelquefois. Les mecs, surtout les plus âgés, ne s'attendent jamais à ce que je puisse faire aussi bien qu'eux. Je suis une femme petite et menue ; en outre, j'ai l'air plus jeune que je ne le suis réellement. Je constitue une triple menace pour leur ego et leurs préjugés. L'ego d'Ulrich se portait bien, mais ses préjugés venaient de se prendre une belle raclée.

— Il paraît que vous allez découper les corps devant les survivants ; c'est vrai ?

J'acquiesçai sans quitter le vampire mort du regard.

— Je vais vous aider à porter votre équipement à l'intérieur.

Du coup, je reportai mon attention sur Ulrich, et ce que je lus sur son visage me fit tourner la tête sur le côté, comme si j'essayais de mieux voir la lueur dans ses prunelles. Il était dans ce genre de colère qui fait étinceler les yeux et colore les joues. S'il avait été une femme, j'aurais pu lui dire : « Vous êtes belle quand vous êtes furieuse. »

— Votre partenaire va s'en remettre, hein ?

Ulrich hocha la tête, mais il avait plissé les yeux et sa belle colère révélait sa véritable nature : en réalité, c'était de la haine. Il avait une dent contre les vampires, si vous me passez l'expression, et ça ne datait pas d'aujourd'hui. Je sais reconnaître une haine de longue date lorsque j'y suis confrontée.

J'envisageai de demander à Ulrich d'où elle venait, mais c'est contre le code des mecs de poser une telle question de manière aussi

directe. Je peux faire ça avec les flics que je connais bien – ils m'autorisent à jouer la fille et à me montrer indiscreète –, mais avec ceux que je viens juste de rencontrer, je dois me conduire comme si j'étais un mec moi aussi. Les mecs ne s'intéressent pas aux émotions d'autrui à moins d'y être obligés ; or, je n'y étais pas obligée, je me sentais juste curieuse. Donc, je laissai filer pour le moment.

— Je veux voir leur visage, dit-il.

— Vous voulez dire, celui des vampires ?

— Oui.

— Pas moi.

Ulrich parut surpris.

— Pourquoi ? demanda-t-il, les sourcils froncés.

— Parce que toute leur peur et toute leur haine sera dirigée contre moi. Ce n'est pas agréable d'être regardée comme un monstre, Ulrich.

— Les monstres, ce sont eux.

— Si vous étiez enchaîné et forcé de me regarder arracher le cœur et couper la tête d'un de vos proches, tout en sachant que la loi m'autorise à vous faire la même chose et que c'est probablement ce qui se passera, ne me considéreriez-vous pas comme un monstre ?

— Je penserais que vous faites votre boulot.

— Légalement, rien ne m'oblige à tuer un vampire avant de lui arracher le cœur ou de lui couper la tête. Je peux commencer à les découper pendant qu'ils sont encore vivants et conscients.

— Ça vous est déjà arrivé ?

— Oui, répondis-je sans plus de précisions.

Je ne lui racontai pas que c'était des années auparavant, à l'époque où j'étais encore jeune, stupide et persuadée que les vampires étaient des monstres. Je ne me rendais pas compte que, pour les exécuter, j'avais le droit d'attendre qu'ils meurent à l'aube. C'est en les tuant alors qu'ils étaient vivants que j'ai commencé à prendre conscience que la notion de monstre était peut-être plus ambiguë que je ne le pensais jusque-là. Une fois, je l'ai fait pour soutirer des informations à un vampire. C'était de la torture légale, et il n'y a pas eu de seconde fois. Même justifiées, certaines actions souillent irrémédiablement votre âme.

Je me dirigeai de nouveau vers ma Jeep. J'allais prendre mon équipement et planter un pieu dans le cœur de tous les vampires morts qui n'avaient pas de trou flagrant dans la poitrine ou dans la tête. C'est rare que j'utilise des pieux, mais d'un point de vue légal, je suis obligée d'en avoir toujours plusieurs avec moi. Je les utiliserais comme marqueurs jusqu'à ce que j'aie le temps de prélever les cœurs. Tant que personne ne serait assez bête pour les ôter, les vampires blessés resteraient impuissants et ne bougeraient pas avant que je

puisse m'occuper d'eux, ou que le jour se lève et que le soleil fasse mon boulot pour moi. Même si cette dernière option, jugée aussi cruelle que de brûler vif un humain, est désormais interdite par la loi. Et je peux difficilement contester le bien fondé de cette interdiction, mais pour détruire autant de corps avant l'aube, j'allais avoir besoin de renforts.

Chapitre 11

Les renforts se présentèrent sous la forme du marshal fédéral Larry Kirkland. Larry fait la même taille que moi – autrement dit, il est petit, pour un mec. Il a des yeux bleus, des taches de son et des cheveux roux orangé juste assez longs pour former de petits tire-bouchons autour de son visage. D'habitude, il se les rase presque pour éviter qu'ils ne frisent.

Angelica, sa fille âgée de deux ans, a hérité des boucles de Larry, bien qu'elle soit brune comme sa mère. Ses parents ont laissé pousser ses cheveux jusqu'à ses frêles épaules. Quant à Larry, il ressemble à une version adulte de Poil de Carotte, mais deux plis encadrent sa bouche comme s'il passait trop de temps à faire la gueule. Il souriait davantage à l'époque où il faisait son apprentissage d'exécuteur avec moi. Je l'avais prévenu que ce boulot tendait à pomper la joie de vivre de ceux qui l'exerçaient.

Nous discussions debout près des corps.

— J'ai empalé tous ceux qui n'avaient pas subi assez de dégâts pour que je sois certaine qu'ils soient morts. Occupe-toi des autres et rejoins-nous en haut.

— Pour quoi faire ? demanda Larry sur un ton soupçonneux, comme son air renfrogné, qu'il avait développé au fil des ans.

Je lui avais déjà expliqué ce que je comptais faire pour briser les survivants et les inciter à parler.

— Tu pourras t'occuper d'un suspect dans une pièce et moi d'un autre dans la pièce voisine. Ça ira deux fois plus vite, et ça doublera nos chances d'obtenir des informations utiles avant le lever du soleil.

Larry prit un air buté qui abaissa les coins de sa bouche – et qui était l'une des raisons pour lesquelles il avait développé les fameux plis. Moi aussi, j'ai eu ma période de cynisme buté, mais depuis quelques années, je ne développe plus de rides qu'à force de sourire. Amusée, je secouai la tête en soupirant.

— Pourquoi tu souris ? demanda Larry, de plus en plus méfiant.

— À cause de toi, de moi, de tout et de rien.

Son expression s'adoucit.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Anita ?

Il semblait las, non pas physiquement, mais à cause de la situation. Je crois que nous en avons assez tous les deux.

— Ça veut dire que ta tête est bien assez éloquente pour que je sache à quoi tu penses. Nous ne faisons que notre boulot, Larry.

— Mon boulot consiste à prélever le cœur et la tête des vampires morts pour ne pas qu'ils se relèvent de leur tombe. Mon boulot consiste à exécuter les vampires qui ont été légalement condamnés à

mort. Mais il ne consiste pas à aider la police à terrifier des suspects. Ce serait comme électrocuter un cadavre devant un prisonnier humain. Tu ne tuerais personne, mais le prisonnier sentirait quand même l'odeur de la chair brûlée. C'est une pratique barbare, Anita. Je ne veux pas être le monstre dans le placard de Zerbrowski.

Je soupirai de nouveau. Nous avons déjà eu ce genre de désaccord philosophique, pas sur ce sujet précis car je n'avais encore jamais eu à mener ce genre d'interrogatoire avec lui, mais...

— Donc, je peux jouer les monstres, mais pas toi ?

— Si ça te donne l'impression d'être un monstre, Anita, c'est que c'est mal et que tu en as conscience. Si tu sais que c'est mal, ne le fais pas. C'est aussi simple que ça.

Il avait l'air si sérieux, si convaincu d'être dans le vrai ! Comme toujours.

— Si je ne le fais pas et toi non plus, qui va s'en charger ?

— Personne ne devrait avoir à le faire, tu ne comprends pas ? C'est une méthode trop horrible. Personne ne devrait l'utiliser, et surtout pas des représentants de la loi ! Nous sommes les gentils. Les gentils ne font pas ce genre de choses.

— Nous devons localiser ces vampires avant qu'ils ne tuent de nouveau.

— Alors, interrogeons les suspects comme nous interrogerions des humains.

— Les interrogatoires normaux prennent du temps, Larry, et d'ici à demain soir, ces vampires auront de nouveau faim. Ils ont tué, tué des officiers de police. Ils savent qu'ils sont condamnés ; donc, ils n'ont plus rien à perdre, ce qui les rendra encore plus dangereux.

— Il doit bien y avoir un moyen qui ne nous changera pas en méchants, Anita.

Je secouai la tête et réprimai un élan de colère brûlante, pareil à une résurgence de l'époque où tout me foutait en rogne et où je ne possédais pas le contrôle que j'ai maintenant.

— Si je n'étais pas là, tu devrais te salir les mains à ma place, Larry.

— Si tu n'étais pas là, je refuserais quand même de le faire.

Il semblait si sûr de lui, si persuadé d'avoir raison ! Je comptai jusqu'à dix en me forçant à respirer lentement et calmement.

— Combien de fois le fait que j'accepte de jouer les méchantes a déjà sauvé des vies de civils ?

Larry me foudroya du regard, me laissant voir les prémices de sa propre colère.

— Je n'en sais rien.

— Deux fois ? suggérerai-je.

— Tu sais que c'est bien plus.

— Quatre fois ? Cinq fois, dix fois, douze fois ? À ton avis, combien de fois ai-je prévenu des pertes humaines en abattant ou en tuant quelqu'un ? insistai-je.

D'autres auraient fait preuve de mauvaise foi, mais Larry connaît le prix de ses convictions, et ça ne l'empêche pas de s'y tenir quand même : c'est l'une des choses qui le rachète à mes yeux.

— Vingt fois. Peut-être trente, à ma connaissance, où tu as franchi la ligne mais où je reconnais que le bilan a été positif.

— Combien de gens ai-je sauvés en agissant comme un monstre ?

— Je n'ai jamais dit que tu en étais un.

— Alors, combien de gens ai-je sauvés en me comportant comme une méchante ?

— Des dizaines, peut-être des centaines, reconnut-il en me regardant bien en face.

— Donc, si je n'avais pas été là pour faire le sale boulot à ta place, tu aurais laissé mourir ces centaines d'innocents ?

Larry serra les poings mais ne baissa pas les yeux.

— Je refuse de pratiquer la torture, ou de tuer sans nécessité.

— Même si le prix de ta moralité, ce sont des centaines de vies ?

Il acquiesça.

— La moralité, ce n'est pas réservé aux choix faciles, Anita. Si on s'en détourne chaque fois que c'est commode, ça ne vaut rien.

— Autrement dit, je suis immorale, c'est ça ?

— Non. Nous avons des critères différents, voilà tout. Et chacun de nous pense qu'il a raison.

— Tu te trompes, Larry. Je ne pense pas que j'ai raison. J'ai fait des choses qui me donnent des cauchemars. Et je rêverai sûrement de ça la nuit prochaine.

— Donc, tu sais que ce que tu fais est mal. C'est ta conscience qui te parle – qui te crie dessus.

— J'en ai parfaitement conscience.

— Alors, comment peux-tu le faire quand même ?

— Parce qu'un nouveau cauchemar vaudra mieux que devoir regarder dans les yeux des gens dont le père, le frère, la mère, la fille ou le grand-père sera mort parce que nous n'aurons pas arrêté ces vampires à temps.

— Moi, je préfère présenter mes condoléances que faire quelque chose d'aussi cruel, d'aussi...

— Vas-y, chuchotai-je. Dis-le.

— Maléfique. Je préfère présenter mes condoléances que faire quelque chose d'aussi maléfique.

Je hochai la tête, même si je n'étais pas d'accord avec lui.

— Dans ce cas, c'est une bonne chose que je sois là et prête à me comporter de façon maléfique, parce que je préfère largement

découper des corps et terrifier des prisonniers qu'affronter encore des proches éplorés, ou devoir leur expliquer que la personne qu'ils aimaient est morte à cause de nos scrupules à faire le nécessaire.

— Nous ne serons jamais d'accord sur ce point, dit Larry calmement mais fermement.

— Non, en effet.

— Va jouer le croque-mitaine pour Zerbrowski pendant que j'empale les corps qui restent.

— Je ne suis pas le croque-mitaine, Larry. Le croque-mitaine n'est pas réel ; moi, si.

— C'est bon, Anita. La discussion est close.

Je secouai la tête.

— Pas encore.

— Anita...

Je levai une main pour l'interrompre.

— Je suis un monstre, Larry, pas le croque-mitaine.

— C'est pareil.

— Non, pas du tout. Comme je viens de te le dire, le croque-mitaine n'existe pas, mais les monstres, si. Je suis le monstre domestique aux ordres de Zerbrowski.

— Tu n'es aux ordres de personne, Anita. Si quelqu'un fait de toi un monstre, c'est toi-même.

Je n'avais rien à répondre à ça. Alors, je pris mon équipement et je me dirigeai vers l'ancienne brasserie, parce que lorsqu'une amitié vole en éclats de cette façon, elle ne se change pas en haine : elle fait juste mal.

Chapitre 12

La pièce ressemblait au décor d'un film de *slasher* avec ses murs crasseux. La peinture, probablement blanche à l'origine, s'était écaillée en révélant les briques de la structure, comme si une créature énorme s'était acharnée dessus à coups de griffes. Toute la question était de savoir si elle avait cherché à entrer ou à sortir.

De la poussière et des éclats de peinture crissant sous les pieds recouvraient le sol et les piliers qui soutenaient le plafond haut. Quelques fenêtres se découpaient juste en dessous de ce dernier, mais elles étaient très petites et ne devaient laisser entrer que peu de lumière – je doutais fort que quelqu'un puisse s'échapper par là.

La pièce était assez vaste pour que le moindre bruit y produise un écho caverneux. Seuls une poignée d'agents de police et deux SWAT montaient la garde là. Les SWAT étaient en tenue de combat et même s'ils tenaient leur fusil d'assaut en position de repos, ils semblaient prêts à tirer en un clin d'œil. Je leur adressai un signe de tête qu'ils me rendirent.

Les deux agents qui encadraient la prisonnière regardaient droit devant eux, leur épingle de cravate en forme de croix bien visible. Dès que nous avons des raisons tangibles de craindre pour notre vie (par exemple, quand des collègues se sont déjà fait tuer par les gens que nous cherchons), nous avons le droit de porter nos objets saints de façon ostensible sans que ce soit considéré comme une tentative d'intimidation.

Zerbrowski avait choisi la suspecte qu'il considérait comme le maillon faible et j'avais confiance en son jugement, mais si ça n'avait tenu qu'à moi, j'aurais pris quelqu'un d'autre. La vampire ressemblait à une collégienne qui n'aurait pas dû avoir d'autre souci que se trouver un cavalier pour le bal de fin d'année. Elle était très mince, à peine formée, avec des mains minuscules et un visage encore enfantin.

Ses cheveux blonds étaient coupés court et mal effilés, le genre de coiffure populaire dans les années 1970, mais qui ne fonctionnait pas sur des cheveux aussi épais que les siens. Avait-elle conscience que ça la faisait paraître encore plus frêle et plus gamine ? Et si oui, pourquoi ne changeait-elle pas de coupe ? Réponse : parce que comme ceux de la plupart des vampires, ses cheveux avaient dû cesser de pousser après sa mort. Elle était pour toujours figée dans cet état, sa croissance interrompue à ce stade malheureux où ses bras et ses jambes aussi minces et fragiles que des pattes d'oiseau étaient trop longs pour le reste de son corps, et où ils devaient la déséquilibrer. Ce qui n'avait plus aucune chance de changer un jour.

Jean-Claude et certains de ses vampires peuvent développer leur

musculature et faire pousser leurs cheveux, mais uniquement parce qu'ils sont assez puissants. Jean-Claude est le Maître de la Ville de St. Louis ; c'est son pouvoir qui aide tous les vampires liés à lui par un serment de sang à se relever au coucher du soleil. S'il mourait, certains d'entre eux ne se réveilleraient plus jamais – du moins, en théorie.

Je connais deux vampires qui ont tué la source de leur lignée et survécu. On m'a dit que Jean-Claude pompait du pouvoir à ses vampires mineurs et le partageait avec ceux qui avaient ses faveurs. « On » était un ennemi, mais tout de même. J'ai posé la question à Jean-Claude, qui m'a répondu :

— Je suis le Maître de la Ville, ma petite. Une position qui s'accompagne d'un certain pouvoir.

— Une fois, vous m'avez dit que vous gaspilliez un peu de ce pouvoir pour faire pousser vos cheveux, parce que j'aime les hommes à cheveux longs, mais ceux d'Asher le sont de plus en plus eux aussi, et les danseurs vampires de vos clubs font du muscle à la salle de gym. Est-ce que vous partagez votre pouvoir avec eux ?

— Oui.

— Ce pouvoir, est-ce que vous le prenez à d'autres vampires ?

— Tous les vampires qui m'appartiennent m'en confèrent un peu, mais je ne le leur vole pas. Individuellement, ils n'en possèdent pas assez pour faire pousser un seul cheveu sur leur tête, ou développer un seul gramme de muscle supplémentaire. Je ne les affaiblis pas, mais ils me donnent de la force – une force que je peux partager avec ceux de mon choix.

Donc, comme beaucoup de choses au sujet des vampires, c'était vrai et faux à la fois.

La prisonnière s'appelait Shelby et elle ne faisait pas partie des rares élus de Jean-Claude. Comme la plupart des vampires, elle était donc exactement telle qu'au jour de sa mort : une adolescente maigre d'environ quatorze ans, qui n'avait pas terminé sa croissance.

Les nouvelles menottes étaient beaucoup trop grandes pour elle, aussi lui avait-on mis des menottes ordinaires. Quant aux fers de cheville, aucun des deux modèles ne lui allait. Autrement dit, elle avait théoriquement la force de faire sauter ses chaînes, comme Barney Wilcox en salle d'interrogatoire. Mais Barney était un homme adulte d'un mètre quatre-vingts, et plutôt musclé avec ça, tandis que Shelby était une ado petite et menue. J'espérais que ça influencerait sur sa puissance physique, d'autant que j'étais sur le point de lui foutre la trouille de sa vie – ou de sa non-vie.

Elle me dévisagea de ses yeux écarquillés par la peur. Les vampires les plus âgés parviennent à cacher pratiquement n'importe quelle émotion grâce à des siècles de pratique, mais quand vous n'êtes

morte que depuis trente ans, comme Shelby, vous ne vous maîtrisez pas plus qu'un humain d'âge équivalent – vous êtes juste coincée dans le corps que vous auriez voulu laisser derrière vous avec vos années de collège.

Être un vampire ne vous confère pas automatiquement un grand talent de comédien, ni une maîtrise instantanée des arts martiaux, une fortune colossale, un charme démentiel ou la capacité de réaliser des prouesses au lit. Ça, ça vient avec la pratique, et certains morts-vivants n'apprennent jamais à gérer leur argent.

Shelby ne semblait pas avoir retiré grand-chose de sa nouvelle condition... sauf si elle cachait bien son jeu. Peut-être jouait-elle sur son apparence pitoyable pour nous inciter à baisser notre garde afin de nous massacrer tous. C'est toujours une possibilité. Une des vampires les plus effrayantes que j'ai rencontrées ressemblait à une fillette de douze ans, alors que c'était un monstre vieux d'un millénaire.

Ulrich m'avait accompagnée pour porter mon second sac, celui que je prends pour les exécutions les plus officielles. Quand je chasse un vampire, je le tue de n'importe quelle manière possible, sans me soucier d'en foutre partout. Mais quand le corps est déjà « mort » et qu'on se trouve sur la propriété d'un contribuable, on doit faire attention à ne pas tout saloper. Alors, je tirai la fermeture Éclair du premier sac et en extirpai une grande bâche plastifiée d'un côté, qu'Ulrich m'aida à étaler sur le sol.

— Pitié, non.

Shelby la vampire avait chuchoté ; pourtant, ses mots résonnèrent dans l'espace caverneux. L'acoustique s'annonçait parfaite pour une séance de torture.

Je m'agenouillai près de mon sac et en sortis tout l'équipement que les exécuteurs de vampires doivent transporter selon la loi, mais que je n'utilise presque jamais. Mon objectif principal consistant à intimider le témoin, ça ferait d'excellents accessoires.

D'abord, les pieux. Au nombre de six, ils sont rangés dans une trousse en plastique transparent qui se plie et se ferme par un lien. Chacun d'eux a son petit compartiment, de sorte qu'ils ne risquent pas de s'entrechoquer dans mon sac ou de me transpercer la main quand je fouille dedans. J'ouvris la trousse, les sortis un par un et les alignai sur le plastique en une sinistre rangée de bouts pointus.

Je n'utilise presque jamais de pieux, mais ceux que je transporte sont en bois très dur, parce que si je dois m'en servir, je ne veux pas qu'ils se cassent au mauvais moment. Parfois, votre vie dépend de la qualité de votre matériel. Je suis donc très exigeante avec le mien.

Shelby poussa un gémissement et protesta :

— Vous n'avez pas le droit. Je n'ai fait de mal à personne.

— Allez dire ça aux officiers que vos amis ont tués, répliquai-je.

Elle jeta un coup d'œil aux agents qui l'encadraient, levant ses petites mains aussi haut que ses menottes fixées à une chaîne autour de sa taille l'y autorisaient.

— Pitié ! Je ne pouvais pas deviner ce qu'ils allaient faire. Oui, on voulait transformer la fille, mais elle était consentante. Et puis, au dernier moment, elle a pris peur. Nous avons tous pris peur.

— Qui ça, « nous » ? demandai-je.

Shelby me dévisagea de nouveau, les yeux écarquillés, la terreur donnant une teinte presque grisâtre à sa peau blafarde.

— Non, souffla-t-elle.

— Non quoi ? insistai-je en sortant de mon sac une trousse en cuir noir, elle aussi fermée par un lien.

Je dénouai ce dernier et, lentement, avec des gestes presque amoureux, je fis glisser hors de l'étui une petite scie manuelle en argent, comme celle qu'utilisent les chirurgiens pour les amputations. J'ai essayé de m'en servir, une fois, et j'ai détesté le son et la sensation de la lame raclant sur une colonne vertébrale. Mais c'est censé faciliter la décapitation, et d'après la loi, ça fait partie du matos standard. Je n'ai jamais coupé la tête d'un vampire avec, et je n'ai aucune intention de le faire un jour, mais la simple vision de la scie fit hurler Shelby.

Très vite, la vampire ravala son cri pitoyable et se mordit la langue comme si elle craignait d'être punie. Du coup, je me demandai à quoi ressemblait son existence depuis sa mort, et si on avait beaucoup abusé d'elle. Elle avait été transformée à une époque où les vampires étaient encore illégaux dans ce pays et où n'importe qui avait le droit de les tuer à vue juste pour ce qu'ils étaient. Donc, elle avait dû se cacher pendant plusieurs décennies. C'est difficile quand vous avez l'aspect d'une enfant ; en général, vous avez besoin de l'aide d'un adulte pour faire semblant. Quel prix avait-elle payé pour ce genre de protection ?

Avais-je pitié d'elle ? Oui. Cela changeait-il quoi que ce soit ? Non. Le temps où mes sentiments affectaient mon travail à ce point est passé depuis belle lurette. Aujourd'hui, ils ne l'affectent plus que très rarement – mais quand ça arrive, c'est du sérieux.

Ulrich s'accroupit près de moi en faisant passer sa ceinture chargée d'équipement sur le côté. Il s'appuyait sur un genou plus que sur l'autre, comme si ce dernier avait du mal à plier.

— Ça ne m'amuse pas autant que je pensais, dit-il à voix basse.

— Elle vous entend.

Surpris, il jeta un coup d'œil à Shelby avant de reporter son attention sur moi.

— Leur ouïe est si bonne que ça ?

J'acquiesçai et sortis un récipient en plastique transparent plein

de boutons de roses et de pétales rouges séchés, comme si je voulais fabriquer un pot-pourri.

— Ça sert à quoi ? interrogea Ulrich.

— On les fourre dans la bouche des vampires.

— Je croyais que c'était de l'ail qu'on fourrait dans la bouche des vampires.

— C'est ce qu'utilisent la plupart de mes collègues, mais les roses fonctionnent aussi bien, et elles puent moins dans mon sac.

Je me gardai bien de préciser que personnellement, je n'avais jamais fourré quoi que ce soit dans la bouche d'un vampire décapité ou en un seul morceau. Après avoir coupé la tête de mes victimes, il m'arrive de brûler les morceaux séparément et de jeter les cendres dans deux cours d'eau différents si elles étaient vraiment très vieilles ou très puissantes. Mais à ma connaissance, lui fourrer des trucs dans la bouche n'a jamais empêché aucun vampire de se relever de sa tombe.

Les autorités ont inclus ça dans la procédure des exécutions à la morgue. J'ai cherché à comprendre pourquoi, et la seule explication que j'ai trouvé, c'est que c'est plus rapide et moins crade que d'empaler quelqu'un. Si l'aube n'est pas loin, ça empêche peut-être les vampires de mordre jusqu'à ce qu'ils puissent recracher ce qu'ils ont déjà dans la bouche ? À moins qu'ils ne s'étranglent avec. Je n'en ai pas la moindre idée. Tout ce dont je suis certaine, c'est que d'un point de vue métaphysique, ça n'a aucun effet sur leur corps. Pourtant, à la vue de mes roses séchées, Shelby se mit à pleurer.

Ulrich se pencha vers moi et chuchota :

— Elle a l'âge de ma petite-fille.

— Non. Elle semble avoir l'âge de votre petite-fille. En réalité, elle doit avoir l'âge de vos enfants, voire un peu plus, et elle vous entend toujours.

De nouveau, il jeta un coup d'œil à la vampire. J'entendis les chaînes de celle-ci cliqueter.

— Pitié, pitié, aidez-moi, geignit-elle. Je ne pouvais pas deviner qu'ils les tueraient. J'étais trop petite pour les arrêter, trop faible. Je suis toujours trop faible.

Ulrich se figea près de moi. Je lui poussai l'épaule d'un doigt, et comme il ne réagissait pas, je lui donnai un coup de poing pas très fort, mais qui faillit le faire basculer en avant.

— Qu'est-ce qui vous prend, Blake ?

— Vous la regardiez dans les yeux, Ulrich. Elle était en train de rouler votre esprit.

Les deux SWAT pointèrent leur fusil d'assaut sur la vampire.

— Vous n'avez qu'un mot à dire, Blake, lança Baxter.

— Pas encore.

Je savais qu'il avait dit ça à voix haute pour effrayer Shelby, et je savais aussi que c'était vrai. Un marshal fédéral doté d'un mandat d'exécution actif est un feu vert ambulant pour les SWAT.

Ulrich ouvrit la bouche pour protester, puis prit un air pensif.

— Merde alors. J'étais en train de penser à ma petite-fille et de me dire combien elle lui ressemblait, mais c'est faux. Ma petite-fille est brune et plus jeune. Pourtant, l'espace de quelques secondes, c'est son visage que j'ai vu à la place du sien. (Il me fixa avec une lueur apeurée dans les yeux.) Seigneur, Blake, elle a vraiment pu me rouler aussi vite ?

— Ça arrive, surtout quand un vampire trouve une connexion possible – par exemple, une petite-fille plus ou moins du même âge.

— Nos croix n'ont pas brillé, intervint un des agents en uniforme. Normalement, elles brillent quand un vampire utilise ses pouvoirs.

— Oui, s'il utilise beaucoup de pouvoir ou s'il le dirige contre vous. Mais elle ne vous a rien fait, et elle est restée subtile dans sa tentative de manipuler Ulrich.

Cette fois, je regardai Shelby bien en face, parce que je n'avais rien à redouter d'une vampire aussi faible – du moins, pas en matière de tours de passe-passe mentaux.

— Pas mal. Je parie qu'apitoyer les gens marche presque chaque fois que vous avez besoin qu'un adulte vous protège ou vous nourrisse.

Elle prit une expression boudeuse, et dans ses yeux gris, je vis enfin poindre le monstre. Telle était la vérité ; telle était la créature qui subsistait depuis plus de trente ans, se nourrissant d'humains à une époque où si ses donneurs avaient porté plainte, elle aurait été traquée et exécutée. Je ne la jugeais pas assez puissante pour effacer leurs souvenirs ; ses seules autres options étaient donc de les tuer après avoir bu leur sang, ou de les changer eux aussi en vampires pour qu'ils ne la trahissent pas. Or, la plupart des enfants vampires ne sont pas assez forts pour transformer des humains.

— Combien d'humains avez-vous tués, non pas pour vous nourrir, mais pour les empêcher de vous dénoncer après que vous ayez bu leur sang ?

— Je n'ai pas demandé à être une vampire, répliqua Shelby. Je n'ai pas demandé à être coincée dans cet état. Le vampire qui m'a transformée était un pédophile, et il a fait de moi sa victime parfaite à tout jamais.

— Combien d'années vous a-t-il fallu pour vous résoudre à le tuer ?

— Je n'étais pas assez forte pour ça, répondit-elle avec la voix d'une enfant, mais un ton beaucoup trop adulte.

— Alors, vous avez manipulé quelqu'un pour qu'il s'en charge à votre place, c'est ça ?

— Ils voulaient m'arracher à ses griffes, et je voulais qu'on me sauve. Vous n'imaginez pas ce que j'ai enduré.

Je soupirai.

— Vous n'êtes malheureusement pas la première enfant vampire de ma connaissance qui a été transformée par un pédophile.

— Il méritait de mourir.

— Ce n'est pas moi qui vais vous dire le contraire.

— Alors pitié, ne me tuez pas. Je ne veux plus qu'on me fasse du mal.

Shelby conjura des larmes pour noyer ses grands yeux.

— Vous êtes douée. Je pensais que vous n'étiez pas assez bonne comédienne pour me dissimuler votre peur, mais en réalité, vous vouliez me la montrer. Vous vouliez que tout le monde la voie. J'aurais dû me douter qu'avec un corps pareil, vous deviez être passée maîtresse dans l'art de la manipulation pour avoir survécu aussi longtemps.

— Mes larmes et la pitié d'autrui, c'est tout ce que j'ai pour me protéger, se justifia Shelby.

Ulrich se dirigea vers la porte.

— Je ne peux pas rester là. C'est un sujet trop sensible.

J'acquiesçai.

— Allez voir comment va votre partenaire. Mais n'oubliez pas : elle vous tuerait si elle en avait l'occasion.

— Pas du tout, protesta Shelby.

Je la regardai bien en face.

— Menteuse.

Elle siffla, et à compter de cet instant, plus une seule des personnes présentes dans la pièce ne commit l'erreur de la considérer comme une enfant. Ses yeux s'illuminèrent, signalant qu'elle s'apprêtait à faire usage de sa pleine puissance vampirique : elle n'était pas assez forte pour dissimuler les signes précurseurs.

— Blake ? appela Murdock en calant la crosse de son fusil contre son épaule.

Baxter l'imita.

— Arrêtez ça tout de suite, ou vous prenez une balle dans la tête et une autre dans le cœur, dis-je sur un ton d'avertissement.

— Je préfère une mort rapide et sans souffrance qu'avoir la bouche remplie de fleurs séchées et la tête coupée.

— Rien de tout cela n'est pour vous, Shelby. C'est pour les corps. La lumière dans les yeux de la fille commença à s'estomper.

— Quels corps ?

— Ceux des vampires morts. Vous savez que nous sommes tenus de prélever leur cœur et leur tête pour les empêcher de se relever.

— Dans ce cas, pourquoi m'avoir montré tout ça ?

— Aidez-nous à trouver les vampires qui ont massacré nos collègues, et peut-être ne serez-vous pas exécutée avec eux. Mais si vous refusez de nous aider et qu'ils tuent de nouveau, alors que vous auriez pu les en empêcher... (Je désignai les pieux.) Il y en aura un pour vous.

— Si je vous dis où ils sont, ils me tueront.

— Pas si je les tue la première, Shelby. J'aurai toute une équipe de SWAT avec moi. Ils ne gagneront pas. Ils ne vous feront plus jamais de mal. Ils n'abuseront plus jamais de vous.

— Quelqu'un d'autre prendra le relais. Je suis trop faible.

— Rejoignez l'Église de la Vie Éternelle. Ils ont des groupes d'accueil pour les enfants vampires. Vous serez avec d'autres gens comme vous, et puisque c'est complètement légal, vous pourrez aller à la fac, avoir un boulot et une vie.

— Pour rejoindre l'Église de la Vie Éternelle, je devrais boire le sang de votre Maître et devenir sa chose. Je ne veux plus être l'esclave de qui que ce soit.

— Le serment de sang sert à empêcher les vampires de faire exactement ce que vous faites – tuer des humains. Un Maître de la Ville assez puissant empêche la soif de sang de submerger ses sujets.

— Jean-Claude est trop puissant, et vous aussi, Anita Blake. Ce n'est pas comme prêter serment à un Maître de la Ville ordinaire. Je perdrais mon libre arbitre. Vous changez les vampires en marionnettes qui obéissent aveuglément à votre chef charismatique et à ses putes de sang !

Je souris.

— Vous pouvez m'insulter autant que vous voulez, Shelby. Mais vous avez vu deux officiers de police se faire assassiner devant vous, et vous n'êtes pas intervenue. Selon la loi, vous êtes tout aussi coupable que les vampires qui les ont mordus, et vous encourez la peine de mort. Aidez-nous à les trouver, et le juge fera peut-être preuve de clémence. Il vous laissera peut-être vivre.

— Je suis déjà morte, Anita Blake.

— Non. Vous marchez, vous parlez, vous pensez, vous êtes toujours vous. Morte-vivante, ce n'est pas la même chose que morte. Je me dirigeai vers la porte, l'ouvris et lançai :

— Apportez-le.

Deux officiers entrèrent, tenant un corps enveloppé de plastique noir. Un visage blafard dépassait : celui du vampire qui avait tenté de se dissimuler derrière la fille humaine. Je l'avais abattu, et maintenant, j'allais finir le boulot.

— Posez-le au milieu de la bâche, réclamai-je.

Les deux agents obtempérèrent. Ce faisant, l'un d'eux trébucha légèrement, et un des bras s'échappa du plastique, mou comme ne

peut l'être que le bras d'un vampire réellement mort.

Shelby hoqueta, et cette fois, sa réaction me parut authentique.

Je déroulai le plastique pour examiner le corps. Les blessures de sa poitrine avaient noirci sur les bords, mais le sang était encore assez frais pour que sa chemise imbibée présente plusieurs nuances de rouge entre l'écarlate et le brun.

On surnomme parfois la mort « le grand sommeil », mais un cadavre ne ressemble pas au corps d'un dormeur. Même les gens évanouis ou inconscients ne sont pas aussi relâchés que ceux qui viennent juste de mourir. Chez certains vampires, la rigor mortis s'installe immédiatement, mais celui-là n'était pas assez vieux pour ça. Il réagissait comme le cadavre de n'importe quel humain clamsé depuis moins de deux heures, même si son sang ne pouvait pas s'accumuler de la même façon.

— Voilà un vampire mort, Shelby. Quoi que vous puissiez être... ce n'est pas ça.

Je sortis ma combinaison de mon autre sac, celui qui contient l'équipement que j'utilise le plus souvent – par opposition au matériel préconisé par la loi. Le gouvernement ne m'ordonne pas de porter une combinaison pendant une exécution, mais c'est parce que les gens qui le composent n'ont jamais fait mon boulot. Ils n'imaginent pas quelle quantité de sang et d'autres fluides giclent d'un corps quand on prélève sa tête et son cœur. Personne ne peut l'imaginer avant d'avoir été douché intégralement. La combinaison fait baisser ma note de pressing et m'aide à mieux dormir la nuit. À force de nettoyer du sang sous ses ongles, on finit obligatoirement par virer Lady Macbeth et par croire qu'il est toujours là, même quand il a disparu depuis belle lurette.

Je tressai mes cheveux comme Nathaniel m'a appris. Vu qu'ils sont bouclés, ça ne fait jamais très net, mais ça me permet de les fourrer sous une calotte même s'ils me descendent presque jusqu'à la taille. J'ai essayé les bonnets de douche jetables, mais je suis juste assez coquette pour m'être mise aux calottes noires bon marché. D'un côté, elles reviennent plus cher, et c'est plus difficile de coincer mes cheveux dessous ; de l'autre côté, elles sont nettement moins moches, et elles ont l'air plus menaçant qu'une charlotte en plastique transparent. Ce soir, ça pouvait avoir son importance.

— Pourquoi vous relevez vos cheveux ? s'enquit Shelby.

— J'en ai marre que des bouts de gens se prennent dedans.

— Des bouts de gens, répéta-t-elle à voix basse, comme si elle testait l'expression.

— Ouais.

Puis j'enfilai des bottillons en plastique par-dessus mes chaussures. Avec l'habitude, j'ai appris à le faire en équilibre sur un

pied, et ça m'évite de rapporter des traces de mon boulot à la maison. Je n'ai pas fini d'entendre parler de la fois où un morceau de cervelle s'était collé sous une de mes semelles, et où je ne m'en suis aperçue que lorsque j'ai traversé le salon. D'accord, en fait, je ne me suis aperçue de rien du tout : c'est Micah qui l'a remarqué, et Nathaniel a dit qu'il ne savait absolument pas comment nettoyer les taches de cervelle sur la moquette.

Mais c'est la réaction de Sin qui m'a poussée à jeter mes chaussures. Je croyais qu'un tigre-garou, même très jeune, se montrerait plus compréhensif que ça. Pourtant, Asher l'a soutenu à fond, et a affirmé que c'était vraiment immonde. C'est le seul de mes amants vampires qui s'est plaint. J'ai répondu qu'avec son régime liquide, il n'avait pas à se soucier de ce genre de choses – contrairement aux métamorphes qui, du coup, ont le droit de râler.

— Pas besoin de manger de la chair pour trouver que les traces de cervelle sur la moquette, c'est répugnant, a répliqué Asher.

Je l'ai traité de chochotte, mais j'ai jeté les chaussures contaminées.

Il me restait encore un étui en cuir aux liens noués très serré pour que son contenu ne bouge pas pendant le transport. Je l'ouvris, le posai par terre à côté des pieux et soulevai le rabat. La maigre lumière se refléta doucement sur les lames argentées. C'est Fredo, un de nos gardes du corps en chef et un rat-garou membre du Rodere local, qui m'a aidée à les choisir après que j'ai emprunté un des siens pour découper le cœur d'un vampire parce que sa collection était plus étoffée que la mienne. Fredo adore les lames comme Edward adore les armes à feu. Il donne des cours de combat à l'arme blanche à nos autres gardes, et j'y assiste chaque fois que je peux.

Je sortis l'un des couteaux et en éprouvai ostensiblement l'équilibre sur le bout d'un seul de mes doigts. J'adore ce couteau parce que je l'ai bien en main, mais un bon équilibre pour le combat n'est pas nécessairement le meilleur équilibre pour découper le cœur de quelqu'un.

— Qu'est-ce que vous comptez faire avec ça ? demanda Shelby d'une voix étranglée.

— Vous le savez très bien, répondis-je sans prendre la peine de la regarder.

Je rangeai le couteau dans l'étui et en sortis un autre. Cette fois, je ne testai pas son équilibre sur le bout de mes doigts parce qu'il était configuré différemment. Ce n'était pas un couteau de lancer, et si j'avais dû me battre avec, ça se serait si mal terminé pour moi que je n'aurais plus jamais eu à me soucier de la qualité de mes armes.

Je posai le couteau sur le cuir de l'étui pour que la vampire puisse bien le voir – pour qu'elle note la façon dont la lumière soulignait le

tranchant de la lame. Puis je farfouillai de nouveau dans mon sac et en sortis des ciseaux de chirurgien, ainsi qu'une boîte de gants en latex jetables.

— C'est quoi, ça ? chuchota Shelby avec une voix si effrayée que je ne pus m'empêcher de lever les yeux vers elle.

Son visage était creusé, non par ses pouvoirs vampiriques mais par une peur des plus ordinaires. Au cas où vous n'auriez jamais vu des ciseaux de chirurgien, ils ont une forme bizarre – vous pourriez les prendre pour une pince pointue. Shelby ignorait de quoi il s'agissait et comment je comptais les utiliser, et cela l'inquiétait. Ce qu'elle ne savait pas la perturbait davantage que ce qu'elle savait. Intéressant. Ça pourrait toujours servir.

Sans lui répondre, je continuai à sortir mon équipement du sac. Le masque qui ressemble à un bouclier transparent muni d'une petite lanière fait partie du matériel officiel, mais je suis totalement pour : là encore, nettoyer vos cils pleins de sang, ça finit par lasser. Lorsque je l'enfilai, sa surface de plastique me renvoya mon souffle chaud, et je luttai pour réprimer ma claustrophobie. Si je me débrouille bien, je n'ai pas réellement besoin du masque, mais une fois de temps en temps, les corps des morts-vivants réagissent de façon bizarre et ils vous giclent dessus au moment où vous vous y attendez le moins. Je ne voulais pas me faire éclabousser par le sang de ce type.

J'enfilai une paire de gants en latex tout fins et, par-dessus, des gants plus épais et plus longs qui montent au-delà de mes coudes – ce qui est nécessaire, à cause de la façon dont je prélève le cœur de mes victimes. Beaucoup d'exécuteurs se contentent de le détruire avec un pieu, un couteau ou un flingue, mais laissent les vestiges dans la poitrine du vampire. Ça m'arrive aussi quand je peux voir le jour au travers du torse ; dans le cas contraire, je pars du principe que le cœur n'est pas forcément pulvérisé.

S'agissant d'un vampire assez récent comme celui-là, les balles que je lui avais collées dans la poitrine suffiraient sans doute à l'empêcher de guérir et de se relever, mais mieux vaut être trop prudente que pas assez quand il s'agit de faire en sorte qu'un vampire reste complètement mort. En tout cas, je n'ai jamais eu de problème en procédant ainsi.

Bien entendu, c'était un peu difficile de mesurer l'étendue des blessures à travers les vêtements ; d'où les ciseaux de chirurgien. Ils coupent tout à part le métal – et encore, le métal bon marché ne leur résiste généralement pas. Ils ne peuvent rien contre des menottes ; par contre, pas de souci pour les vêtements.

À genoux près du corps, je glissai la pointe des ciseaux entre les boutons de sa chemise, juste au-dessus de la ceinture de son jean, et fis une petite entaille parallèle avant de tourner à quatre-vingt-dix

degrés pour remonter vers le col.

— Pourquoi vous coupez au lieu de défaire les boutons ? interrogea Shelby.

— Parce que ça va plus vite, dis-je en restant concentrée sur ce que je faisais.

— Mais les boutons sont juste là, protesta-t-elle.

C'est marrant, les trucs qui peuvent bien perturber les gens. Impossible de deviner à l'avance. Des choses qui vous paraissent complètement anodines leur font péter les plombs. Pour une raison qui m'échappait, ça embêtait beaucoup Shelby que je découpe la chemise du vampire mort au lieu de la déboutonner. Allez comprendre.

D'habitude, je fais ça très vite, mais cette fois, je pris tout mon temps pour mettre Shelby aussi mal à l'aise que possible et la faire gamberger un maximum.

— Finissez-en, réclama-t-elle, au bord de la panique. Si vous tenez tellement à y aller aux ciseaux, coupez franchement. Pourquoi vous faites traîner comme si vous preniez votre pied ?

Ah, songeai-je. Elle pensait que je prenais un plaisir sensuel à ce geste – ce qui n'était pas le cas. Ça ne me faisait ni chaud ni froid. L'époque où j'aurais trouvé ça flippant est révolue depuis belle lurette. Et découper les fringues d'un amant qui apprécie ce genre de chose, ça peut être très sexy, très excitant – mais découper les fringues d'un cadavre ? Non. Je le faisais uniquement pour pouvoir examiner sa poitrine et juger l'étendue des dégâts causés à son cœur, histoire de savoir si je devais découper ce dernier ou si mes balles s'étaient déjà chargées de le pulvériser. J'avais plutôt l'impression de déballer un morceau de viande équarrie et inerte. C'était la seule façon d'envisager les choses pour ne pas basculer dans la folie.

— Dépêchez-vous, à la fin ! Shelby avait presque crié.

La porte s'ouvrit derrière moi. J'aperçus un mouvement dans ma vision périphérique, et vis Zerrowski s'avancer en souriant sans être obligée de quitter le corps des yeux.

— C'est quoi, ce bordel ? lança-t-il joyeusement.

La vampire que les agents en uniforme avaient mise à genoux tenta de se lever. Le cliquetis de ses chaînes me fit tourner la tête vers elle. Un des officiers posa une main sur son épaule frêle pour la retenir.

— Dites-lui d'arrêter, geignit Shelby.

— Le marshal Blake n'est pas sous mes ordres. Elle n'a pas à m'obéir.

La vampire me dévisagea avec de grands yeux effrayés. Je laissai un sourire inquiétant étirer lentement mes lèvres. Elle tenta de reculer, comme si elle se sentait trop près de moi malgré les trois bons

mètres qui nous séparaient. Mon sourire s'élargit, et un petit gémissément étouffé monta de sa gorge comme si elle réprimait un hurlement.

— Pitié, dit-elle en levant une main vers l'officier qui la maintenait à genoux. Pitié, pitié. Je ne veux pas la voir découper Justin. Pitié, ne m'obligez pas à regarder !

— Dites-nous où se trouvent les vampires qui ont tué nos collègues, et personne ne vous y forcera, répondit Zerbrowski.

J'étais arrivée au dernier bouton ; seuls le col relevé et les épaules du vampire retenaient encore sa chemise fermée sur sa poitrine – enfin, ça et tout le sang à demi séché qui collait le tissu à sa peau.

Je posai les ciseaux et entrepris de décoller la chemise très lentement, en laissant le léger bruit de succion résonner dans le silence de la pièce caverneuse. Je savais qu'il serait beaucoup plus fort aux oreilles d'une vampire qu'aux miennes. Je fis durer autant que possible. Une partie du tissu avait pénétré dans les blessures, emporté par la force des balles, et je l'en extirpai du bout des doigts. Rien ne m'y obligeait. J'aurais pu faire comme d'habitude et tirer un grand coup, façon décollage de pansement, mais j'étais à peu près sûre que cela perturberait Shelby davantage – et j'avais raison.

— Pitié, pitié, ne m'obligez pas à regarder ça, répéta Shelby, les mains tendues vers Zerbrowski.

— Dites-nous où ils sont, poupée, et les gentils officiers vous feront sortir d'ici.

— Ils me tueront s'ils apprennent que j'ai parlé.

— Nous en avons déjà discuté. Ils ne pourront rien vous faire si nous les tuons les premiers, dis-je en me forçant à regarder les blessures que j'avais infligées au corps plutôt que de lever les yeux vers Shelby.

Je voulais lui faire croire que j'observais la poitrine du cadavre avec convoitise, et doutant d'être assez bonne actrice pour ça, je préférais garder la tête baissée.

— Vous ne pourrez pas les tuer tous.

— On parie ? répliquai-je.

Et cette fois, je la regardai ; je lui laissai voir mon expression parce que je savais qu'elle était froide et impavide. En même temps, je laissai un sourire fleurir sur mes lèvres, un sourire que je connais bien pour l'avoir souvent vu dans un miroir. C'est le sourire des plus déplaisants que j'arbore quand je tue ou que j'estime avoir de bonnes raisons de le faire. Un sourire qui laisse mes yeux glaciaux, comme morts. Je ne sais pas pourquoi il m'arrive de sourire avant de tuer, mais c'est le cas, et je n'y peux rien, et même moi, je trouve ça flippant. Alors, je laissai la vampire le voir et en tirer les conclusions qui s'imposaient.

Elle poussa un cri bref et étranglé, puis hoqueta :

— D'accord, d'accord. Faites-moi juste sortir d'ici avant qu'elle ne... Faites-moi sortir d'ici ! Je ne veux pas voir ça. Pitié, ne m'obligez pas à regarder.

Elle se mit à pleurer si fort que ses sanglots secouèrent ses épaules.

— Dites-nous où ils sont, exigeai-je. Ensuite, les gentils officiers vous emmèneront loin de la grande méchante exécutrice.

J'avais parlé d'une voix basse et rauque, avec un soupçon de ronronnement, une voix qui fonctionne aussi bien pour le sexe que pour les menaces – comme un paquet d'autres trucs, quand on y réfléchit bien.

Shelby vendit ses amis. Elle nous indiqua trois de leurs repaires diurnes. Elle nous révéla où étaient tous leurs cercueils, tous les endroits où ils se cachaient du soleil et où nous pourrions les débusquer une fois que le lever du jour les aurait réduits à l'impuissance. Je lui posai une dernière question.

— Ont-ils tous été transformés aussi récemment que vous et les autres prisonniers ?

Shelby acquiesça et se frotta la joue sur son blouson pour essuyer ses larmes rosâtres comme si elle avait déjà été enchaînée et savait très bien se débarbouiller sans utiliser ses mains. Du coup, je me demandai à quel point son existence morte-vivante avait été horrible jusque-là.

— Sauf Benjamin. Il est mort depuis très longtemps.

— Combien de temps ?

— Je ne sais pas, mais il est assez vieux pour se souvenir du Conseil européen et pour ne pas vouloir que ça se reproduise ici.

— Donc, Benjamin est originaire d'Europe.

Shelby confirma.

— Quand est-il arrivé en Amérique ?

— Aucune idée. Il n'a pas d'accent. Mais il sait des choses sur le Conseil, sur ses agissements maléfiques et sur toutes les choses horribles qu'ils ont forcé les autres vampires à faire. Il dit qu'on perd son libre arbitre, qu'on n'a plus de volonté propre et qu'on est obligés de faire ce que demandent les Maîtres. Nous ne voulons pas devenir les esclaves de Jean-Claude ni les vôtres ! cracha-t-elle sur un ton de défi.

Je souris.

— On se voit plus tard.

Elle parut d'abord désorientée, puis effrayée.

— Je vous ai dit ce que vous vouliez savoir.

— En effet, et maintenant, on va vous conduire dans une cellule où vous resterez le temps que je découpe votre ami. Vous ne serez pas

forcée de regarder, comme nous vous l'avons promis.

— Alors, pourquoi se verrait-on plus tard ?

— Anita, c'est fini, intervint Zerbrowski. Tu n'as plus besoin de lui foutre la trouille.

Je scrutai ses yeux si sérieux derrière ses lunettes avant de reporter mon attention sur le corps allongé devant moi.

— Très bien. Emmenez-la.

— Non, protesta Shelby. Je veux savoir pourquoi vous avez dit qu'on se verrait plus tard.

Les deux agents en uniforme durent la traîner jusqu'à la porte. Elle ne se débattait pas, mais elle n'y mettait aucune bonne volonté non plus.

— Vous ne vouliez pas rester, lui rappelai-je. Alors, allez-vous-en.

— Pourquoi on se verrait plus tard ? hurla-t-elle.

Je tournai la tête vers Zerbrowski. Nous échangeâmes un long regard, puis il hocha légèrement la tête. J'ôtai mon masque, détaillai le visage blafard et apeuré de Shelby et lâchai enfin :

— Parce que je suis la dernière personne que voient tous les petits vampires qui n'ont pas été sages.

Elle se mit à trembler de tout son corps, si effrayée qu'elle ne parvenait plus à se contrôler.

— Pourquoi ? chuchota-t-elle si bas que les autres ne durent même pas l'entendre, ils durent juste voir remuer ses lèvres.

— Parce que je suis l'Exécutrice, et que vous avez aidé à tuer deux hommes.

Elle s'évanouit. Ses genoux cédèrent sous elle ; sa tête tomba mollement en avant, et sans les officiers qui la tenaient par les bras, elle se serait écroulée. Ils la portèrent dehors, et les SWAT les suivirent : après tout, leur boulot était de garder la vampire à l'œil.

Zerbrowski et moi restâmes seuls dans la pièce caverneuse. Je reportai mon attention sur le vampire mort et remis mon masque en place.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Mon boulot.

— On peut transporter les corps à la morgue, maintenant. Kirkland se chargera de les empaler et de les découper aussi bien que toi.

Je jetai un coup d'œil à Zerbrowski.

— Et moi, je ferai quoi pendant ce temps ?

— Tu viendras avec nous aux endroits que la fille vient de nous indiquer.

— Il faut attendre le lever du soleil pour faire une descente. Il n'y a pas d'autres otages à sauver.

— Donc, on se tourne les pouces jusqu'à l'aube ?

— C'est ça.

— Je veux quand même que tu nous accompagnes. Kirkland peut se charger de ça. En cas de bagarre, je préfère que ce soit toi qui couvres mes arrières.

— Si on attend le lever du soleil, il n'y aura pas de bagarre.

— Peut-être, mais tu viens quand même avec nous au cas où. Laisse Kirkland faire le ménage.

J'ôtai de nouveau mon masque et dévisageai Zerbrowski.

— Toi non plus, tu n'as pas confiance en Larry en situation de combat ?

— Disons juste qu'aucun vampire ne s'évanouira jamais de trouille en le voyant.

— Très diplomate.

— J'ai entendu dire qu'il avait refusé de nous aider à interroger les prisonniers.

— Il a refusé de découper les morts sous les yeux des vivants. Il a dit que c'était maléfique, que je n'étais aux ordres de personne et que la seule personne qui faisait de moi un monstre, c'était moi-même.

Zerbrowski pinça les lèvres et baissa la tête. Quand il la releva, ses yeux étincelaient de colère.

— Il n'avait pas le droit de te dire ça.

Je haussai les épaules.

— Si c'est la vérité, c'est la vérité.

Zerbrowski posa une main sur mon bras pour m'obliger à le regarder.

— Ce n'est pas la vérité. Tu fais le boulot qui doit être fait. Tu sauves des vies chaque nuit, et ne laisses personne te dire le contraire – surtout pas quelqu'un qui peut se permettre de garder les mains propres parce que tu te salis à sa place.

J'eus un sourire sans joie.

— Merci, Zerbrowski.

Il me pressa le bras.

— Ne le laisse pas te faire culpabiliser, Anita. Il ne le mérite pas. Je réfléchis.

— C'est pour ça que tu le laisses rarement bosser avec toi ?

— Tu connais déjà la réponse à cette question.

J'acquiesçai en silence.

— Anita, tu n'es pas un monstre.

— Tu avais dit qu'on parlerait plus tard de ce qui est arrivé à Billings, lui rappelai-je.

À son tour, Zerbrowski me gratifia d'un sourire sans joie et secoua la tête en laissant retomber son bras.

— Il faut toujours que tu choisisses le chemin le plus difficile, pas vrai ?

J'opinai. Pourquoi nier ? C'était la stricte vérité.

— Tu as roulé son esprit.

— C'était un accident.

— Tu lui as fait quoi, exactement ?

— J'ai plus ou moins absorbé sa colère.

— Absorbé ? répéta Zerrowski sur un ton interrogateur.

— Ouais.

— Comment ?

Je haussai les épaules.

— C'est une capacité métaphysique.

— Tu peux absorber d'autres émotions ?

Je secouai la tête.

— Juste la colère.

— Tu ne te mets plus que très rarement en rogne ; c'est à cause de ça ?

— Je n'en suis pas sûre. Possible. Je me suis peut-être mise à contrôler la colère des autres quand j'ai appris à contrôler la mienne. Franchement, je n'en sais rien.

— Billings ne se souvient pas de grand chose dans les deux heures qui ont précédé... l'utilisation de ta « capacité métaphysique », dit Zerrowski en mimant les guillemets.

— Ce n'était jamais arrivé jusqu'ici, et je n'ai pas fait exprès. Il m'a agressée et j'ai...

— Riposté instinctivement, suggéra Zerrowski. Mais pas physiquement.

— C'est ça.

Nous nous regardâmes quelques secondes, et je ne pus m'empêcher de demander :

— Alors, tu penses toujours que je ne suis pas un monstre ?

— De toutes les personnes présentes, tu étais la seule assez rapide pour empêcher Billings de frapper ce vampire. Quand je t'ai vue suspendue à son bras comme ça... Tu es minuscule, Anita. Nous avons tous bondi pour te venir en aide, mais tu t'es débrouillée seule, comme d'habitude.

— Ça ne répond pas à ma question.

Zerrowski sourit et secoua la tête.

— Putain, tu es vraiment la personne la plus dure que je connaisse – envers toi-même et envers tout ton entourage. Tu insistes jusqu'à ce que la vérité sorte au grand jour. Bonne, mauvaise ou neutre, tu t'en fous : tu veux savoir.

— Ce n'est plus systématique maintenant, mais... ouais, en général, j'insiste pour savoir.

Il fronça les sourcils, soupira et me dévisagea soigneusement.

— Tu n'es pas un monstre. Quand Dolph se conduisait comme un

connard et qu'il a saccagé deux pièces dans lesquelles tu te trouvais, tu n'as pas fait de rapport. Tu l'as laissé passer ses nerfs sur toi. Beaucoup de gars n'auraient pas accepté ça ; ils auraient cherché à le faire virer.

— Il s'est amélioré depuis.

— On est tous capables de perdre les pédales. L'essentiel, c'est d'arriver à se ressaisir après, de reprendre possession de soi.

— Jolie formule.

Zerbrowski grimaça.

— Katie a recommencé à me lire ses bouquins de psychologie.

— L'avantage d'avoir une femme intelligente, approuvai-je en souriant.

Il opina.

— Il faut toujours épouser quelqu'un de plus malin et de plus canon que soi.

Cela m'arracha un petit rire qui résonna bizarrement dans la pièce caverneuse.

Je reportai mon attention sur le vampire que j'avais tué pour sauver la gamine de quinze ans qu'il comptait transformer. Regrettais-je mon geste ? Non. Regrettais-je que la fille soit toujours humaine et vivante ? Non plus. Regrettais-je d'avoir terrorisé Shelby ? Un peu. Me réjouissais-je que nous sachions où se trouvaient les vampires renégats qui avaient massacré deux de nos collègues ? Et comment !

Zerbrowski me toucha l'épaule.

— Ne laisse pas un type comme Kirkland te culpabiliser, Anita.

Je me tournai vers lui, et quelque chose dans son expression m'inspira une bouffée de gratitude.

— Je ferai de mon mieux.

— Comme toujours.

Cela lui valut un large sourire, auquel il répondit de même.

— Maintenant, remballe tes affaires : on a des vampires à chasser.

— J'arrive tout de suite.

Et j'ôtai ma calotte noire mais gardai les cheveux attachés parce que parfois, ils me tombent devant la figure quand je suis en train de tirer sur des gens. Mieux vaut voir qui vous visez pour ne pas risquer d'abattre les mauvaises cibles.

Chapitre 13

Tout le monde fut d'accord pour intervenir après l'aube, quand les vampires seraient morts pour la journée. Nous avions déjà deux morts sur les bras et nous n'en voulions pas d'autres ; alors, nous attendîmes.

C'est dur d'attendre. Ça vous tape sur les nerfs. Mais ça vous laisse aussi la possibilité de dormir quelques heures, si vous en êtes capable. Il y a même des lits de camp au QG pour ce genre d'éventualité. Mais pratiquement aucun de nous n'avait sommeil. Deux des nôtres étaient tombés, et nous nous lancerions à la poursuite de leurs assassins dès le lever du jour. C'est le genre de truc qui vous remplit les veines d'adrénaline ou qui vous fait cogiter un max ; dans un cas comme dans l'autre, bonne chance pour vous endormir.

La plupart d'entre nous ne connaissaient même pas les agents morts, mais ça n'avait pas d'importance. Si nous les avions connus et que l'un d'eux avait été le plus gros connard de la Terre, ça n'aurait pas eu d'importance non plus. L'important, c'est qu'ils portaient un insigne et nous aussi. Autrement dit, si nous avions appelé des renforts, ils seraient venus. Inconnus ou amis, ils auraient risqué leur vie pour nous et réciproquement. S'il l'avait fallu, nous serions allés au feu ensemble – parce que c'est comme ça quand on porte l'insigne. Quand tous les autres s'enfuient en courant, on fonce vers le danger, et tous ceux qui sont prêts à foncer avec nous sont nos camarades, nos frères d'armes.

Les civils pensent que les flics réagissent ainsi « pour la grâce de Dieu », mais ce n'est pas ça du tout ou pas seulement, car après tout, nous sommes humains. Pour l'essentiel, nous avons conscience d'être ceux qui courent vers l'origine des coups de feu – en direction du danger plutôt que dans l'autre sens, et nous avons confiance en tout autre porteur d'un insigne se trouvant à proximité pour courir dans la même direction. Nous savons que nous affronterons le grand méchant problème ensemble, parce que c'est notre boulot ; c'est ce que nous sommes.

Ces vampires n'avaient pas seulement tué deux flics ; ils avaient tué deux hommes qui auraient collé leur épaule à la nôtre pour défoncer une porte. Ils avaient éliminé deux gentils, et ce n'était pas permis. Une partie de l'énergie qui nous empêchait de dormir venait du fait que nous ne comptions pas seulement retrouver les méchants : nous comptions les tuer, et de la manière la plus légale qui soit. Nous les trouverions et nous les abattrions. Techniquement, nous exécuterions un mandat officiel (car désormais, nous en avons un), mais à mes yeux, ce serait juste une chasse aux vampires avec des

SWAT en renfort.

Shelby nous avait donné trois adresses. Il y aurait donc trois équipes avec chacune un marshal de la branche surnaturelle. J'accompagnerais la première ; Larry ferait partie de la deuxième, et notre recrue la plus récente, Arien Brice, se joindrait à la dernière.

Brice fait partie d'une nouvelle race d'exécuteurs, ceux qui ont servi dans la police normale pendant au moins deux ans avant d'être formés aux interventions surnaturelles dans une salle de classe plutôt que sur le terrain. Je n'en ai encore jamais rencontré un seul qui vienne d'une branche lui ayant permis de développer les capacités dont il aura besoin pour chasser des vampires et des métamorphes renégats. Parce que, insigne ou pas, les marshals de la branche surnaturelle sont des assassins légaux.

Nous tuons des gens pour sauver des vies, certes, mais notre boulot principal, c'est bien de tuer. Les autres policiers sauvent des vies, et la plupart d'entre eux font leurs vingt années de service sans jamais avoir à dégainer. Mais la plupart des marshals de la branche surnaturelle tuent au moins un vampire pendant leur premier mois sur le terrain, parfois davantage. Et tous les gens qui pensent que tuer un vampire, ce n'est pas pareil que tuer un être humain, devraient tester notre boulot juste pour voir. Il m'est arrivé d'abattre des humains dans l'exercice de mes fonctions, et mis à part le fait qu'ils meurent plus facilement, je ne trouve pas ça très différent.

Mais ça, le marshal fédéral Arien Brice ne le savait pas encore.

Brice devait mesurer dans les un mètre soixante-dix, un mètre soixante-douze. Pas très grand, donc. Mais il avait des cheveux bien coupés, d'une de ces teintes intermédiaires qu'on peut considérer comme du châtain ou du blond foncé. Quand j'étais petite, j'aurais dit châtain, jusqu'à ce qu'une fille de ma classe dont les cheveux étaient pratiquement de la même couleur m'informe qu'on appelait ça « blond Champagne ». Ce que ma belle-mère avait confirmé, ajoutant que la plupart des gens disaient juste « blond foncé ».

Traumatisée par ce faux-pas enfantin, je décidai que la couleur des cheveux de Brice resterait indéterminée jusqu'à ce qu'il la nomme de lui-même. Il avait des yeux brun clair, presque ambrés mais pas tout à fait, donc je ne m'avancerais pas non plus sur ce sujet.

Le reste de sa personne était banalement séduisant. Il avait un sourire facile qui montait un peu plus haut d'un côté que de l'autre, ce qui ajoutait encore à son charme. L'inspecteur Jessica Arnet et tous les autres officiers de sexe féminin qui approchaient Brice réagissaient d'une façon indiquant que « banalement séduisant » leur convenait tout à fait. Arnet a enfin remisé son béguin pour Nathaniel aux oubliettes, mais elle ne m'apprécie toujours pas. Elle considère que je l'ai humiliée en omettant de lui dire que Nathaniel et moi vivions

ensemble à l'époque où elle le draguait. Certaines personnes sont vraiment difficiles à satisfaire.

Zerbrowski et moi nous frayâmes un chemin parmi tous les gens qui traînaient au quartier général de la Brigade Régionale d'Investigations Surnaturelles (ou BRIS, pour faire plus court). Comme nous ne comptons pas dormir, nous avons décidé d'aller manger un bout dans un restaurant que nous aimions bien tous les deux. Je sus que Brice était derrière nous quand Arnet lança d'une voix haut perchée et chantante :

— Hé, Brice ! Ça te dit de casser une petite graine ?

— Merci pour la proposition, mais j'ai déjà dit que j'allais dîner avec l'inspecteur Zerbrowski et le marshal Blake.

Nous nous arrê tâmes net et nous nous regardâmes. Un seul coup d'œil me suffit pour savoir que Zerbrowski était tout aussi surpris que moi. Mais nous nous tournâmes vers Brice avec un air impassible, attendant qu'il nous rattrape comme si nous avions l'intention de l'emmener depuis le début.

Larry fut le suivant à lui proposer de partager son repas, mais Brice se contenta de sourire et de répondre :

— Une prochaine fois, peut-être, marshal Kirkland.

Larry lui toucha le bras.

— Quel genre de marshal voulez-vous être, Brice ?

Surpris par cette question, Brice le dévisagea plus attentivement, puis nous jeta un coup d'œil avant de sourire à Larry.

— Le genre qui fait bien son boulot, marshal Kirkland, répondit-il.

Et même s'il ne se départit pas de son sourire, son regard changea. Comme il était de côté par rapport à moi, je ne vis pas de quelle façon exactement, mais cela suffit pour que Larry laisse retomber sa main.

— Je fais bien mon boulot.

Et même s'il avait parlé doucement, sa voix résonna à la faveur d'un de ces étranges moments de silence qui survient parfois dans une pièce bondée, quand tout le monde se tait en même temps et peut entendre les mots qui viennent d'être prononcés.

— Je n'ai jamais dit le contraire, répliqua Brice avant de s'éloigner.

Larry rougit, mais pas de gêne : de colère.

— Je suis un bon marshal.

Une vague tristesse passa brièvement sur le visage de Brice, mais je crois que nous fûmes les seuls à la voir. Très vite, il remit son sourire en place avant de se tourner de nouveau vers Larry.

— Au risque de me répéter, marshal Kirkland, je n'ai jamais dit le contraire.

— Ne la laissez pas faire de vous un assassin.

Par ces simples mots, Larry venait d'étaler notre petite querelle familiale en public. S'en suivit un silence si épais que vous auriez pu le tartiner sur du pain – mais vous n'auriez sans doute pas eu envie de le manger. Tout le monde tendait l'oreille, à présent. Les flics aussi aiment les ragots.

— La dernière fois que j'ai vérifié, marshal Kirkland, notre boulot consistait à exécuter les monstres, ce qui fait de nous des assassins. Légaux, certes, mais nous sommes censés tuer. C'est pour ça qu'on nous paie.

— Je sais très bien ce qu'on attend de moi, répliqua Larry d'une voix tendue.

Le sourire de Brice s'élargit. Il passa une main dans ses cheveux si bien coupés en un geste plein de charme désinvolte, et je me demandai s'il l'avait fait exprès ou si c'était juste machinal.

— Pour l'instant, je ne peux pas encore en attester. Tout ce que je sais, c'est que Blake détient toujours le record du nombre d'exécutions dans le service. Et que tous les officiers auxquels j'ai parlé la prendraient comme renfort dans une fusillade. Même ceux qui désapprouvent sa vie privée lui feraient confiance pour les garder en vie. Je ne connais pas de plus grand compliment dans la police.

Si Larry avait obéi au code des mecs et à celui des flics, il aurait laissé tomber. Mais une partie de son problème, c'est qu'il ne se conforme pas à ces règles tacites.

— Êtes-vous en train de dire que les autres ne me font pas confiance pour les garder en vie ?

— J'essaie juste d'aller manger avec deux collègues. Tout le reste vient de vous. C'est ce que *vous* pensez. J'ai juste reconnu les mérites du marshal Blake. Je n'ai pas dit un seul mot à votre sujet.

Brice souriait toujours d'un air bonhomme, mais je décelais quelque chose de plus dur en lui à présent, un soupçon d'acier sous ses apparences de garçon sympathique.

— Vous venez, Brice ? lança Zerrowski. Je crève la dalle.

Brice se tourna vers lui et hocha la tête avec un sourire que son regard démentait. Il ne voulait pas discuter avec Larry, mais s'il ne parvenait pas à se dérober, il tenait à avoir le dernier mot. Cela me suffit pour comprendre que Larry ferait bien de la fermer s'il voulait avoir une chance de s'entendre avec Brice un jour. S'il insistait, ils ne deviendraient pas ennemis, mais il y aurait de l'hostilité entre eux. Entre collègues, ce n'est jamais bon.

Brice se dirigea vers nous et Larry ne chercha pas à le retenir, mais ce fut moi qu'il foudroya du regard plutôt que le dos de l'autre marshal. Pourquoi tout est toujours ma faute, hein ?

Brice nous rejoignit et nous dépassa en disant à voix basse :

— Dépêchons-nous d'y aller avant que Kirkland dise quelque chose que je vais regretter.

Par ces mots, il se rangeait dans mon camp et celui de Zerbrowski.

Chapitre 14

Lorsque nous fûmes installés dans ma Jeep, Zerbrowski dans le siège passager à côté de moi et notre nouveau collègue sur la banquette arrière, je demandai :

— Brice, je suis très flattée que vous ayez pris ma défense, mais vous pouvez m'expliquer ce qui se passe ?

— Merci, Blake, et vous aussi, Zerbrowski, de ne pas avoir dit que vous ne m'aviez jamais invité à manger avec vous et que vous ne saviez absolument pas de quoi je parlais.

Zerbrowski pivota dans son siège autant que sa ceinture de sécurité l'y autorisait.

— Vous êtes le bienvenu au resto. Après avoir remis Kirkland à sa place de cette façon, vous serez toujours le bienvenu, mais pourquoi teniez-vous autant à venir avec nous ? Je sais que nous sommes d'excellente compagnie, mais avec toutes les offres que vous avez reçues pour le dîner, pourquoi nous ?

Tout en démarrant, je jetai un coup d'œil à Brice, et malgré l'obscurité de l'habitacle, je le vis sourire. Il se pencha entre les sièges avant, et je compris qu'il n'était pas attaché.

— Ceinture, ordonnai-je.

— Hein ?

— Ceinture, répétei-je. Je suis très à cheval sur la sécurité routière. Mettez-la.

— C'est difficile de parler avec vous de là où je suis.

— Ceinture, ou je fais demi-tour.

— Elle plaisante ? demanda Brice à Zerbrowski.

— Non, répondit ce dernier.

Brice fronça les sourcils, mais se rassit dos à la banquette et boucla sa ceinture.

— Je ne comprends pas, mais d'accord.

— Oui, je préférerais vous voir pendant qu'on discute, mais ma mère est morte dans un accident de voiture, ce qui me rend chatouilleuse sur la question.

— Désolé.

— C'était il y a longtemps, dis-je en m'insérant dans la circulation.

— Ça ne veut pas forcément dire que ça fait moins mal.

Je levai les yeux vers le rétroviseur arrière. Brice me regardait comme s'il se doutait que j'allais faire ça. Je reportai mon attention sur la route.

— Vous avez perdu quelqu'un, vous aussi ?

— Oui, répondit-il doucement.

Il n'ajouta rien, et je ne cherchai pas à en savoir davantage. Son deuil devait être plus récent que le mien. Au bout d'une ou deux décennies, ça devient plus facile d'en parler.

— Alors, comment se fait-il que vous nous ayez choisis pour manger avec vous ? lança Zerbrowski.

Retour à un sujet de conversation moins douloureux, comme le voulait le code des mecs. Les filles, c'est différent. Elles aiment bien décortiquer ce qui fait mal.

— Tout d'abord, je pense ce que j'ai dit à Kirkland. Même les officiers qui désapprouvent les choix personnels de Blake préféreraient l'avoir en renfort, elle, plutôt que Kirkland ou pratiquement n'importe qui d'autre. Oh, ils lui reprocheraient de partager sa vie avec des vampires et des léopards-garous, mais en cas de fusillade, c'est l'amatrice de sangsues et de poilus qu'ils choisiraient pour les couvrir.

— « L'amatrice de sangsues et de poilus » ? Ils ont vraiment dit ça ? demandai-je.

Brice gloussa.

— Pas exactement.

— Donc, vous voulez qu'Anita vous apprenne à maîtriser la Force, résuma Zerbrowski.

— Quelque chose dans ce goût-là, oui, admit Brice.

— Pour la bouffe, vous avez une préférence ? m'enquis-je.

— Je suis dans la police depuis huit ans.

— Bref, vous serez juste content de vous asseoir et de manger n'importe quoi de chaud, résumai-je.

— Oui, madame.

De nouveau, j'aperçus son sourire asymétrique dans le rétroviseur avant de reporter mon attention sur la route.

— Allons chez Jimmy, suggéra Zerbrowski.

Je hochai la tête.

— Ça me va.

Je tournai à droite au feu suivant. C'était là. Je trouvai une place libre, me garai, coupai le contact et ôtai ma ceinture. Les deux autres m'imitèrent.

— On peut parler dans la voiture une minute ? réclama Brice.

Zerbrowski et moi échangeâmes un regard avant d'acquiescer, puis nous pivotâmes dans nos sièges pour mieux le voir. Mon petit doigt me disait que nous allions enfin découvrir pourquoi Brice avait choisi de dîner avec nous.

— J'ai vraiment envie que ce soit vous qui m'appreniez le boulot plutôt que Kirkland, mais je ne m'attendais pas à ce que l'inspecteur Arnet...

Il hésita, et je finis à sa place.

— ... insiste aussi lourdement pour sortir avec vous ?

Il opina.

— Ce n'est pas seulement elle. Tout le personnel féminin se bat pour savoir qui arrivera à décrocher en premier un rencard avec le nouveau.

— J'avais pigé, dit-il en regardant ses mains.

Il avait entrelacé ses doigts, qu'il crispait nerveusement. Le sujet le mettait mal à l'aise.

— Smith se prenait pour le tombeur du service jusqu'à votre arrivée, déclara Zerbrowski.

— Il est dans une relation sérieuse, maintenant, non ? demanda Brice.

— Oui. Mais il y a des femmes que ça n'arrête pas, répliquai-je. Dans ma tête, j'ajoutai : *Ça n'a pas empêché Arnet de draguer Nathaniel*, mais je gardai ça pour moi. Prononcée à voix haute, la remarque m'aurait semblé trop mesquine.

— Non, en effet, dit Brice en emprisonnant ses mains entre ses cuisses.

— Vous êtes marié ? interrogea Zerbrowski.

Brice secoua la tête et leva les yeux vers nous. Il avait l'air sérieusement contrarié.

— C'est quoi le problème ? demandai-je.

— D'après la rumeur, certains de vos amants sont... bisexuels ?

Je lui jetai un regard pas franchement amical.

— Certains, mais la plupart d'entre eux sont juste hétéro flexibles.

— Hétéro flexibles ? répéta Brice sur un ton interrogateur.

Je haussai les épaules.

— C'est Nathaniel, l'un de mes petits amis, qui m'a appris ce mot. Ça désigne quelqu'un qui est essentiellement hétéro, mais qui peut être attiré par une ou deux personnes du même sexe ou franchir la ligne dans des circonstances exceptionnelles – lors d'une soirée, par exemple.

— Je ne connaissais pas.

— Moi non plus, jusqu'à ce que Nathaniel l'utilise devant moi.

Je me gardai bien d'ajouter que le terme en question s'appliquait aussi à moi. Désormais, il y a une fille sur la liste de mes partenaires sexuels. Elle s'appelle Jade, et nous l'avons tirée des griffes d'un Maître vampire qui abusait d'elle depuis des siècles. Elle était sa tigresse à appeler, et maintenant, elle est la mienne. Ma tigresse noire, mon Jade Noir la traduction de son nom chinois.

J'essaie de ne pas trop y penser. Je me sens protectrice vis-à-vis de Jade, et Dieu sait qu'elle est fragile après avoir enduré des siècles de tourments aux mains du Maître dont elle était, en gros, l'épouse battue. Mais dire que partager mon lit avec une femme me met mal à l'aise serait l'euphémisme du siècle.

— La plupart des gens pensent que la bisexualité est juste une version allégée de l'homosexualité, fit remarquer Brice. Hétéro flexible...

Il secoua la tête en souriant.

— Je ne dis pas que certains des hommes de ma vie ne sont pas réellement bisexuels, mais ils ne sont pas aussi nombreux que je le croyais au début. Disons juste qu'on m'a fait remarquer que s'ils n'ont pas tenté d'amener d'autres femmes dans notre lit, c'est surtout parce que je n'en voulais pas.

— Donc, ils coucheraient avec d'autres femmes si vous étiez d'accord ?

— Oui..., commençai-je avant de m'interrompre et de secouer la tête. Normalement, je ne parle pas de ma vie privée aux officiers de votre grade.

— C'est vrai : tu ne m'en as jamais raconté autant. J'adore, se réjouit Zerbrowski.

Je le regardai en fronçant les sourcils. Il leva les mains.

— C'est juste pour dire.

— Il suffit de mettre une fille au milieu, et ce n'est plus de l'homosexualité, pas vrai ? lança Brice, mais avec plus d'amertume qu'une discussion purement théorique n'en justifiait.

— Vous avez un problème de couple ? demandai-je.

Il baissa les yeux vers ses grandes mains.

— On peut dire ça, oui.

Zerbrowski émit un petit bruit. Je le foudroyai du regard.

— Crache le morceau avant de t'étrangler avec.

— J'essayais de t'imaginer hétéro flexible, c'est tout.

S'il était au courant pour Jade, il n'en finirait plus de me taquiner avec ça. Je secouai la tête.

— Tu dis des conneries. Tu ne penses plus à moi de cette façon depuis des années, si tant est que ce soit arrivé un jour. Tu as l'un des mariages les plus heureux que je connais.

— Merci de ne pas saboter ma réputation. Je suis le gros cochon du service.

Brice éclata de rire, et nous le regardâmes tous les deux.

— Je me disais que si la vie privée d'Anita ne vous dérangeait pas, avec un peu de chance, la mienne ne vous dérangerait pas non plus, et qu'Anita s'en foutrait complètement.

— Elle consiste en quoi, votre vie privée ? interrogea Zerbrowski. Vous avez tout un harem qui vous attend à la maison, vous aussi ?

Brice baissa la tête.

— J'aimerais bien.

— C'est plus dur que vous ne l'imaginez, de sortir avec autant de gens, lui assurai-je.

— Des ennuis au paradis ? railla Zerbrowski.

Je me rembrunis et soupirai.

— Disons juste que « Trop, c'est trop », ça peut aussi s'appliquer aux bonnes choses. En tout cas, c'est ce que je commence à comprendre.

Je m'attendais à ce que Zerbrowski me balance une vanne, mais il eut le bon goût de se taire. Je lui jetai un coup d'œil. Il était bizarrement sérieux.

— Quoi ? lançai-je sur un ton soupçonneux.

— Je ne t'ai jamais vue aussi heureuse que ces deux dernières années, Anita. Quoi que tu fasses, ça te réussit bien.

— Et... ?

— Et je n'aime pas que tu commences à douter.

— Ce n'est pas que je doute, Zerbrowski, c'est juste que... Un des nouveaux a paniqué en entendant parler des deux officiers tués à la télé. Comme s'il venait juste de comprendre à quel point mon boulot est dangereux.

— Je n'avais pas pensé à ça. Tu dois expliquer les contraintes de ton métier à chacun de tes petits amis. Ça me fatigue rien que d'y penser. C'est déjà assez dur rien qu'avec Katie.

Il ôta ses lunettes et se frotta les yeux. Il avait de petites rides que je n'avais pas remarquées tant qu'elles étaient planquées derrière ses verres correcteurs.

— Ouais, et je n'ai aucune envie d'avoir cette conversation avec le nouveau, soupirai-je.

— C'est compréhensible, déclara Brice.

Nous le regardâmes tous les deux, comme si nous avions oublié qu'il était dans la voiture avec nous. Ce qui ne nous ressemblait pas.

— Pourquoi on fait dans le sentimentalisme devant vous ?

— Aucune idée, mais merci.

— Merci de quoi ?

— De bien vouloir discuter de ça avec moi.

— Vous voulez quoi, au juste ? demanda Zerbrowski en remettant ses lunettes.

Chez les flics, le cynisme finit toujours par ressortir tôt ou tard. Brice sourit.

— Je suis gay, et toujours dans le placard.

Zerbrowski poussa un grognement surpris, puis se mit à rire. Brice et moi le regardâmes tous les deux d'un air peu amène.

— Oh, allez, quoi ! Arnet est à deux doigts de lui glisser sa culotte dans la main, et Millie du service technique se trouve toujours une bonne raison d'être au même endroit en même temps que lui. Toutes les nanas de la brigade en pincet pour lui, et il est gay. Avouez que c'est drôle.

— Pas toutes les nanas, corrigea Brice en me jetant un coup d'œil.
— Je n'ai rien contre vous, mais mon carnet de bal est déjà archiplein.

Il sourit.

— Si ce qu'on raconte est vrai, vous avez votre propre harem – ou l'équivalent pour une femme. Un *hisem* ? Mais surtout, je ne vous attire pas.

Je haussai les épaules.

— Désolée.

— Non, non, c'est une bonne chose !

— Attendez, intervint Zerbrowski. Vous vouliez dîner avec la seule femme de tout le département sur laquelle votre charme n'opère pas ?

Brice acquiesça.

Zerbrowski fronça les sourcils, puis se fendit d'un large sourire.

— Pardon, hein, vous êtes mignon comme tout, mais vous ne me plaisez pas non plus.

Brice gloussa.

— C'est bon à savoir.

— Votre orientation sexuelle n'influe pas sur votre travail, fis-je remarquer.

— Non, mais si on vient à savoir que je suis gay, ça risque de changer.

— Possible.

— Je préférerais sortir du placard quand je l'aurai décidé, plutôt que de me faire traîner au grand jour de force.

Aurais-je supporté autant si je n'avais pas Jade dans ma vie ? Peut-être. En l'état des choses, moi non plus, je ne m'étais pas encore montrée en public avec elle – en partie parce que je ne raffole ni du shopping ni des autres trucs de filles qu'elle voudrait qu'on fasse ensemble.

— C'est votre choix.

— Et puisqu'aucun de nous deux ne vous attire, ça n'a aucune importance pour nous, ajouta Zerbrowski.

— Merci, murmura Brice.

— Et maintenant ? lançai-je. Si vous vouliez dîner avec nous, ce n'était pas seulement pour nous avouer votre secret, non ?

— J'ai besoin de conseils pour tenir les nanas du boulot à distance sans les froisser. L'inspecteur Arnet se montre particulièrement opiniâtre.

Je soupirai.

— Si on doit parler de filles, il faut que je mange quelque chose.

Brice sourit.

— Ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire que j'ai déjà eu des problèmes avec Arnet, à l'époque où elle draguait un de mes petits amis, et que je ne parlerai pas de ça avant d'avoir l'estomac plein.

— Ça me va, acquiesça Brice.

Et Zerbrowski se contenta d'ouvrir sa portière.

Nous descendîmes de voiture et nous dirigeâmes vers les fenêtres éclairées du restaurant. Hétéro, gay ou quelque part entre les deux, peu importait : nous étions tous des flics qui voulaient manger un bout et tuer le temps jusqu'à une intervention. Je ferai à Brice un résumé de toute l'histoire Arnet/Nathaniel, puis on parlerait de sa vie privée. Du moment que ça m'évitait de raconter la mienne !

Chapitre 15

Zerbrowski me surprit en posant une salade au poulet grillé sur son plateau.

— Tu ne prends pas de burger ? demandai-je.

— J'ai fait vérifier mon cholestérol. Plus de burgers pour moi pendant un moment, répondit-il sur un ton lugubre.

— Et plus de fast-foods ?

Il secoua la tête. Je lui tapotai le dos.

— Désolée, mon pote.

— J'ai raté quelque chose ? lança Brice. Vous le consolez comme s'il avait perdu un membre de sa famille.

— Le jour où vous monterez dans sa bagnole, vous comprendrez. Il se nourrit presque exclusivement de burgers de fast-food, dont il balance le papier sur la banquette arrière.

— J'aurai quand même la place de m'asseoir ? gloussa Brice.

Je regardai Zerbrowski, qui haussa les épaules.

— Je peux toujours nettoyer.

— Je plaisantais, dit Brice en nous dévisageant tour à tour. Il y a tant d'emballages que ça ?

— Absolument.

— Non, mais c'est bon, je vais nettoyer. Sinon, l'odeur me donnera faim, soupira tristement Zerbrowski.

Comme l'heure du dîner était passée et qu'il était encore bien trop tôt pour le petit déjeuner, les tables libres ne manquaient pas. Ça tombait bien, parce qu'en tant que flics, nous sommes très difficiles sur le choix d'une place assise. Aucun de nous ne veut tourner le dos à la porte, ni aux fenêtres ou même au reste de la salle – pas question que des gens aillent et viennent dans notre dos. Certes, le risque que quelqu'un s'approche pour nous buter est maigre, mais maigre et inexistant, ce n'est pas la même chose. Dans la police, la paranoïa n'est pas le fruit d'un désordre psychologique, mais des dangers bien réels affrontés chaque jour. C'est un synonyme de survie. Donc... où allions-nous nous asseoir ?

Dans un coin, je repérai un box adossé à la cuisine, donc dépourvu de fenêtre, mais assez grand pour que quatre personnes puissent s'y installer et dégainer sans se gêner mutuellement. De plus, la ligne de vision était dégagée jusqu'à la porte d'entrée. Parfait.

Je me glissai sur la banquette en U entre les deux hommes. À ma place, Zerbrowski ou Brice se seraient retrouvés coincés, mais en cas de besoin, j'étais assez menue pour me faufiler sous la table et tirer dans les jambes de nos adversaires – puis dans leur poitrine ou dans leur tête une fois qu'ils se seraient écroulés, parce que c'est ce que font

la plupart des gens une fois qu'une balle leur a brisé un tibia. Oui, c'est ainsi que réfléchissent les flics, et tous ceux qui ne doivent leur survie qu'à leur flingue. On en parle rarement, mais on calcule tout pour maximiser nos chances de nous en tirer.

Une fois installés dans le box, nous nous répartîmes les assiettes et attaquâmes notre dîner avant d'entamer la discussion, parce que nous pourrions toujours parler dans la voiture alors que la plupart de nos plats seraient difficiles à emporter. Vous avez déjà essayé de manger une salade en conduisant ? Bon, évidemment, je n'avais pas commandé de salade mais un burger. Cela dit, je ne tenais pas spécialement à me foutre de la sauce partout.

— La viande rouge, c'est mauvais pour la santé, tu sais, dit Zerbrowski sur un ton de regret.

— Mon taux de cholestérol est dans la norme, répliquai-je en empilant plusieurs couches supplémentaires de légumes sur le steak.

— Le mien aussi, ajouta Brice en mordant dans son burger.

— Si tu comptais faire la gueule, tu aurais dû le dire quand on a passé la commande, Zerbrowski.

— Pourquoi ? Tu aurais pris une salade pour me tenir compagnie ?

— Non, mais j'aurais culpabilisé.

Je plantai mes dents dans le sandwich. Le steak était juteux et cuit à la perfection ; les légumes bien mûrs croquaient ou fondaient sous la dent. Je tentai de réprimer mon extase, mais je dus échouer, car Zerbrowski me regarda comme si je l'avais giflé.

Brice et moi dévorâmes dans un silence réjoui pendant quelques minutes, puis je m'essuyai la bouche et dis :

— Désolée, Zerbrowski, mais à la maison, je bouffe de la salade parce que c'est Nathaniel qui fait les menus. Quand je suis dehors, je mange ce dont j'ai envie.

— Nathaniel, c'est un des hommes avec lesquels vous vivez ? demanda Brice en avalant.

— C'est ça, acquiesçai-je avant de mordre de nouveau dans mon burger.

Zerbrowski m'adressa un regard peiné dont je ne tins aucun compte.

— Pourquoi c'est lui qui fait les menus ?

— Parce que c'est lui qui cuisine, soit en tant que chef, soit en tant que sous-chef d'un de mes autres petits amis.

— À vous écouter, on dirait un restaurant.

Je haussai les épaules.

— Ce sont les mecs qui en ont décidé ainsi. Celui qui gère la préparation d'un repas est le chef du jour, et les autres lui servent de sous-chefs. C'est leur système et ça fonctionne, donc, je laisse faire.

Puisque je ne cuisine pas, je ne me sens pas le droit de râler.

— C'est très raisonnable.

— Elle l'est généralement, intervint Zerbrowski en prenant une minuscule bouchée de salade et en mâchant d'un air presque dégoûté.

Il n'a que neuf ans de plus que moi. Devrai-je moi aussi renoncer aux burgers, un jour ? Évidemment, je suis toujours aussi mince qu'à l'époque de la fac, mais plus musclée – alors que Zerbrowski commence à faire du gras au niveau de la ceinture. Rien de dramatique, mais il a pris du poids. Et avec une femme et deux enfants, il a du mal à trouver le temps d'aller à la muscu. Les enfants compliquent tout ; par chance, je n'aurai probablement jamais à m'en soucier.

— La Terre à Anita, appela Zerbrowski.

Je clignai des yeux.

— Quoi ?

— Tu pensais très fort à quelque chose, juste à l'instant, dit-il d'un air soupçonneux. C'était quoi ?

— Rien.

— menteuse. Les femmes ne pensent jamais à rien.

— Quand tu dis que tu ne penses à rien, je te crois.

— Mais je suis un homme. J'ai réellement la tête vide.

Je le gratifiai d'un sourire exaspéré.

— Ça veut dire quoi, au juste ?

— Que je veux savoir à quoi tu pensais si fort tout à l'heure.

— Et moi, je ne veux pas te répondre.

Il grimaça.

— Tu vois que tu pensais à quelque chose !

Je fronçai les sourcils.

— Laisse tomber, d'accord ?

— Jamais.

— Elle est bonne, ta bouffe de lapin ?

— Ça, c'est un coup bas, Anita, protesta-t-il en touillant sa salade du bout de sa fourchette.

Il ne mangeait pas vraiment. C'est peut-être comme ça qu'on perd du poids quand on est au régime : tous les aliments permis sont si peu appétissants qu'en fin de compte, on ne mange rien.

Je mordis dans ma première frite. Elle était croquante, bien salée et délicieuse.

— Si vos amants sont tous des métamorphes, pourquoi mangent-ils de la bouffe de lapin ? demanda Brice.

— Alors qu'ils devraient plutôt manger les lapins eux-mêmes, c'est ça ? répliquai-je sur un ton cinglant.

— Je vous ai vexée ?

Je réfléchis.

— Désolée, je suis juste de mauvais poil. Pour répondre à votre question, la plupart d'entre eux sont danseurs exotiques, et manger trop de viande peut faire gonfler votre estomac. Quand vous êtes payé pour vous déshabiller, vous devez garder la ligne.

— Ça aussi, c'est très raisonnable.

— Vous semblez surpris.

— Si tu avais écouté, Brice disait tout à l'heure que tu as la réputation d'être excessive.

Je dévisageai notre nouveau collègue.

— C'est vrai ?

— Les autres flics racontent que vous avez un sale caractère et que vous leur cassez souvent les couilles, répondit-il en me regardant bien en face.

Zerbrowski ricana et faillit s'étrangler avec sa salade. Je fronçai les sourcils.

— Quand quelqu'un n'est pas d'accord avec moi, je ne cède pas pour lui faire plaisir. Si ça leur casse les couilles, tant pis.

— Ils sont jaloux qu'une petite nana soit meilleure qu'eux, articula Zerbrowski quand il eut cessé de s'étouffer.

— « Une petite nana » ?

— Ose me dire le contraire.

Je voulus protester, mais renonçai.

— Qu'est-ce que ça peut bien foutre que je culmine à moins d'un mètre soixante ?

Brice éclata de rire. Je tournai mon attention vers lui, et il leva les mains comme pour se défendre.

— Hé, ce n'est pas à moi que votre taille pose un problème !

— Soit. On n'était pas censés discuter de vous plutôt que de moi ? Il acquiesça.

— Si. Alors, comment je peux décourager Arnet sans la foutre en rogne ?

— Je ne suis pas sûre que ce soit possible.

— Pourquoi vous dites ça ?

— Je vivais déjà avec Nathaniel, mais je n'en avais encore parlé à personne au boulot. Arnet l'a rencontré deux ou trois fois. Croyant qu'on était juste amis, elle s'est mise à le draguer et elle s'est sentie humiliée quand elle a découvert la vérité. Elle m'en a voulu de l'avoir fait passer pour une idiote en ne disant rien.

— Nathaniel est un léopard-garou, c'est ça ?

Je dévisageai Brice d'un regard dur.

— Comment vous le savez ?

— Il est sur le site Internet du *Plaisirs Coupables*, qui indique la forme animale de tous les stripteaseurs – je veux dire, de tous les danseurs métamorphes.

— Pourquoi vous vous êtes renseigné sur mes petits amis ?

— Parce que je peux faire passer ça pour de la recherche, faire croire que je me renseigne sur la faune locale sans que personne ne se demande pourquoi je mate des stripteaseurs.

Un instant, cela me fit bizarre de penser que le marshal Brice avait pu baver sur la photo de Nathaniel, de Jason ou de Jean-Claude. Parce que c'était un mec ? Je ne crois pas. Mais il bossait avec moi, et on n'est pas censés convoiter les partenaires des collègues – ou du moins, on n'est pas censés montrer à nos collègues qu'on convoite leur partenaire. Ça ne se fait pas, point.

— Logique, concédai-je pourtant.

Brice sourit.

— Je pensais que ça vous ferait flipper que j'aie maté vos mecs.

— Bah, je sais bien qu'ils sont bandants. Ce qui m'énervait, ce serait que vous vous renseigniez sur eux dans l'idée d'avoir à les chasser un jour.

Il parut sincèrement choqué.

— Jamais je ne ferais ça à un autre flic.

— Jessica Arnet ne se gênerait pas, elle. Elle m'a pratiquement dit qu'un jour, Jean-Claude pétera les plombs et qu'il faudra bien l'arrêter.

— Non ? s'exclama Zerbrowski, l'air tout aussi sincèrement choqué.

— Elle a menacé votre petit ami ? s'étrangla Brice.

J'acquiesçai. Tout à coup, j'avais beaucoup moins faim.

— Qu'est-ce qu'elle a dit, exactement ? interrogea Zerbrowski.

— Que Jean-Claude était juste un monstre bien roulé, et que sans lui, Nathaniel serait libre de mener sa propre vie.

— Avec ces mots-là ?

— Ouais.

— Quand ?

— Il y a trois jours.

— Pourquoi tu ne m'en as pas parlé ?

— Je me demandais si je devais régler ça toute seule avec Arnet ou s'il valait mieux faire remonter le long de la chaîne hiérarchique.

— Et ?

— Et je pense qu'elle est allée trop loin, cette fois. Elle s'est rendue au club plusieurs soirs où Nathaniel travaillait. Elle lui a dit qu'elle était prête à le tirer de mes griffes et de celles de Jean-Claude. Elle m'avait déjà dit la même chose il y a plus d'un an, presque deux, mais je pensais qu'elle était passée à autre chose depuis lors. (Je regardai Brice.) Je n'ai rien contre vous, hein, mais si Arnet pouvait faire une fixation sur vous plutôt que sur mon petit ami, je la laisserais vous manger tout cru.

— Super. Merci beaucoup, Blake.

Si je lui avais dit dès le départ que je sortais avec Nathaniel, est-ce qu'elle lui aurait foutu la paix ? À l'époque, j'étais gênée de vivre avec deux hommes, et je me donnais beaucoup de mal pour ne pas tomber amoureuse de Nathaniel. J'étais vraiment dans le déni complet.

— Vous êtes vraiment incapable d'accepter les choses qui vous rendent heureuse sans les disséquer à mort, hein ? grimaça Brice.

— Si vous saviez...

Zerbrowski éclata de rire.

— Moi, je sais. Personne n'est plus doué que toi pour foutre le bordel dans sa propre vie amoureuse.

Je le foudroyai du regard, mais il avait l'air réellement compatissant et un peu inquiet pour moi. Du coup, je soupirai et me contentai de tripoter mes frites qui étaient en train de refroidir.

— Tu ne protestes pas ? s'étonna Zerbrowski.

Je secouai la tête.

— À quoi bon ? C'est la vérité.

Il se leva, se pencha par-dessus la table et voulut me toucher le front. Je me rejetai en arrière.

— Qu'est-ce que tu fous ? grognai-je en repoussant sa main.

— Je vérifie si tu n'as pas de fièvre. Tu viens de céder sans discuter. Tu dois être malade.

Cette fois, je le foudroyai du regard pour de bon. Un large sourire fendit son visage.

— Ça, c'est l'Anita grincheuse que je connais. Je me doutais que tu devais être quelque part là-dedans.

Je tentai de réprimer mon sourire et échouai.

— Va te faire foutre et laisse-moi être de mauvais poil une minute ou deux.

— Je suis ton partenaire. Je suis censé veiller à ce que tu gardes le moral pour rester l'éléphant le plus redoutable dans le magasin de porcelaine. Tu adores faire tomber des trucs des étagères, et tu te fous de savoir ce que deviendront les morceaux. Tu aimes jouer les dures à cuire et prendre les gens à rebrousse-poil. Moi, je m'efforce de les caresser dans le bon sens.

— À t'écouter, je suis une grosse brute.

— Non, ça, jamais.

— Vous êtes vraiment à la hauteur de votre réputation ? s'enquit Brice.

Je braquai sur lui mes grands yeux bruns.

— Oui.

— Je vous accuserais bien de vous vanter, mais si la moitié de ce que j'ai entendu est vrai...

— Je ne sais pas ce que vous avez entendu.

— Que vous avez le plus grand nombre d'exécutions à votre actif dans tout le service.

— Vrai.

— Que vous êtes atteinte par une sorte de super lycanthropie qui vous rend plus forte, plus rapide, plus difficile à blesser et impossible à tuer, mais que vous ne vous transformez pas.

— Vrai, sauf pour le « impossible à tuer », sur lequel je ne parierais pas ma vie.

— Que vous êtes une vampire vivante.

Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas quoi répondre à ça. Je ne bois pas le sang des vivants, si c'est ce que vous voulez dire.

— Et le sang des morts ?

Zerbrowski et moi dévisageâmes Brice.

— Vous êtes sérieux ? m'écriai-je.

Il acquiesça.

— D'après la rumeur, vous vous nourrissez des vampires de la même façon qu'ils se nourrissent de nous.

Je secouai la tête.

— Faux.

— Que vous êtes une sorte de succube et que vous vous nourrissez de sexe avec les vampires.

— Celle-là, je ne l'avais pas encore entendue.

Ce qui n'était pas un mensonge : j'avais déjà entendu dire que je me nourrissais de sexe, mais pas que mes « victimes » étaient exclusivement des vampires. Je m'efforce de ne jamais admettre en public que je me nourris réellement de sexe, grâce à l'ardeur que Jean-Claude partage avec moi et qui est le don particulier de tous les descendants de Belle Morte.

— J'en déduis que c'est également faux.

Je demeurai impassible, parce que je me doutais que la question finirait par arriver sur le tapis et que la rumeur était vraie à un détail près – en réalité, je peux me nourrir de sexe avec n'importe quel partenaire.

— Je commence à m'ennuyer. Balancez-moi toute la liste d'un coup, ça ira plus vite.

— Que votre capacité à relever les zombies vous donne une ascendance sur tous les morts-vivants, vampires y compris. Qu'en étant une métamorphe qui ne se transforme pas, vous bénéficiez des avantages de la lycanthropie sans les inconvénients. Que la raison pour laquelle vous nous surpassez tous, c'est qu'aucun véritable humain ne pourrait être aussi bon que vous ne l'êtes.

— Je perçois comme un thème, lançai-je à Zerbrowski.

— Arrête.

— Je suis plus douée pour tuer les monstres parce que je suis l'un d'eux, c'est ça ?

— Je n'ai jamais dit ça, se défendit Brice.

— Mais c'est ce que disent les autres marshals, pas vrai ?

Il haussa les épaules d'un air gêné.

— Certains de ceux qui disent ça sont jaloux de mon taux de réussite, et les autres sont juste jaloux tout court, comme Arnet.

— Certains ont peur, Blake.

— Peur de moi, dis-je en repoussant mon assiette.

Cette fois, je n'avais plus faim du tout.

— Pas de vous : de devenir comme vous. Ils craignent que le seul moyen d'être aussi bons que vous soit de devenir comme vous.

— Autrement dit, de devenir un monstre.

— Vous étiez sur l'affaire pendant laquelle le marshal Laila Karlton a attrapé la lycanthropie.

— Oui.

C'était la première chasse au vampire de Laila, et ça aurait pu être sa dernière. Elle a survécu à une attaque de loup-garou, mais non sans devenir l'un d'eux.

— Elle s'est battue pour garder son boulot, et elle a réussi. C'est le premier officier métamorphe qui ne se fait pas virer.

— Je suis le premier officier qui ne s'est pas fait virer après un test de lycanthropie positif.

— Mais vous ne vous transformez pas.

— Ça a sans doute joué, oui.

— Certains disent que vous avez encouragé Karlton à ne pas se laisser faire.

— Ça aurait pu arriver à n'importe lequel d'entre nous, Brice.

— C'est justement pour ça qu'elle a conservé son insigne. La hiérarchie craint qu'un tribunal ne lui donne raison si elle se décide à attaquer en justice. Pour le moment, elle fait du travail de bureau, mais si on la laisse retourner sur le terrain, ça ouvrira la voie aux gens qui sont déjà des métamorphes et qui aimeraient entrer dans la police quand même.

J'acquiesçai.

— C'est une très bonne nouvelle. Je connais d'anciens flics et d'anciens militaires qui n'ont quitté le service que parce qu'ils avaient été attaqués en mission et que ça leur a valu d'être immédiatement réformés pour raisons médicales.

Brice me dévisagea, puis reporta son attention sur Zerrowski.

— Vous accepteriez d'être le partenaire de quelqu'un qui se transforme complètement ?

— Si c'était Anita, bien sûr.

Brice baissa les yeux vers son assiette, dans laquelle il ne restait pas grand-chose. Comme beaucoup de flics, il mangeait si vite qu'on aurait dit qu'il aspirait sa nourriture.

— Vous êtes si bonne que ça, Blake ?

Je jetai un coup d'œil à Zerbrowski. Il me fit un geste discret, comme celui d'une ouvreuse qui guide les gens vers leur siège. « Dis-lui », semblait-il m'encourager. Mais que voulait-il que je dise à Brice, exactement ? La vérité ? Un mensonge ? Quelque chose entre les deux ?

— Je suis un bon flic, du moment qu'on ne m'oblige pas à suivre les instructions au pied de la lettre.

Zerbrowski se marra dans son verre d'eau. Je ne me donnai pas la peine de le fusiller du regard.

— Mais quand il s'agit de tuer... c'est l'une des choses que je fais le mieux. Je suis très, très douée pour ça.

— Venant de n'importe qui d'autre, je dirais que c'est de la vantardise, mais ce n'est pas de la vantardise si c'est vrai, grimaça Brice.

— Elle ne se vante pas, promet Zerbrowski.

Nous échangeâmes un de ces longs regards dont les hommes sont si friands et qui mystifient la plupart des femmes, un regard qui disait tout ce qu'il y avait à dire sur les longues heures passées à travailler ensemble, sur l'amitié développée au fil du temps, sur la confiance née du fait que chacun de nous tenait la vie de l'autre dans ses mains. Une fois, j'ai littéralement empêché les organes internes de Zerbrowski de se barrer après qu'un sorcier non-wiccan métamorphosé l'ait éventré. Quand vous en êtes à ce stade-là, le mot « amis » ne suffit plus ; un regard, en revanche, peut tout contenir.

— Dans ce cas, je veux que ce soit vous qui m'appreniez à chasser les monstres, pas Kirkland, déclara Brice.

— Vous pourrez nous accompagner de temps en temps, offris-je.

— Pourquoi pas ? Plus on est de fous..., grimaça Zerbrowski.

— Maintenant, comment je fais pour qu'Arnet me lâche les basques ?

Je secouai la tête.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— De toute ma vie, je n'ai compris qu'une seule femme, et elle a eu la bonté de m'épouser pour que je n'aie plus jamais besoin d'en comprendre une autre, ajouta Zerbrowski.

Brice acquiesça.

— Je vois. (Puis il eut ce sourire asymétrique plein de charme, qui s'élargit au point de nous montrer ses dents blanches et parfaites – une vraie pub pour l'hygiène dentaire. Il était étrangement parfait dans le genre ordinaire.) Très bien, je vais sortir avec Arnet, ce qui

devrait détourner son attention de vous et de vos hommes.

— Mais du coup, elle risque de ne plus vous lâcher du tout, objectai-je. Ce n'était pas justement ce que vous tentiez d'éviter ?

Brice haussa les épaules.

— Je sortirai avec elle et avec deux ou trois autres. Je peux m'en tirer comme ça pendant quelques mois ; d'habitude, c'est le temps qu'il me faut pour être muté dans un autre État. Mais avec un peu de chance, Arnet deviendra assez jalouse pour que je doive jurer de ne plus jamais sortir avec quelqu'un du boulot, et ce sera sa faute, pas la mienne.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, concédai-je.

— Et peut-être que ça lui fera oublier votre Nathaniel et le reste de vos mecs.

— En gros, vous vous sacrifiez pour le reste de l'équipe ?

De nouveau, il me gratifia de son sourire éblouissant.

— Vous savez que votre charme ne fonctionne pas sur moi, hein ?

Son sourire se flétrit légèrement sur les bords : autrement dit, Brice était tout à fait conscient de l'effet qu'il produisait sur la plupart des femmes.

— Désolé. À l'avenir, j'éviterai de le gaspiller avec vous.

Cela me fit sourire, et Zerbrowski secoua la tête.

— Vous ne pouvez pas vous empêcher de flirter avec les femmes, pas vrai ?

— J'aime bien ça. C'est agréable, et du coup, personne n'imagine ce qui m'intéresse réellement.

— Bref, c'est une façon de vous planquer, résumai-je.

— Exact, admit-il.

— C'est épuisant de dissimuler qui vous êtes et qui vous aimez, dis-je doucement.

Il baissa les yeux vers ses mains posées sur la table.

— Ouais, dit-il simplement, toute trace de sourire envolée. J'ignore ce qui me poussa à le faire, mais je tendis la main et la posai sur la sienne. Elle était beaucoup trop petite pour la recouvrir entièrement, mais du coup, Brice leva un regard triste vers moi.

— Je sais ce que c'est de devoir cacher qui on aime, dis-je.

Ce qui me valut un sourire plus doux, plus « réel ». Brice retourna sa main pour agripper la mienne. Ce fut le moment que choisirent l'inspecteur Jessica Arnet et la plupart des autres nanas du boulot pour entrer dans le restaurant. Bien entendu, la première chose qu'elles virent, ce fut Brice et moi main dans la main.

Jamais je n'avais regretté si ardemment qu'aucun obstacle ne s'interpose entre moi et une porte. Brice me vit me décomposer et, sans tourner la tête, chuchota :

— C'est Arnet, pas vrai ?

— Oui.

— Si je sors avec vous, plus personne ne me draguera.

— Si vous tentez de m'utiliser comme alibi, vous le regretterez, dis-je en remuant à peine les lèvres.

Brice pressa ma main une dernière fois avant de la lâcher pour se tourner en souriant vers les femmes qui s'approchaient de nous. Leurs expressions allaient du mépris glacial (chez les officiers de terrain) à la colère brûlante (chez les employées de bureau). Le temps d'arriver au grade d'inspecteur, tous les flics ont appris à dissimuler leurs émotions.

J'avais du mal à déchiffrer celle d'Arnet, mais elle ne me disait rien qui vaille. Son visage triangulaire, joli et délicat la plupart du temps, s'était durci comme pour faire ressortir sa structure osseuse, et jamais je ne lui avais vu un regard aussi noir. Les yeux sombres s'assombrissent sous le coup de la colère, tandis que les yeux clairs ont tendance à pâlir encore davantage.

Les autres femmes s'étaient arrêtées derrière Arnet tel un chœur grec prêt à clamer son mécontentement.

— Vous sortez aussi avec le marshal Brice, maintenant ?

— Non, répondis-je.

Brice se leva. Il était en train de gaspiller son merveilleux sourire sur elles, je le savais. Les autres femmes le regardèrent comme si le soleil venait de paraître entre les nuages, et que c'était un soleil dont elles auraient bien fait leur quatre heures. Arnet, elle, continua à me toiser d'un air glacial.

— Je demandais juste au marshal Blake et à l'inspecteur Zerbrowski lesquelles d'entre vous étaient déjà prises. Une fois, j'ai eu des problèmes au boulot à cause d'une collègue sublime qui avait négligé de mentionner qu'elle était fiancée. Je ne braconne pas sur les terres d'autrui.

— Pourquoi avoir demandé ça à Anita ?

— Je voulais l'opinion d'une femme, parce quelles remarquent mieux ce genre de choses que les hommes, et je voulais qu'il s'agisse d'une femme à laquelle je ne m'intéressais pas, pour éviter tout conflit d'intérêts.

Enfin, Arnet tourna la tête vers lui.

— Elle vous a dit d'éviter certaines d'entre nous ?

— Non, elle m'a dit que vous étiez toutes libres et charmantes.

Elle reporta son attention sur moi.

— Vous ne lui avez jamais dit que j'étais charmante, pas vrai ?

— Non, mais à votre place, j'évitais de m'en prendre à une autre femme devant le célibataire séduisant auquel je m'intéresse. J'aurais peur qu'il ne trouve pas ça spécialement attirant.

Mon argument dut faire mouche, car Arnet cligna des yeux et

regarda Brice la contourner pour engager la conversation avec certaines des autres femmes. Celles-ci se laissèrent flatter et le flattèrent en retour. Arnet observa la scène un moment comme si elle cherchait vainement un moyen de se joindre à la conversation, puis Brice se tourna vers elle et lui sourit.

— Je me demandais si vous me feriez l'honneur d'être la première à sortir avec moi ici à St. Louis, inspecteur Arnet ?

— J'en serais ravie, répondit-elle sur un ton pas particulièrement délirant de joie.

Je ne voyais plus son visage, mais j'aurais parié qu'elle ne lui faisait pas les mêmes yeux de merlan frit que les autres.

— Commençons par coffrer ces méchants : ensuite, on réglera les détails, suggéra Brice.

Arnet lui donna son numéro de portable ; il lui prit la main et la baisa sans avoir l'air ridicule. Le seul autre homme de ma connaissance capable de réussir un tel tour de force, c'est Jean-Claude, mais il a plus de six cents ans, et il est né à une époque où le baisemain était autrement plus populaire qu'aujourd'hui. La plupart des hommes de maintenant ne savent pas faire.

— Profitez bien de votre repas, mesdames. On se revoit au QG.

Zerbrowski et moi en déduisîmes que le moment était venu de nous retirer, et nous nous levâmes pour suivre Brice. Comme je passais devant elle, Arnet me saisit le bras. Je réprimai une forte envie de la repousser brutalement. Sur un ton dur, elle chuchota :

— Ne touchez pas à celui-là, Blake.

— Je serais ravie de vous le laisser, répondis-je en continuant à marcher.

Arnet avait le choix entre me lâcher et serrer plus fort. Elle me lâcha. Zerbrowski et Brice, qui s'étaient arrêtés pour m'attendre, nous regardaient. Je rejoignis Zerbrowski et nous suivîmes Brice entre les tables.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? demanda Zerbrowski lorsque nous fûmes sur le parking.

— Elle veut que je me tienne à distance de Brice.

Je me dirigeai vers ma Jeep et les deux hommes m'emboîtèrent le pas.

— J'espère ne pas avoir aggravé vos problèmes relationnels avec Arnet, lança Brice.

— On verra.

J'appuyai sur le bouton de déverrouillage automatique de mon porte-clés, puis inspirai une grande bouffée de l'air frais de cette fin de printemps et la relâchai lentement.

— Je suis désolé, Blake, me dit Brice par-dessus le toit de la voiture. Je ne voulais pas vous causer d'ennuis.

Je m'installai derrière le volant. Zerbrowski était déjà dans le siège passager, ceinture bouclée, prêt à partir. Brice monta à l'arrière.

— Vous allez devoir sortir avec elle. C'est une punition suffisante, répondis-je.

— En début de soirée, j'essayais d'éviter Arnet, et maintenant, j'ai un rencard avec elle. Comment j'en suis arrivé là ? se lamenta Brice.

— Bienvenue dans ma vie. Sauf que moi, c'est avec des mecs, généralement.

— Que voulez-vous dire ?

Je reculai lentement. Une autre voiture était en train de libérer sa place derrière nous et je ne voulais pas qu'elle me tamponne.

— La plupart de mes petits amis sont des hommes avec lesquels je ne voulais pas sortir au début. Je me suis débattue comme un beau diable avant de tomber amoureuse de ceux auxquels je tiens le plus.

— Vraiment ? s'étonna Brice.

— Vraiment, répondîmes Zerbrowski et moi, en chœur. Nous nous entre-regardâmes et grimaçâmes tous les deux.

— Zerbrowski vous l'a dit tout à l'heure : avant, je détestais être amoureuse.

— Pourquoi ? voulut savoir Brice.

Je dépassai le conducteur débile qui bouchait à moitié l'allée, visiblement incapable de décider s'il se garait ou s'en allait.

— Je ne sais pas trop. Par peur de perdre le contrôle et d'être blessée ?

— Moi, j'adore être amoureux, affirma Brice.

— Moi, j'adore être amoureux de Katie, déclara Zerbrowski.

Souriant, je m'insérai dans la circulation plutôt sporadique à St. Louis, en cette heure tardive.

— J'adore être amoureuse des gens dont je suis amoureuse en ce moment.

— Ils sont si nombreux que vous ne pouvez pas en réciter la liste ? demanda Brice.

— Non : parce qu'honnêtement, je ne suis pas amoureuse de tous les hommes avec lesquels je vis, mais je préfère ne pas donner de noms pour ne blesser personne.

— On ne dira rien, promit Zerbrowski.

— Moi non plus, répliquai-je.

— Comment se fait-il que vous viviez avec des hommes dont vous n'êtes pas amoureuse ? interrogea Brice.

— On ne se connaît pas assez bien pour que je vous réponde.

— Désolé. Zerbrowski est au courant, lui ?

— Il ne m'a rien demandé.

Zerbrowski me tendit le poing sur le côté et je le touchai doucement avec le mien. On se connaît depuis des années, et tout

cumulé, il ne m'a pas posé autant de questions que Brice en une seule soirée. S'il était toujours aussi indiscret, Brice ne resterait pas longtemps dans le top 10 des gens avec qui j'aime traîner. Ma vie est peut-être bizarre, mais elle tourne bien et elle me rend heureuse. Je ne dois d'explication à personne, et surtout pas à un marshal tout neuf qui vient juste de débarquer en ville.

Je prenais conscience que j'ignorais beaucoup de choses au sujet d'Arnet et d'un tas d'autres gens avec lesquels je bossais – mais je pouvais toujours y remédier. Brice cherchait-il juste à se montrer amical, ou allait-il à la pêche aux renseignements ? L'aveu de son homosexualité m'avait fait baisser la plupart de mes défenses – et pareil pour Zerbrowski. Et s'il nous avait menti ?

Étais-je trop soupçonneuse ? Peut-être. Mais tant que je n'aurais pas vu Brice au lit avec un autre homme, je ne pourrais pas savoir si c'était à moi ou à Arnet qu'il avait menti. La seule chose dont j'étais certaine, c'est qu'il mentait à quelqu'un.

Chapitre 16

Le téléphone de Zerbrowski sonna. Un morceau de country nasillard comme on n'en fait plus emplît l'habitable de la Jeep. Miséricordieusement, Zerbrowski décrocha très vite.

— Salut, Dolph, lança-t-il.

Brice et moi l'écoutâmes dire : « Une prise d'otages ? » La moitié du reste de sa conversation se résuma à quelques « Mmh », plusieurs « Putain » et un « Les SWAT sont en route ».

— D'accord, donne-moi l'adresse.

Il la répéta tout haut pour moi, et sans poser de questions, je cherchai une rue perpendiculaire pour faire demi-tour. Si Dolph et Zerbrowski voulaient qu'on se rende sur une scène de crime, ils devaient avoir une bonne raison.

Zerbrowski raccrocha et dit :

— Le plus vite sera le mieux.

J'actionnai l'interrupteur sous le tableau de bord et mon gyrophare troua la nuit. Je l'ai fait installer récemment, et la plupart du temps, j'oublie qu'il est là. Ça me fait bizarre d'en avoir un. J'ai aussi une sirène dont je ne raffole pas franchement et que je ne me résoudrais à allumer que si Zerbrowski insistait ou si les autres bagnoles ne s'écartaient pas assez vite pour me laisser passer.

— Pourquoi on nous appelle sur une prise d'otages ? interrogea Brice.

— Parce que des vampires ou des métamorphes doivent être impliqués, devinai-je.

— Oui, mais pas seulement. Keith Bores est l'un des vampires que Shelby nous a donnés tout à l'heure. Transformé si récemment qu'il a encore une ex-femme, une adresse connue et deux gamins de moins de dix ans, révéla Zerbrowski.

— C'est chez eux qu'on va ? demandai-je.

— Oui.

— Bores est mort depuis combien de temps ?

— Moins de deux ans.

— Tant mieux.

— Pourquoi, « tant mieux » ? voulut savoir Brice.

— Parce qu'en règle générale, plus les vampires sont jeunes, moins ils sont puissants.

— En règle générale, ça veut dire : pas toujours ?

— Non, pas toujours. Je connais un vampire vieux de près de mille ans qui ne deviendra jamais un Maître vampire si longtemps que se prolonge son existence, et à l'inverse, d'autres qui atteignent le niveau de pouvoir nécessaire au bout d'un siècle seulement.

— Qu'est-ce qui fait la différence ?

— La volonté, la personnalité, la chance... Personne ne sait exactement.

Je repartis dans la bonne direction.

— Tous les vampires qu'on cherche sont avec Bores ? demanda Brice.

— Non, on dirait qu'il est seul avec sa famille, répondit Zerbrowski. Son ex-femme a demandé le divorce pour violences domestiques et elle a une ordonnance restrictive contre lui.

— Il s'est tenu loin d'elle jusqu'ici ? m'enquis-je.

— On dirait.

— Merde !

— Quoi ? dit Brice.

— Bores n'a plus rien à perdre, maintenant. Il sait qu'il est recherché pour le meurtre des deux officiers, ce qui signifie pas de procès, pas d'avocat et pas de jugement – juste une exécution sommaire par l'un d'entre nous. Et comme nous ne pouvons pas le tuer plus d'une fois, il se sent libre de massacrer son ex-femme. Il va mourir, de toute façon.

— Du coup, il se dit qu'il va emmener son ex avec lui, résuma Zerbrowski.

— Ouais.

— Les autres vampires disparus ont-ils aussi un casier judiciaire ou des antécédents de violence ? Keith Bores n'a plus rien à perdre, mais eux non plus, fit remarquer Brice.

Zerbrowski et moi échangeâmes un regard consterné, puis il rappela Dolph. Je me mis à prier. *Seigneur, faites que les autres n'aient pas eu la même idée.* Parce que si tel était le cas, ils risquaient de choisir des personnes différentes à tuer, à prendre en otage, à torturer, ou toute autre horreur qu'ils rêvaient de faire jusque-là et dont ils s'abstenaient par peur de la loi. À présent, ils n'avaient plus nulle part où aller et rien ne pouvait plus les sauver. Une fois qu'il a tué un humain, un vampire est un mort en sursis de plus d'une façon.

Chapitre 17

Je me garai dans la zone de préparation, qui se trouve toujours à plusieurs pâtés de maisons du lieu de l'intervention, et m'équipai en attendant qu'on me briefe. Brice et moi étions à l'arrière de la Jeep lorsque Hill nous rejoignit en courant à petites foulées.

— Blake, dès que vous êtes en tenue, je vous emmène.

— Et moi ? demanda Brice.

Hill lui jeta à peine un coup d'œil.

— On connaît Blake et on sait de quoi elle est capable. On a une place pour elle. Vous, on ne vous connaît pas.

Dans une situation moins tendue, Hill se serait montré plus amical, mais nous étions au milieu d'une urgence. Il n'avait pas le temps de ménager Brice.

— Ne faites pas attention, Brice, lui recommanda Zerbrowski. Les beaux gosses sont toujours pour elle.

Brice fronça les sourcils mais ne dit rien.

— Briefez-moi, réclamai-je en attachant les lanières de mon gilet pare-balles et en vérifiant qu'elles étaient assez serrées pour que les armes que j'allais accrocher par-dessus restent très exactement où je les avais mises plutôt que de glisser ne serait-ce que de deux ou trois centimètres sur le côté.

— Keith Bores, trente ans au moment de sa transformation, il y a deux ans. Il a pris son ex-femme et ses enfants en otage. Il dit qu'il va la tuer – que puisqu'il y a un mandat d'exécution sur sa tête, il n'a plus rien à perdre. C'est vrai ?

— Oui. Parlez-moi des otages.

— Emily Bores, vingt-six ans, enceinte de cinq mois. Son docteur dit que si elle est choquée, qu'on la secoue ou qu'on la fait tomber par terre, elle risque de perdre le bébé.

— Et merde, marmonnai-je en continuant à m'équiper.

Dans ce genre de circonstances, il vous semble toujours que vous avez trop de flingues, trop de munitions et trop de couteaux. Mais plus tard, vous risquez d'en avoir besoin.

— C'est l'enfant de Bores ? interrogea Brice.

Hill et moi le regardâmes tous les deux, puis je me concentrai de nouveau sur ce que j'étais en train de faire tandis que Hill répondait :

— On s'en fout.

— Si c'est le sien, il hésitera davantage à blesser son ex, insista Brice.

— C'est l'enfant du second mari. Et peu importe.

— Mais...

— La ferme, Brice, ordonnai-je.

Et à sa décharge, il se tut.

— Un garçon de sept ans, une fille de cinq, et un petit chien, énuméra Hill. Tout le monde est dans la cuisine à l'arrière de la maison. Il a fait fermer les rideaux par la femme.

— Donc, vous opérez en aveugle, hormis l'infrarouge, résumai-je.

— Ouais, et il ne s'est pas nourri, donc on ne le voit pas bien.

— Vous avez besoin de moi pour le repérer.

— C'est ça.

— Le repérer ? répéta Brice. Comment ? Blake ne peut pas y voir mieux que l'infrarouge !

— Plus tard, les explications, aboyai-je. (Je me tournai vers Hill.) Est-ce qu'il utilise ses pouvoirs vampiriques pour contrôler les otages ?

— On dirait que non. On entend parfois la femme pousser de petits cris et les gamins pleurer. Ils ont l'air conscients de ce qui leur arrive, et pas franchement consentants.

— Tant mieux. S'ils ne sont pas de son côté, ils ne s'interposeront pas. Par contre, abattre Bores devant son ex et ses enfants risque de les traumatiser. La femme pourrait perdre son bébé, et les gamins ne jamais s'en remettre, sur le plan psychologique.

— Ce sera notre dernier recours.

— Pourquoi il ne les contrôle pas avec son esprit ou ses yeux ? voulut savoir Brice.

Oui, je lui avais dit de la fermer, mais ce n'était pas la réponse la plus diplomatique à faire, aussi expliquai-je tout en serrant mes dernières lanières :

— Ça ne fonctionne pas automatiquement, et les émotions extrêmes peuvent immuniser un humain contre la manipulation mentale. Son ex doit le craindre et le haïr. Et c'est un nouveau-né. Il ne peut pas contrôler la situation.

— Mais...

— Assez. Je suis prête, Hill. On peut y aller.

Hill ne posa pas de questions : il partait du principe que j'avais bien tout ce qu'il me fallait, et il me faisait confiance. Il s'élança le long de la rue à petites foulées. Je le suivis sans difficulté. Chacun de nous portait entre dix et vingt kilos de matos – le poids exact dépend du type d'intervention, de la vitesse à laquelle vous devez pouvoir vous déplacer et de dizaines d'autres critères. Hill me jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, sourit et accéléra.

Voilà pourquoi c'était lui qu'on m'avait envoyé. Tous les SWAT sont en très bonne forme, mais Hill est exceptionnellement athlétique, et il court non pas juste pour faire de l'exercice, mais pour améliorer son endurance. Vu mon gabarit, si j'avais été une humaine ordinaire, je n'aurais pas pu le suivre même en passant ma vie à m'entraîner. Mais je ne suis pas une humaine ordinaire. Je fais partie des monstres,

et j'ai des métamorphes pour partenaires de jogging. Hill est bon, mais c'est un humain ordinaire.

Mon pouls et mon rythme cardiaque avaient à peine augmenté. Nous filions côte à côte dans la rue dont les gyrophares et les projecteurs de la police trouaient l'obscurité, et si je devais forcer un peu, c'était uniquement parce que Hill avait des jambes plus longues que les miennes.

Il pénétra dans le premier jardin et je tournai avec lui, me fiant aux détails minuscules qui trahissaient ses prochains mouvements – de la même façon qu'un lion poursuit une gazelle dans la plaine ou qu'un combattant anticipe le coup de poing qui va fuser vers sa tête. C'était plus dur de courir dans l'herbe que sur le bitume, mais malgré mes talons qui s'enfonçaient dans le sol, je ne me laissai pas distancer.

Une lumière brillait dans le premier jardin, mais ceux des maisons voisines étaient plongés dans le noir. Hill sauta par-dessus la palissade en prenant appui sur un seul bras. Je dus utiliser les deux, mais il me resta bien assez de souffle pour lancer :

— Frimeur.

Hill eut un rire grave, presque grondant. Ce n'était pas une bête qui affleurait la surface de son être, mais une simple poussée de testostérone. Il avait le corps bourré d'hormones mâles et d'adrénaline, et il pouvait enfin le pousser physiquement, dépenser une partie de l'énergie accumulée en prévision de telles circonstances. La lycanthropie et le sexe ne sont pas les deux seules choses qui peuvent faire baisser une voix de tonalité.

Nous franchîmes ensemble la palissade suivante et toutes celles d'après, laissant les lumières derrière nous tandis que nous nous enfoncions dans une obscurité de plus en plus épaisse. Je faisais confiance à Hill : s'il avait décidé que c'était la meilleure approche, il avait sans doute raison ; s'il y avait des obstacles, il les connaissait probablement ; et en cas de surprise, nous serions capables de gérer. Je faisais confiance au reste des SWAT pour avoir évacué toutes les maisons qui devaient l'être. Je faisais confiance à chacun de mes collègues pour avoir fini son boulot avant mon arrivée, et pour ne me laisser à faire que le mien.

Chapitre 18

Hill et moi arrivâmes derrière la maison qu'occupaient Bores et ses otages, le poul battant avec force et le corps trempé de sueur.

Sutton et Hermès nous attendaient, dissimulés dans les buissons et l'obscurité. Je ne les vis pas, mais je sentis l'huile du putain de gros flingue de Sutton. Il avait apporté son Barrett calibre 50, idéal pour stopper une charge de rhinocéros, un éléphant fou et tout type de créature surnaturelle que des balles pouvaient blesser. Moi, je n'aurais pas osé m'en servir dans un quartier aussi résidentiel, parce que quand une balle aussi énorme manque sa cible, elle poursuit sur sa trajectoire jusqu'à ce qu'elle rencontre quelque chose.

Le calibre 50, c'est suffisant pour éclater la poitrine d'un vampire ou d'un métamorphe, et pour pulvériser toute la moitié supérieure du corps d'un humain ordinaire. Que Sutton ait apporté ce flingue-là en disait long sur sa confiance en ses propres capacités, et sur la confiance que son partenaire avait en lui.

Il avait déjà monté le Barrett sur son trépied pour ne pas avoir à tenir le canon long d'un mètre quatre-vingts. Il était à genoux sur son sac de transport ouvert et déployé sur le sol. Le matériau était assez épais et assez solide pour que Sutton n'ait pas à se soucier des brindilles, des cailloux ou d'éventuels éclats de verre. C'était comme une couverture de pique-nique, sans le panier rempli de bonnes choses.

Hermès avait dû se frotter une articulation avec du liniment – un genou, sans doute, car la source de l'odeur légère mais piquante se situait plus bas que son bras. Aurais-je humé l'huile du flingue de Sutton ou la pommade d'Hermès si Hill ne m'avait pas prévenue que les snipers étaient déjà en position ? Pas sûr. Peut-être pas.

Hill et moi nous accroupîmes près d'eux entre les arbres qui séparaient le jardin de la maison d'Emily Bores et celui de la maison voisine. Tous deux étaient plongés dans le noir – l'obscurité la plus épaisse à laquelle j'aie jamais été confrontée dans un lotissement. Un instant, je me demandai si les SWAT avaient aidé les lampadaires à s'éteindre, mais peu importait, au fond. Entre la nuit et les broussailles, nous étions aussi bien planqués que dans un sous-bois profond. Même si le vampire regardait par la fenêtre, il ne nous verrait pas. Ce n'était pas de ses yeux que nous devons nous préoccuper.

Mon épaule touchait presque celle de Hill ; rien d'étonnant, donc, à ce que j'entende son poul battre dans sa gorge. Je tentai d'écouter les corps de Sutton et d'Hermès, et j'eus l'impression de percevoir le vampire comme une tache de chaleur dans l'obscurité. Je sentais sa

présence, mais là encore, en eût-il été de même si je n'avais pas su qu'il était là ? J'espérais que non, parce que le vrai problème des créatures surnaturelles, c'est qu'elles possèdent des perceptions différentes de celles des humains – et largement supérieures.

La voix de Lincoln me chuchota à l'oreille :

— Les gamins et le chien sont en train de sortir.

— C'est la cible qui a décidé de relâcher le chien, ou ce sont les gamins qui ont insisté pour l'emmener ? demanda Sutton à voix basse.

— C'est la cible qui a décidé.

— Merde, jurèrent Sutton et Hermès en chœur.

— Crotte, lâcha plus modérément Hill.

— C'est quoi, le problème ? m'enquis-je.

— Ou bien il les a fait sortir pour que les gamins ne le voient pas buter leur mère, ou bien il ne voulait pas que le chien le morde, expliqua Hill.

— Dans les deux cas, ce n'est pas bon signe, ajouta Sutton.

— Localisez-le pour nous, Blake, réclama Hermès.

Sans discuter, je scrutai le mur de la maison et diminuai l'intensité de mon contrôle. Autrefois, je disais que je baissais mes boucliers métaphysiques ; en fait, je peux les maintenir en place pour qu'ils me protègent et frapper à travers eux – de la même façon qu'un guerrier peut très bien combiner l'usage d'un bouclier et celui d'une épée. Et ce fut exactement ce que je tentai de faire avec ma nécromancie : m'en servir pour repérer Keith Bores, mais sans m'ouvrir pour éviter que ce dernier ne perçoive ma présence.

C'est très récemment que j'ai appris à utiliser mon pouvoir tout en me dissimulant aux morts-vivants dans un lieu donné. Avant ça, chaque fois que je faisais appel à mes dons psychiques, je flamboyais comme un feu de joie. Ce qui pouvait toujours déconcentrer mes adversaires ou fournir une diversion, et qui n'avait pas trop d'importance si j'étais certaine de réussir à les neutraliser. Mais ma nouvelle discrétion est fort utile dans le cadre d'une enquête policière.

Je me projetai vers le vampire qui nous préoccupait. Là encore, j'ai toujours pu percevoir et manipuler les morts-vivants en général, mais depuis quelque temps, je parviens à « viser » spécifiquement ceux qui ne sont pas liés à moi. Cela dit, ça reste plus difficile qu'avec ceux qui le sont.

Je me projetai donc vers la maison d'Emily Bores, et si idiot que ça puisse paraître, tendre une main devant moi m'aida à viser – comme si mon index était, non pas le canon d'un flingue avec lequel je voudrais tirer, mais une aide visuelle qui me permettait de me concentrer sur les signaux de mon esprit plutôt que sur ceux envoyés par mes yeux.

Je perçus un vampire à l'intérieur de la maison, mais comme je

ne l'avais jamais rencontré, je n'aurais pas pu jurer que c'était bien celui que nous recherchions – je devais me fier à ce que me disaient mes collègues, et au fait que le lieutenant Lincoln venait juste de lui parler au téléphone. Je devais croire que nos informations étaient bonnes, parce que même si ce n'était pas moi qui allais presser la détente, le mandat d'exécution portait mon nom, et c'était ma présence ici, en tant que marshal fédéral de la branche surnaturelle, qui donnait le feu vert aux SWAT pour abattre Keith Bores.

Parce que j'étais là et munie d'un mandat, aucune enquête ne serait ouverte sur la mort du vampire. Sutton pouvait lui tirer dessus et le tuer sans perdre une seule minute à discuter avec les gens des Affaires Internes. Les snipers adorent bosser avec moi parce que ça n'entraîne jamais aucune paperasse.

Je ne voyais pas vraiment le vampire. Je le sentais, non pas comme si je le touchais avec ma main, mais comme si je le touchais avec mon esprit – comme si mes pensées étaient des doigts que je pouvais refermer sur lui pour percevoir ses contours.

— Il fait les cent pas, chuchotai-je.

Je fermai les yeux pour ne pas me laisser distraire par la vision de mes yeux. Peu importait à quoi ressemblait le mur de la maison ; peu importait que je discerne une faible lumière sur un côté. Ce qui importait se trouvait à l'intérieur. Ce qui importait, mes yeux physiques ne pouvaient pas le voir.

— Il est rapide ? interrogea Sutton.

— Très.

Je n'eus pas conscience que je bougeais ma main au rythme des allées et venues de Keith Bores jusqu'à ce que Hill demande :

— C'est sa vitesse ?

Je me figeai, ouvris les yeux et jetai un regard de biais à Hill.

— Je suppose.

— Hermès, localise-moi la femme, réclama Sutton.

Hermès leva des jumelles un peu trop massives pour être des jumelles ordinaires.

— Elle est par terre, assise dos aux placards – un mur serait plus plat que ça.

— Parfait, répondit Sutton.

Déjà, sa voix devenait atone et plus grave tandis qu'il se coulait dans l'état d'esprit nécessaire pour tirer. Il était allongé sur le tapis de sol que formait son sac de transport déplié, pelotonné contre son flingue si énorme qu'un trépied devait en soutenir partiellement le poids. Sutton était sur le point d'envoyer une balle de calibre 50 à travers un mur et dans une cible mouvante, et il ne devait pas seulement toucher la cible en question, mais la neutraliser du premier coup. La dernière chose que nous voulions, c'était un vampire blessé

enfermé avec un otage, ou même un vampire blessé jaillissant de la maison pour se jeter sur nous.

Nous n'étions pas certains que même le Barrett suffirait à abattre Keith Bores dans ces conditions, et c'était justement pour ça que Sutton avait reçu la permission d'utiliser un flingue aussi énorme en premier lieu. Ça ne nous était encore jamais arrivé, mais d'autres unités basées dans d'autres villes avaient vu des vampires et des métamorphes continuer à leur foncer dessus après s'être pris des balles d'un calibre inférieur à 50. Dans les cas les plus cauchemardesques, il leur manquait déjà la moitié de la poitrine – mais pas la bonne moitié, celle qui contenait leur cœur. Sutton devait faire exploser le cœur ou la tête de Keith Bores du premier coup : pas seulement l'endommager, mais le ou la détruire. C'était le seul moyen sûr.

La voix de Lincoln résonna de nouveau dans nos oreillettes.

— Les gars disent que la cible a une arme de poing. Je répète : le vampire a une arme de poing.

— Putain, jura Hermès.

— Blake, appela Sutton.

Je tentai de me projeter prudemment, mais le flingue changeait la donne. Jusque-là, je pensais que Keith Bores devrait s'approcher de son ex-femme pour lui faire du mal ; maintenant, je savais qu'il pouvait la tuer à distance. Et merde. La poussée d'adrénaline diminua encore l'intensité de mes boucliers, mais elle m'aida à mieux percevoir le vampire. Tout avantage a un prix.

— Il ralentit et se retourne, rapportai-je à voix basse.

Si le vampire avait été plus vieux et plus puissant, il aurait peut-être senti mon pouvoir le toucher, l'observer, mais il était soit trop faible, soit trop agité pour percevoir autre chose que ses propres émotions.

— Vers où ? interrogea Sutton d'une voix étranglée par la concentration.

Je pointai la direction du doigt. Je ne pouvais pas expliquer comment je savais dans quelle direction il était tourné, mais j'en étais absolument certaine.

— Vers la femme, fit remarquer Hermès.

— Il la vise ? s'enquit Sutton.

— Je ne peux pas vous le dire, mais il ne bouge plus. Il se tient complètement immobile.

— Donnez-moi un point précis, Blake.

Je rouvris les yeux. C'était la partie la plus difficile. Je devais utiliser des repères visuels concrets pour indiquer ce que je percevais avec mon esprit. Luttant pour conserver mon impression mentale, je scrutai le flanc de la maison et dis :

— Le bord de la fenêtre, à un mètre cinquante sur ma droite.

— Je vise, annonça Sutton.

Le mur était en bardeaux blancs ; il avait besoin d'indications précises. Je lui décrivis une tache décolorée, ajoutant :

— Sa tête est dans l'alignement.

— Je ne la vois pas. La nuit, je ne distingue pas les couleurs aussi bien que vous, Blake.

La voix de Sutton perdait son calme ; j'entendais l'adrénaline lui étrangler les cordes vocales. Ce n'était pas bon du tout.

— La femme a levé les mains comme si elle cherchait à repousser quelque chose, rapporta Hermès. Que fait le vampire, Blake ?

— Je crois qu'il s'est rapproché d'elle.

— Vous croyez ? demanda Hill.

— Ce n'est pas comme voir avec des yeux, bordel.

Je me projetai davantage vers Keith Bores, comme si je me tenais au bord d'une corniche métaphysique et que ce dont j'avais besoin se trouvait juste hors de ma portée – alors, je tendis la main et me penchai un peu en avant, mais sans réussir à l'atteindre. J'étirai mon bras le plus loin possible, et... De la colère. Non, de la rage. Une rage brûlante, pareille à un brasier rouge flamboyant qui emplît mon esprit l'espace d'une seconde. C'était le vampire. Je percevais ses émotions.

— Seigneur, il est tellement furieux...

— Blake, donnez-moi quelque chose ! s'impacienta Sutton.

Je n'avais pas de repères à lui indiquer. Si j'avais pu toucher Keith Bores, peut-être serais-je parvenue à absorber sa colère comme je l'avais fait avec Billings, mais à distance, j'en étais incapable. Alors, je fis la seule chose qui me vint à l'esprit : je baissai mes boucliers et appelai le vampire.

J'étais toujours debout sur cette corniche métaphysique, et la chose qui se trouvait hors de ma portée était si importante que je me penchai trop vers l'avant – et quand on se penche trop vers l'avant, on tombe. Je ne m'étais pas autorisée à baisser mes boucliers de la sorte depuis des mois.

J'appelai le vampire avec ma nécromancie, et je le sentis se tourner vers moi. Il était trop jeune, trop faible. Mes pouvoirs fonctionnent sur des morts-vivants âgés de plusieurs millénaires. Keith Bores n'avait aucune chance de me résister. Parce que je voulais qu'il me voie, il se tourna vers moi et me regarda. Autrefois, les vampires tuaient les nécromanciens à vue, et non sans une bonne raison, parce que nous exerçons sur eux une attirance irrésistible.

— Il est tourné vers nous, rapportai-je, mais je ne pourrai pas le maintenir éternellement dans cette position.

— Donnez-le-moi, Blake, réclama Sutton.

— Localisez-le au laser, ordonna Hill.

Je me concentrai si fort sur le vampire qu'il me fallut une seconde

pour piger de quoi il parlait. Bien sûr ! J'avais une visée laser sur mon fusil d'assaut. Je baissai les yeux vers l'arme comme si elle venait d'apparaître dans mes mains.

— Vous pouvez le faire en restant concentrée sur le vampire ? interrogea Hill.

Bonne question. Je sentis Keith Bores se débattre un peu comme je partageais mon attention entre lui, sur le plan métaphysique, et mon flingue, dans la réalité.

— On va voir. Si je le perds et qu'il recommence à se déplacer, je le saurai.

Mais viser pour Sutton n'était pas aussi simple que pointer le vampire avec mon flingue alors que j'étais debout et lui allongé par terre. Pour que ce soit vraiment utile, je devais me trouver dans la même position que lui.

Hill en arriva à la même conclusion que moi.

— Vous êtes assez petite et lui assez costaud. Allongez-vous sur lui, et visez le long de son canon, suggéra-t-il.

C'était la meilleure idée dont nous disposions. Alors, je me couchai sur l'autre officier. Je tentai de ne pas perdre contact avec le vampire, mais comme je devais bouger, ma concentration diminua, et il se débattit de plus belle. Sa rage, que j'aurais pu dévorer si je l'avais touché pour de vrai, agissait comme un levier pour l'arracher à mon emprise métaphysique. Je luttai pour partager également mon attention entre lui et les mouvements de mon corps, et pour ne rien lâcher d'un côté ni de l'autre.

Sutton était tellement grand que l'essentiel de mon corps reposait sur la moitié supérieure du sien, mais même ainsi, je n'arrivais pas à obtenir l'angle nécessaire pour viser le long du canon du Barrett.

— Je n'arriverai pas à verrouiller mon tir tant que vous serez sur moi, me prévint Sutton.

— Et je n'arrive pas non plus à viser dans cette position, dis-je.

Le vampire se débattait de plus en plus fort. Je me concentrai davantage sur lui, et il se calma, mais je ne parviendrais pas à l'immobiliser ainsi pendant très longtemps. Soudain, j'eus une idée – une bonne.

— Dites à la femme d'essayer de sortir de la pièce pendant que je retiens le vampire. On ne sera peut-être pas forcés de tirer pour la sauver.

Sans perdre de temps à discuter, Hill parla dans son micro. Quelques instants plus tard, Hermès rapporta :

— Elle est debout et en mouvement.

La rage du vampire flamboya comme si on avait jeté de l'essence dessus.

— Arrêtez, ordonnai-je. Arrêtez tout. Il ne veut pas qu'elle sorte.

Il réussira à se libérer avant qu'elle soit dehors.

Nous en revenions à notre idée originale.

— Asseyez-vous, suggéra Hill.

Je tentai de me mettre à califourchon sur la taille de Sutton, mais j'étais trop petite pour atteindre le canon de son flingue avec le mien. Je finis à demi agenouillée dans ses reins et penchée par-dessus sa tête.

— Essayez de mettre moins de poids sur mes épaules si vous pouvez, réclama-t-il.

Cela demandait que je calcule mon équilibre au millimètre près, que je sente sa chaleur corporelle et le rythme de son pouls au-dessous de moi, mais sans le toucher trop pour ne pas interférer avec son tir – bousiller sa précision de sniper qui réclamait tant de concentration. Soigneusement, je fis glisser mon fusil d'assaut le long de son Barrett, mais sans le coller au canon à cause des morceaux qui dépassaient en dessous.

Le vampire avait presque réussi à se libérer. Je luttai pour le contenir, et mon flingue toucha le Barrett.

— Ne faites pas ça, protesta Sutton d'une voix étranglée.

— Désolée, marmonnai-je.

De nouveau, j'appelai le vampire, propulsant mon pouvoir à travers lui telle une lance. Je le sentis tituber, mais je sus également que je devrais le relâcher avant de pouvoir passer à la suite. Et merde.

Je le frappai encore une fois avec ma nécromancie, de sorte qu'il dut se rattraper aux placards de la cuisine. Dans la brève seconde où il lutta pour reprendre son équilibre, je me penchai par-dessus l'épaule de Sutton, mariaï mon flingue au Barrett aussi étroitement que possible et visai l'endroit où je savais que se trouvait la tête du vampire.

Le point lumineux vert de Sutton suivit mon point lumineux rouge comme si nous nous livrions à une partie de chat perché sur le mur de la maison. Je bloquai ma visée laser et murmurai :

— Là.

Le point de Sutton recouvrit le mien. Je retins mon souffle et forçai mon corps à s'immobiliser complètement tandis que l'autre officier faisait de même sous moi. Et dans l'instant où nous nous concentrions sur les deux points superposés, le vampire s'arracha à mon emprise.

Sutton tira, et le recul le secoua assez brutalement pour me faire glisser sur le côté. Dressée sur les genoux, je pointai mon fusil d'assaut vers la maison et découvris un trou étonnamment petit au milieu des bardeaux blancs.

À l'intérieur, une femme se mit à hurler.

— On l'a eu ? demanda Hill en criant presque.

— Blake, appela Sutton.

Je me projetai vers le vampire et... ne trouvai rien.

— Il est mort. Kaput. Fini.

Et ils me crurent sur parole. Ils annoncèrent que la voie était dégagée, et le reste de l'unité s'engouffra dans la maison sans réclamer d'autre confirmation que celle fournie par mes capacités psychiques.

Il y a, à St. Louis et ailleurs, des tas d'officiers de police qui doutent de moi et de l'étendue de mes pouvoirs, mais ce n'est pas le cas de cette équipe. Sutton, Hermès et Hill avaient suffisamment confiance en moi pour envoyer leurs hommes dans une maison occupée par un vampire renégat juste parce que je leur avais certifié qu'il ne constituait plus une menace.

À la radio, j'entendis les autres SWAT inspecter la maison pièce par pièce en criant « Dégagé » au fur et à mesure de leurs déplacements. Hill traversa le jardin, flingue à l'épaule. Je l'imitai parce que pendant ce genre d'opération, vous ne devez pas lâcher vos équipiers d'une semelle. Si l'un fait quelque chose, les autres doivent suivre le mouvement sans hésiter.

Sutton et Hermès fermèrent la marche parce qu'ils avaient pris le temps d'emballer le Barrett. Tous les quatre, nous nous dirigeâmes vers la maison, les sens en alerte et prêts à tirer.

— Maison sécurisée. Otage récupéré. Suspect abattu, rapporta quelqu'un à la radio.

Il n'y avait pas d'autres méchants sur les lieux. L'ex-femme enceinte fut conduite vers l'ambulance qui l'attendait dans la rue. Le vampire ne lui ferait plus jamais de mal. C'était une bonne soirée.

Chapitre 19

L'aube baignait le monde d'une douce lumière dorée lorsque je pris enfin le chemin du retour. Avant de monter en voiture, j'avais envoyé un texto pour prévenir Micah et Nathaniel que j'arrivais. Le premier m'avait répondu « Bisous » en toutes lettres, et « Je mets le café à chauffer ». J'avais renvoyé des bisous et je m'étais mise en route.

La sonnerie de Micah résonna soudain dans l'habitacle de ma Jeep. Je pus répondre sans m'arrêter grâce à ma nouvelle oreillette Bluetooth qui me donne l'impression d'être à la pointe de la technologie.

— Coucou, mon Nimir-Raj. Je suis là d'ici à une demi-heure environ.

— Bonjour, ma Nimir-Ra.

Dans la voix de Micah, j'entendis son sourire et le bonheur qu'il avait à employer un pronom possessif en s'adressant à moi.

— Vous devriez encore être au lit, lui reprochai-je gentiment. J'ai envoyé des textos au lieu d'appeler pour ne pas vous réveiller.

Je roulais sur la vieille route 21. Les premières lueurs du jour filtraient entre les arbres aux feuilles encore vert tendre en cette fin de printemps, mais déjà légèrement teintées de jaune et d'or. Cela me fit penser à un poème.

— « Le premier vert de la Nature est l'or », dis-je à voix haute, trop fatiguée pour me contenter de le penser.

— Quoi ?

— C'est un poème. « Le premier vert de la Nature est l'or, sa couleur la plus ardue à conserver. Sa première feuille est une fleur, mais qui ne vit que pour une heure. » Et j'ai oublié le reste.

— Moi, je m'en souviens. « Puis la feuille succède à la feuille. Ainsi l'Éden sombra-t-il dans la douleur ; ainsi l'aube s'efface-t-elle devant le jour. Rien de doré en ce monde ne peut subsister. »

— Comment se fait-il que tu connaisses ?

— Robert Frost était le poète préféré de mon père. Il le citait très souvent.

— Je croyais que ton père était shérif.

— En effet. Il l'est peut-être toujours, d'ailleurs.

— Un shérif qui aime la poésie et qui arrive à en placer dans ses conversations de tous les jours. La classe.

— Hé, c'est toi qui as commencé, me rappela Micah d'une voix douce – et de nouveau, je perçus un contentement palpable dans sa voix.

— C'est vrai. (J'hésitai.) Tu sais, tu n'as plus de raison de rester à

l'écart de ta famille.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il sur un ton instantanément soupçonneux.

Et merde. J'aurais dû la fermer, mais je voulais lui en parler depuis des mois, et...

— Tu as coupé les ponts avec eux parce que Chimère utilisait la famille des autres lycanthropes sous sa coupe pour faire pression sur eux. Mais il est mort depuis belle lurette.

— Tu l'as tué pour moi, dit Micah d'une voix basse mais toujours sans joie.

Je pris une grande inspiration, la relâchai et continuai sur ma lancée. À défaut d'autre chose, je suis du genre opiniâtre.

— Et après ça, tu as voulu t'assurer que tu serais en sécurité à St. Louis.

— Et après ça, la Mère de Toutes Ténèbres a essayé de tous nous bouffer, ajouta Micah.

— Mais elle n'est plus là, maintenant. Il ne reste plus personne pour faire du mal à ta famille si tu montres que tu tiens à eux.

— Il y aura toujours de nouveaux méchants, Anita. C'est toi-même qui me l'as appris.

Cela me rendit profondément triste.

— Je déteste que ce soit moi qui t'en aie fait prendre conscience.

— Ce n'est pas seulement toi, tempéra Micah.

— Mais tu aimes ta famille. Je vois bien qu'elle te manque. Si je ne vois pas la mienne, c'est parce que je ne m'entends pas avec ma belle-mère et ma demi-sœur.

— Je contacterai mes parents quand tu nous auras emmenés rendre visite aux tiens.

— « Nous » ?

— Oui. Anita, je t'aime, mais qui présenterais-tu à ton père ? Nathaniel ou moi ? Nous deux ? Tous tes petits amis ?

— Je n'avais pas l'intention de rentrer à la maison prochainement.

— Non, mais si tu le faisais, qui emmènerais-tu ?

— Pas de vampire, déjà. Grand-maman Blake est un peu cinglée. Elle péterait les plombs devant Jean-Claude.

— Qui, alors ?

— Nathaniel et toi, je pense.

— Et moi ? Qui j'emmènerais ?

Je soupirai en regrettant d'avoir abordé le sujet en premier lieu. J'étais trop crevée pour ce genre de conversation.

— Tu ne veux pas présenter Nathaniel à ta famille, c'est ça ?

— Si je rentre à la maison, ça ne peut être qu'avec vous deux. Nous vivons à trois depuis le début, et ça fait déjà deux ans. Deux

années géniales qui ne l'auraient pas été autant sans Nathaniel.

— Il fait partie de notre couple... notre ménage à trois, notre trio, peu importe comment on appelle ça, acquiesçai-je.

— Exactement. Donc, je ne peux pas rentrer à la maison sans vous deux.

— Mais tu n'as pas envie de le faire, c'est ça ?

— Je ne sais pas trop comment mes parents réagiraient si je leur amenais un autre homme, surtout après les choses horribles que j'ai dû leur dire pour convaincre Chimère que je n'en avais rien à foutre d'eux.

Malgré la lumière grandissante et le vert vif des arbres, je commençais à me sentir légèrement déprimée.

— Je vous aime, Nathaniel et toi, dis-je.

— Moi aussi.

Micah dit à Nathaniel qu'il l'aime aussi souvent qu'il me le dit, à moi. Mais pour la première fois, je me demandai s'il nous aimait de la même façon. M'aimait-il davantage parce que je suis une fille et qu'il est hétéro ? D'accord : techniquement, vu qu'il couche avec Nathaniel, il est hétéro flexible, mais ça revient au même.

Je sais que Nathaniel est amoureux de Micah autant que de moi, mais jamais je n'avais encore demandé à mon Nimir-Raj autrefois si hétéro comment il vivait le fait d'avoir un partenaire masculin. Avait-il déjà présenté Nathaniel comme son petit ami ? Non. Il l'avait embrassé en public, mais... Tout ça était trop perturbant à la fin d'une nuit blanche. Il ne me restait pas assez d'énergie pour appréhender la situation dans toute sa complexité.

Finalement, je dis :

— J'ai juste envie de rentrer à la maison et de me blottir contre vous deux pour faire un câlin.

Micah garda le silence un moment.

— Tu n'insistes pas ? Tu ne me forces pas à vous jurer un amour éternel à tous les deux, ou quelque chose du genre ?

Il semblait surpris. Et franchement, je l'étais aussi, même si je me gardai bien de le lui avouer.

— Non, je n'en ai pas l'intention.

Micah rit.

— Tu es si fatiguée que ça ?

— Quelqu'un que je considérais comme mon ami autrefois m'a traitée de monstre ce soir, et des gens sont morts, des flics, et... je veux juste rentrer à la maison, me coucher entre vous deux, me noyer dans la sensation de vos mains sur moi et dormir.

— Ça m'a l'air d'un excellent programme, acquiesça Micah avec soulagement, comme s'il avait craint que je ne continue à l'asticoter.

— Tant mieux.

— Mais je préfère te prévenir que Sin est debout et très agité, ajouta Micah. Tu vas devoir lui parler avant de pouvoir faire quoi que ce soit d'autre.

J'essayai de ne pas me fâcher.

— Cynric savait comment je gagnais ma vie. Il m'a rencontrée dans le cadre de mon boulot de marshal.

— Mais il n'avait encore jamais entendu un journaliste annoncer qu'une fusillade à laquelle tu avais pris part avait fait deux victimes dans les rangs de la police. C'est très dur les premières fois, et il est terriblement jeune.

— Il a dix-huit ans, répliquai-je, sur la défensive.

— Je ne dis pas qu'il est trop jeune pour... sortir avec toi. Je dis qu'il est trop jeune pour ne pas flipper un peu à l'idée que tu aies pu te faire tailler en pièces par une bande de vampires nouveau-nés.

— Ce n'est pas « sortir » que tu avais en tête, pas vrai ? aboyai-je sans pouvoir m'en empêcher.

— Tout à l'heure, tu n'as pas voulu insister au sujet d'une rencontre entre Nathaniel et mes parents.

— Oui, et... ? demandai-je, méfiante.

— Je fais la même chose vis-à-vis de la culpabilité que tu nourris parce que tu partages ton lit avec quelqu'un d'aussi jeune. Tu ne voulais pas lier Sin à toi, pas plus que je n'avais l'intention de former un ménage à trois avec Nathaniel et toi. Parfois, les choses se produisent sans qu'on les ait prévues, mais ça ne signifie pas qu'elles sont négatives pour autant.

Je soupirai.

— Tu as raison. Je culpabilise à propos de Sin – Dieu, que je déteste ce surnom.

— Il s'appelle Cynric, et il ne veut pas du diminutif de Rick.

— Je sais. Mais si je pouvais, je le renverrais chez lui.

— Tu peux le renvoyer, Anita. C'est ton tigre bleu à appeler. Il t'obéira quoi que tu lui ordonnes.

Je dus me concentrer sur un virage serré entre les arbres baignés de lumière comme si, l'espace d'une seconde, j'avais complètement oublié la route. Micah avait réussi à me surprendre, encore une fois.

— Si mes souvenirs sont exacts, tu fais partie des gens qui m'ont dit que ce serait cruel de renvoyer Sin.

— Oui. Mais le fait que je désapprouverais ne signifie nullement que tu ne peux pas le faire.

Je réfléchis à la façon dont Micah avait tourné sa phrase. Sous-entendait-il que si, poussée par la culpabilité, je me comportais de façon stupide vis-à-vis du plus jeune de mes amants, il se sentirait libre d'en faire autant vis-à-vis de son seul partenaire masculin ? Peut-être que je réfléchissais trop – mais Micah a tendance à trop réfléchir

lui aussi, donc, peut-être que je réfléchissais juste assez. Seigneur, c'était trop compliqué pour moi.

— Pouce, dis-je.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Micah sur un ton prudent, voire méfiant.

— Pas de questions trop sensibles qui risqueraient de foutre le bordel dans notre vie ce soir, d'accord ?

Je l'entendis presque sourire à l'autre bout du fil.

— Bonne idée, Anita. Très bonne idée.

Lui aussi semblait fatigué, et je percutai tout à coup : pendant que je chassais les méchants, il avait passé la nuit coincé à la maison, obligé de calmer un tigre-garou adolescent et de jouer les rochers dans la tempête pour Nathaniel et tous mes autres petits amis stressés par mon boulot.

— Merci, Micah.

— De quoi ?

— Merci d'être toi, d'être là, d'être mon petit ami et de partager ma vie.

— De rien. Je ne voudrais être nulle part ailleurs, et avec personne d'autre.

— Malgré les dangers et les embrouilles de la politique surnaturelle ?

— C'est moi qui t'ai entraînée dans la politique surnaturelle quand on s'est rencontrés.

— Je baignais déjà dedans avant ton arrivée.

— Peut-être, mais je suis doué pour ça, et tu m'aides à devenir meilleur.

— Je pourrais te dire que c'est l'inverse, mais d'accord.

— Dépêche-toi de rentrer.

— C'est ce que je fais.

— Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime.

Nous fîmes le coup des amoureux dont aucun ne veut raccrocher le premier, mais je finis par me sentir idiot et par couper la communication.

J'aime Micah et Nathaniel. On fonctionne bien en tant que « couple » – mieux que n'importe laquelle des autres relations que j'aie jamais eue. Pour être honnête, Micah et Nathaniel améliorent mes autres relations en cours. Micah donne son sang à Jean-Claude et l'a inscrit sur la courte liste des hommes avec lesquels il accepte d'être nu dans un lit, même si seul Nathaniel a le droit de franchir certaines barrières. Nathaniel est l'exception de Micah de la même façon que Jade est devenue la mienne.

Il y a un an, jamais je n'aurais imaginé que ma vie ressemblerait à

ça aujourd'hui, mais comme Micah venait de le dire, les choses qu'on n'avait pas prévues ne sont pas forcément négatives. Elles sont, c'est tout. Et l'une de ces choses imprévues, c'était la présence d'un tigre-garou de dix-huit ans qui flippait pour la première fois à cause de mon boulot – qui allait m'accuser de risquer ma vie sans penser à ce que ça pouvait lui faire.

Je n'avais pas hâte de devoir le rassurer, parce que Micah avait raison : Cynric me pose un sacré problème. Son surnom seul (Sin, franchement...) suffit à me rappeler pourquoi. Je le vois toujours comme un gamin, et pourtant, je couche avec lui. D'une certaine façon, je le considère donc comme un homme, mais... il est si jeune !

Et ce n'est pas seulement une question d'années, mais d'expérience. Cynric a mené une existence très protégée avant de me rencontrer. Il n'avait pas vécu grand-chose jusqu'à ce que je le dépucelle. Et, oui, à ce moment-là, nous étions tous sous l'emprise mentale de la plus redoutables de toutes les vampires. Marmée Noire cherchait à m'occuper pendant qu'elle complotait. Mais peu importe à qui la faute : j'ai quand même dépucelé Cynric durant une orgie métaphysique. Ça m'embarrasse encore d'y penser – alors que je ne me souviens pratiquement de rien ce soir-là. Un peu comme si j'avais été ivre morte et qu'il ne me restait que quelques bribes de souvenirs par-ci par-là.

J'ai été la première partenaire de Cynric, et je déteste ça. Non : je me sens coupable, parce que je ne suis pas amoureuse de lui. Il vit avec nous depuis presque un an, et je ne suis toujours pas amoureuse de lui. Je l'aime bien, et je couche avec lui assez souvent, mais je ne suis pas amoureuse de lui. Il ne compte pas autant pour moi (et de loin !) que certains des autres hommes de ma vie. Beaucoup d'entre eux sont mieux placés que Cynric au hit-parade de mon affection, et c'est pour ça que je culpabilise.

Tel le chevalier blanc, j'avais déboulé dans sa vie pour le sauver et lui faire connaître toutes ses premières fois ; autrement dit, j'étais censée m'éloigner avec lui au galop dans le soleil couchant, pour qu'on vive heureux jusqu'à ce que la mort nous sépare. Je l'avais déjà fait une fois avec Nathaniel, et ça avait très bien tourné. Quoi que... à bien y réfléchir, j'avais lutté de toutes mes forces pour ne pas tomber amoureuse de Nathaniel non plus. Je culpabilisais vis-à-vis de lui pour d'autres raisons, mais je culpabilisais quand même. Et j'avais également essayé de ne pas tomber amoureuse de Jean-Claude.

J'avais presque atteint la maison. Mince alors. Était-ce un comportement systématique chez moi ? Non. J'avais aimé Richard dès le début ou presque, et Micah aussi. Deux hommes sur... combien ? Beaucoup trop. Et merde. Je n'aurais pas dû envisager la situation sous cet angle, parce que je me sentais plus coupable et plus stupide

que jamais.

Cynric n'était-il qu'un numéro de plus sur la longue liste des hommes que je ne voulais pas aimer, mais pour qui je finirais par craquer comme j'avais craqué pour Nathaniel et pour Jean-Claude ? Merde, merde, merde, merde. Moi et mes réflexions idiotes ! Une fois de plus, j'aurais mieux fait de m'abstenir.

Chapitre 20

Je descendis de la Jeep, qui se trouvait en seconde position dans la file des véhicules stationnés devant le garage déjà plein. Quand nous sommes tous à la maison et que les gardes du corps sont venus avec leur propre bagnole, ça en fait un sacré paquet. Les gardes essaient de se regrouper et de changer de voiture le plus souvent possible pour que personne ne puisse, en nous surveillant de l'extérieur, deviner combien de personnes – et lesquelles – nous protègent à un moment donné, mais quand même.

Je perçus un mouvement sur le côté de la maison et, l'espace d'un instant, mon regard croisa celui de Bram. Il a la peau d'un noir presque parfait, mais sous sa forme de léopard, il est tacheté. Tous les autres léopards-garous de St. Louis ont la peau blanche sous leur forme humaine mais se changent en panthère noire. Intriguée, j'ai demandé pourquoi, et on m'a répondu que la couleur de la forme animale n'a aucun rapport avec la forme humaine : elle dépend de la lignée génétique dont le métamorphe est issu. Donc, si vous venez d'une lignée de léopards à taches jaunes, vous aurez vous aussi des taches jaunes, quelle que soit la couleur de votre peau sous votre forme humaine.

Très vite, Bram disparut à ma vue sans même que je l'aie salué d'un signe de tête. Si quelqu'un nous espionnait, il était très peu probable que le bref coup d'œil que nous avions échangé ait trahi la présence du garde. Bram est un ancien militaire qui s'est battu dans des pays en guerre jusqu'à ce qu'une attaque de léopard-garou mette un terme à sa carrière. Il a été réformé pour « raisons de santé ». Avec son partenaire habituel – Ares, qui est une hyène-garou –, il nous a fait passer l'habitude de saluer de la tête, d'agiter la main ou de nous adresser d'une quelconque façon aux gardes de service. Ares et lui ont râlé jusqu'à ce qu'on finisse par arrêter.

Personnellement, je n'aurais pas fait coucou, mais un petit signe du menton, oui.

J'essayai d'ouvrir la porte sans mettre ma clé dans la serrure, parce que je sais très bien que tout le monde ne tire pas le verrou. Elle s'ouvrit, et j'entrai.

Le salon était plongé dans la pénombre, ses rideaux toujours tirés, mais des rires, des bavardages et une vive lumière matinale se déversaient par l'arche ouverte qui donne sur la cuisine. C'était un murmure joyeux, pas comme celui qu'on entend dans les soirées où tout le monde se donne du mal pour trouver des sujets de conversation et prendre du bon temps. Non, ces gens-là se connaissaient, s'appréciaient et avaient des choses à se dire.

Je posai mes sacs près de la porte. Une odeur de bacon et de pain en train de cuire flottait dans l'air.

Micah se tenait sur le seuil de notre chambre, face à l'entrée du salon. Il était au téléphone. Il agita la main en souriant ; la lumière qui filtrait dans le couloir faisait briller ses yeux vert-jaune de léopard.

Micah fait la même taille que moi, et sa silhouette est si délicate que la plupart de ses fringues dissimulent ses muscles. Seule la largeur de ses épaules athlétiques, comparée à la minceur de sa taille et à l'étroitesse de ses hanches, trahit le temps qu'il passe à la salle de sport. Il portait un des tee-shirts qui nous vont à tous les deux ; nous partageons aussi plusieurs jeans. Avant lui, je n'étais jamais sortie avec un homme du même gabarit que moi, et j'aime bien ça.

Je m'approchai de lui pour l'embrasser, mais ce qu'il dit à son interlocuteur m'arrêta net. Il avait besoin de se concentrer sur cet appel.

— Stephen, tu n'es pas ton père. Tu n'abuserais pas de ton enfant comme il l'a fait.

Micah repoussa ses boucles brun foncé par-dessus son épaule en fronçant les sourcils. Stephen est un loup-garou ; s'il avait besoin de réconfort, il aurait dû s'adresser à son Ulfric – le Roi de sa meute –, mais Micah est devenu le chef de facto de toute la communauté métamorphe parce qu'il prend ses responsabilités et ne fait pas semblant d'être ce qu'il n'est pas.

L'Ulfric, Richard Zeeman, tente toujours de se la jouer Clark Kent et de dissimuler au reste du monde qu'il est aussi Superman – ou du moins, un loup. Il enseigne les sciences naturelles dans une université. Du moins ne travaille-t-il plus dans un collège, où la révélation de sa nature de lycanthrope lui aurait certainement coûté son poste. La fac aurait plus de mal à le virer.

Stephen et son frère jumeau ont subi de terribles abus des mains de leur père ; aussi, quand la fiancée de Stephen lui a annoncé qu'elle voulait un bébé, Stephen a paniqué – convaincu qu'il reproduirait l'exemple lamentable de son père. La thérapie ne peut vous aider à exorciser vos cauchemars d'enfance que jusqu'à un certain point ; après, tout dépend de votre volonté et des gens auxquels vous faites confiance pour vous tenir la main.

— J'ai foi en toi, Stephen, affirma Micah. Mais si tu ne veux pas d'enfant, c'est ton choix.

Il écouta une minute avant de reprendre :

— Je sais que Vanessa en veut absolument. Et je suis désolé qu'elle t'ait posé un ultimatum, mais c'est son choix à elle.

Vous pensez peut-être que notre statut de Roi et Reine-léopard – Nimir-Raj et Nimir-Ra – nous donne le droit de diriger notre groupe de métamorphes, et c'est le cas, mais ça nous donne aussi l'obligation

de jouer les parents et les pys, de manier la carotte et le bâton, d'encourager et de châtier. Je fais de mon mieux, mais Micah est franchement doué pour ça.

Je lui soufflai un baiser ; il m'en souffla un en retour avant de disparaître dans la chambre et de fermer la porte derrière lui. Je me doutais qu'il en avait pour un moment. Franchement, je commençais à avoir l'impression que Stephen ne surmonterait pas ses problèmes à temps pour sauver son couple, et je trouvais ça triste, parce que Vanessa et lui s'aimaient du fond du cœur. Mais celui qui a dit que l'amour vient à bout de tout était un crétin ou un sacré menteur. L'amour, c'est juste un bon début – une condition nécessaire mais pas suffisante.

Je me lavai les mains dans la salle de bains du rez-de-chaussée avant de passer dans la cuisine. Du sang sous les ongles au petit déjeuner, ce n'est pas très ragoûtant. J'avais mis des gants, ce soir, et mes mains étaient propres, mais... elles ne l'ont pas toujours été, et du coup, j'ai pris l'habitude de les laver en rentrant du travail. C'est devenu une sorte de rituel, comme si je me purifiais – et pas seulement des germes et autres trucs répugnants que j'aurais pu récolter sur une scène de crime.

Penché en avant, Nathaniel sortait quelque chose du four. Ses cheveux auburn, qui lui descendent presque jusqu'aux chevilles, balayaient le sol. Il ne portait qu'un Jean tellement délavé qu'il avait presque viré au blanc, et un tablier de cuisine violet. Même sans voir son visage, je savais que la couleur faisait ressortir celle de ses yeux lavande. Nathaniel vit avec moi depuis presque trois ans. J'ai eu le temps de remarquer ce genre de détail.

Nicky se tenait devant la cuisinière, vêtu d'un tee-shirt tendu sur ses pectoraux et d'un short taillé dans un vieux jean pour accommoder le renflement de ses cuisses. Comme il frôle le mètre quatre-vingts, sa musculature très développée ne choque pas. Il déteste les tabliers ; du coup, il avait glissé un torchon dans la ceinture de son short. Porter un tee-shirt pour se protéger contre les éclaboussures de graisse pendant qu'il fait cuire le bacon est la seule concession d'ordre domestique que je l'aie jamais vu faire.

Officiellement, Nicky ne vit pas avec nous, mais il passe beaucoup de temps à la maison. Nous sommes protégés par des gardes du corps en permanence, et il est l'un des meilleurs dont nous disposons. Il est aussi mon lion-garou à appeler et mon amant – mais pas tout à fait mon petit ami.

Nathaniel fait de la muscu parce qu'il est danseur exotique, donc il n'abuse pas. Nicky fait de la muscu parce que son boulot exige qu'il soit costaud, et parce qu'il aime ça ; il suffit de le voir pour comprendre à quel point. Ses cheveux blonds et raides sont courts à

l'arrière de la tête et mi-long sur les côtés – une coupe de skater. Mais sa frange forme un triangle qui dissimule une moitié de son visage et lui donne l'air d'un personnage de manga. Ce n'est pas seulement une question de mode : Nicky a perdu un œil longtemps avant de devenir un lion-garou ou mon garde du corps. Sa frange lui sert à planquer son orbite vide.

Cynric – Sin – était le dernier à s'affairer pour préparer le petit déjeuner. Ses cheveux bleu foncé sont désormais assez longs pour qu'il les attache en queue-de-cheval quand il cuisine. Ses yeux sont bleus aussi, et la plupart des gens ne se rendent pas compte qu'ils ne sont pas humains parce que pour eux, les tigres ont des yeux ambrés. Mais sur ce point, les tigres-garous de sang pur diffèrent des autres métamorphes. Ils naissent avec des yeux de tigre et des cheveux d'une couleur pas toujours très humaine.

Cynric portait un jean indigo. Il a grandi de dix centimètres au cours de la dernière année, et nous avons dû le rhabiller complètement. Du coup, ses fringues n'ont pas encore eu le temps de délayer. C'est souvent le cas chez les garçons de dix-huit ans. Désormais, Cynric est plus grand que Nathaniel et il a presque rattrapé Nicky, même si ses épaules sont moins larges que celles du premier et qu'il a l'air d'un gringalet à côté du second – à sa décharge, c'est le cas de la plupart des mecs.

Comme ils me tournaient le dos tous les trois, je me rendis compte que Sin ne ressemblait plus à un gamin. Il s'était bien développé grâce à sa fréquentation de la salle de sport, des pistes de course et des terrains de foot américain. Il est *quarterback* dans l'équipe lycéenne surnaturelle du Missouri, déjà repéré par les entraîneurs de plusieurs grandes facs. Les matchs de la ligue amateur adulte surnaturelle sont l'un des programmes qui rapportent le plus sur le câble. Du coup, une ligue universitaire surnaturelle a été créée l'an dernier, et j'imagine qu'une ligue professionnelle devrait voir le jour d'ici à quelques mois.

Gina mettait la table. Ses cheveux courts brun foncé, presque noirs, bouclaient artistiquement autour de son visage. Du temps où mes cheveux étaient aussi courts que les siens, ils formaient un vilain halo frisé autour du mien. Il n'y a vraiment pas de justice.

Gina est grande ; elle fait presque un mètre quatre-vingts, et comme son regard gris foncé était plus souvent tourné vers son mari et leur bébé que vers ce qu'elle faisait, elle posait les couverts de guingois. Mais je m'en foutais. Une table bien mise, c'est très surfait, surtout par rapport au bonheur que Gina irradiait.

Zeke était sous sa forme intermédiaire – autrement dit, il ressemblait à la plupart des loups-garous qu'on voit dans les films, à ceci près qu'il avait des yeux humains. Quand un métamorphe se

transforme en animal, ses yeux sont la première chose qui change, et la dernière qui redevient humaine après coup. Et s'il se trouve coincé trop longtemps dans sa forme animale, ses yeux sont la première chose qui se fixe définitivement – c'est-à-dire, qui ne pourra plus redevenir humaine. Mais pour une raison que j'ignore, c'est l'inverse qui est arrivé chez Zeke : ses yeux bleus humains restent sertis dans un visage de monstre de cinéma.

Le bébé posé sur ses genoux leva la tête vers lui en riant. Chance avait les yeux de son père, mais un visage très humain et des cheveux sombres désormais juste assez longs pour qu'on voie qu'il avait hérité des boucles de sa mère.

Gina et Zeke vivent avec nous parce qu'il n'y avait pas assez de soleil dans les souterrains du *Cirque des Damnés*. Chance commençait à devenir agoraphobe – comme une sorte de survivant de l'apocalypse forcé de se terrer dans un abri antiatomique. Chaque fois que ses parents le promenaient dehors, il se mettait à pleurer. Ils sont là depuis deux mois, et on voit déjà la différence. Chance rigole tout le temps et ses joues ont pris des couleurs.

Nathaniel se retourna, un pain tout chaud dans les mains. Lorsqu'il me vit, il m'adressa un sourire éblouissant. Puis il posa le pain sur la grille à refroidir près de l'évier et ôta ses maniques en se dirigeant vers moi. Sin, qui était en train de touiller quelque chose, se retourna lui aussi. Une pensée ou une émotion passa sur son visage, si vite que je ne pus la déchiffrer. Mais il se ressaisit et lança :

— Hé, Anita. Content que tu sois rentrée.

Et cette simple phrase remplaçait le long chapelet de reproches qu'il me ferait peut-être plus tard, ou jamais. Du moins avait-il la sagesse de ne pas dire tout haut devant les autres « Je m'inquiétais pour toi », ou « Comment as-tu pu me faire ça ? ». Seul Richard Zeeman, avec qui j'étais en couple monogame sérieux autrefois, et qui n'est plus aujourd'hui qu'à la périphérie de ma vie amoureuse, a osé me balancer ce genre de truc à la figure. C'est pour ça qu'il n'est plus qu'à la périphérie de ma vie amoureuse au lieu de partager nos petits déjeuners de groupe.

Nicky entreprit de sortir le bacon de la poêle à l'aide d'une longue pince. Il était bien cuit et croustillant, comme je l'aime. Nicky me jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et annonça :

— C'est presque prêt.

Gina et Zeke me saluèrent, et Chance eut un de ces rires gargouillants qui semble être l'apanage des bébés garçons – les bébés filles ne font jamais ça.

Je lançai un bonjour à la cantonade et me portai à la rencontre de Nathaniel au milieu de la cuisine. Il avait jeté ses maniques sur l'îlot central, et il s'approchait de moi avec cette démarche chaloupée

tellement sexy qu'il utilise sur scène, ce balancement de hanches qui fait pousser des hurlements de joie aux clientes du *Plaisirs Coupables*. Mais cette fois, le spectacle n'était que pour moi, et Nathaniel ne faisait pas semblant. Je n'aurais pas su expliquer la différence, mais il y en avait une-ne serait – ce qu'à cause de ce qui allait suivre.

Je lui souris, et Nathaniel me sourit en retour. Ses yeux lavande étaient plus foncés que d'habitude, et ce n'était pas seulement une impression due au tablier violet qui moulait sa poitrine nue. Ses yeux expriment toujours ses émotions. Quand ils s'assombrissent, c'est que Nathaniel est heureux – mais quand ils s'assombrissent trop, c'est qu'il est en colère. Dans un mois, ça fera trois ans qu'on est ensemble. Je connais son visage aussi bien que le mien, peut-être mieux. Ce sourire, vous ne le verrez jamais au club. C'est un sourire qui remplit ses yeux d'un amour radieux, et même sans miroir, je sus que mon visage reflétait cet amour comme l'eau reflète la lumière éblouissante du soleil.

Je passai mes bras autour de sa taille, faisant glisser mes mains sur le tissu rêche du tablier de cuisine avant d'atteindre la peau lisse et la chair musclée de ses flancs nus, puis de son dos. Seigneur, c'était si bon – si bon que je fermai les yeux un moment.

Nathaniel m'attira contre lui. Il ne me serra pas trop fort ; nos deux corps se touchaient simplement de la poitrine jusqu'aux hanches. Pour sentir s'il était content de me voir, j'aurais dû presser mon bas-ventre contre le sien. Je m'abstins parce que nous n'étions pas seuls, mais le sourire malicieux – limite coquin – de Nathaniel m'apprit qu'il avait deviné à quoi je pensais.

Dans ses yeux brillait la conscience de sa propre séduction et de l'effet qu'il me faisait. Autrefois, il pensait que sa seule valeur résidait dans son physique et ses capacités sexuelles. Aujourd'hui, il sait qu'il est bien plus qu'un beau gosse et un amant exceptionnel pour moi, et cela lui donne une assurance qu'il ne possédait pas quand je l'ai rencontré.

— Dépêchez-vous de vous embrasser, réclama Cynric. D'autres attendent leur tour.

Je lui jetai un coup d'œil hostile, mais Nicky ajouta :

— La bouffe refroidit, Anita.

Nathaniel se pencha vers moi. Personnellement, j'aurais fait traîner par pur esprit de contradiction, mais il est beaucoup plus accommodant que moi. Alors, je me dressai sur la pointe des pieds et levai mon visage vers lui.

Le premier frôlement de lèvres se changea en caresse néanmoins très chaste selon nos critères. Je m'écartai de Nathaniel, une main toujours posée dans sa nuque, et scrutai ses yeux si proches des miens. Je voulais enfoncer ma langue dans sa bouche et faire des tas d'autres

choses avec mes mains, mais nous avons un public – parmi lequel un bébé.

Il fut un temps où je ne m'en serais pas souciée, partant du principe qu'un enfant aussi jeune ne comprendrait pas ce qui se passait. Mais il nous arrive de faire du baby-sitting pour Matthew, dont le père défunt était l'un des vampires de Jean-Claude. Chaque fois qu'on se voit, Matthew, qui approche des quatre ans, me réclame un bisou – un bisou sur la bouche, comme « tous les autres grands garçons qui embrassent Nita ». Sa mère, Monica Vespucci, trouve ça mignon. Moi pas. De toute évidence, Matthew s'est déjà fait une idée très précise du comportement des adultes alors que je le croyais bien trop jeune pour ça.

Nathaniel et moi avions déjà discuté de ce que je préférerais ne pas faire devant Chance. Aussi, il me laissa m'écarter de lui en souriant, porta ma main à sa bouche pour l'effleurer de ses lèvres, puis retourna vers le plan de travail pour découper le pain en tranches épaisses afin de faire des toasts.

Nicky et Cynric s'avancèrent en même temps. Ils s'entre-regardèrent. Cynric est presque aussi grand que Nicky, maintenant, mais Nicky reste trois fois plus large d'épaules, si bien que l'adolescent semblait fragile à côté de lui.

— Je suis son tigre bleu à appeler, dit Cynric en serrant très légèrement les poings le long de ses flancs.

Visiblement, il luttait pour empêcher ses épaules de se contracter, ou son corps de donner l'un des autres signaux indiquant qu'un mec est prêt à se battre.

— Et moi, je suis juste sa Fiancée de Dracula, sa chair à canon, lança Nicky sans que rien dans sa voix n'indique qu'il considérait ça comme un statut inférieur ou une mauvaise chose.

— Exactement, approuva Cynric.

— S'il s'agissait d'un événement vampirique officiel, tu passerais le premier, mais on est entre nous, et selon les règles des métamorphes, je suis encore capable de te foutre une raclée.

Je dus faire un mouvement involontaire vers les deux hommes car Nathaniel dit :

— Anita.

Je levai les yeux vers lui, et depuis l'autre bout de la pièce, il me fit « non » de la tête. Je devais les laisser se débrouiller entre eux. Et j'avais confiance dans le jugement de Nathaniel, mais si Nicky et Cynric en venaient aux mains, j'interviendrais.

— Presque tous les léopards de Micah pourraient lui foutre une raclée, mais ils le laissent quand même donner les ordres, et ils le respectent en tant que Nimir-Raj.

Cynric ne semblait pas en colère ; il essayait juste de comprendre.

Nicky acquiesça.

— Exact, mais on ne devient pas chef en cognant sur les autres. C'est l'une des raisons pour lesquelles je ne suis jamais devenu le Rex de mon ancienne fierté. J'aurais sans doute pu battre notre Roi, mais il était meilleur que moi pour diriger, et je le savais.

Cynric fronça les sourcils.

— Mais ton ancien Rex était un guerrier et un mercenaire. Pas comme Micah.

Ce fut Gina qui répondit. Son visage n'irradiait plus du tout le bonheur, et ce fut avec un regard hanté qu'elle s'avança vers les deux hommes.

— Micah m'a sauvée. Il nous a tous sauvés. Il s'est offert à Chimère à notre place. Il était assez puissant pour que Chimère ne puisse pas le forcer à se transformer en animal à titre de punition, comme il le faisait avec Zeke. Pourtant, Micah s'est transformé quand même, et il s'est laissé punir sans savoir s'il pourrait reprendre sa forme humaine un jour. C'est pour ça qu'il a toujours des yeux de léopard. Avant, les siens étaient marron.

Gina se recroquevilla sur elle-même, s'enveloppant de ses bras comme si elle avait froid dans la cuisine où régnait une douce chaleur.

Assis à la table, Zeke lança de sa voix grave et rocailleuse :

— Tu ne peux pas savoir ce que c'est de te retrouver coincé sous ta forme animale pendant des semaines. Tu crois que tu vas devenir fou, et puis tu espères que tu deviendras complètement animal, parce qu'au moins, tu ne te rendras plus compte de ce qui t'arrive – tu ne te rappelleras plus qu'à la base, tu étais humain.

Le bébé sur ses genoux avait cessé de gazouiller et observait le visage de son père d'un air solennel, comme s'il cherchait à le mémoriser.

Cynric s'approcha de Gina et l'étreignit.

— Pardon, Gina. Je ne voulais pas te rendre triste. (Il la serra très fort contre lui, caressant ses cheveux comme pour réconforter une enfant. Par-dessus son épaule, il regarda le loup-garou.) Je suis désolé, Zeke. Je ne parlerai plus de ça.

Gina lui rendit son étreinte et se détourna en s'essuyant les yeux, puis retourna auprès de son mari et de leur fils.

Cynric fit signe à Nicky.

— Tu auras ton baiser le premier, et pas juste parce que tu pourrais me foutre une raclée. Tu as raison : la domination, ce n'est pas seulement une question de force brute. Parfois, c'est une question d'intelligence et de sagesse, et je n'ai fait preuve d'aucune des deux ce matin. J'aurais dû me douter que c'était une mauvaise idée d'évoquer cette question devant eux.

Nicky lui agrippa l'épaule.

— Tu apprends beaucoup plus vite que moi à ton âge, Sin.

Le tigre-garou grimaça et leva les yeux au ciel.

— C'est un compliment ou une insulte ?

Nicky gloussa et lui donna une petite bourrade qui le fit reculer de quelques centimètres. Nathaniel les regardait tous deux en souriant. Nos regards se croisèrent d'un bout à l'autre de la cuisine, et le sien parut me dire : « Tu vois ? Il suffisait de les laisser se débrouiller entre eux. » Je ne pus que lui sourire en retour.

Nicky se tourna vers moi, le visage irradiant encore la bonne humeur. Il m'enveloppa de ses grands bras et m'attira contre lui. Certains des autres hommes de ma vie sont plus grands que Nicky, mais aucun n'est aussi musclé. Franchement, c'est un peu trop à mon goût, mais j'ai appris à faire avec – à lover mon corps beaucoup plus petit contre toute cette masse de muscles, toute cette puissance physique. Chacun de mes amants a sa propre personnalité, son propre goût, sa propre façon de... faire les choses. Nicky est un délicieux sandwich de muscles virils.

Je me dressai sur la pointe des pieds pour aller à la rencontre de sa bouche, glissant le long de ses abdominaux saillants et de ses pectoraux gonflés afin d'atteindre ses lèvres. Nous échangeâmes un baiser très doux, puis Nicky me fit pivoter de façon à présenter son large dos à Gina, Zeke et au petit Chance. Alors seulement, langues et dents entrèrent en jeu. Mes doigts se crispèrent dans le dos de Nicky, et je dus lutter pour ne pas lui planter mes ongles dans la chair, parce que les autres l'auraient vu. Je me dégageai.

— Ça suffit, Nicky, dis-je d'une voix essoufflée. Arrête.

Il me toisa en grimaçant.

— Je ne serai jamais numéro un sur ta liste, mais j'aime te faire autant d'effet.

Mes pouvoirs vampiriques me viennent de Jean-Claude, qui descend de la lignée de Belle Morte dont le pouvoir est fondé sur la séduction et le sexe. Mais quelque chose a changé entre elle et Jean-Claude. Son pouvoir à lui inclut une composante d'amour, et le mien accentue encore cette tendance, comme une sorte d'évolution naturelle.

Belle Morte obsédait ses victimes ; elle leur faisait l'effet d'une drogue, mais ne ressentaient pas grand-chose pour elles en retour. Jean-Claude, lui, doit faire attention à ne pas trop s'impliquer émotionnellement quand il utilise son pouvoir, et Nicky est l'une des dernières cibles à laquelle je me suis attachée faute de contrôler suffisamment ce que je lui faisais.

J'aime le toucher et sentir ses grands bras m'envelopper. Sans point de comparaison, on pourrait prendre ça pour de l'amour, mais ça n'en est pas – pas vraiment. C'est plutôt une forme d'obsession, et

quoi qu'en disent les films et les livres, l'obsession n'est pas de l'amour. Mais alors que, blottie contre lui, j'observais son visage illuminé par notre baiser et sentais mon cœur battre si fort, j'avoue que j'avais du mal à faire la différence.

Je ne ressens pas pour Nicky ce que je ressens pour Nathaniel, Micah ou Jean-Claude, mais cela signifie-t-il que ce n'est pas de l'amour, ou juste que c'est une autre sorte d'amour ? J'essaie de ne pas trop me prendre la tête avec ce genre de précision, mais... parfois, je ne peux pas m'empêcher de pinailler. Même si j'ai appris à mes dépens que c'est une mauvaise idée qui, généralement, se retourne contre moi.

L'ardeur – le feu dont sont porteurs les descendants de Belle Morte – me permet de contrôler quelqu'un, mais seulement dans la mesure où je suis prête à me laisser contrôler en retour. Je ne peux le forcer à m'aimer qu'à la hauteur de mes propres sentiments, ne peux le forcer à me désirer qu'autant que je veux bien brûler pour lui de mon côté. Belle Morte ne souffrait pas de cet effet secondaire, et Jean-Claude le subit en partie, mais parvient à le maîtriser. Moi, j'ai plus de mal. Mais je suis toujours vivante, toujours humaine. C'est peut-être pour ça que je ne parviens pas à être assez froide pour forcer quelqu'un à me désirer et à m'aimer sans engager ma propre libido et mon propre cœur.

Nicky s'écarta de moi, et Cynric vint prendre sa place dans mes bras. La tête en l'air, je scrutai ses yeux marine autour des pupilles et d'un bleu de plus en plus clair vers l'extérieur. Le soleil matinal accentuait le bleu de ses cheveux attachés en queue-de-cheval négligée. Quand il y a moins de lumière, on peut croire qu'ils sont juste d'un noir bleuté, mais là... impossible de nier que cette tignasse épaisse et si raide est d'un bleu foncé très riche. Et ce n'est pas le résultat d'une teinture, mais la marque de la forme animale de Cynric – un tigre bleu.

Je l'enlaçai. Nous avons fait ça assez souvent pour que nos mains sachent automatiquement où aller, nos bras comment se positionner et nos corps se mouler l'un contre l'autre. Il nous a fallu une année pour apprivoiser la façon dont les choses fonctionnent entre nous, et nous avons fini par y arriver. Pourtant, à la vue de son visage si séduisant mais si jeune, je culpabilisais toujours presque autant qu'au début.

— Quoi ? demanda doucement Cynric.

Je secuai la tête.

— C'est juste qu'après avoir fait un câlin à Nicky, tu me paraissais fragile.

Cynric rit et jeta un coup d'œil au lion-garou.

— Tout le monde paraît fragile quand on vient de faire un câlin à Nicky.

J'acquiesçai.

— Exact.

Je n'ai pas choisi Cynric comme victime ou comme cible. La Mère de Toutes Ténèbres nous a liés l'un à l'autre parce que, pour mettre son plan à exécution, elle avait besoin que je sois à la fois puissante et distraite. Que Cynric ait seize ans, qu'il soit encore puceau et ne me connaisse ni d'Adam ni d'Eve n'avait aucune importance pour cette créature qui voulait noyer le monde dans un bain de sang et de mort. L'innocence d'un jeune homme n'était rien comparée à la terreur qu'elle semait sur son passage depuis des millénaires. De ce point de vue, ce qu'elle nous a fait à Cynric et à moi était presque miséricordieux – presque.

Cynric continuait à blaguer avec Nicky. Je n'avais même pas écouté ce qu'ils se disaient jusque-là.

— Je suis encore jeune. Je n'ai pas fini ma croissance. Je te dépasserai bientôt.

— Profites-en, gamin, répliqua le lion-garou, parce que le reste ne grandira pas.

— Bien sûr que si.

— Bien sûr que non.

Nathaniel passa en gloussant entre les deux hommes et se dirigea vers la table avec le pain encore chaud qu'il venait juste de couper et de présenter sur un plat. Nous tournâmes tous la tête vers l'odeur alléchante tels des lions qui viennent de sentir une gazelle, et soudain, mon estomac me fit savoir combien j'étais affamée.

Zeke se mit à rire, et Gina l'imita de sa voix plus haut perchée. Le bébé se joignit à la bonne humeur générale – il ne comprenait pas de quoi il était question, mais il avait déjà pigé que quand tout le monde se marre autour de vous, la meilleure chose à faire, c'est de vous marrer aussi. Et il avait eu beaucoup d'entraînement en la matière depuis qu'il vivait chez nous.

Je souris à Cynric qui venait juste de reporter son attention sur moi. Lui aussi, il rigole beaucoup plus maintenant qu'à l'époque où il venait de débarquer de Las Vegas. Et je m'en réjouis. Il me dévisagea comme s'il tentait de deviner à quoi je pensais.

— Quoi ? demanda-t-il joyeusement.

Je secouai la tête.

— Embrasse-moi, qu'on puisse manger.

Cynric eut une grimace qui le fit paraître encore plus jeune et, d'une certaine façon, moins parfait. Deux plis commençaient à se creuser légèrement de part et d'autre de sa bouche. L'adulte en lui émergeait peu à peu, sculptant son corps et son visage. Je trouve ça merveilleux que la première chose qui marque ses traits soit le rire plutôt que le chagrin – parce que du chagrin, j'en ai eu bien assez dans

ma vie il y a quelques années. J'appréciais d'autant plus de me trouver là, dans ma cuisine, avec une bonne odeur de nourriture flottant dans l'air, la lumière du soleil entrant à flots par les fenêtres, un homme qui m'enlaçait en souriant et le rire joyeux de nos proches pour nous envelopper.

Cynric s'inclina vers moi, et je me dressai sur la pointe des pieds pour lui donner un baiser. Avait-il grandi depuis la semaine précédente ? Il me sembla que je devais faire plus d'effort pour atteindre ses lèvres. Nos bouches se caressèrent sans s'ouvrir sur nos langues, mais nous nous pressâmes l'un contre l'autre d'une façon que personne n'aurait qualifiée de chaste.

Je fus la première à rompre le contact pour reposer les talons par terre. Cynric cligna des yeux, le regard un peu flou.

— Ouah, souffla-t-il.

Il était encore assez jeune et assez inexpérimenté pour le dire tout haut, et cela me fit sourire.

— Bonjour, Cynric.

— Anita, dit-il avec un froncement de sourcils désapprouvateur.

Il n'arrivait pas encore à prendre un air aussi sévère que moi ou que Micah, mais il progressait. Je souris, secouai la tête et rectifiai :

— Bonjour, Sin.

Avec un large sourire, il me serra dans ses bras – très vite et très fort, sans que ça n'ait rien de sexuel – juste parce qu'il était heureux.

Nous nous dirigeâmes vers la table. Chacun de nous avait sa place attitrée quand nous n'étions que tous les huit. La chaise haute de Chance prenait la place d'une chaise normale, donc, nous étions bien huit... ou du moins, nous le serions une fois que Micah nous aurait rejoints.

Un instant, je me demandai si Bram et Ares, qui étaient de garde dehors, sentaient les odeurs de bouffe. Réponse : bien sûr que oui, mais ils mangeraient plus tard, après l'arrivée de la relève.

Micah entra dans la cuisine en souriant. Il se pencha pour me donner un baiser rapide, pressant la main que j'avais levée vers lui. La lumière du soleil étincela dans ses yeux, faisant ressortir le jaune de ses prunelles et rétrécissant l'anneau vert autour des pupilles pour leur donner un aspect doré. Dans son regard, je lus la promesse qu'il y aurait d'autres baisers plus tard, des baisers beaucoup moins chastes.

Micah s'assit sur ma droite sans lâcher ma main. Nathaniel s'installa sur ma gauche, et je lui donnai mon autre main sous la table. Nous restâmes ainsi un moment avant d'attaquer nos assiettes. Nous étions huit à présent, et c'était vraiment un bon chiffre.

Chapitre 21

Micah, Nathaniel et moi nous retirâmes dans notre chambre. Nous avons un lit King size californien maintenant, plus long que la normale par égard pour ceux de nos amants qui mesurent plus d'un mètre quatre-vingts. Pour nous trois, qui sommes très loin de cette taille, un lit normal suffirait largement.

Du coup, nous aurions eu la place d'accueillir plus de monde, mais j'étais crevée ; je n'avais pas envie de compagnie supplémentaire, et les autres parurent le sentir. Peut-être à cause du monstrueux coup de barre qui m'était tombé dessus dès que j'avais fini de manger. Je voulais juste m'entourer de mes deux chéris principaux et les serrer contre moi aussi étroitement que possible. Côtayer la mort autant que je le fais, ça vous donne envie de célébrer la vie ou de vous bourrer la gueule, et je ne bois pas.

Je posai mes sacs d'équipement au fond de la chambre, près du gros fauteuil sur lequel repose désormais une partie de ma collection de pingouins en peluche. Il était possible qu'on m'appelle si la police découvrait l'autre retraite diurne des vampires renégats, auquel cas je devrais foncer sur place le plus vite possible. Voilà pourquoi, exceptionnellement, je ne rangeai pas chacune de mes armes dans son placard ou son coffre-fort attitré. Mon Browning BDM reste toujours dans le holster suspendu à la tête de lit, et j'ai deux ou trois autres cachettes dans la chambre, mais en principe, je ne garde pas la totalité de mon arsenal à portée de main pendant que je dors.

En fait, avec les deux sacs par terre, il y avait à peine la place de passer de l'autre côté du lit. J'avais le choix entre marcher sur certains des pingouins posés par terre, et marcher sur le sac contenant mes armes. J'optai pour la première solution, mais cela ne me plut pas du tout.

Finalement, pour ne pas écraser davantage de pingouins, je renonçai à monter dans le lit du côté habituel et décidai de passer par-dessus le pied de lit. Je sais, c'est idiot : ce ne sont que des peluches, mais... elles ont été mon seul réconfort pendant des années, et je tiens encore beaucoup à elles.

J'ai dû en ranger certaines dans un placard, parce qu'après l'achat du grand lit, il n'y avait plus de place pour toute ma collection – pas à moins que nous ne soyons prêts à nous frayer perpétuellement un chemin parmi des peluches qui risquaient de nous faire trébucher. Du coup, j'ai échangé une partie de mes chers pingouins contre un plus grand nombre de vrais gens. Je ne l'ai jamais regretté. Sigmund, celui avec lequel j'ai dormi pendant des années, occupe la place d'honneur sur le fauteuil, mais il ne partage plus mon lit. Désormais, j'ai assez de

peluches vivantes pour me réconforter. Je n'ai plus besoin de lui.

Mes peluches vivantes préférées étaient déjà dans le lit : l'une d'elles pudiquement recouverte d'un drap jusqu'à la taille, l'autre complètement nue et pas gênée le moins du monde. Il fut un temps où j'aurais forcé Nathaniel à se glisser sous les draps, mais il m'a eue à l'usure. Et puis, j'aimais le voir ainsi offert sur notre lit, tandis qu'à ses côtés, Micah planquait une partie de son corps incroyable sous un drap tout fin. Ça leur ressemblait tellement !

Debout au pied du lit, je les regardais, et même au bout de trois ans de vie commune, j'avais encore envie de demander : « Tout ça pour moi, vraiment ? » Certains jours, je me dis que j'ai plus de chance que je n'en mérite – et certains jours, il me semble que c'est juste assez.

Micah avait ôté son élastique, de sorte que ses boucles sombres encadraient son visage et se répandaient sur ses épaules. Ses cheveux sont de cette couleur dont on devine qu'elle était beaucoup plus claire au départ et qu'elle a foncé au fil des ans. Micah m'a confirmé que petit, il était blond et presque frisé. Aujourd'hui, ses boucles se sont un peu détendues, et elles ont viré au brun châtaigne.

Quand il était torse nu, comme là, on voyait bien les muscles qu'il s'était donné du mal à développer sur une ossature à la base presque aussi délicate que la mienne. À l'instar de ceux des nageurs, ils sculptaient ses bras et dessinaient un triangle sur sa poitrine, depuis ses épaules jusqu'à sa taille mince barrée par le drap.

La blancheur du coton faisait paraître son teint encore plus brun – mais pas trop. Micah bronze facilement jusqu'à un certain stade, puis il s'arrête. Sa peau adore qu'il fasse son jogging dehors et torse nu. Il lui arrive d'utiliser la piste couverte de notre salle de gym, mais même quand il fait très froid ou très chaud, Micah préfère courir en extérieur pendant que le reste d'entre nous se prémunit lâchement contre les engelures ou les insolation.

Il me regarda en clignant de ses yeux vert-jaune. Les prunelles de la plupart des félins présentent une ligne de démarcation bien nette entre leurs différentes couleurs (c'est le cas de Cynric, avec ses deux teintes de bleu), mais les yeux de léopard de Micah sont plus « humains », d'un vert-jaune qui change selon la lumière, son humeur et les vêtements qu'il porte. Leur couleur réagit davantage comme le noisette chez certaines personnes que comme celle de la plupart des yeux de félins. Pour l'instant, ses prunelles étaient très vertes, un vert olive doté d'un reflet doré comme les feuilles qui luisent au soleil.

Nathaniel bougea légèrement comme pour s'enfoncer dans le matelas, et je reportai mon attention sur le second des hommes si appétissants qui occupaient mon lit. Ses longs cheveux auburn étaient toujours tressés. Défaits, ils ont tendance à s'enrouler autour de nos

bras et de nos jambes pendant le sexe ; l'un de nous est toujours en train de les coincer avec son coude, son genou, son dos ou ses fesses, si bien que Nathaniel se retrouve arrêté en plein mouvement. Du coup, il a pris l'habitude de les laisser attachés, au moins au début. Quand il veut que l'un de nous joue avec, il les détache, mais pour dormir et pour baiser, la plupart du temps, il garde son élastique.

Nathaniel aime le bondage capillaire. Moi, pas du tout, ce qui fait que j'ai un peu de mal à comprendre. Mais lui, ça l'excite. Peu importe que vous ne partagiez pas le fétichisme de votre partenaire – l'important, c'est de le respecter et de l'honorer.

Comme Nathaniel était allongé sur le ventre, je voyais tout le verso de son corps nu : ses larges épaules, son dos musclé qui formait un V jusqu'à sa taille, le renflement de ses fesses rondes et fermes, ses cuisses et ses mollets bien dessinés, et enfin ses pieds dont les orteils disparaissaient sous la couverture pliée au pied du lit. Il fait souvent ça : couvrir juste le bout de ses pieds. Je lui ai demandé pourquoi, et il n'a pas su me répondre. Il m'a juste dit qu'il aimait ça. Je suppose que c'est une raison suffisante.

Il me regarda en clignant de ses grands yeux lavande et m'adressa son sourire mi-joyeux mi-provocant – mais cent pour cent sexuel. Mon souffle s'étrangla dans ma gorge, et mon bas-ventre se contracta suffisamment pour faire frémir mes lèvres lorsque je parvins de nouveau à respirer.

Les voir tous les deux dans mon lit, savoir que je pouvais les toucher où je voulais, autant que je voulais, avec n'importe quelle partie de mon corps, me rendait plus heureuse que des mots n'auraient su l'exprimer.

— C'est quoi, cette tête ? me demanda Micah avec un léger sourire.

— Je suis heureuse, c'est tout.

Son sourire s'élargit, puis son regard se fit presque timide et il baissa la tête. Mais quand il la releva, je vis qu'une partie de lui, au moins, avait conscience de sa propre valeur. Je ne sais jamais si la timidité est un vieux réflexe chez lui, ou si elle a toujours été tapie quelque part dans cette expression prédatrice qui assombrit parfois ses yeux. Rien à voir avec sa bête : c'est juste l'expression naturelle de certains hommes.

Nathaniel nous sourit à tous les deux d'un air à la fois ravi et possessif. Il n'y a pas la moindre trace de timidité chez lui quand il est question de sexe ou de sa propre beauté. Lorsque nous nous sommes connus, son problème, c'était que ses talents sexuels et sa beauté étaient les seules choses pour lesquelles il se sentait apprécié. Je suis la première personne qui ait appris à l'aimer pour d'autres raisons. C'est très nouveau pour lui, que Micah et moi valorisions toutes ses

qualités. De notre point de vue, son physique sublime et sa sensualité ne sont que la cerise sur le gâteau – mais une cerise délectable et dont nous aurions du mal à nous passer, pour être tout à fait honnête.

— Tu es beaucoup trop habillée, dit Nathaniel.

Je baissai les yeux vers le maxi tee-shirt qui me descendait presque jusqu'aux genoux. Il y avait des pingouins coiffés d'un bonnet de Père Noël en train de faire du patin à glace sur le devant. Ce n'est pas ma tenue la plus sexy. Mais dans la mesure où Gina, Zeke et leur fils habitent avec nous, et où je risque de les croiser dans le couloir en allant aux toilettes, le maxi tee-shirt me semblait préférable à la nuisette rouge ultracourte pendue derrière la porte de notre chambre.

— J'ai besoin d'une chemise de nuit dont la vue ne traumatisera pas le gamin, dis-je, les sourcils froncés.

— Ce dont on a besoin, c'est d'une autre salle de bains, rectifia Micah.

— Attendant à notre chambre, si possible, ajouta Nathaniel.

— On en a déjà parlé. Si on la fait installer, on ne peut pas dormir ici pendant les travaux, leur rappelai-je.

— On n'aura qu'à loger au *Cirque*. Gina et Zeke resteront ici pour que Chance ait sa dose de soleil, et ils en profiteront pour superviser les travaux, suggéra Nathaniel.

— Je vois que tu y as beaucoup réfléchi.

Il sourit.

— Ouais.

J'ignore ce que j'aurais répondu si Micah ne m'avait pas fait remarquer :

— Tu es toujours trop habillée.

Je reportai mon attention sur lui, et ma contrariété se dissipa. Je lui souris.

— Hé, au moins, on voit mes jambes. Les tiennes sont planquées sous le drap.

— Vous êtes tous les deux trop couverts, acquiesça Nathaniel. Il n'y a que moi qui suis vraiment nu.

Et pour le prouver, il se dressa sur ses genoux, nous offrant un spectacle auquel aucune cliente du *Plaisirs Coupables* n'avait jamais eu droit. Saisissant le drap d'une main, il l'arracha des jambes de Micah et se traîna vers moi à quatre pattes. Il se pencha par-dessus le pied de lit, m'attrapa par la taille, me souleva et glissa son autre bras sous mes cuisses. Puis il me fit passer par-dessus le pied de lit et me jeta sur les draps entre Micah et lui.

Nous étions encore en train de rire lorsque Nathaniel glissa sa main sous mon tee-shirt, le long de l'extérieur de ma cuisse. Lentement, il remonta jusqu'à ma hanche, puis ma taille. Je ne riais plus du tout quand il atteignit ma poitrine, mais je souriais et lui

aussi.

Micah bascula sur le flanc et imita le geste de Nathaniel. Quand chacun d'eux tint un de mes seins dans sa main, nos sourires s'effacèrent, cédant la place à un air plus sérieux – non que ce soit négatif, bien au contraire.

Ce fut Micah qui tira sur le bas de mon tee-shirt et le fit remonter le long de mon corps, et ce fut le tour de Nathaniel de suivre son exemple. Je soulevai les fesses pour qu'ils puissent dégager le tee-shirt et le faire passer par-dessus ma tête. Micah le jeta par terre et me regarda.

— C'est mieux, dit-il une octave plus bas.

Et ce n'était pas sa lycanthropie qui faisait baisser sa voix dans les graves, mais juste sa virilité.

Je me retrouvai nue, allongée entre Micah et Nathaniel. Deux paires d'yeux me détaillèrent – l'une vert-jaune, l'autre lavande. Leur regard commençait à s'assombrir, comme chez tous les hommes avec lesquels j'ai jamais couché quand ils sont certains que je ne dirai pas non et que je suis à eux. Pas pour toujours, pas exclusivement, mais à eux, néanmoins.

Même chez le mâle le plus soumis, il existe quelque chose de primitif qui le pousse à vouloir posséder une femme ne serait-ce que pour une nuit, une heure, une minute. Les femmes ont peut-être leur propre version de ce regard, mais je ne m'examine pas dans un miroir au moment critique, et mon expérience lesbienne très limitée ne m'a pas permis de constater ça chez ma partenaire. Je ne dis pas que ça n'existe pas, je dis juste que je ne l'ai jamais vu.

Micah m'embrassa, et cette fois, comme nous n'avions pas à nous soucier de traumatiser qui que ce soit, il y mit la langue et même les dents. Il mordit délicatement ma lèvre inférieure jusqu'à ce que je crie. Alors, un ronronnement sourd s'échappa de sa bouche humaine pour se déverser dans la mienne, et je le bus comme s'il avait un goût et une substance. Quel goût ? Celui de la cannelle, épicé et sucré à la fois. Je savais que ça venait de son nouveau bain de bouche, mais j'avais l'impression d'avalier un bonbon.

Nathaniel sentait la vanille, comme toujours, et lorsqu'il se pressa contre moi, cette odeur se mélangea au goût de la cannelle. Entre la bouche de Micah et la peau de Nathaniel, j'avais l'impression d'être entourée de biscuits de Noël, ceux à la vanille saupoudrés de cannelle, doux et piquants à la fois, chauds et fondants sur la langue.

Nathaniel me lécha un téton. Juste un petit coup de langue, puis il se mit à le sucer de plus en plus fort jusqu'à ce que je pousse un cri. Micah m'embrassa de nouveau tandis que Nathaniel m'arrachait des gémissements en me suçant un sein et en jouant avec l'autre. Il faisait rouler le mamelon entre son pouce et son index, tirait dessus pendant

que Micah buvait les sons qui s'échappaient de ma gorge. Quand Nathaniel finit par me mordre, le baiser de Micah me bâillonna et étouffa mon cri. Je sentis sa main glisser le long de ma hanche tandis qu'il continuait à se repaître de mon plaisir.

Nathaniel ouvrit la bouche plus grand pour aspirer autant de mon sein qu'il le put avant de mordre de nouveau. Pendant ce temps, ses doigts s'enfonçaient dans la chair de mon autre sein. Quand je me mis à haleter, il accentua la pression de ses dents. J'arquai le dos. Et comme ses doigts me meurtrissaient, je me tordis contre Micah.

Ce fut le moment que choisit ce dernier pour glisser sa main entre mes cuisses. J'écartai les jambes pour lui donner un meilleur accès. Et au lieu de jouer seulement avec cette partie si sensible comme si c'était un bouton, il explora toute mon intimité avec ses doigts de la même façon que sa langue explorait ma bouche un peu plus haut.

Nathaniel avait planté ses dents dans un de mes seins, et sa main comprimait l'autre presque jusqu'à le faire éclater. J'étais à un cheveu d'utiliser notre mot d'arrêt, mais les baisers profonds de Micah m'empêchaient de parler. Quand il décida de se concentrer sur mon clitoris, la chaleur grandissante entre mes jambes contrebalança les élancements de ma poitrine, rétablissant l'équilibre si fragile entre douleur et plaisir.

Chaque fois que je faisais trop de bruit ou que je semblais sur le point de dire quelque chose, Micah enfonçait sa langue plus loin dans ma bouche et me mordait les lèvres, puis redevenait léger et caressant. Il ne me laisserait pas prononcer le mot d'arrêt. Ses baisers étaient mon bâillon, et la pensée que je ne pouvais pas protester, ne pouvais pas refuser ce que Nathaniel faisait à mes seins, augmenta encore mes sensations. Elle me fit basculer vers cet état où ce qui devrait faire mal se mue en excitation et en plaisir d'une intensité que rien d'autre ne peut approcher. Et pendant ce temps, Micah remuait sa main entre mes jambes sans jamais perdre le rythme qu'il avait très vite trouvé, tout en continuant à me bâillonner et à m'empêcher de dire « stop ».

Si nous n'avions jamais fait ça auparavant, ça aurait pu être trop. Mais Micah et Nathaniel connaissaient mon corps et mes réactions sans que j'aie besoin de parler. Ils pouvaient flirter avec la limite de ce que j'étais capable d'encaisser, de ce qui me donnerait du plaisir.

Nathaniel s'acharnait sur mon sein avec ses dents comme un terrier sur un os. Il serrait l'autre si fort que ses doigts se rejoignaient presque autour. Je l'aurais peut-être forcé à s'arrêter quand même si la main de Micah ne m'avait pas achevée. Un orgasme dont la douleur de ma poitrine avait dissimulé la montée fleurit soudain dans mon bas-ventre, s'écoula entre mes jambes et me balaya tout le corps en une cascade tiède et joyeuse. Nathaniel mordit plus fort en me broyant le sein, et la douleur mélangée à l'orgasme accrut encore ma jouissance

en la faisant passer à un stade bien supérieur.

Je hurlai dans la bouche de Micah, me tordis contre lui et me cabrai sous Nathaniel qui plaquait le haut de mon corps sur le lit. Quand mes yeux roulèrent en arrière et que le plaisir m'eut rendu toute molle, presque liquide, Nathaniel cessa enfin de me mordre et de me meurtrir. Micah interrompit ses baisers et retira sa main d'entre mes jambes. Je sentis le lit bouger, mais je n'étais pas capable ne serait-ce que d'ouvrir les yeux pour voir ce qu'ils faisaient.

Nathaniel s'insinua entre mes jambes – et pas avec sa main, lui. Son gland frotta contre les parties de moi avec lesquelles Micah venait juste de finir de jouer, et je criai de nouveau. Mon buste se souleva du lit comme si j'étais une marionnette dont on venait d'actionner les fils, puis retomba brusquement. Je restai là, désarticulée et à moitié aveuglée par le contrecoup de mon orgasme.

Puis Nathaniel s'introduisit en moi avec une lenteur exquise, un centimètre à la fois, jusqu'à ce qu'il soit aussi loin qu'il pouvait aller. Je luttai pour me concentrer sur lui tandis qu'il se dressait au-dessus de moi, le haut du corps en appui sur ses bras tendus. Je baissai les yeux au moment où il commençait à se retirer, mais pas jusqu'au bout, avant de s'enfoncer de nouveau. Je chuchotai :

— Seigneur !

Nathaniel se mit à aller et à venir, ne tardant pas à trouver son rythme. Ses coups de hanches étaient lents et profonds, mais pas trop. Bientôt, je sentis la chaleur familière enfler de nouveau, et lorsqu'il me fit jouir une deuxième fois, je me tordis sous lui et voulus agripper ses bras. Mais Micah dirigea mes mains vers les siens pour que j'y enfonce mes ongles. Comme il me tenait, je ne pus les lacérer complètement, juste les égratigner un peu.

Puis Nathaniel accéléra. Les yeux baissés vers nos bas-ventres, je regardai son membre long et lisse aller et venir en moi. Cette simple vision me fit crier de nouveau, et griffer Micah de plus belle. Nathaniel modifia l'angle de son bassin pour me pénétrer plus profondément, touchant ce point si bien enfoui qui me donne un tout autre genre d'orgasme. L'impact me fit passer par-dessus bord. Cette fois, je me débattis si fort que cela ressembla presque à une bagarre, et que Micah dut me tenir pour ne pas que je griffe Nathaniel.

Nathaniel aime que je le marque de mes ongles et de mes dents, mais il devait se produire sur scène ce soir-là, et malgré sa lycanthropie, les traces que je lui laisse mettent un certain temps à disparaître. Or, sa peau devait être impeccable pour son numéro. Voilà pourquoi Micah se sacrifiait et me laissait lui dessiner de petites demi-lunes sanglantes sur les avant-bras.

Micah avait détourné la tête, et ses cheveux me tombaient devant le visage. Aussi, c'était à travers ses boucles que je voyais Nathaniel.

J'observai son expression concentrée, son regard tourné vers l'intérieur tandis qu'il luttait pour se retenir, pour me donner autant de plaisir que possible avant d'atteindre sa propre limite.

Puis ses yeux s'écarquillèrent, et ses hanches qui jusqu'ici se contentaient d'aller et venir ajoutèrent un petit mouvement latéral à chaque poussée – la même différence qu'entre lancer une balle tout droit vers le marbre et lui imprimer une trajectoire courbe. Quand il commence à faire ça, il ne tient jamais très longtemps. Mais ça n'avait pas d'importance, parce que moi aussi, j'étais à deux doigts de l'orgasme.

Son petit mouvement supplémentaire me fit jouir, et pendant que je hurlais la tête renversée en arrière, Nathaniel poussa une dernière fois aussi loin qu'il put, et une seconde vague de jouissance succéda à la première. Je m'agrippai aux bras de Micah comme si mes ongles plantés dans sa chair étaient un écho du corps de Nathaniel me clouant au lit.

Nathaniel se retira, et je frissonnai, mais j'étais partie beaucoup trop loin pour faire davantage – de nouveau à moitié aveugle et les cils papillonnants. Il s'écroula près de moi, le souffle court.

— C'était... génial, dit-il avec un petit rire ravi.

Et je ne pus qu'acquiescer.

Puis je sentis les lèvres de Micah remuer contre ma joue, et je crus qu'il allait m'embrasser. Au lieu de ça, il dit d'une voix basse et grondante :

— À mon tour.

Chapitre 22

Il y avait une raison pour laquelle Micah passait le second. La plupart des hommes de ma vie sont bien montés, mais Micah... c'est encore autre chose. Avant qu'on se rencontre, il est arrivé que des femmes refusent de coucher avec lui de crainte qu'il ne leur fasse mal. Le seul autre de mes amants qui joue dans cette catégorie, c'est Richard, mais même lui, il n'a pas un sexe aussi gros. Quand Micah est en érection, son gland lui touche le nombril ; autrement dit, dans certaines positions, il ne peut pas tout rentrer à l'intérieur de moi-je ne suis pas assez profonde.

Les gynécos vous diront que votre vagin peut s'étirer pour s'adapter au pénis de votre partenaire, ce qui est vrai, mais dans une certaine mesure seulement. Tous les vagins ne sont pas aussi larges et aussi profonds, de la même façon que tous les pénis ne sont pas aussi longs et aussi larges. Celui de Micah est assez épais, mais Dieu merci, ce n'est pas le plus épais que j'ai connu. Sans ça, j'aurais peut-être dû renoncer.

Une des raisons pour lesquelles Micah adore me faire l'amour, c'est que je peux avoir des orgasmes quand on me baise fort et profondément. Nathaniel venait déjà de le prouver, mais Micah s'appropriait à pousser la démonstration un peu plus loin.

Il était presque dans la même position que Nathaniel juste avant lui : le torse en appui sur ses bras tendus, le bas-ventre et les jambes me clouant au lit. Il commença par aller et venir lentement, de façon assez superficielle pour que je sente l'extrémité de son sexe effleurer le col de mon utérus, mais Nathaniel m'avait déjà bien préparée, et je ne tardai pas à réclamer :

— Plus fort.

Autrefois, Micah aurait protesté. Maintenant, quand je dis ça, il m'obéit.

Il se mit à me pilonner, et l'épaisseur de son membre commença à me remplir, non seulement de chair dure, mais aussi d'une chaleur dense et grandissante. Mais ce fut son gland tapant tout au fond de moi qui me fit basculer et pousser un hurlement de plaisir, planter mes ongles dans ses bras et les lacérer sur toute la longueur comme si je gravais ma jouissance dans sa chair tout en me tordant sous lui.

Il se retira brusquement, le sexe toujours long, dur et gonflé. D'une voix essoufflée et grondante, il dit :

— Tu dois nourrir l'ardeur, Anita. Tu n'as même pas essayé, jusqu'ici.

Haletante, je levai les yeux vers lui et parvins à articuler :

— J'ai oublié.

Nathaniel eut un gloussement très masculin.

— Il faut dire qu'il y a de quoi distraire n'importe qui.

Micah et moi jetâmes un coup d'œil à notre autre moitié – notre tiers ? Allongé sur le ventre, Nathaniel nous regardait, le visage radieux d'émotion et de plaisir. Il est à la fois exhibitionniste et voyeur : il aime me voir coucher avec d'autres gens, et particulièrement avec Micah.

— De l'autre côté, réclama Micah.

— Hein ?

— Retourne-toi.

Le bas de mon corps ne se montrant pas très coopératif, Nathaniel m'aida à rouler sur le ventre. Puis Micah posa les genoux sur mes cuisses, me clouant au lit – ce qui me plaisait, mais qui lui servait surtout à obtenir un meilleur angle de pénétration. La plupart des femmes qu'il a connues lui ont dit et répété que c'était trop, qu'il allait trop loin et que putain, il leur faisait mal. Le fait que j'aime ça et que ça puisse me faire jouir lui permet de prendre des positions qu'il s'interdisait avec ses partenaires précédentes – parce qu'elles auraient peut-être pu le supporter en serrant les dents, mais qu'elles n'y auraient sûrement pas pris de plaisir.

— Si je vais trop loin, dis-le-moi, réclama Micah comme il le fait toujours avant d'essayer une nouvelle position.

— Promis, dis-je, la joue pressée contre le lit.

Les oreillers avaient disparu ; Nathaniel les avait écartés quand Micah m'avait demandé de me retourner.

Il ne se contenta pas de taper au fond de moi ; l'extrémité de son sexe se courba, caressant le col de mon utérus au lieu de le percuter, et je fus forcée de demander :

— Je rêve, ou le bout de ton pénis vient de se plier ?

— Non, tu ne rêves pas.

Ce qui signifiait que sous cet angle, son sexe était trop long d'au moins cinq centimètres pour moi, voire plus.

— Ça te fait mal ? m'enquis-je.

— Non, et toi ?

— Non, c'est juste différent.

— D'une façon positive ?

Je réfléchis quelques secondes avant de répondre :

— Oui.

Alors, Micah trouva son rythme. Chacune de ses longues poussées l'emmenait au-delà du fond de mon vagin, et je sentais son sexe se courber comme pour me caresser le col de l'utérus avec son gland avant de taper vers le haut et de se retirer.

— Plus fort, exigeai-je.

— Tu es sûre ?

— Oui.

Il me prit au mot et se mit à aller et à venir plus vite, plus fort, mais en continuant à masser le fond de mon vagin chaque fois qu'il arrivait en bout de course. C'était fabuleux.

Puis il hésita, et je lui jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Il avait fermé les yeux – premièrement, pour pouvoir se concentrer sur ce qu'il faisait, se laisser guider par ses sensations, et deuxièmement, pour arriver à se retenir. La plupart des hommes répondent aux stimuli visuels ; tant qu'il ne voyait pas son sexe entrer en moi et en ressortir, Micah pouvait prolonger ce moment.

J'observai son visage tandis que ses coups de hanches me secouaient et me faisaient tanguer sur le lit. Je n'eus qu'une seconde d'avertissement avant que l'orgasme ne me submerge, plantant mes ongles dans le drap et arrachant un cri à ma gorge.

D'une voix enrouée par l'effort, Micah lança :

— Nourris-toi, Anita ! Maintenant !

Je lâchai la laisse métaphysique de l'ardeur et m'autorisai à libérer ma faim. Micah me sentit faire, et il cessa de se retenir – il s'abandonna enfin. Il donna une dernière poussée brutale, me caressant au passage avec l'extrémité de son sexe, et comme celle-ci tapait vers le haut, il jouit.

Grâce à l'ardeur, je sentis sa semence chaude se répandre en moi. Mon corps se nourrit de son plaisir et de la sensation de son sexe si profondément enfoncé en moi. Micah se pencha légèrement en arrière, et s'il avait été un autre homme et moi une autre femme, ça aurait pu être douloureux plutôt que délectable. Mais nous étions nous-mêmes, et nous aimions les séances de baise musclée et tout ce qui allait avec.

Micah frissonna, et je me nourris de son énergie tandis qu'il s'écroulait sur moi. Je me nourris de la sueur sur sa poitrine, des battements frénétiques de son cœur contre mon dos, du poids de son corps sur moi, de la pression de son sexe à l'intérieur du mien. Je me repus de tout cela, et lorsque nous fûmes de nouveau capables de parler, Micah dit :

— Chaque fois que je crois que tu ne peux pas devenir plus merveilleuse au lit, tu me prouves que j'ai tort.

Je voulais répondre quelque chose de profond, exprimer avec éloquence combien je le trouvais fantastique lui aussi, mais tout ce que je trouvai fut :

— Et réciproquement.

Dans le genre lyrique, on a fait mieux, mais Micah repoussa mes cheveux en arrière pour pouvoir embrasser ma joue et dit :

— Je t'aime, Anita.

— Je t'aime plus, répliquai-je.

— Je vous aime mieux, dit Nathaniel en se pelotonnant contre

nous. Je souris, et nous finîmes tous les trois en chœur :
— Je vous aime plus mieux.
Ce qui était la stricte vérité.

Chapitre 23

Le téléphone m'arracha à un sommeil profond et sans rêves. Un infime rayon de soleil filtrait dans la chambre, prouvant que nous n'avions pas bien tiré les rideaux le matin : quand ils sont correctement fermés, il fait noir comme dans un four.

Micah remua près de moi et chercha mon portable à tâtons sur la table de nuit. La sonnerie à l'ancienne était forte et stridente. Nathaniel se tortilla en signe de protestation, sa main tentant de retenir Micah.

— Allô ? lança Micah d'une voix à peine voilée par le sommeil.

J'étais allongée dans l'obscurité, Nathaniel lové contre mon dos. Il me serrait très fort contre lui, et la tension de son corps m'indiquait qu'il était réveillé.

— Un instant, marshal Brice, dit Micah assez fort pour que je l'entende et que je puisse me préparer à la conversation.

Il roula sur lui-même et me tendit le téléphone. Le rayon de soleil barrait son torse, le coupant en deux telle une lame dorée. Je pris le portable mais tirai le drap sur Micah pour ne pas que la lumière touche sa peau – peut-être parce que je sors avec des vampires depuis des années. Micah est un métamorphe, et le soleil ne peut pas lui faire de mal, mais... C'était comme si je venais de rêver de quelque chose d'affreux et que, même sans m'en souvenir, j'étais habitée par une sorte d'angoisse irrationnelle.

— Salut, Brice. Quoi de neuf ? demandai-je d'une voix normale – car j'avais eu le temps de me réveiller tout à fait.

— Pendant que Zerbrowski et vous alliez retrouver votre famille, j'ai déniché un indice.

Je me redressai sur un coude.

— Quoi ?

— Des voisins ont vu la même camionnette à toutes les adresses que notre informatrice nous a données – et celle de la carte grise n'en fait pas partie.

Je m'assis dans le lit. Le bras de Nathaniel glissa autour de ma taille, et dans mon dos, je sentis le léopard-garou enfouir son nez entre mes fesses et le matelas. Il remua légèrement la tête pour se faire de la place, et je m'efforçai de ne pas lui prêter attention.

— C'est où ? demandai-je.

— Près de chez vous. Du coup, vous êtes invitée à la petite sauterie – si c'avait été dans un autre coin, j'aurais juste appelé les SWAT, et vous en auriez entendu parler une fois l'opération finie. On peut vous prendre au passage.

Nathaniel commença à embrasser le bas de mon dos. Ça ne

m'empêchait pas exactement d'écouter Brice, mais ça ne m'aidait pas non plus à me concentrer sur ce qu'il me disait. Je glissai une main derrière moi pour arrêter Nathaniel et jetai un coup d'œil au réveil sur ma table de nuit en fronçant les sourcils.

— Il ne nous reste que deux heures avant le coucher du soleil, Brice, et il peut y avoir jusqu'à une vingtaine de vampires à exécuter. Ça va faire juste.

— Avec des flingues, on peut y arriver.

— S'ils sont tous bien en vue et qu'on n'est pas obligés de les chercher, peut-être.

— On n'a pas tellement d'autre choix, non ?

— En effet. Dépêchez-vous de rappliquer. Si vous tardez trop, j'y vais sans vous.

— Je ne me souviens pas vous avoir donné l'adresse, répliqua Brice. Je vous ai juste dit que c'était dans votre coin.

Merde. J'étais plus fatiguée que je ne le pensais.

— Dicter-la-moi.

— Non. Le capitaine Storr et le marshal Kirkland m'ont tous les deux prévenu que vous essaieriez de vous la jouer Lone Ranger, et ils avaient raison.

Je jurai intérieurement.

— Vous passez vraiment me chercher, ou vous comptez me donner l'adresse quand vous serez à proximité ?

— Je passe vraiment vous chercher. Vous êtes sur ma route.

— Je serai prête quand vous arriverez. Magnez-vous, Brice. Il vaudrait mieux ne pas être encore là-dedans quand tous ces vampires se réveilleront pour la nuit.

— En effet. Et il raccrocha.

Nathaniel me serra très fort du bras qu'il avait passé autour de ma taille et insinua son nez entre mon bras et ma hanche pour embrasser ma peau nue. Il me connaissait assez bien pour ne pas me demander de rester, mais son bras parlait à sa place.

Micah me regarda et prit ma main libre dans la sienne.

— Sois prudente.

— Promis.

Nous restâmes ainsi un moment. Ils ne voulaient pas me lâcher, et je ne voulais pas partir. J'aurais de loin préféré me recoucher dans notre nid de draps et de corps chauds.

Autrefois, j'adorais chasser les monstres. Je tirais une grande fierté d'être la meilleure dans mon domaine. Mais depuis quelque temps, j'ai juste envie de rester chez moi avec les gens que j'aime. Zerrowski m'a dit que tous les flics se tapent ce genre de crise après dix ans dans la police. J'ai répliqué que ça faisait beaucoup moins longtemps que ça, mais selon lui, quand on bosse sur des crimes

particulièrement violents – les affaires de meurtres en série, par exemple –, les années comptent double pour tout le monde. « Même pour toi », a-t-il cru bon de préciser.

Le rayon de soleil qui tombait sur le lit me fournissait juste assez de lumière pour voir Micah et Nathaniel. Enveloppée de leur chaleur, de leur force et de leur amour, je n'avais aucune envie d'y aller. Vingt vampires (minimum), ça faisait beaucoup à tuer en moins de deux heures. J'étais à peu près certaine que si je mourais, Jean-Claude m'empêcherait d'entraîner dans la tombe tous ceux de mes amants qui étaient métaphysiquement liés à moi, Nathaniel y compris, mais... Je n'avais jamais été aussi heureuse que maintenant.

Le bonheur nous rend-il lâches ? Si quelqu'un avait menacé les gens que j'aimais, je l'aurais éliminé impitoyablement. Mais personne ne nous menaçait, moi et les miens. J'allais m'arracher à ce lit confortable, à ces bras tièdes, à cette famille aimante – dont une partie résidait au *Cirque des Damnés* – pour aller faire mon boulot.

C'est génial d'arrêter des méchants, génial de savoir que je les ai empêchés de faire d'autres victimes innocentes. Mais Nathaniel était lové contre moi et m'embrassait de ses lèvres si douces ; Micah me serrait dans une étreinte solide et rassurante. Pour la première fois, je songeai que si l'un d'eux m'avait demandé de rester, je l'aurais peut-être fait.

Alors, je m'autorisai à formuler la pensée qui grandissait quelque part au fond de ma tête depuis un petit moment déjà. Le monde n'avait peut-être pas besoin que je sois le marshal Anita Blake. Les nouveaux comme Arien Brice pourraient peut-être prendre la relève pendant que je trouverais une autre façon de vivre.

Chapitre 24

J'eus le temps de boire un café, ce qui est généralement une bonne chose – mais cette fois, cela se révéla un piège, le café jouant le rôle de la chèvre que le chasseur utilise pour attirer le léopard à portée de balle.

Je me tenais debout dans la cuisine, ma chope préférée (celle avec les bébés pingouins) pleine d'un délicieux breuvage odorant, et je savais que je m'étais fait avoir. Préparé par Cynric, le café était absolument délicieux, mais il n'en restait pas moins un piège.

— Il faut qu'on parle, avait déclaré le tigre-garou.

J'allais devoir justifier mes actions de la veille, et je n'en avais aucune envie – surtout alors que Brice et les SWAT pouvaient frapper à la porte à tout moment. Ce que je m'étais empressée de faire valoir, et à quoi Cynric avait répondu :

— Il n'y a jamais de bon moment pour parler de nous, Anita. Tu as toujours un monstre à tuer ou un meurtre à élucider.

Difficile de prétendre le contraire ; aussi, je n'avais même pas essayé. On a toujours l'air con quand on nie une évidence.

Je m'efforçais de ne pas boudier – de me comporter comme une adulte raisonnable. Mais j'avais du mal. J'étais appuyée contre un des placards bas, les fesses calées sur le bord du plan de travail. Cynric se tenait devant moi. Il a laissé pousser ses cheveux depuis un peu plus d'un an qu'il vit avec nous, si bien que maintenant, ils lui touchent les épaules.

Il a les cheveux raides les plus épais que j'aie jamais touchés, une masse opulente et soyeuse. D'habitude, il les brosse pendant qu'ils sont encore mouillés, et il les attache en une queue-de-cheval pas tout à fait assez serrée pour que, de face, on croie qu'il a les cheveux courts. Mais cette coiffure dégage son visage aminci. Depuis que son gras de bébé (je crois que je suis la seule à employer encore cette expression...) a fondu, ses pommettes triangulaires ressortent davantage. Son corps aussi a minci, un peu à cause de sa poussée de croissance, et un peu parce qu'il fait beaucoup de sport.

Nathaniel s'entraîne parce qu'il est stripteaseur, et que lorsque vous gagnez votre vie en vous déshabillant, vous devez avoir un physique irréprochable. Je m'entraîne pour pouvoir me battre contre les méchants. Les gardes du corps qui logent à la maison et au *Cirque des Damnés* s'entraînent pour être capables de nous protéger. Richard s'entraîne pour être en mesure de défendre son titre d'Ulfric si quelqu'un venait à le défier. Micah s'entraîne parce que je suis sa Reine-léopard et que je le fais – et aussi au cas où quelqu'un le défierait, même si c'est beaucoup plus rare chez les léopards que chez

les loups. De manière générale, les léopards-garous sont des créatures beaucoup plus pragmatiques que les loups. Micah ne s'entraîne pas autant que moi, et Nathaniel non plus. De nous trois, c'est moi qui dois le plus souvent ma survie à ma forme physique – ce qui constitue une sérieuse motivation.

J'ai insisté pour que Cynric s'entraîne au combat avec moi et nos gardes du corps, parce que je préfère que chacun de mes proches soit capable de se défendre. Je ne peux pas être avec eux tout le temps, et j'aime mieux qu'ils restent tous en vie. Au début, Cynric se faisait rétamé au corps-à-corps et à l'arme blanche. Du coup, il s'est mis à soulever de la fonte et à courir avec nous pour être en meilleure forme, ce qui a sans doute contribué à élargir ses épaules, à développer son torse et à renforcer sa silhouette jusque-là un peu trop molle.

Aujourd'hui, il est mince mais costaud, bien que pas aussi musclé que certains de mes autres amants. Nathaniel est plus large de carrure et gonfle plus facilement. Cynric doit se battre pour chaque centimètre gagné, presque autant que Micah. Nu, Micah est magnifique, fin mais athlétique et éminemment viril, mais habillé, surtout avec des fringues qui ne le moulent pas, c'est plus difficile de se rendre compte qu'il fait de la muscu.

Cynric a plus ou moins le même problème. Voilà pourquoi il est *quarterback* dans son équipe de foot américain : il n'a pas la carrure pour occuper un autre poste. Et puis, il a un bon coup d'œil, un lancer précis, des réflexes foudroyants et un sang-froid à toute épreuve, même quand des joueurs trois fois plus balèzes lui foncent dessus. Par ailleurs, il court très vite ; il aurait fait un bon *running back* ou un *wide receiver* correct s'il n'était pas si bon *quarterback*. Ce que je trouve très impressionnant, vu qu'il n'avait jamais pratiqué aucun sport d'équipe jusque-là – au grand dam de son entraîneur, qui maudit toutes ces années d'opportunités perdues.

Par ailleurs, Cynric s'est inscrit à une ligue surnaturelle d'athlétisme, où il excelle dans toutes les disciplines qui nécessitent de la vitesse et de l'agilité. C'est un sprinteur, pas un marathonien, mais dans les distances qu'il court, il est presque imbattable. Des entraîneurs de différentes facs lui tournent déjà autour, parce qu'il est question de créer une ligue universitaire surnaturelle, et peut-être même une ligue pro – au moins pour le foot. Il existe déjà des ligues amateurs adultes à travers tout le pays.

Actuellement, il n'y a pas assez de joueurs surnaturels dans l'ensemble des lycées pour former plus d'une équipe par État, ce qui signifie que l'équipe de foot américain de St. Louis est de facto celle du Missouri. Nous avons de très bons résultats, et c'est en partie dû au type qui se tenait devant moi.

Nathaniel adore aller aux matchs et aux rencontres amicales. Cynric et lui se présentent comme frères ; du coup, je sais que les parents des autres joueurs se demandent ce que je peux bien foutre avec eux. Je me fiche de l'opinion de parfaits inconnus ; par contre, à titre tout personnel, ça me perturbe de coucher avec Cynric.

Il portait un short de jogging et rien d'autre. Donc, il s'était déjà entraîné ou il était sur le point de s'y mettre quand il m'avait entendue me lever. Il ne transpirait pas ; j'en déduisis qu'il était en train de s'habiller pour aller courir et qu'il s'était interrompu en plein milieu.

La lumière dorée du couchant peignait les muscles de son torse nu d'une couleur ambrée, leur donnant encore plus de relief et de définition. Au moins portait-il un short ; la plupart des métamorphes se baladent nus dans la maison tant que ma pudeur ne me pousse pas à protester. Mais à bien y réfléchir, j'avais très rarement vu Cynric se balader à poil, même au début. Lui aussi devait être du genre pudique.

— Si je ne commence pas, tu vas rester plantée là sans décrocher un mot, pas vrai ? me demanda-t-il.

— Ouais.

Je sirotai une gorgée de café. Il était bien chaud, et Nathaniel a appris à Cynric comment le préparer de la façon exacte dont je l'aime, mais aujourd'hui, même un excellent café ne suffirait pas à me mettre de bonne humeur.

— Pourquoi ?

— C'est toi qui as fait sortir tous les autres, Cynric. C'est toi qui veux parler, pas moi. Alors vas-y, parle.

— Tu réagis vraiment comme un mec.

Je haussai les épaules et continuai à boire. Peut-être que je finirais par apprécier. Ce serait quand même dommage de gaspiller un aussi bon café à cause de ma mauvaise humeur.

Cynric voulut passer les mains dans ses cheveux, mais à cause de sa queue-de-cheval, il ne put terminer son geste. Alors, il tira sur son élastique pour libérer ses épais cheveux raides. Ceux-ci tombèrent autour de son visage tel un rideau bleu foncé, assombrissant la couleur de ses yeux de sorte que l'anneau bleu pâle parut prendre la teinte des fleurs de maïs et que l'anneau bleu marine se rapprocha de la teinte des yeux de Jean-Claude.

Maintenant qu'il pouvait le faire, Cynric passa les mains dans ses cheveux et se mit à faire les cent pas en cercle dans la partie la plus dégagée de la cuisine. Il tournait en rond devant moi tel un de ces grands félins enfermés dans une cage au zoo, et qui finissent par devenir fous. La lumière matinale avait intensifié le bleu de ses cheveux, mais celle du couchant le rendait plus sombre et plus riche ; elle faisait ressortir des reflets dorés flamboyants à certains endroits,

tandis qu'à d'autres, les cheveux de Cynric semblaient presque noirs. L'ensemble produisait un effet saisissant.

Enfin, le tigre-garou s'arrêta devant moi, sa poitrine se soulevant et s'abaissant comme s'il avait couru. Sur le côté de son cou, une veine battait follement sous sa peau qui fonçait parce qu'il courait torse nu même au printemps. Il bronze facilement, notre Cynric.

Il me dévisagea, les yeux écarquillés, les lèvres entrouvertes et les cheveux en désordre autour de son visage triangulaire. L'envie me démangeait de les repousser en arrière, hors de ses yeux, mais je restai appuyée contre le placard. Si je faisais un geste vers lui, je perdrais du terrain ; si je le touchais, j'en perdrais encore plus. Si on devait se disputer, je ne voulais pas avoir la sensation de ses cheveux soyeux au bout de mes doigts.

— Je m'inquiète pour toi, lâcha-t-il enfin.

— Je suis désolée, dis-je avant de me remettre à boire.

Mais je n'avais pas envie de ce café. Alors, je le posai sur le plan de travail près de moi.

— Désolée pour quoi ?

Je haussai les épaules.

— Désolée que mon boulot te perturbe à ce point, je suppose.

Face à Micah ou Nathaniel, j'aurais été beaucoup plus sincère. J'aurais vraiment pensé ce que je disais. Mais Cynric n'avait pas encore mérité que je culpabilise sur ce plan vis-à-vis de lui. Je ne lui reconnaissais pas encore le droit d'avoir ce genre d'exigence.

— Je suis un tigre-garou, Anita. Je sens tes émotions, et tu n'es pas désolée.

— Tu comptes me dire ce que j'éprouve ou pas ?

— Tu veux qu'on se dispute. Moi, je ne veux pas.

Je croisai les bras sous ma poitrine.

— Moi non plus, je ne veux pas qu'on se dispute, Cynric.

— Pitié : au moins, appelle-moi par mon nom.

Je soupirai.

— D'accord-Sin. Moi non plus, je ne veux pas qu'on se dispute, Sin. Tu sais que je déteste ce diminutif.

— Oui, je sais. Mais tu détestes tellement de choses chez moi !

— Ce n'est pas juste.

— Peut-être, mais c'est la vérité. (Il fit deux pas vers moi ; en décroisant les bras, j'aurais facilement pu toucher sa poitrine.) Je ne peux pas m'empêcher d'être aussi jeune, Anita. Et ça ne durera pas. Je vieillis un peu plus chaque jour.

Je serrai mes bras autour de moi parce que j'avais envie de le toucher. C'est l'un des avantages et des inconvénients des animaux à appeler. Ça vous fait toujours du bien de toucher un animal du type que vous pouvez appeler, et ça vous fait encore plus de bien de

toucher l'animal individuel que vous pouvez appeler. Or, Cynric est l'un des miens. Le fait que j'en possède un nombre record n'y change rien : j'ai envie de tous les toucher quand ils sont près de moi. Difficile de résister quand vous avez envie d'enlacer quelqu'un juste pour respirer l'odeur de sa peau.

— Moi aussi, je vieillis un peu plus chaque jour, fis-je valoir.

— Tu prends de l'âge, rectifia Cynric. En tant que servante humaine de Jean-Claude, tu ne vieillis pas vraiment.

— Je n'ai pas encore accepté sa quatrième marque.

— Mais tu l'as donnée à Damian, qui est lui aussi un vampire.

— C'est mon serviteur vampire. Le rapport de force est inversé.

Nous ne savons pas dans quelle mesure ça peut modifier la dynamique.

— Je sais qu'il existe une chance que tu aies partagé ta mortalité avec Damian au lieu qu'il ait partagé son immortalité avec toi, mais jusqu'à présent, vous pétez la forme tous les deux. Je pense plutôt que tu refuses d'accepter que mon âge n'est pas le vrai problème.

— Désolée si ça me perturbe de coucher avec un lycéen.

— Je finis ma terminale dans quelques mois. Qu'est-ce que tu te trouveras comme excuse, après ?

— Je ne vois pas ce que tu veux dire.

Je serrai mes bras encore plus fort contre moi, parce que je craignais que Cynric – Sin – ne soit sur le point de dire des choses très mûres que je n'avais aucune envie d'entendre.

— Nathaniel n'avait que dix-neuf ans quand tu l'as rencontré, et Jason aussi. Ça fait juste un an de plus que moi. Ce n'est pas seulement une question d'âge, Anita.

Je scrutai ses yeux aux deux nuances de bleu, dans lesquels je distinguais une lueur proche de la panique. C'était insupportable. Je ne voulais pas qu'il dise que je ne l'aimais pas ; je ne voulais pas entendre ces mots sortir de sa bouche. Et pourtant, une partie de moi espérait que quelqu'un se déciderait à le dire, histoire qu'il rentre à Las Vegas et que je me retrouve avec une personne de moins à gérer. J'étais fatiguée, et ce n'était pas à cause de mon boulot pour la police, mais du fait que personne ne peut sortir avec autant de gens à la fois. Coucher avec eux, oui ; avoir une vraie relation de couple, non.

Peut-être que j'étais prête à virer Cynric de mon lit et de mon existence, non pas à cause d'une quelconque défaillance de sa part, mais parce que je devais trouver un moyen de faire du ménage autour de moi, et que faire une fixation sur son âge semblait une excuse raisonnable. Avais-je un problème avec Cynric personnellement, ou me sentais-je juste submergée par le nombre de mes partenaires ? Je les collectionnais comme une vieille folle qui ne peut s'empêcher de ramasser tous les chats errants qu'elle croise. Mais je ne pouvais pas

me permettre de les nourrir et de les protéger tous. Mes ressources émotionnelles étaient presque à sec.

Étais-je prête à renvoyer Cynric pour devoir me partager entre moins de gens – pour me faciliter la vie en supprimant un de mes boulets, donc ? Présenté comme ça, c'était plutôt moche. Déjà, le seul fait de considérer les hommes que j'aimais et avec qui je couchais comme des boulets... Si je devais me débarrasser de Cynric et faire perdre un nouveau frère à Nathaniel, invoquer ma « fatigue émotionnelle » me semblait un peu léger comme raison. Non ?

Tendant la main, je touchai les cheveux du tigre-garou et les lissai en arrière. Ils étaient encore plus doux que ceux de Nathaniel, mais pas tout à fait aussi épais. Presque, quand même. J'avais envie de dire : « Ce n'est pas toi, c'est moi », mais je répugnais à employer un tel cliché. D'un autre côté, la raison pour laquelle une chose devient un cliché, c'est généralement parce qu'elle est beaucoup plus vraie que la plupart des gens ne veulent l'admettre. Vous pouvez être quelqu'un de bien, un bon amant, un ami génial, et ne pas susciter de sentiments amoureux chez la personne que vous aimez. Merde, merde, merde.

Cynric posa une main sur la mienne. Puis il inclina légèrement la tête sur le côté et frotta sa joue contre ma paume pour me marquer de son odeur comme le font tous les félins. Lui appartenais-je ? M'appartenait-il ?

Franchement, je n'en savais rien. Comment pouvais-je être incapable de répondre à cette question au bout d'un an ? Qu'est-ce qui clochait chez moi, putain ? Qu'est-ce qui clochait... chez moi ? Chez lui ? Chez nous deux ? Non, chez moi. Seulement chez moi. C'était quoi, mon problème ?

Cynric passa son bras libre autour de ma taille et m'attira contre lui en un geste possessif, un geste qui lui aurait servi à marquer son territoire en présence d'autres hommes. « Elle est à moi, pas à vous. » Voilà ce que clamait le bras qui me tenait. Et moi, je pensais que c'était faux.

Levant les yeux vers Cynric, j'étudiai son visage ; j'essayai d'y trouver quelque chose qui m'aiderait à déterminer ce que je ressentais ou non. Il me serra un peu plus fort contre lui et je posai les mains sur sa taille, juste au-dessus de ses hanches – non pas pour le tenir, mais pour le retenir. Je savais ce que cachait son short de jogging en soie. Je savais ce qu'il avait à m'offrir, et je savais comment je réagirais s'il me serrait trop fort, même à travers nos vêtements respectifs.

L'amour n'est pas la seule chose qui me pousse vers les hommes de ma vie. Si je réagissais face à Cynric de la même façon que je réagissais face aux autres, ça signifierait quelque chose. J'ignorais quoi, mais ça signifierait quelque chose.

Le tigre-garou voulut me plaquer contre lui, mais je me raidis

pour maintenir une infime distance entre nous. Au lieu d'insister, il me lâcha et s'écarta de vingt centimètres. À présent, on ne se touchait plus du tout.

Je tendis une main vers lui, mais son expression me poussa à la laisser retomber. Ce n'était pas une colère bien méritée que je lisais dans ses yeux, mais de la déception et de la douleur. Je ne voulais pas voir ça. J'avais le cœur serré et, dans la gorge, une boule que je ne parvenais pas à avaler, comme si je m'étranglais avec quelque chose de bien plus tangible que des mots.

— Je ne suis pas jaloux, dit Cynric, mais que tu ne me laisses même pas te serrer contre moi, après ce que je t'ai sentie et entendue faire avec Micah et Nathaniel...

Il secoua la tête et fit un petit geste comme pour repousser quelque chose. Puis il se détourna et alla se planter près de la baie vitrée coulissante, aussi loin de moi que possible sans quitter la pièce.

Je ne savais pas quoi faire. Si Nathaniel ne l'avait pas adopté comme frère, si Jean-Claude ne semblait pas si fier de ses accomplissements, si Cynric lui-même ne s'était pas donné tant de mal pour faire tout ce qu'on attendait de lui, si... Que ressentirais-je si je ne devais jamais le revoir dans cette cuisine ? Si je ne devais plus jamais contempler ce camaïeu d'ombres et de lumière ambrée sur sa peau ?

Il était très beau avec ses cheveux d'un bleu profond et nuancé, presque noirs par endroits – on aurait dit la surface d'un océan. Mais... je pourrais vivre sans lui. Oui, il me manquerait, mais je ne pouvais pas accepter le fait que je couchais avec lui et que je devais l'aider à choisir une fac. Ça ressemblait trop à un conflit d'intérêts. Est-il possible d'achever l'éducation de quelqu'un, de l'envoyer à l'école avec un bisou tous les matins et de coucher avec lui sans culpabiliser le soir ? Il me semblait que non.

Je décidai d'opter pour la franchise. Je n'étais pas certaine que j'aurais le cœur et la gorge moins serrés après ça, mais c'était la seule solution. Je me rapprochai de Cynric, mais pas assez pour le toucher.

— Je suis désolée.

Sans me regarder, il demanda :

— Désolée pour quoi ?

— Désolée qu'il n'y ait pas assez de moi pour tout le monde.

Alors, il se tourna vers moi, les sourcils froncés.

— Ça veut dire quoi, au juste ?

J'ouvris la bouche et la refermai. Je ne savais pas comment lui expliquer.

— Tu vois ? Ce n'est pas la vraie raison, Anita. Tu cherches une excuse pour te refuser à moi, c'est tout.

Je secouai la tête.

— Mais non, bordel.

Il me fit face, les bras croisés sur sa poitrine nue.

— Alors, quel est le problème ? Parle.

Il m'avait jeté ces mots à la figure comme un gant, un défi. Je pouvais soit le relever, soit l'abandonner là lâchement.

— Je ne sais pas comment gérer le fait que je t'envoie au lycée, que j'assiste aux réunions de parents d'élèves et qu'à côté de ça, je couche avec toi. Ça me perturbe comme si je faisais quelque chose de mal. Aucun de mes autres amants ne me donne l'impression d'être immorale.

Son froncement de sourcils céda la place à une expression étonnée, puis à un demi-sourire.

— Tu es sérieuse, pas vrai ?

— Absolument, confirmai-je.

— Tu sais que je n'ai qu'un an de moins que Nathaniel et Jason quand tu les as rencontrés.

— Mais je n'ai pas couché avec eux à l'époque, et j'avais aussi trois ans de moins que maintenant.

— Je n'ai que cinq ans de moins que Nathaniel.

Je réprimai une furieuse envie de me boucher les oreilles et de me mettre à chanter « La, la, la » à tue-tête. Je n'avais pas envisagé les choses sous cet angle.

Cynric partit d'un rire bref et dur.

— Tu n'avais pas fait le calcul, hein ?

Je tentai de ne pas me tortiller sous l'effet de la gêne.

— Je n'avais pas réfléchi au fait que vous étiez si proches en âge, non.

— Si ça se trouve, la situation ne fonctionne pour toi que parce que tu ne l'examines pas de trop près.

— Honnêtement, je n'en sais rien.

— Tu as sept ans de plus que Nathaniel, c'est bien ça ?

J'acquiesçai et haussai les épaules. Je luttai pour ne pas détourner les yeux parce qu'à vrai dire, ça m'avait turlupinée aussi, à une époque.

— La différence d'âge te pose réellement un problème, même si ce n'est que sept ans ?

— Elle m'en a posé un, oui, admis-je. Parce que je veillais sur Nathaniel, je le protégeais. Lui apprendre l'indépendance et coucher avec lui en même temps, j'estimais que c'était un conflit d'intérêts.

— Il était comme un animal domestique quand tu l'as rencontré, pas juste soumis, mais incapable de se défendre. Il m'a dit qu'avant que tu n'insistes pour qu'il entame une thérapie et développe une volonté propre, il n'était qu'une victime qui attendait que le bon tueur survienne pour finir le boulot.

— Il t'a dit ça, vraiment ? m'exclamai-je, incapable de masquer ma surprise.

Le tigre-garou hocha la tête.

— Je crois que si je n'avais pas perdu le contrôle de l'ardeur en sa présence, j'aurais gardé mes distances, Cynric.

— Sin, corrigea-t-il automatiquement sur un ton las.

Je soupirai.

— D'accord, Sin. Tu sais que ce surnom ne m'aide pas vraiment à surmonter le côté tabou de notre relation, hein ?

— Pourquoi « tabou » ?

— Tu es un gamin dont je suis censée m'occuper. Je pense que ce sont les réunions parents-professeurs qui m'ont achevée, Cynric – Sin. (Je posai les mains sur mes hanches et réussis enfin à le foudroyer du regard en me sentant dans mon bon droit.) On ne couche pas avec un lycéen auquel on sert de mère de remplacement – le voilà, le problème. C'est mal, un point c'est tout.

Il éclata de rire et, les bras toujours croisés sur la poitrine, s'appuya contre la baie vitrée.

— Alors, cesse de venir à ces réunions.

— Hein ?

— Cesse de venir à ces réunions si c'est ça qui te perturbe. Je ne te considère pas comme une mère de remplacement, Anita. Ce que j'ai connu de plus proche dans le genre, c'était Bibiana à Las Vegas, et elle n'est déjà pas très maternelle envers ses propres fils. Mais toi ? Jamais je ne t'ai considérée de cette façon.

Les sourcils froncés, il décripa suffisamment les épaules pour mieux caler son dos, décroisa les bras et plaqua ses mains contre la vitre réchauffée par le soleil. Et quand la lumière du couchant découpa tout le haut de son corps à contre-jour, je me rendis compte que la soie bleu clair de son short était plutôt transparente.

Je détournai les yeux pour ne pas chercher à en distinguer davantage. J'aimais le voir ainsi, et après lui avoir fait tout un laïus sur le rôle parental que je jouais auprès de lui, je me sentais à la fois stupide – comme si je m'obstinais à nier l'évidence – et incestueuse. Je me sentis rougir et regrettai ardemment de ne pas pouvoir m'en empêcher.

— Tu ne te considères pas comme ma mère, dit Cynric d'une voix légèrement plus basse.

Je secouai la tête, parce qu'il avait raison, mais...

— Non, mais devoir assister aux réunions parents-profs me met dans cette position. Tu ne comprends pas ? Je ne peux pas à la fois faire ça et... (j'agitai vaguement une main dans sa direction) ça !

— Jean-Claude est mon tuteur légal, et il aime bien ce genre de truc. Nathaniel aussi, il adore jouer les grands frères, déclara Cynric

avec une joie palpable.

Alors, je le dévisageai. Son bonheur se lisait sur son visage. Il était adossé à la fenêtre dans la lumière dorée, heureux et détendu, bien mieux dans sa peau que lorsqu'il était arrivé à St. Louis. Cette fois, je n'eus pas besoin de lutter pour ne pas baisser les yeux : j'adorais le voir ainsi. Durant l'année écoulée, il n'avait pas seulement pris des centimètres et du muscle. Son assurance et sa personnalité s'étaient développées elles aussi. Il devenait peu à peu l'adulte qu'il avait le potentiel d'être, et j'aimais assister à cette transformation chez lui comme j'avais aimé y assister chez Nathaniel, chez Jason ou... ou même chez Micah. Nous avions tous grandi au contact les uns des autres.

— Tu as raison : Jean-Claude aime faire ce genre de truc.

Sin rit.

— Les matchs et les rencontres sportives le laissent un peu perplexe, mais il adore y assister.

— Il est fier de toi, acquiesçai-je.

Sin grimaça.

— Je crois que oui.

— J'en suis sûre.

Il me dévisagea, et ses grands yeux bleus redevinrent sérieux.

— C'est vrai, tu perçois ses émotions quand tes boucliers ne sont pas assez hermétiques, encore plus qu'avec un de tes animaux à appeler.

— C'est plus difficile de bloquer complètement Jean-Claude, concédai-je.

— Plus difficile que de bloquer Damian ou Nathaniel ?

— Damian, oui. Nathaniel, ça dépend ce qu'on fait.

— Tu veux dire, si vous êtes en train de faire l'amour.

Je souris et secouai la tête.

— Je m'abandonne aussi pas mal quand je couche avec Jean-Claude, mais Nathaniel ne contrôle pas ses émotions aussi bien que les vampires.

— Ils ont eu plusieurs siècles pour s'entraîner, fit remarquer Sin.

— Exact.

— Arrête de venir aux réunions parents-profs, et puis voilà.

Il me tendit la main.

— Tu crois que ça suffira à tout arranger ?

— Je n'en sais rien, mais si je dois choisir entre te voir assister à ces réunions hyper mal à l'aise et partager ton lit, le choix est vite fait.

Il remua les doigts de sa main toujours tendue vers moi.

Je m'approchai suffisamment pour la prendre, et un moment, nous restâmes face à face sans qu'aucun de nous deux fasse un pas vers l'autre. Nous étions juste debout à un mètre de distance, lui

toujours adossé à la baie vitrée, moi luttant contre une furieuse envie de l'attirer vers moi, et nous nous regardions.

Le sourire de Sin se fana légèrement, laissant derrière lui une expression beaucoup plus grave. Son bonheur demeura comme les dernières lueurs qui repoussent l'obscurité quand le soleil vient juste de disparaître à l'horizon. Mais vous savez que la nuit ne tardera pas à les engloutir, et que les monstres sortiront de leur cachette.

Je ne voulais pas être un monstre aux yeux de Cynric comme je l'étais déjà à ceux de Larry. Ce n'était pas très juste de les comparer, mais j'étais crevée – pas physiquement, parce que j'avais dormi, mais émotionnellement. J'en avais juste marre de toute cette merde. Et je me demandais ce que foutait Brice, non parce que j'avais hâte de me débarrasser de Cynric, mais parce qu'il fallait qu'on élimine ces salopards avant la tombée de la nuit.

Cynric me pressa la main et la balança légèrement entre nous.

— Tu réfléchis trop, et ce n'est pas à cause de moi.

J'eus la décence de paraître embarrassée, mais je ne lui mentis pas.

— Je me demande quand les autres flics vont passer me prendre pour m'emmener à la petite sauterie.

— Tu sais que je m'inquiète chaque fois que tu pars en mission avec la police.

J'acquiesçai.

— Oui, je sais.

Un moment encore, nous nous regardâmes en nous tenant juste par la main.

— Rien de ce que je peux faire ne te convaincrat de rester, dit Cynric.

Ce n'était même pas une question.

Je soupirai.

— Non.

— Je peux au moins te serrer contre moi ?

Surprise, je le dévisageai. Le coq-à-l'âne était trop brusque pour moi.

— Euh, oui, si tu veux. Pourquoi pas ?

— Parce qu'on est en train de se disputer et que tu es toute sérieuse.

— On n'est pas en train de se disputer.

— On l'a envisagé tous les deux, dit Cynric en souriant.

Je lui rendis un petit sourire.

— Ouais, on l'a envisagé.

— Mais on ne va pas le faire, conclut-il, sa voix montant légèrement à la fin de sa phrase comme s'il me demandait confirmation.

— Non, je ne crois pas.

Il fronça les sourcils et tira sur ma main pour m'attirer vers lui.

— Ne le prends pas mal, Anita, mais pourquoi on n'est pas en train de se disputer ?

Il s'était arrêté de tirer alors que quelques dizaines de centimètres nous séparaient encore, pour que je puisse décider si je voulais faire le reste du chemin ou pas. Durant l'année écoulée, il a appris ce qu'il ne faut pas faire avec moi. Le plus dur, selon un de mes ex, c'est de comprendre ce qu'il faut faire.

Je me rapprochai de Cynric et me retrouvai dans la même position que précédemment, le nez levé vers lui, ses bras autour de ma taille, mes mains posées sur ses hanches pour conserver un minimum de distance entre nous.

— Je ne veux pas qu'on se dispute, dis-je.

— Moi non plus.

Je hochai la tête.

— Tant mieux.

— Tu ne viendras plus aux réunions parents-profs.

— D'accord.

— Et tu ne te prendras plus la tête avec notre différence d'âge ?

Je ris.

— Sin, j'ai douze ans de plus que toi.

— Je sais.

— Et ce n'est pas juste la différence, c'est le moment où elle se produit. Tu as dix-huit ans et moi trente. Ça fait beaucoup, à ce stade de nos vies.

— Tu as dit que je pouvais te serrer dans mes bras.

— Tu peux.

Il baissa les yeux vers mes mains qui le maintenaient à distance.

— Pas sans te forcer, et tu n'aimes pas ça, du moins, pas quand ça vient de moi.

À contrecœur, je glissai mes bras autour de sa taille, éprouvant la fermeté de sa chair et la douceur de sa peau qui m'empêchaient de dire si son corps était dur et musclé ou doux et tendre. En fait, il était les deux à la fois.

Lentement, Cynric resserra son étreinte et me plaqua contre lui. Je laissai mes doigts remonter le long de son dos, pianotant sur ses vertèbres, caressant ses grands dorsaux saillants. On aurait dit que s'il soulevait un peu plus de fonte, ses muscles allaient jaillir de sa peau et se déployer sous forme d'ailes blanches duveteuses comme celles d'un ange.

Donovan Reece, le Roi des cygnes-garous, est l'un de mes amants – plutôt un plan cul, en fait. Je sais ce que c'est de baiser entourée par des plumes. Mais Sin n'avait pas besoin d'ailes pour être spécial.

Je me drapai autour de son torse et posai ma joue sur sa poitrine nue pour pouvoir m'imprégner de la chaleur de sa peau. Mais ce simple contact ne me suffit pas. Cynric est mon tigre à appeler, mon tigre bleu, et notre lien métaphysique va dans les deux sens. Pour des raisons qui m'échappent, je ne peux m'attacher les gens que dans la mesure exacte où je suis prête à m'attacher à eux en retour. Mon pouvoir est une épée à double tranchant, qui me coupe aussi profondément que mes victimes.

Sin m'entoura de ses bras et me lova contre lui. Je le laissai faire. J'acceptai de rester minuscule et recroquevillée contre son corps tellement plus grand que le mien, afin qu'il puisse me serrer très fort et savourer le fait que, même si c'est moi qui commandais, il est plus balèze que moi, et aucune différence d'âge n'y fera jamais rien. Un jour, il aura dix-huit ans, et je mesurerai toujours vingt bons centimètres de moins que lui. Et je pouvais admettre – au moins par-devers moi – que ce n'était pas toujours si mal d'être la plus petite.

Sin me serra très fort contre lui et, la bouche dans mes cheveux, demanda :

— Je peux t'embrasser ?

— Pourquoi tu me poses la question au lieu d'essayer ?

— Parce que tu es d'une drôle d'humeur et que dans ces cas-là, ce que tu veux change d'une minute sur l'autre.

— Je suis si chiante que ça ?

— Juste un peu délicate à gérer, parfois.

— C'est très diplomatique de ta part.

— J'ai envie de t'embrasser.

— Oui.

— Oui quoi ?

— Oui, répétais-je.

Et je me dressai sur la pointe des pieds, une main posée sur sa poitrine pour garder mon équilibre. Saisissant la perche que je lui tendais, il se pencha vers moi, et nos bouches se pressèrent doucement l'une contre l'autre.

Cynric s'écarta de moi et me dévisagea. Je voulus lui demander ce qui clochait, mais ce qu'il vit dut lui plaire car il m'embrassa de nouveau, glissant une main dans mes cheveux, à la base de mon crâne.

Très vite, le baiser initialement chaste devint fougueux, lèvres voraces et langues entremêlées. Un petit bruit s'échappa de la gorge de Cynric, et soudain, son étreinte se fit brutale. Cela me rappela qu'il avait une force bien supérieure à celle d'un humain, et qu'il existe des tas de bonnes raisons pour lesquelles les métamorphes ne sont pas autorisés à jouer avec les humains : ils risqueraient de les casser.

Les doigts d'une de ses mains s'étaient enfoncés dans le haut de mon bras, qu'ils meurtrissaient. Si j'avais été aussi fragile qu'une

humaine ordinaire, il aurait pu me faire mal. Mais je ne suis pas une humaine ordinaire, et parfois, j'aime bien qu'on me malmène un peu. La douleur m'arracha un gémissement avide et m'incita à me presser contre Cynric. Sentant qu'il bandait, je gémis de nouveau et me pressai plus étroitement contre lui.

— Anita.

Il avait grondé mon nom contre mes lèvres, et un souffle tiède, presque chaud, se répandit sur ma peau en la picotant. J'avais réveillé sa bête.

— Seigneur, haletai-je comme, en réaction, un énorme félin bleu et noir se dressait à l'intérieur de moi.

Quelqu'un se racla bruyamment la gorge et toqua à l'encadrement de l'arche. Nous sursautâmes et nous retournâmes d'un même mouvement.

— C'est marrant de vous regarder, dit Nathaniel sur un ton d'excuse.

— Tu es là depuis longtemps ?

— Pas très. Les flics viennent juste de se garer devant la maison.

— Merde, jurai-je. (Je levai les yeux vers Cynric.) Il faut que j'y aille.

— Je sais. (Il sourit.) Mais je sais aussi que tu regrettes de partir maintenant, et ça aide.

Je ne voyais pas trop comment le prendre, alors je fis la sourde oreille et me dirigeai vers la porte en ajustant les lanières de mon équipement comme si notre brève séance de pelotage avait pu tout déranger. En fait, j'essayais juste de me remettre en mode boulot.

Je vérifiai que mes armes étaient toutes accessibles en cas de besoin, puis je donnai un baiser rapide à Nathaniel. Micah se tenait dans l'entrée, mes sacs d'équipement à la main. Je l'embrassai aussi, mais ni lui ni Nathaniel ne cherchèrent à me soutirer davantage. Ils savaient que j'étais déjà ailleurs en pensée, déjà dans l'état d'esprit nécessaire pour faire mon boulot. Quand vous réfléchissez au meilleur moyen de tuer des gens, vous n'avez pas envie d'introduire vos petits amis dans l'équation – en tout cas, moi, je n'ai pas envie de le faire. Je tiens à séparer l'horreur de mon travail des délices de ma vie privée.

— Il faut que j'y aille, dis-je.

— On sait, acquiesça Micah.

— Selon le planning, on est avec Jean-Claude, ce soir, me rappela Nathaniel.

— Ah, merci. J'avais oublié. Je me serais demandé où vous étiez passés.

Je pris mes sacs des mains de Micah. Quand vous êtes dans la police, vous ne laissez pas votre mec porter votre équipement – du moins, pas devant les collègues.

— Fais le nécessaire pour nous revenir saine et sauve, Anita, dit Micah.

Je plongeai mon regard dans le sien et répondis :

— Toujours.

Et une partie de moi regrettait de devoir y aller, mais à présent que Brice m'appelait depuis son SUV et que le van des SWAT démarrait déjà, une certaine excitation gagnait l'autre partie. J'adore mes mecs, mais j'adore aussi mon boulot. Comment partage-t-on son existence entre tuer des gens et en aimer d'autres ? La seule solution que j'ai trouvée, c'est de tuer les méchants et d'aimer les gentils, en priant le ciel pour que les deux listes ne se recoupent jamais.

Chapitre 25

Je jetai mes affaires dans le pick-up de Brice. J'avais à peine eu le temps de boucler ma ceinture de sécurité qu'il démarra en faisant jaillir des graviers sous ses roues. J'aperçus un mouvement à la lisière des bois voisins. C'était Nicky, à peine visible parmi le vert des feuilles et des buissons. Il devait être de garde. Je n'agitai pas la main, ne fis rien qui puisse attirer l'attention sur lui et les autres, mais je continuai à le regarder tandis que nous nous éloignions, jusqu'à ce que le premier virage le dissimule à ma vue. Je ne l'avais pas embrassé pour lui dire au revoir ; je n'avais même pas pensé à lui jusqu'à ce que je le voie là-dehors. Si j'étais capable d'oublier un amant aussi exceptionnel doublé d'un homme aussi dangereux que Nicky, ça confirmait que j'avais beaucoup trop d'hommes dans ma vie. Tout le problème consistait à déterminer ce que je pouvais bien y faire.

— Vous le prendriez mal si je vous disais que ce sont deux des plus beaux mecs que j'ai jamais vus ? lança Brice en franchissant un virage sur les chapeaux de roue pour ne pas se laisser distancer par le van des SWAT.

— Dites ce que vous voulez, tâchez juste de ne pas nous envoyer dans le décor, grinçai-je en m'accrochant à la poignée de ma portière.

— Désolé.

— Et merci pour le compliment.

— Le type dans les bois, il était à vous, lui aussi ?

Brice freina brusquement dans le virage suivant, et je crus que cette fois, on était bons pour le fossé, mais il parvint à s'en extraire avec un jaillissement de gravillons et un envol de feuilles qui se prirent dans les essuie-glaces.

— Putain, Brice, jurai-je. Et, oui, il est à moi.

— Désolé, répéta Brice. Je n'arrive pas à trouver un seul beau gosse qui accepte de vivre avec moi. Comment vous faites pour les collectionner ?

— C'est justement ce que je me demandais.

— Hein ?

Des branches giflèrent le pare-brise, et je hurlai :

— Ralentissez ou je vous bute !

Il me jeta un bref coup d'œil et obtempéra, peut-être à cause de la tête que je faisais, ou peut-être parce que la main qui n'était pas agrippée à la poignée tenait mon Browning BDM. Je ne lui aurais pas tiré dessus, pas pendant qu'il conduisait, mais le temps qu'on se gare derrière les SWAT, j'avais la nausée. Je ne suis jamais malade en voiture.

— C'est moi qui conduis au retour, dis-je en récupérant mes

affaires à l'arrière du pick-up.

— Vous êtes légèrement verdâtre, Blake, fit remarquer Hill.

— Brice conduit comme un pied.

— Hé ! protesta l'intéressé.

Je le regardai fixement, et il finit par acquiescer d'un air penaud.

— Je n'ai pas l'habitude des collines, dit-il en guise d'excuse.

Nous nous divisâmes en deux équipes pour couvrir les deux accès à la maison. Brice accompagnerait la première et moi la seconde. Nous nettoierions les lieux à coups de flingue. S'il y avait la moindre créature réveillée à l'intérieur et si elle tentait de s'enfuir, elle foncerait forcément vers un groupe ou l'autre.

En principe, les SWAT aiment prendre plus de temps que ça pour reconnaître les lieux et établir un plan, mais la lumière déclinait, et nous ne pouvions pas nous permettre de traîner. Ou bien nous intervenions après la tombée de la nuit, quand les vampires seraient debout, ou bien nous y allions maintenant, sans préparation.

Dans la chasse aux monstres, il y a toujours des moments où les seuls choix qui s'offrent à vous sont mauvais, des moments où ils sont pires, et des moments où vous n'en avez aucun. Je préférais opter pour le mauvais choix avant qu'il ne se transforme en plus de choix du tout, et les autres avaient suffisamment bossé avec moi pour me faire confiance sur ce point.

Nous étions équipés, nous avions formé deux groupes et nous avions un semblant de plan, auquel nous nous en tiendrions jusqu'à ce que se produise une couille majeure. Levant les yeux vers le ciel qui s'assombrissait, je priai : « Faites qu'on en ait terminé avant que les vampires ne se relèvent pour la nuit. » Je ne pensais pas que Dieu ralentirait la trajectoire du soleil pour nous, mais ce n'est pas parce qu'on n'a aucune chance d'obtenir quelque chose qu'on doit renoncer à le demander. On ne sait jamais : parfois, les anges intercedent en votre faveur.

Chapitre 26

Je pénétrai dans la maison derrière la haute silhouette de Hill, moulé dans son armure noire. Killian, qui n'est pas beaucoup plus grand que moi, venait juste après, et Jung, qui l'est davantage, me flanquait. Saville, qui nous dépassait tous largement, avait utilisé le bélier pour défoncer la porte ; à présent, il fermait la marche. Je n'eus pas besoin de regarder par-dessus mon épaule pour m'en assurer : je savais qu'il était là, point. J'avais confiance en chacun de ces gars pour faire son boulot. Celui de Saville consistait à couvrir l'ensemble de la pièce pour que rien ne puisse nous surprendre. Pendant ce temps, Jung et moi nous répartirions les douze vampires visibles afin de les exécuter. Hill resterait près de moi avec son AR-15 au cas où l'une des cibles s'animerait inopportunément, et Killian ferait de même avec Jung.

Le salon était tout ce qu'il y a de plus normal, meublé d'un canapé, d'une causeuse et d'un pouf en forme de poire avachi devant un petit poste de télévision. Seule choquait la présence des vampires proprement alignés sur le sol. La plupart d'entre eux étaient enveloppés de sacs de couchage modèle sarcophage soigneusement fermés, mais les deux derniers se contentaient d'un simple drap.

Dans les films, c'est toujours ambiance *Dracula, prince des ténèbres*, avec des cercueils éclairés à la bougie. Mais les repaires des vampires américains modernes ressemblent plus souvent à des résidences étudiantes où tout le monde aurait trop picolé la veille. Plus personne n'a le sens du décorum.

Derrière nous, Saville ouvrit les rideaux de la grande baie vitrée pour laisser entrer le jour déclinant. La plupart de ces vampires étaient sans doute trop jeunes pour se lever avant la nuit noire, mais dans le cas contraire, le soleil les en empêcherait. Premièrement, il retarderait leur réveil, et deuxièmement, si l'un d'eux était assez puissant pour se réveiller quand même, il réfléchirait longuement avant de sortir de son « cercueil » et de prendre le risque de s'exposer à la lumière du jour. Bien entendu, une fois que nous commencerions à tirer, il n'aurait plus grand-chose à perdre, mais ça restait la meilleure précaution que nous pouvions prendre. Quand vous chassez les vampires, le soleil est toujours votre allié.

Sa lumière emplissait la moitié de la pièce, nous permettant de voir que les sarcophages étaient tous de couleurs différentes, comme si les vampires les avaient achetés ensemble pendant une liquidation ou s'ils avaient voulu éviter que l'un d'eux utilise celui de son voisin par erreur. Les draps étaient imprimés de personnages de bande dessinée. J'espérais que les vampires les avaient trouvés en solde, mais craignais

qu'il n'y ait une autre raison. Les silhouettes qu'ils enveloppaient semblaient toutes petites, mais elles se trouvaient au milieu de la ligne – en sixième position de mon côté comme du côté de Jung. On avait pas mal d'autres victimes à exécuter avant d'en arriver à celles-là.

Je calai la crosse de mon fusil sur mon épaule et fis un signe de tête à Hill. Il s'agenouilla sur le premier sarcophage et l'ouvrit – une tâche qui nécessitait l'emploi de ses deux mains. Le fait qu'il soit prêt à lâcher son arme pour me laisser le couvrir pendant qu'il s'en acquittait était le plus grand compliment que pouvait faire un SWAT. Je me concentrai comme une folle pour en être digne.

Des cheveux blonds surmontaient un visage blême, jeune et probablement féminin – mais ça n'avait pas d'importance et honnêtement, j'essayais de ne pas y penser. Hill prit une photo avec un appareil numérique en mode automatique ; puis je visai entre les yeux miséricordieusement clos et tirai. L'impact me fit légèrement tituber, mais il changea le visage de la vampire en bouillie rouge. Pas une décapitation, mais pas loin, et avec une seule balle.

La détonation du fusil de Jung fit écho à la mienne. D'autres résonnèrent plus loin dans la maison. Brice et son groupe nettoyaient les chambres où reposait le reste des vampires.

Hill et moi passâmes au sac suivant. Cheveux foncés, peau claire : « bang »! Homme afro-américain, costaud : « bang »! Femme à longs cheveux blonds : « bang »! Homme d'âge mûr, chauve : « bang »! Le drap imprimé de personnages dessinés venait ensuite. Hill voulut se contenter de le rabattre, mais il était enroulé trop serré. Jung aussi avait atteint la silhouette qui n'occupait pas un sarcophage de son côté, et Killian s'agenouilla à côté de Hill pour déballer son propre petit mort-vivant.

Le visage du nôtre apparut. Il ne devait pas avoir plus de huit ou neuf ans au moment de sa mort. C'est illégal de créer des enfants vampires – un crime considéré comme une violence sur mineur de moins de quinze ans, et passible de la peine capitale. D'ailleurs, la plupart des vampires tueraient eux-mêmes celui de leurs pairs qui transformerait un gamin aussi jeune. Ils n'ont pas besoin de nos lois humaines pour leur dire combien c'est mal.

Pendant que Hill prenait sa photo, j'essayai de me persuader que le gamin en question avait été transformé des dizaines d'années plus tôt, bien avant l'entrée en vigueur des nouvelles lois, mais franchement, je n'en savais rien. Ça pouvait être un petit garçon porté disparu le mois précédent, et dont la photo figurait sur un carton de lait, un petit garçon dont les parents éplorés souhaitaient éperdument le retour.

Bonnes ou mauvaises, les vampires sont toujours les mêmes

personnes qu'avant leur mort. Si les parents de cet enfant le cherchaient, ils pouvaient le récupérer, mais... leur fils ne grandirait plus jamais. Il ne vieillirait pas. Je n'ai encore jamais rencontré de vampire âgé de moins de douze ans au moment de sa mort qui n'ait pas fini par devenir fou.

— Blake, dit Hill.

Je clignai des yeux et tirai dans cette petite tête d'enfant. Elle explosa tel un melon trop mûr, ou plutôt une pastèque, vu la couleur – à ceci près que les pastèques ne saignent pas, ni ne laissent échapper de la cervelle et des morceaux de crâne. La vampire de Jung était un peu plus âgée, une ado, à tout le moins. Il appuya sur la détente, et sa tête se changea en fine brume écarlate.

Je priai pour que les deux gamins aient été les vampires les plus âgés dans cette pièce. Je ne voulais pas que les photos qu'on venait juste de prendre soient la dernière image que des parents auraient de leur enfant chéri.

Je balayai la ligne du regard. Les vampires avaient tous la tête réduite à l'état de pulpe sanglante. Derrière nous, les dernières lueurs du jour se mouraient. Jung et moi, on pouvait remonter chacun vers son extrémité de la ligne et coller une balle dans la poitrine de chacune de nos cibles, mais même si l'une d'elles se relevait maintenant, elle n'aurait pas d'yeux pour nous hypnotiser ni de crocs avec lesquels nous mordre, ce qui lui ôterait ses deux armes les plus redoutables.

Jung et moi commençâmes où nous nous trouvions, Hill et Killian ouvrant les sacs plus grand et rabattant les draps plus bas pour qu'on puisse voir où on visait. J'aurais parié que tous les vampires étaient déjà suffisamment morts, mais puisqu'on avait décidé de détruire également leur cœur, mieux valait faire ça bien.

Nous longeâmes la ligne par l'extérieur. Même avec mes bouchons d'oreille spéciaux, mes tympan vibraient lorsque nous en eûmes fini. Le soleil disparut à l'horizon quelques secondes plus tard ; je le sentis comme si une main m'avait traversé le cœur. Et l'instant d'après, je sentis un vampire s'éveiller.

— Il en reste un ! glapis-je.

Hill balaya les corps du regard.

— Ils sont morts.

— Pas dans cette pièce.

— Blake dit qu'il en reste un, annonça Killian à la radio.

— Il n'y a plus personne de vivant ici à part nous, répliqua Derry.

Des cris résonnèrent, suivis par de nouvelles détonations. Nous nous remîmes automatiquement en formation : Hill en tête, puis moi et Jung, Killian, et enfin Saville. Nous le fîmes sans poser de questions et sans nous consulter. Puis nous nous élançâmes vers les autres

pièces, vers le reste de nos hommes, vers les cris et les détonations – parce que notre boulot, c'était ça : courir vers le danger.

Chapitre 27

Hill plongea dans la première petite chambre. Il avait à peine franchi le seuil qu'il cria : « Dégagé. » Du coup, nous reculâmes tant bien que mal et fîmes demi-tour pour nous diriger vers l'autre chambre. De toute façon, les cris venaient de là, et si les SWAT ne m'avaient pas accompagnée, j'aurais foncé à l'intérieur directement. Mais leur méthode veut qu'ils ne prennent aucun risque de laisser un méchant derrière eux. Si Hill affirmait qu'il n'y avait personne dans la première chambre, je le croyais. Ça signifiait que nous avions juste à nous occuper du problème dans la seconde. Seule, j'aurais quand même commencé par celle-là. Et peut-être que j'aurais eu raison, et peut-être que j'aurais eu tort.

Hill et moi entrâmes les premiers. Il partit sur la droite et je le suivis. Jung et Killian voulurent pénétrer dans la chambre derrière nous, mais il n'y avait plus de place, parce que chaque centimètre carré de plancher était déjà occupé par un homme armé. Derry avait même dû monter à genoux sur le lit ensanglanté où gisaient deux corps à la tête en bouillie. Brice se tenait au pied du lit en question, face à une pile de sacs de couchage tout aussi ensanglantés.

Si Hill avait viré à droite, c'était parce que Montague se tenait sur la gauche, son fusil épaulé et son large dos dissimulant le reste de la pièce. Nous visâmes la même direction que les autres – vers Hermès, qui se tenait dans le coin entre la penderie et la table de chevet et qui nous visait tous en retour. Que diable se passait-il ?

J'aperçus un mouvement derrière le colosse, entrevis une main pâle et sus qu'un vampire se tenait dans son dos. Dans un film, Hermès n'aurait pas porté de casque, ce qui m'aurait permis de voir ses yeux et de comprendre qu'il avait été roulé mentalement. Dans la réalité, sa visière les dissimulait. Il tenait son fusil très fermement comme nous tous, mais braqué contre nous tous.

Je voulais demander aux autres où ils avaient merdé, comment on avait pu en arriver là. Mais j'aurais tout le temps de poser des questions plus tard. Pour le moment, ce dont nous avons besoin, c'était d'une solution, une solution qui n'implique pas la mort d'un ou de plusieurs des nôtres.

— Hermès, lança calmement Montague. Je t'ai aidé à monter la balançoire de ton gamin. Tu t'en souviens ?

Le protocole d'intervention voulait que, dans un cas pareil, on aide la personne ensorcelée à se rappeler sa vraie vie, partant du principe qu'elle était quelque part là-dedans et qu'elle luttait pour se dégager de l'emprise mentale du vampire. Ce n'est pas une mauvaise idée.

— Pourquoi tu as tiré sur cette femme, Monty ? demanda Hermès, sincèrement éberlué.

— C'est une vampire, expliqua Montague avec beaucoup de patience, en détachant bien les syllabes pour se faire comprendre.

Le temps des cris était passé ; il fallait rétablir le calme.

— Non, tu te trompes. Elle est humaine, et tu lui as tiré dessus.

Hermès semblait désorienté, ce qui était bon signe. Il se rendait compte que quelque chose clochait.

— Hermès, tu me connais. Tu nous connais tous. Tu sais que jamais on ne ferait de mal à une innocente.

— Non, acquiesça Hermès avec difficulté. Non, en effet.

— Pitié, ne les laissez pas me tuer, lança la vampire, à l'abri derrière son bouclier humain. Pitié !

— Vous, vous ne le feriez pas, reprit Hermès, mais quelqu'un l'a fait. (Ses épaules remuèrent d'une fraction de centimètre.) Ce type... je ne le connais pas.

À présent, il visait Brice.

— Il m'a tiré dessus, dit la femme d'une voix tremblante, pleine de larmes.

Le canon de l'arme de Brice s'inclina légèrement vers le sol, et j'entendis l'autre marshal bredouiller : « Je suis désolé. » Alors, tous les objets saints dans la pièce s'embrasèrent. La vampire avait utilisé le pouvoir de sa voix, un pouvoir encore tout frais. Le regard hypnotique n'active pas toujours les objets saints, sauf sur la cible, mais la voix hypnotique utilisée dans l'intention de nuire... c'est systématique.

Brice redressa le canon de son flingue, mais il n'avait rien à viser, pas vraiment. Aucun de nous ne voulait tirer sur Hermès, et aucun de nous ne pouvait voir la vampire derrière lui. Et merde.

Ma croix brûlait de cette flamme sainte blanche et bleue qui n'est jamais vraiment chaude jusqu'à ce que la chair d'un vampire entre en contact avec elle, mais qui projette une lumière très vive. Je me réjouis que les lampes de la chambre soient allumées, sans quoi, j'aurais pu être aveuglée. En l'état, il me suffisait de plisser les yeux pour arriver à y voir au travers – mais tout ce que je voyais, c'était Hermès.

Aucun objet saint ne brillait sur lui. La vampire l'avait convaincu de s'en débarrasser avant de rouler son esprit. S'il en avait gardé sur lui, et s'il avait vraiment la foi, elle n'aurait rien pu lui faire. Hermès avait-il connu un moment de doute ? Plus tard ; je me préoccuperais de l'intensité de sa foi plus tard.

— Aidez-moi ! cria la vampire.

Je vis Hermès se tendre. Alors, je me mis en mouvement et, conjurant toute la vitesse surnaturelle dont je disposais, je plongeai dans les jambes de Brice.

La balle l'atteignit en pleine chute. Je me retrouvai affalée sur son flanc, les sacs de couchage ensanglantés en dessous de nous. Le lit nous dissimulait à Hermès – et réciproquement.

— Blake ! aboya Hill.

Je dis la seule chose qui me vint à l'esprit.

— Ici !

— Même chose devant moi !

Il me fallut une seconde pour piger ce message cryptique, et j'espérai très fort que je ne m'étais pas gourée, parce que dans le cas contraire... Mais j'avais confiance en Hill, et Hill avait confiance en moi.

M'écartant de Brice, je rampai vers le coin du lit. Là, je mis un genou à terre. Le fusil en travers de mon ventre, je calai mon pied arrière sur la moquette comme si j'allais m'élancer pour un cent mètres, les doigts de ma main libre posés par terre afin de me donner une impulsion supplémentaire. Puis je murmurai une prière et me visualisai faisant passer Hermès à travers le mur, comme quand on projette quelqu'un au judo : on ne vise pas le tatami, mais quelques centimètres en dessous.

Je bondis et me jetai sur lui, partant du principe que j'étais trop rapide pour qu'il puisse me tirer dessus avant que je ne l'arrête, ou avant que les autres SWAT ne lui tirent dessus les premiers. Et comme par magie, sans avoir eu conscience de couvrir la distance qui nous séparait, je le percutai de tout le poids de mon corps.

Il partit en arrière comme poussé par une main géante. J'entendis un craquement sec, un bruit écœurant de vertèbres broyées et un cri de femme. L'espace d'une fraction de seconde, je sentis le corps d'Hermès reculer sous l'impact, vit un bras pâle émerger derrière lui. Puis les autres hommes se déployèrent en demi-cercle autour de nous ; des mains prirent le fusil des mains d'Hermès et empoignèrent ce dernier.

Je venais d'épauler mon propre fusil pour abattre le corps attaché à ce bras pâle lorsqu'un autre canon apparut dans ma ligne de tir. Je mis un genou à terre et détournai la tête à l'instant où résonnait une détonation si forte qu'elle m'assourdit temporairement.

J'avais réussi à protéger mes yeux contre l'éclair, mais malgré mes bouchons d'oreille, mes tympons avaient morflé. L'intérieur de ma tête était tout cotonneux, mélange de silence étrange et de bruits étouffés. Je promenai un regard à la ronde pour évaluer la situation.

La tête de la vampire avait disparu, réduite en miettes par une balle de Montague. Son corps écrasé était incrusté dans le mur et entouré de fissures en étoile, comme dans un dessin animé. Je voyais sa poitrine à présent, et je comprenais en partie ce qui s'était passé. La blessure était trop haute et trop à gauche. Malgré la plaie béante, le

cœur n'avait pas été touché. Une silhouette plus massive avait imprimé son propre contour dans le mur – celle d'Hermès.

Deux de ses collègues avaient plaqué le colosse sur le lit ensanglanté, où ils lui entravaient les poignets avec des liens en plastique. Si la vampire n'était pas morte, Hermès était toujours sous son emprise.

Montague se pencha vers moi. Il me prit le bras et me dit quelque chose que je n'entendis pas. Les sons me parvenaient étouffés, indistincts, réduits à de simples échos.

Montague arracha sa visière et je vis remuer ses lèvres. Je reconnus mon nom, mais rien d'autre. Je secouai la tête, tentai de hausser les épaules malgré le poids de mon équipement et agitai une main au niveau de mes oreilles.

— Désolé, articula Montague.

Il me mit debout, et je le laissai faire.

— Vous êtes touchée ? hurla-t-il.

« Touchée », pas « blessée ». Il me demandait si j'avais subi des dégâts plus graves qu'une surdité partielle. Je fis un signe de dénégation. Alors, il me laissa là et partit entraver certains des vampires morts avec des liens en plastique. Ça aussi, ça faisait partie de la procédure standard, juste au cas où les vampires ne seraient pas aussi morts qu'ils en avaient l'air. Les autres avaient évacué Hermès, mais Hill était agenouillé au pied du lit.

Oh, merde, Brice. *Seigneur, faites qu'il ne soit pas mort pendant sa première mission sur le terrain !* Hill lui comprimait l'épaule, mais Brice tentait de se redresser en clignant des yeux. Il était vivant, hurra !

Le hurlement lointain des sirènes déchira le coton de mes tympans. Mon ouïe se rétablissait. À peine cette pensée m'eut-elle traversé l'esprit que je recommençai à capter des bribes de phrases autour de moi.

— ... côtes cassées.

Je me tournai vers Hill et Brice.

— Merci de m'avoir..., dit ce dernier. Mais vous étiez vraiment obligée de... ?

Je finis par piger qu'il m'était reconnaissant de l'avoir sauvé, mais que la force de mon intervention lui avait sans doute pété quelques côtes. Je le traitai de chochette ingrate. Nous rîmes tous deux ; Brice frémit, puis deux hommes en tenue d'ambulanciers entrèrent avec un brancard et du matériel médical. Le SAMU était là. Moi, j'en avais terminé. Mon boulot ne consistait pas à soigner les blessés – juste à faire en sorte que les morts ne se relèvent pas.

Je regardai le lit et la pile de sacs de couchage ensanglantés près de Brice et de Hill. J'avais fait mon travail. Alors, je sortis de la pièce pour laisser les ambulanciers faire le leur.

Chapitre 28

Si j'avais été seule, ou avec un autre marshal de la branche surnaturelle pour toute compagnie, j'aurais pu rentrer chez moi directement. Mais comme j'avais bossé avec les SWAT et que nous avions des blessés, je devais d'abord fournir ma version des événements.

Voûtée devant ma énième tasse de café dégueu, je me dandinai sur la chaise métallique dure et sentis le sang séché se craqueler sur mon pantalon. Face à moi, deux types en costard bien propre me posaient les mêmes questions pour la dixième fois. Je commençais à leur en vouloir légèrement.

— Comment l'officier Hermès s'est-il cassé la jambe ? demanda l'inspecteur Preston.

Je levai les yeux de la petite table qui nous séparait pour le regarder. Grand, mince et avec une calvitie déjà bien avancée, il portait des lunettes trop petites et trop rondes pour son long visage anguleux.

— Vous vous obstinez à me poser les mêmes questions parce que vous pensez que vous m'aurez à l'usure et que je finirai par vous raconter autre chose, ou juste parce que vous n'avez rien de mieux à faire ?

Je me frottai les yeux du bout des doigts. Il me semblait qu'ils étaient pleins de poussière. J'étais crevée.

— Mademoiselle Blake...

Je reportai mon attention sur Preston.

— Marshal. C'est marshal Blake, coupai-je sur un ton hostile. Ou bien vous faites exprès de l'oublier tout le temps, ou bien vous êtes un trou du cul. Alors, c'est une tactique d'interrogatoire, ou juste de l'impolitesse ?

— Marshal Blake, nous devons comprendre ce qui s'est passé pour empêcher que ça ne se reproduise.

Le second inspecteur se racla la gorge. Nous le regardâmes tous les deux. Owens était plus petit, plus âgé et plus gras que Preston, comme s'il n'avait pas foutu les pieds dans une salle de sport depuis au moins dix ans. Ses cheveux blancs coupés court encadraient un visage mou.

— Ce que je ne comprends pas, marshal, c'est comment vous avez pu vous jeter sur eux assez vite et avec assez force pour briser les côtes du marshal Brice et de l'officier Hermès, et casser une des jambes d'Hermès. Pourquoi avez-vous attaqué vos propres hommes ?

Je secouai la tête.

— Vous connaissez déjà les réponses.

— Soyez gentille et répétez.

— Non.

Les deux inspecteurs se raidirent face à moi. Puis Owens sourit.

— Marshal Blake, vous savez bien que c'est la procédure.

— Peut-être, mais ce n'est pas la mienne. Je repoussai ma chaise et me levai.

— Rasseyez-vous, ordonna Preston.

— Non. Je suis agent fédéral. Vous n'êtes pas mes supérieurs. Si j'appartenais aux SWAT, je serais forcée de rester là et d'endurer cette mascarade, mais je ne le suis pas. J'ai déjà répondu à toutes vos questions, et mes réponses ne vont pas changer, donc...

Je leur fis un petit signe de main et me dirigeai vers la porte.

— Si vous voulez encore bosser avec les SWAT, vous resterez assise ici aussi longtemps que ça nous chantera de vous garder, et vous répondrez à nos questions autant de fois qu'on voudra, gronda Preston.

Je secouai la tête en souriant.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle, dit Owens.

— Aux dernières nouvelles, Brice et Hermès devraient se rétablir complètement.

Preston se leva, utilisant sa haute silhouette pour me toiser. Ce dont je me moquais éperdument.

— Hermès fait plus d'un mètre quatre-vingts. Vous l'avez projeté contre un mur, vous avez laissé une putain d'empreinte de son corps, et pratiquement fait traverser le mur à la vampire qui se trouvait derrière lui. Ce n'est pas normal, Blake. Nous voulons comprendre ce qui s'est passé.

— Vous avez les résultats de mes analyses sanguines quelque part. Ça devrait vous mettre sur la piste.

— Vous êtes porteuse de six souches différentes de lycanthropie, mais vous ne vous transformez pas, ce qui est médicalement impossible.

— Ouais, je suis un putain de miracle de la nature, et je ramène mon cul miraculeux à la maison.

— Quelle maison ? interrogea Owens.

Je le dévisageai, les yeux plissés.

— Pardon ?

— Chez vous, ou au *Cirque des Damnés*, chez le Maître de la Ville de St. Louis ? Où rentrez-vous ce soir ?

— Au *Cirque des Damnés*. Non que ça vous regarde.

— Pourquoi là-bas ?

Si je n'avais pas été si crevée, je n'aurais jamais répondu.

— Parce que selon le planning, on doit dormir là-bas ce soir.

— « On » ? Qui ça, « on » ? s'enquit Owens.

Et la façon dont il le dit me fit soupçonner que le problème, c'était ma vie privée plus que mon comportement professionnel. Je secouai la tête.

— Ma vie privée ne vous concerne pas, inspecteur Owens.

— Certaines personnes dans le service pensent qu'elle compromet votre loyauté.

— Aucun flic qui s'est tenu épaule contre épaule avec moi et qui m'a accompagnée sur une mission dangereuse n'a jamais mis ma loyauté en doute. Aucun des gars qui sont entrés dans cette maison avec moi aujourd'hui ne met ma loyauté en doute, et franchement, c'est tout ce qui m'importe.

— Nous pouvons dire dans notre rapport que nous vous jugeons trop dangereuse et imprévisible pour continuer à bosser avec les SWAT de St. Louis, dit Owens.

Je haussai les épaules – ce qui était redevenu beaucoup plus facile maintenant que j'avais ôté mon gilet pare-balles et toutes mes armes.

— Vous ferez ce que vous avez envie de faire. Rien de ce que je pourrai dire n'y changera quoi que ce soit. De toute évidence, vous avez décidé d'utiliser mon orientation sexuelle contre moi.

C'était délibérément que j'avais formulé ma phrase ainsi. Moi aussi, je connaissais les règles.

— La question n'est pas votre orientation sexuelle, marshal Blake.

— Je suis poly-amoureuse, ce qui signifie que j'ai une relation de couple avec plusieurs personnes. Et vous venez de dire que le fait que je ne suis pas monogame avec une sexualité barbante limitée à la position du missionnaire compromet ma loyauté. Ce n'est pas ce qu'on disait au sujet des agents homosexuels, autrefois ?

— Le problème, ce n'est pas le nombre d'hommes avec lesquels vous vivez, c'est que ce sont tous des vampires et des métamorphes, rectifia Preston.

— Donc, vous faites de la discrimination envers mes petits amis parce qu'ils sont malades, résumai-je.

Owens toucha le bras de Preston.

— Nous ne faisons de discrimination envers personne, marshal Blake.

— Vous voulez dire que vous n'avez aucun préjugé contre les vampires et les métamorphes ?

— Bien sûr que non. Ce serait illégal, répondit Owens en tirant sur le bras de son collègue pour qu'il se rasseie.

Je restai debout.

— C'est bon de savoir que vous n'avez pas de préjugés fondés sur une maladie ou une orientation sexuelle.

— Polytruc, ce n'est pas une orientation sexuelle : c'est un choix

de style de vie, répliqua Preston.

— Bizarre. Moi, je pensais que c'était mon orientation sexuelle, mais si vous êtes psychologue spécialisé dans la sexualité, alors je vous crois.

— Vous savez bien que ce n'est pas le cas.

Pour la première fois, je perçus un frémissement de colère dans sa voix. Si je continuais à l'asticoter, je pourrais peut-être le pousser à crier, et ça apparaîtrait sur l'enregistrement vidéo.

— Je n'ai aucune idée de vos domaines d'expertise professionnelle, inspecteur Preston. Puisque vous parlez de ma vie sexuelle comme si vous étiez un expert, vous devez savoir quelque chose que j'ignore.

— Je n'ai rien dit au sujet de votre vie sexuelle.

— Excusez-moi, j'ai dû mal comprendre.

— Vous savez très bien que je n'ai rien dit.

— Non, contrai-je d'une voix froide et maîtrisée, mais dans laquelle je laissai également pointer un soupçon de colère. Non, je n'en sais rien du tout. En fait, je viens de vous entendre tous les deux mettre ma loyauté professionnelle en doute parce que je couche avec des monstres, ce qui, selon vous, doit signifier que j'en suis un aussi.

— Nous n'avons jamais dit ça, protesta Owens.

— C'est drôle : pourtant, c'est ce que j'ai entendu. Si j'ai mal compris, merci de m'expliquer ce que vous vouliez réellement dire, messieurs. Expliquez-moi ce que j'ai mal compris dans notre conversation.

Plantée là, je les dévisageai tour à tour. Preston me foudroya du regard, mais ce fut Owens qui répondit :

— Jamais nous ne nous intéresserions à votre vie privée, votre vie sexuelle, ni ne sous-entendrions que les gens atteints de lycanthropie ou de vampirisme sont moins dignes des droits et des privilèges accordés à tous les citoyens de ce pays.

— Quand vous vous présenterez aux élections, prévenez-moi, que je ne vote pas pour vous.

Il parut surpris.

— Je ne me présente à aucune élection.

— Vraiment ? En général, quand quelqu'un parle comme un politicien, c'est qu'il veut se faire élire quelque part.

Owens s'empourpra. J'avais réussi à le foutre en rogne.

— Vous pouvez y aller, marshal. En fait, vous feriez mieux de partir.

— Avec joie.

Et je les laissai fulminer ensemble contre moi. Ils pouvaient très bien recommander qu'on m'interdise de sortir avec les SWAT à l'avenir, mais ce ne serait que ça : une recommandation, et les autres officiers

n'appréciaient pas ces deux types davantage que moi. Que Preston et Owens écrivent tout ce qu'ils voulaient. Qu'ils aillent se faire voir en enfer, pour ce que je m'en souciais. Moi, je rentrais à la maison.

Chapitre 29

Ce dont j'avais envie, c'était de prendre une douche, faire un câlin, manger, baiser et dormir. Ce à quoi j'eus droit, ce fut à deux de mes amants en train de se disputer si fort que je les entendis à travers les lourdes draperies qui servent de murs au salon, dans les souterrains du *Cirque des Damnés*.

Nicky me suivait avec un de mes sacs d'équipement, et Claudia portait l'autre. Elle dépasse Nicky de plusieurs centimètres ; c'est l'une des personnes les plus grandes que je connais, et certainement la plus grande femme. Comme d'habitude, ses longs cheveux noirs étaient relevés en une queue-de-cheval haute et bien tirée, ce qui dénudait son visage à la beauté frappante. Ses traits n'avaient rien de mignon ou de délicat ; tout en elle exsudait la force, jusqu'à ses pommettes sculptées. Sans la moindre trace de maquillage, elle était à tomber à la renverse dans le pantalon et le débardeur noir qui constituent l'uniforme officieux de nos gardes du corps. Ses épaules et ses bras étaient si puissants que le moindre de ses mouvements faisait onduler ses muscles sous sa peau.

Certes, Nicky était plus balèze qu'elle, mais Claudia n'avait absolument pas l'air fragile à côté de lui : elle avait l'air grande, forte et dangereuse. Elle aurait presque pu se dispenser de son holster d'épaule et de ses flingues : ils n'étaient que la rose en sucre au sommet d'un gâteau déjà surmonté d'une épaisse couche de glaçage. Le fait qu'elle soit une rate-garou la rend encore plus rapide et plus forte qu'elle n'en a l'air. D'un autre côté, comme elle est avec nous, ça n'a rien de gênant. Et puis, Claudia a une conscience, contrairement à Nicky qui doit m'emprunter la mienne. Une conscience vous empêchera toujours de faire autant de dégâts que vous le pourriez.

Nous nous arrê tâmes devant la lourde porte de donjon qui donnait sur les souterrains. Les rideaux de gaze pendaient un mètre plus loin.

Leurs teintes éclatantes or, argent et écarlate surprenaient le regard après la pierre nue de l'entrée et le long escalier qui descendait jusqu'à la porte de donjon.

Je restai plantée là, devant ces si jolis rideaux. Je n'avais aucune envie d'aller plus loin. Si Nathaniel et Micah n'avaient pas prévu de passer la nuit ici, j'aurais fait demi-tour et je serais rentrée chez moi.

Nous pouvions tous entendre Méphistophélès s'engueuler avec Asher. Celui-ci était contrarié que Dem (pour Démon, le surnom de Méphistophélès) veuille coucher avec quelqu'un d'autre. Puis la voix de Kelly, une de nos gardes du corps, s'éleva dans le salon :

— Arrêtez, tous les deux. C'est fini, d'accord ? Je ne coucherai

pas avec lui, Asher. Il est tout à toi.

— J'ai le droit de coucher avec des femmes, protesta Dem. C'était convenu.

— Asher a peut-être accepté de te laisser coucher avec des femmes, mais il va en faire une telle histoire que tu n'arriveras pas à passer à l'acte.

— Kelly...

— Non, Dem. Je suis désolée. Tu es très mignon, mais personne n'est assez mignon pour me faire supporter ce genre de psychodrame. Et puis, je ne braconne pas sur les terres d'autrui, et tu appartiens forcément à Asher – sans ça, tu ne tolérerais pas qu'il se comporte ainsi.

— Je suis bi, pas homo, se plaignit Méphistophélès. J'aime aussi les femmes, et je ne renoncerais pas à elles, pas même pour lui.

— Donc, ce n'était qu'un mensonge.

La voix d'Asher crépitait d'une colère et d'un désespoir pareils à des braises sur la peau. Elle peut irradier des émotions négatives comme la voix de Jean-Claude peut irradier de l'amour et du désir.

Mon cœur me tomba dans l'estomac, et j'en eus mal de la poitrine jusqu'au ventre. Ce n'était pas comme s'il s'était brisé, plutôt comme si on m'avait ouverte en deux pour retirer tout ce qui se trouvait à l'intérieur, me laissant vide. J'aimais Asher, mais je commençais aussi à le haïr un peu. Son insécurité, sa jalousie dévorante étaient en train de nous rendre tous dingues.

Une main tira brutalement les rideaux, et Kelly franchit le seuil du salon. Elle n'était pas beaucoup plus grande que moi et attachait ses longs cheveux blonds en une tresse haute bien serrée. Son tee-shirt et son jean noirs, un peu trop foncés pour elle, donnaient l'impression que la dispute l'avait fait pâlir de colère, mais je savais que ça n'était pas le cas. Kelly ne blêmit pas quand elle s'énervait : elle rougit.

Elle gronda ses mots comme si sa lionne intérieure s'exprimait avec sa voix humaine.

— Je te les laisse, Anita. Je ne comprends vraiment pas comment tu fais pour les supporter.

Je haussai les épaules.

— Le sexe est fabuleux.

Elle secoua la tête, et sa tresse se balançait derrière elle.

— Le meilleur orgasme du monde ne me suffirait pas à me convaincre de me prendre la tête à ce point. Avec qui que ce soit.

Je dis la seule vérité dont je disposais.

— L'amour, ça rend con.

Kelly me dévisagea.

— Tu les aimes tous ? Comment peux-tu les aimer tous ?

Je réfléchis. Un instant, j'envisageai de lui expliquer que je

n'avais pas le même genre d'amour pour eux tous, mais je savais bien que ce n'était pas juste de l'amitié ou du désir.

— Ouais. Apparemment, je me débrouille.

Elle agita vaguement la main comme pour effacer quelque chose que je ne pouvais pas voir.

— En tout cas, je ne touche pas à tes mecs. Ils sont beaucoup trop compliqués pour moi. Aucun d'eux n'est capable de baiser et d'en rester là.

— Je crois que Dem y arrive assez bien.

— Ouais, mais il est amoureux d'Asher, qui est sérieusement barré.

— Je vous entends, tu sais, lança l'intéressé.

— Tant mieux, cria Kelly par-dessus son épaule. Dem et moi, on se serait contentés de baiser, espèce de connard jaloux, mais non, il faut que tu places tout sur le plan émotionnel parce que tu es une vraie gonzesse – largement pire que je ne le serai jamais !

— Méphistophélès tient à toi, Asher, intervint Jean-Claude. Tu le sais bien.

— Toi aussi, tu tiens à moi. Mais dès qu'une chatte passe à ta portée, tu ne peux pas t'empêcher de lui courir après. Et je sais que tu es là, Anita.

Je soupirai et écartai les rideaux. Apparemment, Asher avait l'intention de s'engueuler avec nous tous.

— En tant qu'une des chattes en question, je n'aime pas beaucoup ton attitude, dis-je en m'avançant, Nicky et Claudia derrière moi.

Je n'avais pas envie de me disputer, mais si Asher me cherchait, il me trouverait.

J'aperçus Dem comme il se glissait entre les rideaux à l'autre bout de la pièce, ceux qui donnaient sur les chambres, la cuisine et tout le reste du complexe souterrain. Il fuyait la conversation, peut-être parce qu'il était trop furieux et qu'il craignait de péter les plombs, ou peut-être parce qu'il n'y comprenait rien et que ça le gonflait.

Je sais qu'Asher me perturbe davantage que n'importe lequel de mes autres amants, Cynric y compris. Avec le tigre bleu, au moins, je sais quels sont nos problèmes respectifs. Avec Asher... j'en connais certains, et Jean-Claude en connaît d'autres, mais honnêtement, ce type est un vrai champ de mines émotionnel. Vous ne savez jamais quand vous allez le faire éclater, ni ce qui restera de votre relation après coup. Et comme le début d'une vraie colère naissait au creux de mon ventre, je me rendis compte que j'en avais ma claque.

Asher se retourna, ses cheveux déployés en éventail autour de ses épaules telles des vagues dorées et mousseuses. Ils tombaient devant une moitié de son visage, exposant l'autre à la lumière et révélant un unique œil bleu glacier. Asher était furieux, mais pas au point

d'oublier d'utiliser ses cheveux pour dissimuler ses cicatrices faciales. Parfois, quand il est heureux, il se fiche de les montrer, mais la plupart du temps, je ne le vois qu'à travers le rideau de ses cheveux, comme s'il interposait un voile arachnéen entre lui et le reste du monde.

Ce soir-là, il portait une veste bleu pâle qui faisait ressortir la couleur de ses prunelles et s'arrêtait au niveau de sa taille, soulignant à la fois la minceur de cette dernière et la courbe de ses hanches moulées par un pantalon en satin assorti, si près du corps qu'on l'aurait cru peint sur sa peau. La chemise dont on apercevait une mince bande au niveau de sa taille était blanche et probablement en soie. Il avait gardé sa tenue de Monsieur Loyal du *Cirque des Damnés*. Un haut-de-forme en satin bleu, ceint d'un ruban blanc, devait traîner quelque part dans le coin. Asher ne porte pas toujours le même costume, mais comme je l'avais déjà vu se produire avec celui-là, je savais que c'étaient des fringues de boulot, et pas seulement parce qu'elles le rendaient terriblement appétissant.

Traitez-moi de fille superficielle si ça vous chante, mais sa beauté à couper le souffle fit évaporer une partie de ma colère. Comme cette pensée me traversait l'esprit, je sentis Jean-Claude dans ma tête, et je sus que tant de patience ne venait pas de moi – que ce n'était pas moi que le physique sublime d'Asher désarmait de la sorte. Jean-Claude aime Asher bien davantage que moi, et depuis bien plus longtemps. Ils ne s'entendent pas toujours très bien, et à un moment, ils sont restés fâchés pendant plus d'un siècle, mais ce soir-là, la beauté d'Asher réduisait presque Jean-Claude à l'impuissance.

Les yeux d'Asher se changèrent en deux puits de flammes bleu pâle, celui qui était dissimulé brûlant tel un feu glacial derrière les ondulations de ses cheveux. Son pouvoir souffla le long de ma peau comme un vent froid.

Nicky et Claudia m'avaient rejointe ; les rideaux se refermaient derrière eux. J'entendis mes sacs d'équipement heurter le sol comme ils les lâchaient pour avoir les mains libres. Asher et moi n'en étions jamais venus aux mains, mais je n'étais pas la seule à en avoir plus que marre de ses conneries, et ni Nicky ni Claudia ne couchaient avec lui ou ne possédaient les souvenirs heureux de Jean-Claude. Du coup, ils étaient plus chatouilleux que moi. Je crois qu'ils mouraient d'envie de lui coller une branlée.

Je sentis plus que je ne vis un autre mouvement sur le côté de la pièce, à moitié dissimulé par la haute silhouette d'Asher et les larges épaules de Nicky. Mais je sus qu'il devait s'agir d'un des gardes de Jean-Claude. La plupart du temps, chacun de nous en a au moins deux avec lui. Je ne me souviens pas qu'Asher ait jamais frappé quelqu'un qu'il aimait, et grâce à Jean-Claude, mes souvenirs de lui remontent à plusieurs siècles en arrière. Mais ce n'est pas pour des prunes que

personne ne s'en prend jamais physiquement à nous.

Asher tourna vers moi ses yeux flamboyants et je sentis son pouvoir comme si un mur invisible tentait de me passer au travers. À une époque, il aurait réussi à me rouler ainsi. Mais il n'a pas tenté sa chance contre moi depuis la mort de la Mère de Toutes Ténèbres. Une fois, il a failli me tuer sans le vouloir parce que j'étais hyper vulnérable à son charme vampirique. À présent, il me projetait son pouvoir à la figure, et je n'en étais pas le moins du monde affectée.

J'étais affectée par sa beauté, par le souvenir de fabuleuses scènes de sexe et de bondage. Mais alors qu'un mètre à peine me séparait de son visage stupéfiant et de son corps que je savais merveilleux (même s'il était pour l'heure dissimulé par ses vêtements), je me sentais froide, aussi froide que le pouvoir avec lequel il tentait d'embrumer mon esprit. Il voulait que je me calme, que je ne m'offusque pas de son comportement de merde, et pour ça, il utilisait ses capacités vampiriques. C'était carrément de la triche.

— Combien de fois as-tu utilisé ton charme surnaturel sur moi pour avoir le dernier mot ?

Asher cligna des yeux ; ses paupières aux longs cils dorés recouvrirent à demi le feu de ses prunelles, et un instant, j'eus l'impression de regarder le cœur de quelque fournaise démoniaque à la porte à demi fermée.

— Si ton objet saint ne brille pas, c'est que je ne te fais pas de mal c'est bien ce que tu as dit, non ?

J'acquiesçai.

— Oui, mais peut-être que je me trompais, ou peut-être que si j'ai suffisamment envie de me leurrer sur le plan romantique, ma croix me laisse faire au nom du libre arbitre.

— Veux-tu dire que ta croix est assez intelligente pour porter un jugement ?

— Non, je veux dire que le pouvoir auquel ma croix est reliée, le pouvoir en lequel j'ai foi, est assez intelligent pour porter un jugement.

— À moins que ton Dieu ne décèle aucune malveillance en moi.

Je haussai les épaules.

— Peut-être.

Asher se rapprocha de moi, emplissant mon champ de vision de ses cheveux dorés, de son visage magnifique et de ses yeux étincelants. Sa bouche avait toujours la même perfection boudeuse qu'à l'époque où Jean-Claude était tombé amoureux de lui. Les prêtres qui, il y a très longtemps, l'ont aspergé d'eau bénite afin de brûler le démon qui l'habitait ont épargné sa bouche, comme s'ils ne pouvaient se résoudre à détruire la beauté angélique de son visage.

Les cicatrices qui font tellement complexer Asher ne touchent

qu'une partie de sa joue droite. Seule une longue traînée blanche descend vers le coin de sa bouche. Peut-être qu'en constatant les premiers effets de l'eau bénite, les prêtres ont été incapables de poursuivre leur œuvre. Les gens qui font le mal sont parfois touchés par un instant de lucidité si aveuglante qu'ils décident de s'amender. Je me suis toujours demandé si les prêtres qui ont torturé Asher se sont convertis à une meilleure branche du christianisme, ou si leur foi est morte tandis qu'ils lui brûlaient le côté droit du corps.

Asher me prit dans ses bras, ce qui intensifia son charme surnaturel. La plupart des pouvoirs vampiriques sont renforcés par un contact physique avec la victime. Asher me serra contre lui, et ce fut comme si le Prince Charmant venait de m'enlacer. Je levai la tête vers lui. Je ne voyais plus que ses yeux brillaient, je ne sentais plus le souffle froid de son pouvoir. Soudain, je le trouvais parfait en tout point, et je n'avais plus aucune défense contre lui. Rien dans ma tête ne me mettait en garde, ne m'intimait de garder mes distances.

Il m'embrassa, pressant sa bouche si douce et si pleine sur la mienne. Je lui rendis son baiser avec les lèvres, la langue et les dents comme si je voulais le dévorer. Mes mains le palpaient, mes bras l'enveloppaient, mon corps se pressait contre le sien comme s'il avait voulu se fondre en lui. Quand il tira mon tee-shirt hors de mon pantalon, je glissai les mains sous sa veste en satin pour faire de même avec sa chemise en soie. Sa peau nue contre la mienne – quelle idée merveilleuse !

Puis je sentis une brève douleur, et un goût cuivré de pennies se répandit dans ma bouche. Je mis une seconde à comprendre que c'était celui du sang. Mais lorsque je l'eus identifié, le voile de la manipulation mentale se déchira. Je repoussai Asher pour interrompre notre baiser. Problème : le sang qui me donnait envie d'arrêter lui donnait encore plus envie de continuer. Il me serra plus fort, m'embrassa plus profondément. Et si ses crocs ne m'avaient pas blessée, c'aurait été un baiser génial.

Je le repoussai plus vigoureusement, tentant de m'arracher à cette étreinte à la fois sensuelle et douloureuse. Ses bras étaient verrouillés dans mon dos. J'émettais de petits bruits de protestation comme si sa bouche était un bâillon qui m'empêchait de lui dire « Arrête ».

L'une des raisons pour lesquelles je n'aime pas utiliser de bâillon pendant une séance de BDSM, c'est que ça vous empêche d'utiliser un mot d'arrêt. Vous ne pouvez plus dire « non » à la personne qui vous domine. Accepter un bâillon, c'est faire une confiance totale à l'autre ou vouloir être incapable de refuser quoi que ce soit. Nathaniel trouve relaxant de se soumettre de façon aussi absolue. Moi pas.

Si Asher avait été humain, j'aurais pu me dégager sans lui faire mal grâce à ma force surhumaine – mais s'il avait été humain, il

n'aurait pas eu de crocs avec lesquels m'entailler la langue et l'intérieur des joues. Et je ne l'aurais pas aimé, parce qu'il n'aurait pas été Asher.

Il me serrait trop fort, trop étroitement. Les seules options qui s'offraient à moi le laisseraient diminué de façon permanente, ou de façon temporaire, mais à des endroits avec lesquels je pourrais avoir envie de jouer plus tard dans la nuit.

Faisant remonter une de ses mains vers ma tête, il m'empoigna brutalement par les cheveux. Quand je suis dans de bonnes dispositions mentales et que c'est le bon moment, ce geste me fait aussitôt basculer en mode soumis. Mais là, ce n'était pas le cas du tout.

Asher m'embrassa plus goulûment et piqua de nouveau ma lèvre avec ses crocs. Je poussai un gémissement de douleur contre le tendre bâillon de sa bouche. Au lieu d'essayer de m'écarter de lui, je me laissai aller contre sa poitrine. Il crut que je cédaï ; du coup, il desserra quelque peu son étreinte – continuant à me tenir, mais sans forcer. Je passai une jambe derrière les siennes, crochetai ses genoux et le poussai en arrière.

Il ne me lâcha pas et nous tombâmes tous les deux sans qu'il ne détache sa bouche de la mienne. J'aurais dû lever le genou, mais je n'avais pas envie d'abîmer l'endroit que j'aurais touché. Je ne voulais pas faire de mal à Asher. C'est dur d'échapper à quelqu'un de plus fort que vous quand vous n'êtes pas prêt à le blesser. Et merde !

Je sentis un filet d'énergie chaude avant qu'une main ne saisisse mon épaule et une autre celle d'Asher. Un instant, je humai l'odeur d'herbe brûlée associée aux lions, et je sus que c'était Nicky qui intervenait. Puis le pouvoir d'Asher fusa vers l'extérieur telle une gifle – mais ce n'était ni Nicky ni moi qu'il visait.

D'autres mains empoignèrent Nicky. J'aperçus un éclair de cheveux blonds et de peau bronzée, juste assez pour comprendre qu'elles appartenaient à Ares. La seconde d'après, les deux métamorphes roulèrent à l'écart de nous.

La hyène est l'animal d'Asher. Du coup, le vampire avait appelé la plus proche, et ni la loyauté professionnelle ni la préférence personnelle d'Ares ne lui avaient permis de résister à la magie d'Asher.

J'étais toujours armée jusqu'aux dents, et plus entraînée au combat à mains nues qu'Asher, mais ça ne me servait à rien tant que je n'étais pas prête à lui faire du mal. Les grondements, les claquements de mâchoire et les grognements d'effort m'indiquaient que Nicky se démenait pour revenir vers moi.

Puis d'autres mains empoignèrent les cheveux d'Asher et mon épaule. Je sentis un jaillissement d'énergie et sus que c'était Cynric avant même de humer l'odeur de sa peau.

Asher resserra sa prise sur mon dos et sur mes cheveux. Il rit contre ma bouche. Sans doute pensait-il que Cynric n'oserait rien faire de plus. Il se trompait.

Le tigre-garou me lâcha l'épaule, mais tira la tête du vampire en arrière et le frappa sur le côté du visage, assez fort pour que j'éprouve l'impact. Je goûtai du sang frais qui n'était pas le mien. Toujours allongé sous moi, Asher cessa de m'embrasser et de me mordre. L'instant d'après, je me sentis rouler sur le flanc. Je crachai un peu de sang pendant qu'Asher se relevait d'un bond en armant son bras.

Cynric est costaud, et il s'entraîne au corps-à-corps avec nous, mais il ne s'était encore jamais battu pour de vrai – contrairement à Asher, qui fait ça depuis des siècles. Oh, rien à voir avec un quelconque art martial : il se contenta de lancer son poing dans la mâchoire de Cynric. Le coup souleva le tigre-garou et le fit voler en arrière. Il retomba à plat dos et ne bougea plus.

Asher se déplaça si vite qu'il parut se téléporter auprès de lui. Il le toisa, ses cheveux pareils à un feu doré, ses yeux flamboyant, sa peau presque aussi transparente que du cristal comme il laissait son pouvoir consumer toute humanité en lui.

Je crachai une nouvelle fois et me mis debout. J'ignorais quoi faire. J'aurais pu dégainer, mais Asher savait bien que je ne lui tirerais pas dessus.

Alors qu'il se penchait pour empoigner Cynric, Nathaniel s'interposa. Jamais je ne l'avais vu bouger aussi vite, plus vite que l'œil humain ne pouvait le suivre. À genoux près de Cynric, la tête levée vers Asher, il énonça très calmement et très fermement :

— Non.

Il n'avait pas crié ; pourtant, ce mot résonna davantage que n'importe quel hurlement, se réverbérant à travers toute la pièce.

Asher se releva, droit et fier. Son pouvoir étincelant, sa beauté redoutable avaient été arrêtés, non par une quelconque violence, mais par une autre sorte de force. Les femmes connaissent cette vérité depuis des siècles : l'homme le plus puissant du monde est toujours faible face à la détermination d'un être aimé.

Nathaniel était à genoux devant Asher ; pourtant, c'était lui le plus fort des deux. Il s'interposait entre le chasseur et sa proie, et soudain, il n'était plus le chaton de personne. Il ne levait pas même le petit doigt contre Asher, mais on voyait que rien ne pourrait l'ébranler. Il venait de tracer une ligne dans le sable, et si Asher s'avisait de la franchir, ça lui coûterait des choses qui ne cicatrissent pas avec un pansement. Je ne pourrais pas vous expliquer comment je le savais, mais Asher dut le sentir aussi, parce qu'il resta planté là sans bouger.

— Non, répéta Nathaniel.

Les bruits de combat avaient cessé. Je jetai un coup d'œil vers le fond de la pièce. Nicky était debout ; Arès gisait par terre, le corps brisé et ensanglanté, l'air beaucoup plus mal en point que Cynric.

Jean-Claude s'accroupit près de moi, me toucha le visage et retira ses doigts couverts de sang.

— Assez !

Sa voix résonna dans la pièce, se répercutant sur les murs de pierre et les draperies, de sorte que les ombres parurent la répéter comme un écho : « Assez, assez, assez ! »

Asher pivota vers l'amour de sa vie après la mort.

— C'est le gamin qui a commencé.

Jean-Claude leva mon menton vers lui. Mon regard plongea dans ses yeux bleu marine frangés de cils noirs pareils à de la dentelle. Son visage d'une beauté presque douloureuse était encadré par des boucles noires qui cascadaient sur ses épaules et ruisselaient dans son dos. Il ne tentait pas de masquer son inquiétude, ou peut-être me la montrait-il à dessein.

— Il t'a vraiment fait mal, ma petite ?

Je secouai la tête et m'essuyai la bouche.

— Ça va.

Jean-Claude passa le pouce sur ma lèvre inférieure. Du sang écarlate macula sa peau si blanche.

— Tu es blessée.

— Moins que Sin ou Ares.

Il acquiesça et m'embrassa sur le front.

— Je suis désolé, ma petite.

— Pour quoi ? demandai-je.

Mais il s'était tourné vers Claudia.

— Aide-la à s'asseoir dans un fauteuil.

La rate-garou m'aida à me mettre debout. Apparemment, j'en avais besoin. Sin m'avait peut-être secouée un peu plus fort que je ne m'en étais rendu compte quand il avait frappé Asher. À moins que me faire grignoter vive n'ait causé un choc traumatique à mon organisme.

Jean-Claude se leva et fit face à Asher.

— Tu sapes mes forces, Asher. Je ne peux pas être le Maître dont tu as besoin, parce que je t'aime trop pour faire preuve envers toi de la dureté dont tu aurais besoin. Anita n'aurait accepté d'être traitée de la sorte par personne d'autre.

Claudia me guida jusqu'à un des nouveaux fauteuils archi moelleux. Je m'assis, toute tremblante, et pas seulement à cause du sang que j'avais perdu.

— Elle ne m'aime pas davantage que tous les autres, Jean-Claude. De cela, je suis certain, répliqua Asher d'une voix dure, laide.

— Le terme moderne, c'est « polyamour ». Nous sommes poly-

amoureux. Ce qui veut dire que chacun de nous aime plus d'une personne.

— Anita était déjà là avant que je ne te revienne, mais pas la tigresse-garou, Envie. Toi et ton Roi-loup, Richard, vous me faites entrevoir le paradis, et la seconde d'après, vous vous mettez à baiser une autre femme. Je ne te suffis pas, Anita ne te suffit pas, aucun des autres hommes ne te suffit. Il te faut toujours une femme de plus.

— Je t'aime, et nous sommes amants. Que veux-tu de plus ?

— Je veux que tu te limites à Anita et à moi.

— C'est du polyamour fermé, intervins-je. Nathaniel m'a expliqué. Comme la monogamie, mais avec une personne de plus.

Je dus tousser pour m'éclaircir la voix. Le goût du sang était toujours très présent. Et merde. Si j'avais été humaine, j'aurais eu besoin de points de suture à l'intérieur de la bouche.

— Jean-Claude et Richard couchent avec Envie. Pourquoi ça ne te fait rien ? cria Asher, furieux.

Envie est l'un des tigres dorés qui ont emménagé récemment au *Cirque des Damnés*. C'est la cousine de Dem, et elle est aussi grande, aussi sculpturale, aussi sublime qu'il est séduisant. Les tigres dorés ne font jamais mal aux yeux.

— Et moi, je baise avec à peu près quinze autres mecs. Je me vois mal râler parce qu'ils couchent avec Envie, répliquai-je. Ce ne serait pas très juste, non ?

Ma voix était cassante. Je toussai de nouveau, et dus choisir entre avaler mon propre sang ou le cracher quelque part. Sauf que sous le fauteuil, il y avait un tapis tout neuf.

— Juste ? L'amour n'est pas juste, Anita. C'est l'une des choses les plus injustes du monde. Tu ne te demandes jamais si Envie est un meilleur coup que toi ?

Je fronçai les sourcils et secouai la tête.

— Non.

— Quelle arrogance de ne même pas l'envisager !

— Je ne suis qu'une femme seule, Asher. Je ne peux pas satisfaire tout le monde en permanence. Richard sort avec d'autres humaines ordinaires qui ignorent que c'est un lycanthrope. Je ne vois pas pourquoi Jean-Claude devrait se tourner les pouces en m'attendant pendant que moi aussi, je sors avec d'autres gens.

— Quand on aime vraiment quelqu'un, on est prêt à l'attendre.

— Qui a édicté cette règle ?

— Dem veut coucher avec d'autres femmes alors que tu es déjà sa maîtresse. Ne me dis pas que tu t'en fous complètement !

Je réfléchis un peu avant de répondre :

— Si. Il m'en a parlé il y a deux semaines. Il a une libido très vigoureuse, et je consacre l'essentiel de mon attention à Jean-Claude,

Micah, Nathaniel et toi.

— Tu oublies le gamin, qui te monopolise de plus en plus.

J'étudiai le beau visage arrogant d'Asher.

— Tu as fait exprès de le frapper aussi fort. Tu es jaloux de lui.

— Jaloux d'un gamin ? Ce serait ridicule.

— En effet.

— Envie est jalouse de toi. Elle déteste que Jean-Claude la laisse tomber dès que tu te pointes.

— Si la façon dont Jean-Claude la traite lui déplâit, c'est à Jean-Claude qu'elle doit en parler.

Asher se tourna vers l'intéressé.

— Alors, Jean-Claude ? La belle Envie t'a-t-elle fait part de son insatisfaction ?

— Non.

Asher reporta son attention sur moi.

— Cardinal, la petite amie de Damian, déteste qu'il t'obéisse au doigt et à l'œil.

Je haussai les épaules.

— Ils sont venus me voir pour m'en toucher deux mots, et je n'ai pas couché avec Damian depuis. S'ils veulent essayer la monogamie, tant mieux pour eux.

— Pourquoi ça ne te pose pas de problème ? Pourquoi tu n'es pas jalouse ? enragea Asher.

— Je l'ignore, répondis-je.

Et c'était la vérité. Je vivais tellement en dehors des paramètres des relations amoureuses classiques que j'avais cessé de m'en soucier depuis belle lurette.

— Ça fonctionne pour nous. C'est tout ce qui m'importe, ajoutai-je.

— Ça ne fonctionne pas pour moi.

Jean-Claude s'avança, non pas pour s'interposer, mais pour attirer notre attention.

— Je t'aime, Asher. Anita t'aime. Méphistophélès t'aime. Nathaniel t'aime. Narcisse t'aime. (Asher émit un son de gorge dur, mécontent.) Je sais : tu n'aimes pas Narcisse en retour. Le chef des hyènes-garous locales est aussi obsédé par toi que tu sembles le désirer, mais ce n'est pas lui qui t'intéresse.

— Narcisse aime surtout l'attention que je lui accorde, Jean-Claude.

— Je n'en doute pas, mais ça ne change rien au fait qu'il ne peut pas t'aimer suffisamment. Je ne peux pas t'aimer suffisamment, Anita ne peut pas t'aimer suffisamment, Méphistophélès ne peut pas t'aimer suffisamment, Nathaniel ne peut pas t'aimer suffisamment. Tu n'en as jamais assez, Asher. En fin de compte, tout notre amour pour toi bute

sur le fait que tu ne t'aimes pas toi-même.

— Tu es philosophe, ce soir, ricana Asher sur un ton aussi méprisant que possible.

— J'ai trouvé une ville qui a besoin d'un Maître, et où les hyènes-garous sont le groupe animal le plus nombreux. Tu devrais t'y rendre en visite et voir si elle te convient, suggéra Jean-Claude.

Asher le foudroya du regard.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Il me semblait pourtant que c'était clair.

— Tu veux me bannir de St. Louis ?

— Non. Je veux que tu ailles voir si tu te sentiras mieux ailleurs, dans une ville correspondant mieux à tes attentes et à tes pouvoirs.

— Tu me rejetterais parce que j'ai frappé le gamin ?

— Je t'ai laissé blesser la femme que j'aime, ma servante humaine. C'est mon poing et non celui de Sin qui aurait dû t'arracher à Anita.

Jean-Claude ne m'appelle jamais par mon prénom à moins d'être furieux. Je me réjouis que sa fureur ne soit pas dirigée contre moi.

Asher le dévisagea comme s'il n'arrivait pas à en croire ses oreilles.

— Je lui fais bien plus mal que ça quand je les domine au lit, Nathaniel et elle.

— Mais tu le fais avec sa permission. Là, ce n'était pas le cas.

— Et si cette autre ville ne me plaît pas ?

— Tu nous appelleras, et si nous ne sommes plus fâchés contre toi, je t'autoriserai peut-être à rentrer.

— Tu veux m'exiler ?

— Je veux t'éloigner d'ici pour te permettre de réfléchir à ce qui est important pour toi, Asher. En fin de compte, ta jalousie gâche toujours ton bonheur. Je l'avais oublié. (Jean-Claude secoua la tête.) Non, je faisais exprès de ne plus y penser, mais tu m'as rappelé cette partie de toi, cette terrible insécurité qui est toujours venue détruire chacune de tes relations.

— Sois franc avec moi, Jean-Claude. Aviez-vous l'intention de me quitter, Julianna et toi ?

— Je te l'ai déjà juré une centaine de fois, et je te jure encore que non. Nous avons parlé de ta jalousie et de tes exigences envers nous, mais nous t'aimions. Elle t'aimait.

— Elle t'aimait davantage.

— Et voilà, ça recommence. C'est ta grande faiblesse.

— Vouloir que pour une fois, quelqu'un m'aime plus que toi, c'est une faiblesse ?

— Belle Morte ne m'aimait pas davantage, Asher.

— menteur.

— Fais tes bagages.

— Combien de temps resterais-je absent ? s'enquit Asher d'une voix vibrante de colère, mais dans laquelle je décelai autre chose – de la peur, je crois.

— Au moins un mois.

— Ne me renvoie pas.

Jean-Claude désigna Sin, qui revenait à lui en gémissant. Nathaniel était toujours agenouillé près de lui. Nicky prenait le pouls d'Ares comme s'il craignait de l'avoir frappé trop fort.

— Tout le monde est vivant, mais pas grâce à toi, Asher. Tu es mon témoin, mon bras droit et mon second. Pourtant, ceci est ton œuvre. Ton attitude n'est pas juste infantile et imprudente : elle est méprisante. C'est à cause d'elle que nous avons été chassés d'une ville après l'autre il y a des siècles, parce que tu devenais toujours jaloux des hommes et des femmes que tu nous envoyais séduire, Julianna et moi. Tu voulais qu'on leur soutire de l'argent ou du sang, mais surtout pas qu'on y prenne le moindre plaisir.

— J'en ai séduit plus que ma part, se défendit Asher.

— En effet, mais quel que soit le nombre de tes propres conquêtes, tu t'inquiétais toujours au sujet de tes amoureux, hommes ou femmes.

— Jean-Claude..., dit Asher en tendant une main vers lui.

— Va faire tes bagages, et demain soir, tu partiras pour cette autre ville.

— S'il te plaît...

Jean-Claude se mit à crier.

— Tu croyais vraiment que je tolérerais ça éternellement ? Que je ne réagisais jamais ?

Lentement, Asher laissa retomber sa main.

— Qui dirigera le *Cirque* pour toi ? Qui sera ton Monsieur Loyal ?

— Je jouerai ce rôle en ton absence.

— Et pendant ce temps, qui gèrera le *Plaisirs Coupables* ? Qui prendra ta place sur scène, là-bas ?

— Jason est mon assistant. Il s'occupe très bien du club.

— Il n'a pas ta présence sur scène.

— Il se débrouille très bien, et ce sera suffisant.

— Tu perdras des clients si tu ne te montres pas.

— Peut-être, concéda Jean-Claude comme si ça n'avait pas vraiment d'importance.

— Non, dis-je en me levant.

Claudia tendit une main pour me retenir, mais je lui jetai un regard d'avertissement, et elle n'insista pas.

— Non quoi, ma petite ?

— Nathaniel et Nikki vous remplaceront cette semaine.

Nikki, c'est le nom de scène que Nathaniel m'a trouvé avant que Nicky n'entre dans notre vie. Les rares fois où Jean-Claude et lui ont réussi à me persuader de monter sur scène... disons que le club n'a pas perdu d'argent ces soirs-là. J'ai hérité de l'ardeur de Jean-Claude, et avec l'aide de Nathaniel, je peux offrir au public un spectacle après lequel le site Internet du *Plaisirs Coupables* est inondé de demandes pour une prochaine apparition de Nikki.

— Tu détestes te produire au club, objecta Asher.

Je haussai les épaules.

— Je ne déteste pas ça. Je n'aime pas tellement, mais si ça peut nous donner à tous une chance de nous calmer, je le ferai.

— Autrement dit, je ne fais pas mon devoir envers mon Maître et ma communauté, mais toi oui ? grinça Asher.

— Je n'ai rien sous-entendu de tel. Je dis juste que tu es splendide mais que tu nous emmerdes, répliquai-je en essuyant du sang frais d'un revers de main.

— Je n'avais pas l'intention de te faire du mal.

— Ce n'est pas la première fois que tu dis ça. Si tu le pensais vraiment, tu te débrouillerais pour ne pas recommencer.

— Franchement, intervint Nicky, tu l'as abîmée au point qu'elle ne pourra sucer aucun d'entre nous jusqu'à ce qu'elle soit guérie. Elle n'appartient pas qu'à toi. Tu ne peux pas interférer avec notre vie sexuelle et t'attendre à ce qu'aucun de nous ne bronche.

— Tu n'es qu'un garde du corps et la Fiancée d'Anita, répliqua Asher sur un ton rogue. Je n'ai pas à tenir compte de tes reproches.

— Mais tu dois tenir compte des miens, contra Jean-Claude. Nicky a raison. Tu as gâché le plaisir de tous les autres amants d'Anita, et tu n'en avais pas le droit. Son Maître, c'est moi.

— Tu n'es pas le Maître d'Anita. Ça impliquerait que tu la contrôles, ce qui n'est absolument pas le cas.

— Je n'ai pas besoin de la posséder pour l'aimer, Asher. Tu traites toujours tes amants comme des animaux domestiques que tu peux tour à tour gâter et molester librement. Mais ce qui t'intéresse avant tout chez eux, c'est de les posséder.

— Est-ce si affreux de vouloir la certitude d'être aimé ?

— Je suis certain qu'Anita m'aime, comme elle est certaine que je l'aime.

— Mais elle aime davantage Nathaniel et Micah, et le gamin l'adore.

— Moi aussi, j'aime Anita, lança Nicky.

— Mais elle ne t'aime pas, cracha Asher.

Il essayait de le blesser.

— Je sens ses émotions la plupart du temps. Je sais ce qu'elle éprouve pour moi. Je n'ai pas peur de perdre ma place dans sa vie.

Peux-tu en dire autant ?

Asher fit un pas vers Nicky, qui se tenait près du corps d'Ares, toujours inconscient.

— Asher, je veux que tu aies fini tes bagages avant l'aube, déclara Jean-Claude. Tu ferais bien de t'y mettre tout de suite.

Asher regarda d'abord Jean-Claude, puis moi, et enfin Nathaniel qui aidait Sin à se redresser.

— Je suis désolé.

— Jean-Claude a raison, dit Nathaniel. Peu importe combien nous t'aimons. Tant que tu te détestes, ça ne servira jamais à rien.

— Nathaniel...

— Sin est mon frère, Asher. Je refuse de le perdre parce que tu ne te sens pas assez aimé.

— Je ne l'ai pas frappé si fort que ça.

Nathaniel tenait Sin blotti contre lui. Le tigre-garou semblait encore sonné, comme s'il avait du mal à comprendre ce qui venait de se passer.

— Ton Maître de la Ville t'a donné un ordre. Obéis-lui. Jamais je n'avais entendu une telle colère froide dans la voix de Nathaniel.

— Vas-y, dis-je.

— Tout de suite, ajouta Jean-Claude.

Asher ouvrit la bouche pour protester, puis se ravisa. Il hocha la tête, se détourna et s'enfonça dans les souterrains en direction de sa chambre, de ses vêtements et de ses valises, pour faire ce qu'on lui avait demandé. Ce n'était pas trop tôt.

Chapitre 30

J'étais assise sur le bord d'une des tables d'examen, dans l'infirmerie aménagée au cœur des souterrains. Le docteur Lillian examinait l'intérieur de ma bouche avec ses gants en latex au goût de vieux ballons. Ses cheveux gris étaient désormais assez longs pour couvrir ses oreilles, mais elle restait la même petite femme menue et terriblement compétente que lors de notre première rencontre, des années auparavant. Elle avait enfilé une blouse blanche par-dessus sa robe et ses collants – c'était plus facile que de se changer complètement tout le temps.

Lillian a un cabinet qui marche du tonnerre, mais c'est parce que sa clientèle ordinaire ignore sa nature de rate-garou. Les humains ne veulent pas être soignés par une personne dont ils craignent qu'elle ne leur transmette le virus de la lycanthropie – surtout la souche « rat », qui n'a pas le mérite d'être un animal romantique comme le loup ou le léopard. Tant qu'à devenir métamorphe, tout le monde veut se transformer en grand félin sexy, pas en rongeur charognard.

— Si tu étais humaine, il te faudrait des points de suture, déclara Lillian en retirant ses doigts de ma bouche.

Elle ôta ses gants et les jeta dans une grosse poubelle placardée d'autocollants « Déchets biologiques dangereux ». Le sang versé dans les souterrains du *Cirque des Damnés* est presque toujours celui d'un vampire ou d'un métamorphe, et même si on ne peut pas « attraper » le vampirisme après avoir touché des bandages souillés, c'est considéré comme une maladie contagieuse. Ce qui me faisait penser...

— Lillian, c'est déjà arrivé que quelqu'un contracte la lycanthropie à cause de déchets hospitaliers ?

Elle parut d'abord surprise par ma question, puis pensive. Enfin, elle sourit.

— Pas à ma connaissance, mais on applique le protocole quand même.

Les rideaux s'écartèrent, et Jean-Claude entra. Il était toujours aussi parfait avec son pantalon de cuir noir et sa veste assortie, portée par-dessus une chemise blanche en dentelle comme il les affectionne. Il continue à s'habiller à la mode de son siècle d'origine, même si je partage suffisamment ses souvenirs de cette époque pour savoir que la chemise aurait dû être ample et flottante plutôt que près du corps et taillée dans des matériaux modernes. Elle paraissait vintage mais elle ne l'était pas. Comme la plupart des autres fringues de Jean-Claude, d'ailleurs : en apparence, antiques ; en réalité, conçues pour avoir l'air sexy en boîte, ou même dans la vie de tous les jours. Je n'ai jamais vu Jean-Claude avec une tenue ordinaire.

— Anita, appela le docteur Lillian d'une voix sèche.

Je sursautai et me détournai de Jean-Claude pour reporter mon attention sur elle. Lillian émit un petit claquement de lèvres désapprobateur.

— Elle est en état de choc, dit-elle à Jean-Claude. Entre la descente de police en début de soirée, la bagarre, ses blessures, son inquiétude pour Cynric et...

Hésitant, elle baissa les yeux et dit doucement :

— Je suis désolée pour Asher. Je sais que vous tenez beaucoup à lui tous les deux.

— Merci, Lillian. Je sais que toi, tu ne l'aimes pas.

— J'essaie de ne pas porter de jugement sur les choix amoureux de mes amis, Jean-Claude.

— Je suis heureux que tu me considères comme un ami.

La voix de Jean-Claude était aimable et agréable à écouter, mais dénuée d'émotion. Il aurait pu utiliser ce ton-là pour dire n'importe quoi ou presque. Ça ne signifiait pas qu'il était mécontent que Lillian le considère comme un ami – juste qu'il faisait très attention à n'exprimer aucun sentiment. C'était sa version d'une voix et d'une expression de flic, à ceci près que les miennes sont indéchiffrables, cassantes et un peu cyniques, tandis que les siennes restent terriblement séduisantes. Il fallait le connaître aussi bien que moi pour se rendre compte qu'elles étaient aussi vides que le sourire qu'il m'arrive d'invoquer pour les clients de Réanimateurs Inc. quand j'ai le temps de relever des zombies. Ce qui arrive de moins en moins souvent ces derniers temps.

Lillian remercia Jean-Claude d'un signe de tête mais le dévisagea comme si elle tentait de voir derrière son masque affable. Elle est plus difficile à berner que la plupart des gens.

— Emmenez Anita dans votre grande baignoire et aidez-la à se nettoyer. Profitez de ce qu'elle saigne avant que les plaies ne se referment.

— Combien de points de suture aurait-il fallu lui faire si elle n'avait été qu'une humaine ordinaire ? s'enquit Jean-Claude.

Lillian baissa les yeux, puis les releva et soutint son regard. Non, je me trompais. En fait, elle fixait le coin de sa mâchoire. C'est ce qu'on fait généralement avec les vampires, à moins de posséder une résistance naturelle à leur regard hypnotique – comme moi.

Les métamorphes ne sont pas immunisés contre les pouvoirs vampiriques, juste un peu plus difficiles à ensorceler que les humains ordinaires. Je trouvais ça intéressant que Lillian prenne une telle précaution alors qu'elle considérait Jean-Claude comme un ami, et en même temps, je m'en foutais un peu. Quand vous êtes en état de choc, rien ne vous paraît très important.

— Dix. Peut-être quinze, répondit Lillian à contrecœur. Mais s'il vous plaît, n'allez pas en vouloir davantage à Asher à cause de ça.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Vous vous êtes montré équitable envers lui. Vous ne vous êtes pas laissé emporter. C'est l'une des choses que j'aime chez vous, et qui font de vous un si bon dirigeant.

— Tu me flattes pour que je fasse ce que tu désires.

Lillian eut un large sourire qui révéla que toutes les rides de son visage avaient été creusées par ses sourires précédents, et nous donna une idée de ce à quoi elle ressemblait avant d'approcher la soixantaine. Soudain, je la trouvai jolie. Je ne m'étais encore jamais demandé si elle l'était. Ses joues avaient légèrement rosé. Jean-Claude fait cet effet à la plupart des femmes, quel que soit leur âge.

— Mes charmes féminins ne sont pas à la hauteur de votre pouvoir de séduction, mais oui, j'aimerais que vous restiez patient et juste, le chef dont nous avons besoin.

— Tu viens de le dire : ma petite guérira. Asher n'a pas causé de dégâts permanents.

Mais la voix de Jean-Claude était toujours aussi atone, et je ne pouvais pas en vouloir à Lillian de se demander ce qu'il éprouvait réellement.

— Tout à fait, acquiesça-t-elle.

Jean-Claude s'approcha de moi et me prit la main. Je n'avais pas besoin d'aide pour descendre de la table, mais j'ai appris à tolérer que les hommes de ma vie veuillent se montrer galants. C'est devenu assez rare pour qu'on les encourage au lieu de les rabrouer. Je sautai à terre, la main de Jean-Claude dans la mienne.

— Comment va Sin ?

— Bien. Nathaniel et Micah vont se relayer auprès de lui pour s'assurer qu'il n'a pas de commotion.

— Tant mieux, dis-je d'une voix qui me parut lointaine.

Je pressai les doigts de Jean-Claude comme si ça pouvait rendre le monde plus tangible autour de moi. Il écarta les rideaux de l'infirmerie et m'entraîna dehors. Je le laissai faire. Pour une fois, j'étais d'humeur à suivre quelqu'un, et Jean-Claude n'était pas un mauvais choix.

Nicky et Claudia nous emboîtèrent le pas. Nicky avait un petit bandage papillon près de l'œil, et un début d'ecchymose autour.

— Comment va Ares ? demandai-je.

— Il a une commotion, un bras et une jambe cassés.

Je m'arrêtai net, et Jean-Claude dut en faire autant. Je dévisageai Nicky.

— Ares est un ancien sniper des forces spéciales. Tu lui as fait ça en quelques minutes seulement ?

— Il fallait que je tape vite et fort pour le mettre H.S. au plus vite, sans quoi, c'est moi qui serais à l'hosto en ce moment.

— Je ne te dis pas le contraire, Nicky, mais... (je cherchais mes mots) à l'entraînement, Ares est meilleur que toi.

— À l'entraînement, on n'a pas le droit de se faire vraiment mal. Ni ici, ni à l'armée.

— Je suppose que non. Et alors ?

— Je suis un lion-garou, Anita. Ares est une hyène-garou. Les hyènes sont sans pitié, mais elles ne se battent pas entre elles comme les lions. Au sein d'une fierté, les mâles défient leurs chefs, qui doivent les tuer ou les remettre à leur place.

Soudain, je pigeai quelque chose et m'en voulus de ne pas avoir percuté plus tôt.

— Je croyais que Jesse et Payne étaient partis en mission, comme chez les rats-garous qui louent leurs services de mercenaires histoire de gagner du fric pour le Rodere. Mais ce n'est pas le cas, hein ?

— Tu veux que je te réponde quoi ?

— La vérité.

Nicky secoua la tête.

— Non, tu ne veux pas. Parce que tu vas avoir tout un tas d'objections morales, et que tu culpabiliseras d'avoir fait de moi le Rex des lions de St. Louis. Tu nous en voudras à tous les deux et tu t'en prendras à moi, et je n'ai pas envie que tu le fasses.

— Donc, tu les as tués.

— Pour les empêcher de me tuer les premiers, ouais. Mais je n'ai pas agi seul. Kelly et certains des autres m'ont aidé. Si la majorité des dominants s'était ralliée à Payne et à Jesse, je serais mort, mais elle s'est ralliée à moi parce qu'elle me considérait comme un meilleur chef, et parce que j'avais des liens plus forts avec Jean-Claude et toi – des liens qui m'aideront à protéger la fierté.

Payne et Jesse étaient morts. Ça aurait dû me faire quelque chose, mais ce n'était pas le cas. Je me sentais comme engourdie, loin de tout. Je commençais à avoir des élancements de douleur vive dans la bouche, et le fait que je ne les ressentais que maintenant indiquait à quel point j'étais choquée.

— Donc, si j'avais couché avec Payne, le reste de la fierté se serait alliée avec lui et t'aurait tué ?

— Ce n'est pas juste une question de sexe. C'est le fait que je suis ta Fiancée. Ça me donne un statut plus important.

Je hochai la tête.

— Qu'est-ce qui se passerait si une des personnes auxquelles je suis liée métaphysiquement se révélait être un méchant ?

— Tout le monde te ferait confiance pour régler le problème, comme avec l'ancien Rex.

J'ai abattu Haven à bout portant après qu'il ait tué un autre lion-garou et tenté de tuer Nathaniel. Il était incapable de me partager avec d'autres hommes. Il me voulait rien que pour lui, et voyant que c'était impossible, il a tenté d'éliminer les hommes que j'aimais. Sa jalousie lui faisait faire des choses affreuses, et en définitive, j'ai dû l'éliminer pour protéger le reste de nos gens. Tout est parti d'une bagarre qui a dégénéré, un peu comme ce soir.

Je tirai sur le bras de Jean-Claude et lui pressai la main.

— Je ne veux pas que ça recommence comme avec Haven.

— Aucun de nous ne le souhaite, ma petite.

— Asher aurait vraiment pu faire mal à Sin. Il faut y aller fort pour assommer un tigre-garou d'un seul coup.

— Si c'avait été Dem, il n'aurait pas perdu connaissance, déclara Nicky.

Je le dévisageai.

— Comment ça ?

— Dem est beaucoup plus costaud. Il a le cou plus musclé ; donc, le coup l'aurait moins affecté. Et en tant que métamorphe, il est plus puissant, ce qui l'aurait également protégé.

Je me tournai vers Claudia.

— Si on faisait un classement des tigres, Sin se situerait où ?

Elle haussa les épaules.

— Il est de sang pur, ce qui lui donne un avantage automatique, mais je dirais que c'est l'un des moins balèzes du lot. La seule qui l'est moins que lui, c'est Jade, et je pense que c'est parce que son propre pouvoir lui fait peur.

Je pensai à la seule femme liée à moi métaphysiquement. Elle était encore plus minuscule que moi ; je pouvais la tenir sous mon bras comme la plupart des hommes de ma vie me tenaient, moi. Elle avait la peau blanche, de longs cheveux noirs et de grands yeux bruns en amande. « Délicate », « adorable », voilà comment je l'aurais décrite – et je n'emploie pas souvent ces mots pour qualifier une autre femme.

— Elle a servi de punching-ball à son Maître vampire pendant des siècles. Du coup, elle se conduit comme une victime.

— Quand elle s'entraîne toute seule, elle est super douée, mais dès qu'elle monte sur le ring pour affronter quelqu'un, elle est comme paralysée, fit remarquer Nicky. Sinon, c'est une vraie ninja – et je ne dis pas ça pour être raciste. Les Arlequin sont tous meilleurs que les types des forces spéciales, comme les ninjas dans les films. À ce stade, c'est presque de la magie.

— Le Maître de Jade la faisait s'entraîner comme les autres, mais il abusait tellement d'elle que jamais elle n'avait d'occasion d'utiliser ce qu'elle savait, acquiesça Claudia. D'un côté, il la rendait plus

balèze, et de l'autre, il la rendait infirme.

— C'est exactement ça.

— Je ne comprends pas pourquoi les Arlequin gaspillaient de telles compétences.

— J'aimerais bien que vous ne prononciez pas ce nom à la légère, se plaignit Jean-Claude.

— Les Arlequin ne sont plus les gardes du corps de Marmée Noire. Ils bossent pour nous, maintenant, lui rappelai-je.

— Et tu as eu raison de me faire modifier la loi qui interdisait de prononcer leur nom, concéda-t-il. La peine de mort pour les contrevenants, c'était un peu excessif.

— Vous croyez ? raillai-je.

Jean-Claude sourit.

— Mais ils restent les plus grands guerriers et les meilleurs assassins que le monde ait jamais connus – des espions hors pair.

— Pour autant, ce n'est pas normal qu'on les ait obligés à traquer et à massacrer quiconque avait l'outrecuidance de prononcer leur nom.

— La Mère de Toutes Ténèbres est restée à la tête du Conseil pendant plusieurs millénaires, ma petite. Elle était la première vampire, la créatrice de notre culture et l'auteure de la plupart de nos lois. Pour nous, elle était plus qu'une Reine ou une Impératrice : une Déesse Ténébreuse.

— Oui, mais nous l'avons tuée. Ce qui nous donne le droit de changer ses lois débiles.

— La Reine est morte, vive le Roi, chantonna Nicky.

Je le dévisageai. Il haussa les épaules autant que ses muscles énormes le lui permettaient.

— C'est ce que disent tous les vampires et les plus vieux des métamorphes. Tu l'as tuée, donc, selon les règles de la société lycanthrope, tu lui succèdes. Mais comme tu es la servante humaine de Jean-Claude, c'est à lui que revient tout le mérite, selon la loi vampirique.

— Je sais que les vampires me considèrent comme une simple extension du pouvoir de Jean-Claude, comme un flingue ou une bombe.

— Moi, je ne te considère pas ainsi, ma petite.

Je me rapprochai de lui et posai la tête sur sa poitrine. Je n'entendis aucun battement de cœur rassurant contre mon oreille. Le cœur de Jean-Claude bat davantage que celui de la plupart des vampires, mais rien ne l'y oblige, et il ne le fait pas tout le temps – et même quand il le fait, c'est beaucoup plus lentement qu'un cœur d'humain ordinaire ou de métamorphe. Je serrai Jean-Claude très fort dans mes bras, parce que c'était quelque chose qui me manquait. Je

continue à préférer les métamorphes aux vampires. J'aime Jean-Claude et quelques-uns de ses semblables, mais la plupart de mes amants sont de la variété poilue, et il y a une bonne raison à ça.

— Je me suis nourri d'une humaine, ce soir au club, pas d'un de tes métamorphes, et je n'ai pas été assez près de toi jusqu'ici pour que ta présence me réchauffe.

— On va y remédier, promis-je, le visage enfoui dans le jabot de sa chemise.

La dentelle n'est jamais aussi douce qu'elle en a l'air, mais ce soir, je m'en moquais. Jean-Claude a déjà cessé de porter certaines de ses chemises préférées parce que je trouvais le tissu trop rêche. Mais ce soir, je n'en avais rien à foutre : je voulais juste le sentir contre moi.

Il m'étreignit brièvement et chuchota :

— Oui, on va y remédier.

— Il faut d'abord que je me nettoie. Je suis encore couverte de transpiration et de trucs récoltés sur la scène de crime.

Soudain, je pensai que Jean-Claude portait une chemise blanche et que j'avais peut-être du sang séché sur mes fringues. Je m'écartai de lui pour l'examiner.

— Un problème, ma petite ?

— Je regarde si je ne vous ai pas déjà sali.

Il m'attira de nouveau dans ses bras.

— Une chemise, ça se lave. Au pire, on la jettera. Peu m'importe.

Je reculai juste assez pour pouvoir lever la tête et, le menton posé sur sa poitrine, scruter le visage qu'il inclinait vers moi.

— Je sais que vous m'aimez, mais plus que vos fringues ? Je suis flattée, plaisantai-je.

Jean-Claude partit d'un rire surpris, et l'espace d'un instant, j'entrevis ce qu'il devait être il y a des siècles, avant que son existence de vampire ne lui apprenne à contrôler ses émotions, à ne rien montrer de ses sentiments de crainte que quelqu'un de plus puissant ne les retourne contre lui.

Avec un sourire béat, je me serrai aussi fort contre lui que mes armes et mes fringues m'y autorisaient. Je l'aimais tellement ! J'aimais pouvoir le faire rire ainsi ; j'aimais qu'il se sente suffisamment en confiance avec moi pour me montrer cette partie de lui ; j'aimais le fait que, même lorsqu'on était dans les emmerdes jusqu'au cou, ça allait toujours mieux quand on les partageait. Les emmerdes essayaient de nous bouffer tout crus quand même, mais ensemble, on avait plus de chances de se tailler un ensemble de bagages assortis dans la peau de nos ennemis que de finir dans leur assiette.

J'observai Jean-Claude pendant qu'il riait, en me disant que je l'aimais de tout mon cœur. Cette journée avait été horrible, mais grâce à lui, elle le devenait beaucoup moins – et tel était bien l'effet que

l'amour était censé avoir. Il était censé améliorer les problèmes, pas les aggraver. Du coup, je me demandai si Asher aimait réellement qui que ce soit. Repoussant cette pensée, je me concentrai sur l'homme que je tenais dans mes bras et que j'avais réussi à faire rire.

Chapitre 31

Jean-Claude et moi avions presque atteint la porte de la chambre quand God apparut à l'autre bout du couloir et se dirigea vers nous, l'air contrarié. God est le diminutif de Godofredo, mais l'homme qui le porte est assez grand et assez baraqué pour que personne n'ait envie d'en rire. D'origine hispanique, il a la peau très mate. Parmi tous nos gardes du corps, seul Dino est plus impressionnant. Et si Dino bouge comme une montagne, lente bien qu'écrasante de puissance, God est aussi rapide que massif. Dino frappe plus fort ; God frappe plus vite et plus souvent. Il nous salua tous les deux et annonça :

— Désolé, mais Asher demande à voir Jean-Claude avant de partir.

Jean-Claude soupira et me pressa la main.

— Je peux refuser, si tu veux.

Je levai les yeux vers lui et tentai de déchiffrer l'expression de son visage. J'aurais dû me douter que ce serait impossible.

— Si vous voulez y aller, allez-y. Moi, je suis encore trop fâchée.

Les coins de sa bouche se relevèrent légèrement, esquissant un sourire bien trop triste pour être qualifié de tel, mais qui me suffit pour comprendre. Je secouai gentiment sa main.

— Allez-y. Ça ne me dérange pas. Je vais me laver et vous attendre au lit.

— Je suis navré de ne pouvoir partager ton bain.

— C'est déprimant de mariner toute seule dans cette grande baignoire. Je vais juste prendre une douche rapide.

God se racla la gorge. Nous reportâmes notre attention sur lui.

— Désolé, mais l'entrevue avec Asher risque de durer un moment. Je dis juste ça au cas où ça changerait le programme d'Anita.

Je dévisageai le colosse, qui semblait très mal à l'aise.

— Qu'est-ce que tu nous caches, Godofredo ? demandai-je.

De plus en plus contrarié, il piqua du nez vers le bout de ses chaussures et marmonna quelque chose.

— Quoi ?

Il releva la tête, les sourcils froncés.

— Je suis à peu près sûr qu'Asher ne veut pas seulement parler avec Jean-Claude. Il semble croire que vous ne l'autoriserez pas à revenir de son exil, et il veut un au revoir digne de ce nom.

God écarta les mains et haussa les épaules en signe d'impuissance.

Je me rembrunis. Je n'étais pas sûre de comprendre, mais j'avais comme un soupçon, et j'espérais bien que je me trompais.

Jean-Claude porta ma main sur ses lèvres pour y poser un baiser.

— Je suis désolé, ma petite. Ça risque de durer un certain temps.

Je levai les yeux vers lui.

— Asher va vouloir coucher avec vous une dernière fois, c'est ça ?

— Je le pense.

Je le scrutai attentivement.

— Tout à l'heure, il nous a blessés, Sin et moi. Je sais que vous lui en voulez.

— En effet, mais si ce doit être la dernière fois, je ne peux pas la laisser passer.

— La dernière fois ? Il ne va s'absenter qu'un mois, non ?

— Pas forcément. Cette ville a vraiment besoin d'un nouveau Maître vampire, et on m'a demandé de recommander quelqu'un.

— Vous voulez dire qu'Asher pourrait ne pas revenir ?

— Il est peut-être temps qu'il acquière son propre territoire.

— Peut-être, mais...

J'essayai d'imaginer ça. Ne plus jamais faire l'amour avec Asher, ne plus jamais me faire dominer par lui ou le regarder dominer Nathaniel et se faire dominer par Richard, ne plus jamais partager le lit de Jean-Claude avec lui, ne plus jamais... rien. Ça me rendait triste rien que d'y penser, mais...

— Si ça doit être la dernière nuit, je regretterai de n'avoir pas été là, mais je suis encore beaucoup trop en rogne contre lui. (Soudain, je pris conscience d'une chose.) Et puis... il n'a pas réclamé ma présence, n'est-ce pas ?

Godofredo secoua la tête.

— J'ai envie de lui faire cet au revoir, si jamais ça doit en être un, mais je te laisse le choix, ma petite.

— Allez-y. Dites au revoir à Asher. Vous l'aimez depuis plus longtemps qu'aucun de nous autres n'a vécu.

— Tu vas avoir besoin de nourrir l'ardeur pour te soigner, fit remarquer Jean-Claude.

Je me retins de regarder Nicky par-dessus mon épaule.

— Je me débrouillerai.

— Si tu comptes te nourrir de Nicky, intervint Claudia comme si elle avait lu dans mes pensées, je vais avoir besoin d'un autre partenaire.

— Tu veux un tee-shirt rouge ou un autre noir ? interrogea God.

Nicky porte un tee-shirt rouge et Claudia un noir, ce qui signifie que Nicky est disposé à nourrir l'ardeur et Claudia non. Rouge égale garde du corps plus en-cas ; noir égale juste garde du corps. Même si Nicky est plus disposé à nourrir mon ardeur que celle de Jean-Claude, et s'il préfère ne donner de sang à personne. D'un autre côté, si je lui dis de le faire, il s'exécutera parce qu'il n'aura pas le choix. Je me donne beaucoup de mal pour ne pas le forcer à faire des choses qui ne lui plaisent pas.

— Nous sommes censés être mélangés en cas d'urgence, fit remarquer Claudia.

— Il me semble que Domino et Ethan sont les seuls tee-shirts rouges de garde en ce moment, non ?

Comme Nicky, Domino préfère ne nourrir que moi, mais Ethan est plus conciliant et laisse faire certains des vampires.

— L'un ou l'autre, c'est pareil, dit Claudia.

— Je t'envoie un des deux, promet Godofredo. (Il me regarda.) Je leur dis d'aller te retrouver où ?

— Dans les douches.

— Celles de la chambre que tu partages avec Micah, Nathaniel et Sin, ou les douches collectives ?

Je fus surprise que God ait inclus Sin dans la liste. Le tigre-garou ne dormait pas toujours avec nous au *Cirque des Damnés*. Il avait sa propre chambre ici comme à la maison, mais il ne l'utilisait pas beaucoup. Était-ce à cela qu'Asher faisait allusion ? Ce n'est pas toujours pour le sexe ; parfois, c'est juste pour le réconfort que le fait de dormir en tas procure aux métamorphes. Mais si God l'avait remarqué, tout le monde avait dû le remarquer. En matière de trucs personnels, il n'est vraiment pas le plus observateur de nos gardes. Je réfléchis à ce qu'il venait de demander et finis par répondre :

— Micah dort peut-être déjà. Donc, les douches collectives.

— D'accord, je t'envoie le renfort là-bas. (God reporta son attention sur Jean-Claude.) Vous êtes prêt, monsieur ?

— Oui, répondit Jean-Claude.

Il me donna un baiser rapide, puis suivit Godofredo qui s'éloignait à longues enjambées dans le couloir. Il partit dire au revoir à Asher sans jeter un seul coup d'œil en arrière. Je suivis du regard sa silhouette moulée de cuir noir contre lequel sa chevelure bouclée disparaissait presque.

Nicky se rapprocha de moi, et je le sentis entrelacer ses doigts avec les miens.

— Je me douche avec toi, ou tu veux que je t'attende dehors et qu'on se trouve un lit quand tu te seras lavée ?

— Jean-Claude n'utilisera pas le sien ce soir, fis-je remarquer.

— Exact, et ça ne l'ennuie pas que Micah, Nathaniel, Asher ou même Sin le partagent avec toi en son absence, mais je ne figure pas sur sa liste de favoris.

Je le dévisageai.

— Tu ne le nourris pas. Les autres, si.

Nicky eut ce demi-haussement d'épaules que ses muscles lui autorisaient à peine.

— Et Jean-Claude n'aime pas que les hommes qui refusent ne serait-ce que de lui donner leur sang partagent son lit avec toi quand il

n'y est pas.

Honnêtement, je n'avais pas remarqué, mais maintenant que Nicky le disait, je voyais qu'il avait raison.

— Dans ce cas, viens te doucher avec moi ; comme ça, on n'aura pas à se soucier de salir les draps de qui que ce soit.

Nicky eut un large sourire grimaçant.

— La douche, ça me va très bien.

Je lui rendis son sourire.

— Moi aussi.

Chapitre 32

Claudia attendit dehors, adossée au mur du couloir pour garder l'œil à la fois sur l'entrée et la sortie des douches collectives. À l'origine, ces dernières ne devaient avoir qu'une seule issue, mais j'ai posé mon veto. Et oui, du coup, ça fait deux portes à surveiller, mais ça évite qu'on se retrouve coincés à l'intérieur. Jean-Claude a fait remarquer que si quelqu'un enfonçait suffisamment nos défenses pour atteindre les douches, une seconde issue ne servirait probablement pas à grand-chose. C'était un argument valable, mais le mien l'était aussi, et les gardes ont abondé dans mon sens. On est tous un peu paranos chez nous.

Les douches sont flanquées d'un vestiaire avec toilettes hommes et femmes. Désormais, nous sommes assez nombreuses à vivre au *Cirque des Damnés* pour que ça n'ait plus l'air aussi ridicule qu'au début. C'est chouette de ne plus être la seule fille. Pendant que nous étions dans les vestiaires, Nicky me rappela à quel point c'était chouette d'être une fille tout court – en me prenant dans ses bras pour m'embrasser.

Ce fut un baiser très doux. Quand Nicky s'écarta, il me dévisagea de son œil bleu, ses cheveux blonds dissimulant l'autre moitié de son visage.

— Ça ne t'a pas fait mal ?

— Non.

Il eut un sourire carnassier qui découvrit ses dents, puis m'embrassa de nouveau, beaucoup plus fougueusement, cette fois. J'eus un mouvement de recul.

— Là, ça fait mal.

— Je veux boire le sang dans ta bouche avant que l'ardeur ne t'aide à cicatriser.

— Tu n'es pas un sadique. Tu n'aimes pas faire mal à tes partenaires.

— Non, mais je suis un métamorphe, un prédateur, de surcroît. J'aime le sang et la viande, et là tout de suite, tu as le goût des deux.

— Certains métamorphes perdraient le contrôle s'ils faisaient ce genre de chose.

Je dévisageai Nicky, cherchant à comprendre ses véritables intentions. Voulait-il juste le faire pour le plaisir, même s'il ne m'avait encore jamais révélé qu'il aimait ça, ou mettait-il ma confiance en lui à l'épreuve ?

Nicky est ma Fiancée. Il sent ce que je sens, ce qui lui permet de devancer mes besoins et mes désirs. Mais c'est un lien métaphysique très différent de tous les autres, un lien à sens unique. Moi, je ne

perçois pas les émotions de Nicky. Du coup, sur beaucoup de points, il reste un mystère pour moi.

J'ai pris l'habitude d'entrevoir ou de partager les émotions de presque tous les autres hommes de ma vie. Autrefois, je détestais ça ; à présent, je compte beaucoup là-dessus, songeai-je tout à coup.

— Tu ne me fais pas confiance ? demanda Nicky.

D'accord. La seconde hypothèse était la bonne.

— Tu es ma Fiancée. Je croyais que tu ne pouvais pas me faire de mal.

— Tu aimes un peu de douleur pendant l'amour. Chez toi, ça se traduit sous forme de plaisir. Et je sais que le mélange sang-viande-sexe me plaira.

J'acquiesçai.

— Ouais, la plupart des métamorphes confondent la chasse et le sexe.

Nicky grimaça.

— Même ceux qui n'étaient pas déviants à la base le deviennent après la transformation.

Je souris.

— Je ne peux pas dire le contraire.

— Je peux t'embrasser comme je veux ?

— Commençons par nous débarrasser de nos armes.

— Pourquoi ?

— Parce qu'une fois que tu auras goûté mon sang, et pour peu que la douleur appuie sur mon interrupteur, on risque de les oublier. Or, je n'ai aucune envie que tu m'arraches mes holsters sur mesure juste pour pouvoir me déshabiller.

La grimace de Nicky s'élargit, et son œil bleu pétilla de joie.

— D'accord.

Il me lâcha et recula pour ôter ses propres holsters. Moi, je commençai par mes fourreaux de poignet et leurs deux couteaux à lame plaquée argent. J'allais mettre plus longtemps que Nicky à me déséquiper parce que je portais davantage d'armes sur moi. Nicky n'a que des flingues et un canif qu'il considère uniquement comme un outil. Je sais qu'il est capable de se battre à l'arme blanche, mais je sais aussi que ça n'est pas son fort : il préfère les armes à feu ou le corps-à-corps. Il venait de prouver combien il était doué pour ça en rétamant Ares.

— Tu es bien sérieuse tout à coup, me reprocha-t-il. Tu ne penses pas à des trucs sexuels. On dirait presque que tu es triste. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tu captes drôlement bien mes variations d'humeur.

— Tu sais que je ne vis que pour te rendre heureuse.

— Je suis désolée que ce ne soit pas juste une déclaration

romantique et que tu le penses réellement.

J'étais en train d'ôter le holster de taille qui contenait mon Browning BDM. J'avais déjà rangé mes couteaux dans un des petits casiers munis chacun de son propre cadenas.

— Je sais que tu t'en veux de m'avoir pris mon libre arbitre, et j'apprécie tes scrupules. Mais la vérité, c'est que si mon ancien Rex m'en avait donné l'ordre, je vous aurais tous tués : toi, Micah, Nathaniel, Jason et les autres. Et je l'aurais fait sans ciller.

Je m'interrompis et, de nouveau, je scrutai le visage de Nicky en essayant de comprendre ce qui se passait dans sa tête. J'avais l'impression de regarder un mur lisse et impavide. Même s'il était beau, ses traits n'exprimaient rien, et ça n'avait rien à voir avec ma tête de flic ou le masque d'impassibilité que Jean-Claude avait lutté pour acquérir. C'était bien plus que ça – ou bien moins.

Les sociopathes ne sont pas obligés d'afficher des émotions ; ils le font la plupart du temps parce qu'ils ont appris à imiter le comportement des gens « normaux », mais ils ne comprennent pas réellement ce qu'ils miment. Ce sont les acteurs ultimes. Voilà comment ils réussissent à passer inaperçus. Beaucoup d'entre eux pensent d'ailleurs que les autres font semblant eux aussi ; ils ne se rendent pas compte que le reste de l'humanité éprouve des émotions qu'ils n'ont jamais eues, ou qui ont été gommées à force d'abus. Nicky est dans le second cas – c'est l'un de ces abus qui lui a fait perdre son œil. Il a eu des émotions autrefois ; du coup, peut-être comprend-il mieux celles des autres... ou pas.

— C'est l'une des raisons pour lesquelles je t'ai roulé aussi complètement, Nicky. Les sociopathes n'aident personne d'autre qu'eux-mêmes.

— Tu es aussi impitoyable que je l'étais, Anita. Mais il t'en coûte. Ça te fait culpabiliser et douter de toi. Moi, je n'avais pas ce problème.

— Parce que tu étais un sociopathe.

— Tu dis ça comme si ça avait changé. Mais c'est faux. Je suis toujours un sociopathe. La plupart du temps, je ne peux pas me comporter comme tel parce que tu ne veux pas que je le fasse. Ça te rendrait triste si je le faisais, et je ne supporte pas l'idée que tu sois triste.

— Donc... je suis ton Jiminy Cricket, c'est ça ?

— Nathaniel m'a fait regarder le film pour que je comprenne ce que tu voulais dire par là. Et, ouais, tu es mon Jiminy Cricket. Tu me dis quand je me conduis mal. Tu m'obliges à être gentil.

— Mais tu n'as toujours aucun désir de l'être spontanément.

Nicky haussa les épaules, fourra le reste de ses armes dans son casier et referma la petite porte métallique. Il ne prit pas la peine de la verrouiller : aucune des personnes qui avaient le droit de pénétrer

dans les souterrains n'aurait osé toucher les armes de quelqu'un d'autre. Des gens sont morts à cause d'une attitude aussi cavalière.

Nicky sortit son tee-shirt de son jean et le souleva plus lentement que la normale, révélant son ventre plat, l'extrémité de ses grands dorsaux sur les côtés de sa poitrine, puis ses pectoraux et ses épaules gonflées de muscles, et enfin ses bras massifs. Je détaillai son torse nu, et mon souffle s'étrangla légèrement dans ma gorge.

Je levai les yeux vers son visage, ses cheveux d'un blond presque jaune (sa couleur naturelle...), sa frange triangulaire de personnage de manga – ou d'amateur de raves. Nicky danse drôlement bien ; je ne sais pas pourquoi j'ai été aussi surprise de le découvrir. S'il n'était pas si doué pour tuer des gens, il pourrait se produire sur la scène du *Plaisirs Coupables*. Les clientes adoreraient son physique sculptural, et il sait être charmant quand il le faut. En fait, il pourrait danser là-bas juste un week-end, histoire de prouver qu'il en est capable. Il a suffisamment l'esprit de compétition pour ça – mais pas le caractère qu'il faudrait pour en faire son occupation permanente.

— Pendant une seconde, tu m'as regardé et tu as éprouvé tout ce que je voulais que tu éprouves, puis tu es devenue toute sérieuse. (Nicky s'approcha lentement de moi, comme s'il ne savait pas trop ce qu'il ferait une fois qu'il m'aurait rejointe.) À quoi tu penses ?

— Qu'est-ce que j'éprouve, là tout de suite ?

— De la suspicion, comme si tu n'avais pas confiance en moi.

— J'ai confiance en toi parce que mes pouvoirs vampiriques te rendent totalement fiable. Mais si je ne t'avais pas roulé, tu m'aurais tuée, et aujourd'hui, tu vis avec moi. Nous sommes amants depuis presque deux ans, et je ne suis toujours pas certaine que tu ressentes quoi que ce soit pour moi.

— Tu te trompes, dit-il en se plantant devant moi, de sorte que je dus lever la tête pour continuer à le dévisager.

Il posa une main sur ma joue et glissa ses doigts dans mes cheveux. Sa peau était chaude un peu comme s'il avait de la fièvre, mais ce n'était pas ça – c'était sa bête qui s'agitait en lui.

— Je me trompe à propos de quoi ? demandai-je tout bas.

— J'ai envie de te toucher. J'ai envie de te déshabiller et de me serrer contre toi le plus étroitement possible. Je me sens mal quand tu es trop loin de moi. C'est comme si le soleil avait disparu du ciel. Sans toi, j'ai froid et je me sens perdu, chuchota-t-il en se penchant vers moi.

— C'est parce que j'ai roulé ton esprit, murmurai-je, ses lèvres à un cheveu des miennes.

— Je sais, acquiesça-t-il.

Et il appuya son front contre le mien.

— Ça ne te perturbe pas ? soufflai-je dans sa bouche.

Il me répondit, ses lèvres contre les miennes, chaque mot pareil à une infime caresse.

— J'ai envie de t'embrasser et de te baiser, plus que je n'ai jamais eu envie de quiconque ou de quoi que ce soit.

Je tournai légèrement la tête sur le côté pour répondre :

— Tu es accro à moi.

— Je suis ta chienne ensorcelée, concéda Nicky en me touchant la joue pour ramener ma bouche sur la sienne.

— Et ça ne te dérange pas ? insistai-je.

— Non. Est-ce que ça te dérange de savoir que j'ai envie de lécher le sang dans ta bouche, que son odeur m'excite ?

Dans un souffle tremblant, je répondis très bas :

— Non.

— J'ai envie de t'emprisonner dans mes bras, de t'embrasser si profondément et si fort que tu ne pourras pas me demander d'arrêter, de sentir ton corps réagir à la douleur que je te causerai et de boire ton sang en même temps.

Je frissonnai, et pas de peur – ou du moins, pas beaucoup. Quand vous jouez avec un métamorphe, vous ne perdez jamais de vue le risque que ça aille trop loin, mais c'est ce qui rend la chose si excitante pour moi. C'est la vérité, et j'essaie de l'assumer. Je soufflai ma réponse à l'intérieur de sa bouche si chaude.

— Super.

— Ça veut dire oui ? demanda Nicky en faisant glisser sa main si grande vers l'arrière de ma tête.

— Oui, confirmai-je.

Et je l'embrassai la première. Puis sa main serra ma nuque, et comme il l'avait annoncé, il m'embrassa si profondément, si fort que je ne pus plus rien dire, pas même non. Son bras pareil à de l'acier musclé plaquait le haut de mon corps contre lui et mes bras le long de mes flancs. J'étais bien plus prisonnière de son étreinte que de celle d'Asher un peu plus tôt. J'avais choisi de ne pas faire de mal au vampire, mais Nicky... Nicky m'en empêchait. Même si je l'avais voulu, je n'aurais pas pu le blesser.

Pendant ce temps, sa langue léchait chacune de mes blessures et buvait mon sang. La douleur était aiguë, d'un genre que je n'apprécie pas d'habitude. Mais chaque fois que j'aurais commencé à protester si j'avais pu, Nicky cessait de me faire mal et continuait juste à m'embrasser. Il savait comment s'y prendre avec moi, et je lui rendais ses baisers, même s'il tenait si bien ma tête que je ne pouvais pas l'avancer d'un millimètre.

Il toucha la plus profonde de mes blessures, et je sentis couler du sang frais. Un grondement sourd s'échappa de sa gorge. Il se redressa et me souleva de terre. Soudain, je me retrouvai les pieds pendant

dans le vide, mais le corps pressé si étroitement contre Nicky qu'il n'y avait aucun risque que je tombe. J'étais en sécurité, et en même temps, j'étais prisonnière. Je n'arrivais pas à décider si ça me plaisait ou si ça m'effrayait. J'hésitai, et parce que je ne flippais pas spécialement, le bruit suivant qui sortit de la gorge de Nicky fut un ronronnement de plaisir.

Il se déversa dans ma bouche et vibra à travers mon corps jusqu'à ce qu'il trouve le noyau si bien enfoui de mon être. Alors, quelque chose s'agita en moi. Une ombre fauve et dorée émergea de l'obscurité, et je vis ma lionne s'avancer souplement entre de grands arbres à demi plongés dans l'ombre. Ce n'était pas réellement ce qui se passait, mais c'était l'image que mon esprit associait à la sensation de ma lionne remuant à l'intérieur de mon corps humain. Se faufilant à travers la jungle, celle-ci se dirigeait vers la chaleur grandissante offerte par Nicky. Ma bête se portait à la rencontre de la sienne, et bientôt, ma peau fut tout aussi fiévreuse que celle du métamorphe.

Nicky s'écarta de moi juste assez pour me montrer que son œil bleu avait viré à l'ambre. Un grondement qui n'aurait jamais dû monter d'une gorge humaine s'échappa de ses lèvres tandis qu'il me serrait contre lui, et je grondai en retour. Alors, Nicky poussa un énorme rugissement tel que je n'avais jamais entendu aucun lion-garou en émettre. De si près, c'était presque étourdissant. Je fus tellement choquée qu'il dut me poser sur mes pieds avant que je ne réagisse.

— Que... ? bredouillai-je.

Saisissant la ceinture de mon jean, Nicky déchira la fermeture Éclair et la plupart du denim autour. Sa force était stupéfiante. Il me retourna si brutalement que je trébuchai. Puis il me pencha au-dessus du banc, et je dus me retenir avec les mains pour ne pas me cogner les genoux. Nicky tira encore, déchirant mon jean le long de mes cuisses. Il empoigna l'arrière de mon string et me l'arracha.

Est-ce que ça faisait mal, ou est-ce que c'était bon ? L'interrupteur qui change la violence et la douleur en excitation et en plaisir avait basculé dans ma tête. J'aimais sentir Nicky m'arracher mes fringues ; sa force, sa brutalité me contractaient le bas-ventre.

Glissant ses mains autour de ma taille, il gronda :

— Putain, j'adore ton cul.

Certains des autres hommes de ma vie me chuchotent des mots doux pendant le sexe, voire me récitent de la poésie. Et je les aime pour ça, mais j'aime Nicky pour d'autres raisons.

Me tenant d'une main par la taille, il fit courir l'autre sur mes fesses et introduisit un doigt en moi. J'étais si serrée que cela suffit à m'arracher un gémissement.

— Tu mouilles, gronda Nicky.

— Je sais, répondis-je d'une voix à peine moins rauque que la sienne.

Il glissa deux doigts en moi, les faisant aller et venir de plus en plus vite comme en prélude à ce qu'il comptait faire plus tard. Et c'était bon, mais ça n'allait pas me suffire.

— L'angle est mauvais, grogna-t-il, contrarié.

— Ouais.

— Allonge-toi sur le dos.

Je lui jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule.

— Le banc est trop étroit pour qu'on baise dessus.

— Obéis, dit-il.

C'est dans des moments comme celui-là que, d'un côté, j'apprécie que Nicky soit plus direct que mes autres amants, et de l'autre, je me demande comment il se comporterait si je n'avais pas roulé son esprit depuis le début.

Je lui lançai le regard que son idée méritait et me redressai.

— Pas avec mon jean autour des jambes.

— Comme tu voudras.

Nicky s'agenouilla, et j'eus une seconde pour piger ce qu'il s'apprêtait à faire avant qu'il n'empoigne mon jean pour le tirer violemment vers le bas. Comme je n'avais rien à quoi me raccrocher, je vacillai. Nicky me retint d'une main tout en finissant d'arracher mon jean de l'autre. Je me retrouvai le tee-shirt par-dessus mon soutien-gorge, et avec les boots militaires que je portais pendant notre descente sur le repaire des vampires – rien à voir avec des bottines sexy pour aller danser.

— J'aurais parié qu'il était impossible d'enlever un jean par-dessus ces boots, dis-je en riant à moitié.

Nicky me donna un long coup de langue sur le visage, et je cessai de rire immédiatement. Puis il me mordit la joue, et je protestai :

— Aïe ! Trop fort, trop tôt.

Il me lécha de nouveau à l'endroit où il m'avait mordue.

— Plus tard, ça te plaira.

— Sans doute, mais pas maintenant.

— Allonge-toi à plat dos sur le banc.

— Il est vraiment très étroit, protestai-je.

Nicky leva la tête vers moi, ses cheveux blonds tombant devant son visage et son œil unique me fixant d'un regard intense. Il affichait déjà cette expression arrogante et ténébreuse que prennent la plupart des hommes quand les fringues valsent et qu'ils sont sûrs qu'ils vont avoir du sexe – une expression possessive, mais surtout prédatrice. Et, en l'occurrence, ce n'était pas seulement dû à la nature de lion-garou de Nicky. Ce n'était pas une expression réservée aux métamorphes ou aux vampires, juste une expression typiquement masculine. Les

femmes en ont peut-être un équivalent, mais je me regarde rarement dans un miroir pendant l'amour, et je n'ai qu'une partenaire de sexe féminin. Elle ne fait jamais ce genre de tête.

Je scrutai le visage de Nicky, qui me laissait voir exactement ce qu'il avait envie de me faire.

— Sur le banc, Anita.

Je ne protestai pas davantage.

Chapitre 33

Le banc était étroit, mais comme le fit remarquer Nicky : « Tu n'as qu'à t'y accrocher, comme quand tu fais des abdos sur le banc incliné. » Je repliai mes bras en arrière et agrippai le bord derrière ma tête. Nos vêtements, ou ce qu'il en restait, gisaient en tas sur le sol. Nicky commença par me faire jouir à la main, utilisant ses doigts pour trouver le point sensible profondément enfoui à laquelle ma position peu digne lui permettait d'accéder. J'avais les jambes relevées et à demi pliées ; Nicky m'en tenait une afin de pouvoir poser un genou sur le banc et obtenir l'angle approprié pour me titiller de plus en plus vite. Quand l'orgasme survint, je hurlai et dus me forcer à m'accrocher au banc – faisant un gros effort pour ne pas oublier que si je lâchais prise, je tomberais.

Nicky retira ses doigts et se mit à chercher mon autre point sensible, celui qui est accessible de l'extérieur. D'une voix essoufflée, je réclamai :

— Prends-moi.

— Pas encore, gronda-t-il.

— Pourquoi ?

Il continua à caresser mon clitoris tout en me dévisageant.

— Parce que j'ai vu ce que te font tes autres amants, Anita. Je veux que tu me désires, et ça veut dire que je dois faire des étincelles. Tu as le choix : si je ne suis pas à la hauteur, tu t'adresseras à quelqu'un d'autre pour te baiser.

J'avais du mal à réfléchir pendant qu'il jouait avec moi, mais j'essayai quand même.

— Je... prends du plaisir avec toi. Tu es génial.

— Tu as au moins deux autres amants plus doués pour les cunnis, et deux qui sont mieux montés.

Je voulus le rassurer, mais il m'interrompit.

— Ce n'est pas grave. Je n'ai pas besoin d'avoir la plus grosse.

Ses doigts accélérèrent et appuyèrent un peu plus fort. Une bulle de chaleur enfla entre mes jambes, et cela dut se voir sur ma figure, car Nicky se fendit d'un large sourire.

— Voilà, c'est ça. J'adore quand tu fais cette tête.

Puis soudain, la bulle éclata et une vague de plaisir me submergea, me balaya, dansant sur ma peau et à travers mon corps comme si chacun de mes muscles, chacune des fibres de mon être n'était plus qu'un capteur d'extase. Je hurlai, la tête renversée en arrière et le dos arqué contre le banc.

— Anita !

La main libre de Nicky me pressa sur le sternum pour me

maintenir en place tandis que je surtais sur la vague de l'orgasme entrevenu par les doigts de son autre main. Il continua à me caresser jusqu'à ce que tout mon corps se détende et devienne flasque de plaisir, jusqu'à ce que mes cils papillonnent et que mes yeux aveugles roulent dans leurs orbites. Alors, il partit d'un rire typiquement masculin, ce gloussement rauque que les mecs laissent échapper quand ils sont particulièrement contents d'eux-mêmes – au lit, en général.

Je tentai de me ressaisir, de forcer mes yeux à fonctionner pour que le monde cesse d'être si flou autour de moi, mais une autre onde de choc me fit me tordre sur le banc, et Nicky me prit par la taille pour me soulever.

Je réussis à m'accrocher à ses bras. Faisant descendre ses mains le long de mes cuisses, il m'assit sur lui et glissa l'extrémité de son sexe à l'intérieur. C'était encore trop tôt après mon dernier orgasme, et j'en eus le souffle coupé. Il me pénétrait de façon très contrôlée, en me tenant bien, mais la sensation était presque insoutenable. C'était si bon, si... Mes paupières se fermèrent de nouveau ; mes mains convulsèrent sur les bras de Nicky tandis qu'il me guidait là où il voulait que je sois.

Lorsqu'il se fut enfoncé en moi aussi profondément que possible, il hoqueta :

— Seigneur, c'est tellement bon !

— Oui, oui, haletai-je.

Il se pencha en avant et me rallongea sur le banc sans se retirer fût-ce d'un millimètre.

— On va tomber, dis-je, et cette pensée m'éclaircit quelque peu les idées.

— Accroche-toi à mes bras. Je gère.

Je fis ce que Nicky me demandait, mais la brume rémanente du plaisir se dissipait sous l'effet de ma crainte.

Il souleva légèrement mes hanches, remontant mes jambes sur les côtés. Il me tint pendant que je cherchais le bon angle pour cette position, puis agrippa les bords du banc de part et d'autre de moi. Lui-même demeura assis, les pieds bien calés sur le sol et mes jambes lui enserrant la taille. Puis il commença à aller et à venir.

— Sur le banc, soufflai-je, les yeux légèrement écarquillés, et pas juste à cause des orgasmes que je venais d'avoir.

— Sur le banc, répéta Nicky.

Et il souleva légèrement les hanches, allongeant son torse au-dessus de moi tel un toit de muscles et de chair. Ses bras bougeaient au rythme de ses allées et venues ; prudemment, j'en détachai mes mains l'une après l'autre pour agripper de nouveau le banc.

Une fois que je l'eus lâché, Nicky modifia son angle de

pénétration et ne tarda pas à trouver son rythme – rapide, profond, concentré. Je regardais son corps s'agiter au-dessus de moi. Seuls ses hanches et son sexe dur comme du bois me touchaient. Techniquement, c'était un missionnaire, mais à quelques degrés d'inclinaison près, il aurait fallu lui trouver un autre nom.

Le long rideau blond de la frange de Nicky se balançait à la verticale, si bien que j'apercevais le tissu cicatriciel lisse à l'endroit où son autre œil aurait dû se trouver. Je ne vois son visage entier que lorsqu'il est au-dessus de moi, et positionné selon un angle bien précis. J'en suis venue à apprécier ces aperçus.

J'observai la concentration qui se lisait sur ses traits, cette expression lointaine disant qu'il tentait de se retenir – tentait de prolonger au maximum les sensations merveilleuses que me procurait son membre. Il baissa les yeux vers moi, me dévisagea et, avec un sourire carnassier, dit d'une voix tendue par l'effort :

— Tu te contrôles beaucoup trop. Je ne fais pas mon boulot.

J'ignore ce que j'aurais répondu, parce qu'il accéléra soudain, allant et venant de plus en plus vite et de plus en plus fort. Mais le banc était trop étroit, trop dur, trop je-ne-sais-quoi pour un pilonnage pareil. Alors, Nicky changea de rythme et se mit à onduler des hanches, prouvant qu'il savait danser même avec une partenaire allongée sur le dos. Un orgasme plus doux commença à enfler, un orgasme clitoridien que j'eus le temps de sentir monter.

Ma voix trahit l'effort que je faisais pour tenir en place sur le banc, les muscles des bras bandés et les mains crispées, mais je parvins à articuler :

— J'y suis presque.

— Tant mieux, approuva Nicky.

Mais il avait fermé les yeux, et il ne me regardait plus. Il avait repris un air concentré ; il se focalisait sur son propre corps, luttant pour conserver ce merveilleux rythme chaloupé tout en nous maintenant sur le banc, luttant pour se retenir jusqu'à ce que je jouisse sous lui et ne pas tout gâcher alors qu'il était à deux doigts d'atteindre le but pour lequel il avait bossé si dur.

Puis l'orgasme s'empara de moi entre deux coups de reins ondulants. Je hurlai et me tordis sous Nicky, et j'eus toutes les peines du monde à empêcher mes mains de lâcher le banc pour inscrire mon plaisir dans sa chair à coups de griffes.

— Seigneur, Seigneur, gronda le lion-garou au-dessus de moi.

Il donna une dernière poussée si brutale qu'elle m'arracha un nouveau cri, et je ne sus pas si elle provoquait un nouvel orgasme ou si elle ravivait juste la fin du précédent.

Nicky rugit, le visage déformé, les yeux orange, son humanité lui échappant tandis qu'il frissonnait au-dessus de moi. Une dernière

secousse parcourut son corps des épaules jusqu'aux hanches, et comme il était toujours enfoncé en moi, je criai de plus belle.

Puis il s'écroula à demi sur moi, inclinant la tête de sorte que sa frange m'effleura le visage. Je sentais son poulx affolé sur le côté de son cou, les battements frénétiques de son cœur contre ma poitrine.

— Tu ne t'es pas nourrie, chuchota-t-il d'une voix rauque.

Il avait raison : je n'avais pas nourri l'ardeur. J'avais oublié que c'était pour cette raison qu'on faisait l'amour.

Une pellicule de sueur luisante recouvrait la poitrine et le ventre de Nicky. Son sexe était toujours à l'intérieur de moi. Mes bras protestaient contre la position que je tenais de force depuis trop longtemps. Flottant dans ma béatitude post-coïtale, je ne trouvais qu'une chose à dire.

— Merde alors.

Nicky rit, et comme son sexe était encore très dur, je me tordis et gémis de nouveau tout en gloussant avec lui, ce qui le fit frissonner à son tour et nous obligea à lutter pour ne pas tomber de ce foutu banc. Mais il fallait quand même que je me nourrisse.

Finalement, Nicky me souleva dans ses bras et me plaqua contre sa poitrine. Je lui entourai la taille de mes jambes molles comme du caoutchouc. Il était toujours en moi, mais il ramollissait à présent, et ce mouvement fit glisser son sexe à l'extérieur. Nous nous retrouvâmes juste enlacés, nos visages à quelques centimètres l'un de l'autre. Le front de Nicky était couvert de sueur, lui aussi. Il avait toujours ses yeux ambrés de lion, et ce fut d'une voix essoufflée qu'il dit :

— J'adore que tu aies pris ton pied au point d'oublier l'ardeur.

Je lui souris, les bras autour de ses épaules et les mains crochetées derrière son cou.

— Tu étais génial.

Il eut un sourire grimaçant qui dévoila ses dents, un sourire de félin.

— Ça n'a jamais été aussi bon avec personne d'autre.

— Parce que tu te sens en concurrence avec mes autres amants ?

— Oui, et aussi parce que je n'avais jamais connu de femme qui aime le sexe autant que toi. Je dois me donner du mal pour te suivre.

Je l'étreignis avec mes bras et mes jambes. Ses mains soutenaient mes fesses, mais il n'avait aucun mal à me porter. Malgré son corps ruisselant de transpiration et son souffle haletant, ça ne lui coûtait aucun effort. Nicky est assez fort pour soulever une petite voiture en développé-couché. Tout de même, j'étais impressionnée.

— Et réciproquement, lui dis-je.

Il sourit de nouveau.

— Il faut encore que tu te nourrisses.

— God a dit qu'il nous envoyait Ethan ou Domino. Tu veux le

faire entrer ?

Nicky secoua la tête.

— Non.

J'écarquillai les yeux.

— Tu te sens capable de remettre ça ?

— Je suis un lion, Anita. Laisse-moi juste une minute pour récupérer.

Je fronçai les sourcils.

— D'habitude, il te faut plus de temps, non ?

— D'habitude, il y a la queue, donc je m'écarte pour laisser ma place – généralement à Nathaniel.

Je souris.

— Il est du genre partageur.

— Et il adore regarder.

Nicky se leva en me portant comme un petit singe accroché à lui. Je resserrai mon étreinte.

— Franchement, je suis impressionnée. Là tout de suite, je ne suis même pas sûre que je pourrais tenir debout.

— De tous tes amants, je ne suis ni le mieux monté, ni le plus souple. Je ne suis pas multi-orgasmique, je n'ai pas des siècles de pratique, et je ne suis probablement pas le plus endurant – Jean-Claude et Nathaniel enfoncent tout le monde sur ce point, ça fait presque peur. (En appui sur une jambe, Nicky fit passer l'autre par-dessus le banc et se dirigea vers les douches.) Mais je suis fort, et je sais me battre, et je récupère vite d'à peu près n'importe quoi, comme tu ne vas pas tarder à t'en rendre compte.

Il me portait comme si je ne pesais rien. Je suis costaud pour mon gabarit, mais jamais je ne pourrai lui rendre la pareille. Jamais je ne serai un grand type balèze. Et pour une fois, je m'autorisai à savourer le fait que j'en avais un pour me porter dans la douche au lieu de me sentir frustrée par mes propres limitations.

Chapitre 34

Nous nous lavâmes, et lorsque nous eûmes rincé le savon et l'après-shampoing, Nicky me prouva qu'il avait encore des réserves. Je finis à genoux sur le carrelage mouillé. L'eau chaude martelait le dos de Nicky, qui me protégeait d'une grande partie du jet, et coulait le long de sa peau comme pour souligner combien elle était lisse. Je la léchai au bord de son aine, la bus sur la peau flasque qui pendait délicatement entre ses jambes.

Contrairement à la plupart des hommes de ma vie, Nicky ne se rase pas complètement. Nous avons découvert que les plaies de ma bouche s'étaient déjà bien refermées ; je ne me sentais pas forcément d'attaque pour lui faire une vraie gâterie, mais j'étais prête à essayer, et je n'ai encore jamais rencontré d'homme qui tente de me décourager dans ces cas-là. Si Nicky avait été complètement rasé, j'aurais gobé ses testicules, mais je ne raffole pas des poils entre les dents.

Par contre, son sexe était complètement dégagé, et j'en profitai pour le prendre dans ma bouche. Il était encore petit et flasque à cause de la chaleur de l'eau ; du coup, je pus facilement jouer avec, le faire rouler sur ma langue, le sucer et le lécher sans avoir à lutter pour respirer ni risquer de m'étouffer. Je pouvais juste profiter du moment, et je ne m'en privai pas – même s'il ne resta pas petit et flasque bien longtemps.

J'avais encore mieux cicatrisé que je ne le pensais. Je ne me souvenais pas d'avoir sciemment utilisé l'énergie de Nicky pour me soigner, mais de toute évidence, j'avais dû le faire.

Comme son sexe grandissait dans ma bouche, j'hésitai. Si je le mettais sur le côté, il froterait sur les quelques plaies qui n'étaient pas encore guéries. Je m'interrompis pour réfléchir, à genoux devant son membre dur et parfait.

— Si ça te fait trop mal, on peut passer à autre chose, suggéra Nicky.

J'acquiesçai, mais j'avais décidé de continuer en évitant juste mes joues. Quand vous ne pouvez pas contourner un problème, prenez-le de face. Si je l'avalais tout droit, par-dessus mes dents, le long de ma langue et jusqu'au fond de ma gorge, en allant et venant comme il l'avait fait tout à l'heure entre mes jambes, ce n'était pas trop douloureux. Ça l'était quand même un peu, mais mes blessures les plus graves étaient bien sur les côtés, ce qui signifiait que je m'étais davantage débattue dans l'étreinte d'Asher que je n'en avais eu conscience sur le coup.

Repoussant cette pensée, je me concentrai sur l'homme délectable

qui se tenait devant moi.

— Seigneur, lâcha Nicky.

Je levai les yeux. La tête baissée vers moi, il m'observait avec une expression de plus en plus frénétique. Il avait laissé l'eau lisser complètement ses cheveux en arrière. Je crois que c'était la première fois que je voyais son visage aussi nu et découvert. Il était séduisant, vraiment. J'aimais que son rideau de cheveux ne me cache plus son œil manquant. Je ne le trouvais pas moins beau à cause de cette « imperfection ». Il était comme ça, et je l'aimais comme ça. Je ne pouvais pas sourire avec la bouche pleine, mais je mis un sourire dans mes yeux.

Nicky avait recommencé à bander. J'adorais faire coulisser mes lèvres et ma langue le long de cette hampe dure, jusqu'à ce qu'elle touche le fond de ma gorge et que je puisse soit repartir dans l'autre sens, soit la pousser encore pour qu'elle se courbe vers le bas. Son sexe était juste assez long pour que ça me demande un effort de l'engloutir. Plus grand, ce n'est pas toujours mieux.

J'enveloppai sa base de ma main pour pouvoir le pousser dans la courbe de ma gorge, sans aller jusqu'au point où je m'étoufferais. J'ai bossé dur pour me débarrasser de mon réflexe pharyngé, qui est bien moindre désormais ; en revanche, je n'arrive toujours pas à respirer quand je fais une gorge profonde.

Je fis coulisser le sexe de Nicky dans ma bouche jusqu'à ce que mes lèvres touchent ma main, puis je le lâchai pour agripper ses cuisses par-derrière et me forcer à avaler les quelques centimètres restants. Je ne m'arrêtai que lorsque ma bouche toucha son aine. Je dus calmer mon pouls pour empêcher mon corps de paniquer, me plongeant dans un état presque méditatif avec ma respiration suspendue.

Puis je repartis lentement en arrière et ne pus m'empêcher de tousser. Mes yeux larmoyaient, et mon nez commençait à couler. Me déplaçant sur le côté de la jambe de Nicky, je laissai le jet de la douche nettoyer les larmes et la morve. Dans les films, ils lavent les actrices entre deux prises, mais dans la vraie vie ce n'est pas toujours très propre. Mon corps tentait de se débarrasser de ce que je le forçais à avaler. Il se rebellait contre une masse de chair aussi grosse que j'introduisais aussi loin dans ma gorge sans avoir l'intention de l'avalier, comme s'il me disait : « Bouffe ou recrache ! »

— Ça va ? s'inquiéta Nicky.

— Nickel, répondis-je, mais d'une voix tellement rauque que je dus me racler la gorge.

Rien de sexy – j'étais juste enrouée à cause de ce que je venais de faire.

— Seigneur, Anita. Nourris-toi, par pitié.

— Tu veux juste que j'invoque l'ardeur parce qu'une fois que je l'ai libérée, je peux faire des gorges encore plus profondes.

Il acquiesça, l'eau formant une brume autour de ses épaules comme il arrondissait légèrement le dos.

— Ouais, avoua-t-il, haletant.

Je fis ce qu'il me demandait, parce qu'honnêtement, je voulais que ma bouche guérisse, et mon estomac me signifiait que d'autres appétits que l'ardeur avaient besoin d'être nourris. Le fait que je remarque ça en pleine séance de baise (de *bonne* baise) signifiait que j'étais beaucoup plus affamée que je n'en avais conscience. Si je ne les satisfaisais pas rapidement, mes bêtes risquaient de se manifester pour se mettre elles-mêmes en quête de nourriture – et d'emporter mon corps au passage.

Autrefois, je devais lutter pour contenir l'ardeur. À présent, je dois penser à elle, la trouver, l'appeler et la libérer. Ce que je fis. Jusque-là, je contrôlais parfaitement la situation, mais dès l'instant où je l'invoquai, l'ardeur me submergea et se déversa à l'intérieur de Nicky.

Le peu de réflexe pharyngé qui me restait s'envola. La douleur vive et localisée des plaies dans ma bouche ne fit qu'ajouter à mon désir. Tout se changea en besoin, en envie. J'enfonçai le sexe de Nicky dans ma gorge aussi loin qu'il put aller. Désormais, je n'avais plus besoin de lutter contre mon corps. Il était du côté de l'ardeur, et l'ardeur voulait se nourrir.

Nicky posa une main sur l'arrière de ma tête, et je réussis à lever les yeux vers lui pour dire :

— Quand je t'avalerais, tiens-moi contre toi.

— Tu ne pourras plus respirer.

— Quand je n'en pourrai plus, je te donnerai une tape. Tu me lâcheras, et je remonterai suffisamment pour prendre un peu d'air avant de redescendre.

— Tu veux que je te force à garder mon sexe dans ta bouche ?

— Oui.

Nicky haussa un sourcil méfiant. Cela me fit rire.

— Je veux que tu me baisses par la bouche, Nicky, et l'ardeur va nous y aider.

Il se rembrunit. Il était dans la douche, nu et dégoulinant, le sexe en érection, mais il voulait s'assurer que ça ne se retournerait pas contre lui plus tard. J'imagine que je ne pouvais pas l'en blâmer.

— Je l'ai déjà fait avec Nathaniel, Asher et Richard, dis-je pour le rassurer.

Il écarquilla les yeux.

— Avec Richard, vraiment ?

— Ouais.

— Merde alors. Si tu peux le faire avec lui...

— Ouais.

Nicky semblait encore un peu dubitatif, mais il hocha la tête.

— D'accord.

Je laissai l'ardeur jaillir telle une vague de chaleur qui se répandit sur ma peau et le long de mes doigts crispés sur la cuisse de Nicky pour nous submerger tous les deux. De mon autre main, je guidai son sexe à l'intérieur de ma bouche, puis je dus le lâcher pour pouvoir l'avaler complètement. Sa main plaqua ma tête contre son bas-ventre, mais pas assez fort à mon goût. Alors, j'utilisai ma propre main pour appuyer sur la sienne. Et cette fois, il n'eut pas de doute ni d'hésitation : il mobilisa toute la force de sa grande main pour me tenir en place.

C'était exactement ce que je voulais. C'était si bon de rester là avec son sexe enfoncé incroyablement loin dans ma gorge ! Mais même sous l'emprise de l'ardeur, au bout d'un moment, j'eus besoin de respirer. Je tentai de m'écarter de Nicky, mais sa main m'appuya plus fort sur la tête. J'étais prisonnière. Une partie de moi adorait ça ; elle trouvait ça excitant que Nicky puisse, s'il le voulait, me garder là jusqu'à ce que je m'étouffe. Je plaquai mes deux mains sur l'avant de ses cuisses pour tenter de le repousser, mais il continua à me tenir fermement.

Je restai ainsi aussi longtemps que je pus, jusqu'à ce que la panique commence à faire refluer l'ardeur. Alors, je donnai une tape à Nicky. En cet instant, je devais lui faire une confiance absolue ; je devais croire sans l'ombre d'un doute qu'il respecterait le signal.

C'est l'une des choses que j'adore dans le BDSM – je me le suis avoué il y a deux ans environ. Votre partenaire pourrait vous faire des choses horribles, et tout ce qui l'en empêche, c'est son propre choix. J'aime le moment où j'ignore si les choses ne vont pas horriblement mal tourner, cette fois. Au début, c'était très difficile pour moi de l'admettre, mais j'ai fini par faire la paix avec ça. Par faire la paix avec moi-même. Aujourd'hui, je n'ai plus de mal à le dire : j'adore être à la merci de mon partenaire.

Nicky me lâcha et me laissa m'écarter de lui. Je pris une grande inspiration tremblante.

— Ça va ? demanda-t-il, inquiet.

J'acquiesçai et parvins à articuler : « Oui. » Levant les yeux vers lui, j'ajoutai :

— On peut continuer un peu, mais quand je suffoque, ça fait refluer l'ardeur. Elle bat toujours en retraite si ma vie semble menacée.

— Alors, on va baiser pour que tu puisses te nourrir.

— Ou bien, tu peux me baiser par la bouche. C'est possible grâce

à l'ardeur, et j'adore aussi.

Une indécision presque douloureuse se lut sur le visage de Nicky avant qu'il ne réponde :

— On verra comment on le sent quand on en arrivera là.

J'acquiesçai, et nous reprîmes notre petit jeu de bondage. Pas besoin de cordes et de chaînes pour que ce soit du bondage : il suffit que la personne soumise soit tenue et ne puisse pas s'échapper. Ce qui était le cas dans cette version de la gorge profonde.

Lorsque ma gorge commença à donner des signes de faiblesse malgré l'ardeur, Nicky déclara :

— Je veux te baiser normalement, même si on l'a déjà fait tout à l'heure. Ça me plaît de faire partie des rares mecs que tu ne forces pas à mettre une capote.

Ça n'a pas été une décision réfléchie. Mais Nicky est souvent avec moi quand je couche avec Micah, Nathaniel et Sin, qui figurent tous les trois sur la liste des gens avec lesquels j'ai échangé des fluides corporels, donc... Depuis peu, je ne l'oblige plus à porter de protection supplémentaire. Je prends la pilule, et je suis déjà porteuse du virus de la lycanthropie – je ne risquerais pas de l'attraper même si Nicky me faisait saigner pendant l'amour. Pourtant, je force encore la plupart de mes amants à mettre une capote.

Je me souviens très bien du jour où j'ai arrêté les préservatifs avec Nicky. Nathaniel et Sin étaient là tous les deux, mais Micah était en déplacement professionnel. Sur le coup, ça m'a paru complètement naturel. Mais le fait que Nicky le mentionne de la sorte me fit réfléchir, ce qui n'est pas toujours une bonne idée. Souvent, ça me pousse à me débattre contre mes relations, comme si j'essayais de me libérer d'une sorte de piège.

Était-ce toujours ainsi que je voyais l'amour – comme un piège ? Étais-je toujours assez tordue pour que, lorsqu'un homme me rappelait combien je tenais à lui, je doive absolument détruire ce qui nous liait ? N'était-ce pas ce que j'étais en train de faire avec Sin ? Allais-je remettre ça avec Nicky ?

— Je ne peux pas entendre tes pensées, juste sentir tes émotions, mais je n'aime pas du tout quand tu fais cette tête. Ce n'est jamais bon signe. Qu'est-ce que j'ai dit de mal ?

Je levai les yeux vers Nicky. Ses cheveux toujours plaqués en arrière découvraient son visage merveilleux. Son corps était nu et dégoulinant, si délicieux à lécher. Ma gorge me faisait encore mal d'avoir accueillie son sexe – mais c'était une bonne douleur.

Il vivait auprès de moi depuis deux ans. Qu'avait-il encore à me prouver ? Que devait faire n'importe lequel de mes amants pour que j'accepte sereinement ma relation avec lui ? Beaucoup de choses, auraient affirmé certains d'entre eux.

Je pris conscience que l'ardeur avait de nouveau cédée. Autrefois, j'aurais été à sa merci, mais plus maintenant. Désormais, je la contrôle si bien que je dois parfois faire un effort pour penser à me nourrir. Sans ça, mes capacités de guérison déclinaient, et je commencerais à pomper d'abord l'énergie de Nathaniel et de Damian, puis celle de Jean-Claude et de Richard une fois que Nathaniel et Damian seraient morts.

Jean-Claude a dû m'expliquer comment ça marchait parce que je pensais que le contrôle si durement acquis était une victoire sur l'ardeur. J'oubliais juste que l'ardeur fonctionne comme la faim ordinaire. Vous pouvez vous entraîner à ne pas manger ; ce n'est pas pour autant que votre corps n'a plus besoin de nourriture.

Autrement dit, je dois toujours me nourrir, mais l'ardeur ne me prive plus de tout contrôle. Je ne peux plus la tenir responsable de ma vie sexuelle. C'est elle qui a amené certains de mes amants dans mon lit, mais ce que je continue à faire avec eux aujourd'hui... c'est mon choix. Je ne sais pas encore comment je le vis.

— Anita ?

Le visage de Nicky s'était fermé. Ses défenses se remettaient en place, et il s'écartait de moi. On avait fait de lui un sociopathe, ce qui signifiait qu'il était capable d'éprouver des émotions, et je ne voulais pas qu'il les enfouisse de nouveau dans un puits. J'aimais bien ce que je pouvais entrevoir de son cœur.

— Baise-moi, réclamai-je doucement.

— Quoi ? demanda-t-il comme s'il avait du mal à m'entendre par-dessus le bruit de la douche.

— Baise-moi, répétei-je plus fort.

Un sourire releva les coins de sa bouche et emplît son visage d'une joie presque perturbante. J'ai toujours l'impression qu'il y a en Nicky une obscurité à laquelle il a pu tourner le dos grâce à moi – mais qu'elle n'a pas disparu, et qu'elle n'attend qu'une occasion de se manifester de nouveau. On peut la contrôler, la tenir en laisse, mais elle ne cessera jamais de vouloir se libérer pour jouer à des jeux ténébreux.

Nicky me fit voir le monstre heureux en lui. Aucun rapport avec sa bête : ce que je lisais sur son visage n'était pas animal mais très humain au contraire, même si la plupart des gens refusent d'admettre qu'ils portent ça en eux. Nicky, lui, il s'en fout. Nathaniel s'en fout. Dem s'en fout. Et parce qu'ils s'en foutent, je commence à m'en foutre aussi.

— Baise-moi.

Nicky ne se fit pas prier davantage.

Chapitre 35

Nicky me souleva et je m'accrochai à lui comme un petit singe, les jambes autour de sa taille et les bras étreignant ses larges épaules. Il me plaqua contre le mur, à l'écart du jet d'eau chaude qui continuait à marteler le carrelage derrière nous et à emplir la pièce de vapeur. Maintenant, elle ne lui éclaboussait plus le dos que lorsqu'il s'écartait suffisamment de moi pour donner la poussée la plus profonde qui lui était possible selon cet angle.

Tous les hommes ne sont pas aptes à baiser correctement contre un mur. Leur sexe doit avoir une certaine longueur, et eux-mêmes doivent être assez forts et endurants, d'une façon beaucoup plus musculaire que ce qu'exige une autre position.

Nicky trouva très vite son rythme. Il allait et venait si vite et si fort que je n'avais pas le temps de surfer sur une vague de plaisir avant que la suivante ne lui succède. Les sensations s'enchaînaient de telle sorte qu'elles oblitéraient tout à l'exception des coups de hanches de Nicky, de son bas-ventre qui pilonnait le mien. Mon dos cognait et frottait contre le mur, et même si le carrelage était lisse, je savais que j'aurais probablement des bleus. Mais j'adorais ça.

Mes paupières commencèrent à se fermer, et je dus lutter contre mon plaisir pour ne pas lâcher Nicky. Il me tenait par les cuisses et les hanches, mais dans cette position, il fallait aussi que je m'accroche – ce qui devenait de plus en plus difficile au fur et à mesure que mon orgasme enflait. Je voulais m'abandonner à la sensation de son sexe à l'intérieur de moi, à la force de ses mains, aux chocs répétés de mon dos contre le mur.

— Nourris-toi quand je viendrai, Anita, réclama Nicky d'une voix grondante, tendue par l'effort. Je ne pourrai pas remettre ça dans la foulée.

C'est dire à quel point me baiser de cette façon était épuisant, même pour une baraque comme lui.

— Oui, répondis-je d'une voix encore plus essoufflée que la sienne.

— Tu m'as entendu, ou c'est juste un oui qui veut dire « encore » ?

— Je t'ai entendu, haletai-je.

Ses hanches hésitèrent une seconde. Puis il se remit à me pilonner. Je me partageais entre mes sensations merveilleuses et la nécessité de m'accrocher à lui, de l'aider à me baiser contre le mur ruisselant d'eau et de condensation.

Un frisson parcourut ses épaules.

— Presque. J'y suis presque, hoqueta-t-il.

— Compris, chuchotai-je.

Ou peut-être le criai-je par-dessus le bruit de la douche, la chaleur de l'eau, la fraîcheur du carrelage que martelait mon dos. Je n'aurais su dire ; tout ce que j'étais capable de faire, c'était garder mes bras et mes jambes verrouillés autour de Nicky.

Je pris conscience que j'avais de nouveau remisé l'ardeur, qu'elle n'accompagnait pas notre séance de baise contre le mur. Je dus faire l'effort de la rappeler, et soudain, je ne fus plus qu'excitation et désir.

— Seigneur ! hurla Nicky. C'est tellement...

Il n'acheva pas sa phrase, donnant une dernière poussée brutale entre mes jambes. Je le sentis frissonner contre moi et en moi tandis qu'il me clouait contre le mur, et je me nourris. Je me nourris de son sexe qui me remplissait, du sperme qui venait de jaillir. Je me nourris de la puissance de ses mains sur mes cuisses et mes hanches. Je me nourris de la présence de son corps entre mes bras et mes jambes. Je me nourris de ses yeux clos, de sa tête renversée en arrière, de son visage nu et abandonné à l'extase. Je me nourris de tout cela, et le pouvoir se déversa sur ma peau en une vague de chaleur telle que je n'en avais encore jamais éprouvée.

Nicky posa une main sur le mur, et je glissai contre le carrelage tandis qu'il tombait à genoux. Je crus d'abord que c'était juste l'épuisement post-coïtal. Puis sa tête tomba en avant, et il bascula sur le côté. Alors, je compris que quelque chose clochait.

Je réussis à me dégager, mais du coup, Nicky s'affaissa complètement au fond de la douche. Je lui touchai l'épaule. Sa peau était froide. Je cherchai la grosse veine dans son cou et ne réussis pas à trouver son poulx. J'appelai à l'aide, parce que je n'avais pas la moindre idée de ce qui lui arrivait.

Chapitre 36

Claudia surgit par l'une des issues et Domino par l'autre. Il passa une main dans ses courtes boucles noires et blanches et demanda :

— Qu'est-ce qu'il a ? À califourchon sur le corps inerte de Nicky, je compressais sa poitrine en essayant de faire repartir son cœur.

— Je n'en sais rien !

Claudia sortit son portable pour appeler le docteur de garde. Puis elle éteignit l'eau pendant que Domino cherchait le pouls de Nicky.

— Merde, jura-t-il.

Au bord des larmes, je hurlai le nom de Nicky et me redressai, serrant mes deux poings pour en faire une masse que j'abattis sur sa poitrine aussi large qu'un tonneau.

— Respire, putain, respire !

Si c'avait été n'importe lequel des autres hommes auxquels je suis liée métaphysiquement, j'aurais pu partager mon énergie avec lui. Mais Nicky était ma Fiancée, ce qui signifiait qu'entre nous, l'énergie circulait exclusivement dans l'autre sens. Je pouvais pomper la sienne mais pas lui filer la mienne. Merde, merde, merde, merde !

J'ouvris mon lien mental avec Jean-Claude. Une image brouillée s'imposa à mon esprit. Il était au lit avec Asher, dont il caressait les cheveux après l'amour. J'ouvris notre lien un peu plus grand et, sans formuler la moindre parole, je lui laissai sentir ce qui se passait. J'implorai son aide, ou au moins une idée, en hurlant dans ma tête : « Nicky ! »

Je vis Jean-Claude se redresser, abandonnant Asher à plat ventre derrière lui. Une fois assis, il leva les yeux vers moi et dit :

— Ma petite...

— Aidez-le !

— On essaie, grogna Claudia.

Je ne perdis pas de temps à lui dire que ce n'était pas à elle que je m'adressais. Domino était l'un de mes tigres à appeler ; il savait ce que je faisais, parce qu'il pouvait le sentir. Il s'agenouilla près de la tête de Nicky et posa ses mains sur les épaules de ce dernier.

Jean-Claude m'envoya des souvenirs de Belle Morte chevauchant le corps d'un homme. Elle brillait presque de l'intérieur ; sa peau n'était plus pâle comme celle d'une vampire, mais presque rosissante comme celle d'une humaine tant elle avait absorbé d'énergie. Sous elle, en revanche, son partenaire était livide.

Alors, je sus que Jean-Claude la revoyait en train de tuer une de ses Fiancées. Et je sus aussi qu'Asher et lui se dirigeaient vers nous. Mais ça ne servirait à rien : Jean-Claude n'avait pas la moindre idée de la façon dont nous pourrions sauver Nicky.

Les infirmiers arrivèrent. Domino les aida à me soulever du corps inerte, puis à déplacer Nicky hors des douches et dans le vestiaire voisin. Je les suivis mais dus rester sur le seuil des douches parce qu'il n'y avait pas la place pour autant de monde dans le vestiaire.

Ils déposèrent Nicky près du banc sur lequel nous avions fait l'amour. Le docteur avait déjà chargé les palettes du défibrillateur. Un de nos infirmiers, qui m'avait déjà recousue après des blessures mineures, commença à poser les électrodes sur la poitrine de Nicky.

— Paré, annonça le docteur.

— On dégage ! dirent les autres en chœur.

La décharge souleva le torse de Nicky. L'infirmier chercha son pouls. Déjà, le docteur rechargeait les palettes.

— Encore.

La seconde décharge fut plus forte, et je humai une légère odeur de chair brûlée.

— Encore !

Recroquevillée sur le seuil de la pièce, je priai :

— Mon Dieu, je vous en supplie, sauvez-le. Ne le laissez pas mourir ! Par pitié !

Nicky prit une grande inspiration haletante. Ses yeux s'écarquillèrent dans son visage effrayé, comme s'il venait de s'éveiller d'un cauchemar pour se rendre compte qu'il était réel. Il se débattit, projetant un des infirmiers contre un mur, mais bien plus faiblement qu'on aurait pu s'y attendre.

Je me frayai un chemin jusqu'à lui.

— Nicky ! Nicky, c'est moi.

Lorsqu'il me vit, une lueur de compréhension passa dans son regard, et son expression se fit moins paniquée. Il tendit faiblement une main vers moi et je la pris dans la mienne. Il ne parvint même pas à l'envelopper complètement avec ses doigts, comme si ce simple geste exigeait plus de force qu'il n'en possédait. Je plaquai sa grande main sur ma poitrine nue et posai les deux miennes dessus.

Agenouillé de l'autre côté de Nicky, le docteur l'auscultait avec un stéthoscope. Ce qu'il entendit parut lui plaire.

— Le rythme cardiaque est lent mais régulier. Que lui est-il arrivé ?

Je secouai la tête et pris conscience que des larmes coulaient sur mes joues, comme si mes yeux fuyaient au lieu de pleurer vraiment, comme si je n'y étais pour rien du tout.

— Je ne sais pas. On était en train de faire l'amour, et il s'est effondré tout à coup. Son cœur s'est arrêté, et je n'ai pas réussi à le faire repartir.

— Comment vous sentez-vous ? demanda le docteur à Nicky.

Mais ce dernier ne répondit pas. Il me dévisageait comme si

j'étais la seule chose réelle dans la pièce.

— Nicky, tu m'entends ?

Il déglutit comme si ça lui faisait mal et chuchota :

— Oui.

— Le docteur t'a demandé comment tu te sentais.

Fronçant les sourcils, Nicky regarda autour de lui comme s'il voyait tous les gens qui l'entouraient pour la première fois. Il n'était pas encore rétabli. Quoi qu'il lui soit arrivé, ça n'avait pas été réparé en un tournemain.

— Demandez-lui comment il se sent, réclama le docteur.

— Comment tu te sens ? répétai-je docilement.

Nicky se rembrunit davantage.

— Mal. Faible.

Je me penchai et embrassai le bout de ses doigts inertes. Il me gratifia d'un petit sourire.

— Quelle est la dernière chose dont il se souvient ? voulut savoir le docteur.

Je répétai la question.

— Le sexe. Trop bon.

Le sourire de Nicky s'élargit et se teinta d'un bonheur authentique. Mais il semblait toujours paumé, comme si quelque chose clochait.

— Ouais, c'était assez fabuleux, acquiesçai-je en lui rendant son sourire.

Cela lui tira une grimace moins carnassière que d'habitude, mais qui desserra quand même un peu l'étau autour de mon cœur – l'étau dont je n'avais pas eu conscience qu'il me comprimait la poitrine jusque-là.

Jean-Claude entra autant que la foule de gardes du corps et de personnel médical le lui permettait. Je sus qu'il était là avant même de lever les yeux et de le voir. Son beau visage affichait une expression indéchiffrable, mais je décelais la crispation de ses épaules, et je connaissais bien ce masque-là. Il savait quelque chose sur ce qui venait d'arriver à Nicky, et il craignait que ça ne me plaise pas du tout.

— Peut-il se lever, ou doit-on faire venir un brancard ? interrogea le docteur.

Nicky déclara qu'il pouvait se lever, mais Domino et moi dûmes le retenir lorsque ses genoux cédèrent sous lui. S'il avait porté une ceinture, c'aurait été plus facile, mais il était toujours complètement nu. Domino dut se charger de l'essentiel de son poids tandis que je luttais pour faire ma part de l'autre côté. J'étais juste trop petite.

Claudia s'approcha, et je lui cédaï ma place. Elle aida facilement Domino à guider Nicky hors du vestiaire. Je voulus les suivre, mais

Jean-Claude s'était adossé au mur dans le couloir. Il portait un bas de pyjama en soie bleu ciel, pratiquement de la même couleur que les yeux d'Asher. Je me demandai si ce dernier portait le haut. Les boucles de Jean-Claude étaient en désordre, comme toujours après l'amour.

— Vous savez quelque chose, dis-je sur un ton involontairement accusateur.

— Oui, admit Jean-Claude d'une voix aussi neutre que son expression.

— Parlez.

— Pas ici, ma petite.

— Où, alors ? demandai-je avec une pointe de colère.

— Dans la chambre d'Asher, ou dans la nôtre.

— Pourquoi la chambre d'Asher ?

— Parce que je suis un imbécile.

C'était Asher, qui se tenait debout dans l'ombre au fond du couloir. Ou bien il avait observé une immobilité absolue jusqu'ici, ou bien j'étais tellement bouleversée par ce qui venait d'arriver à Nicky que je ne remarquais plus rien autour de moi. Heureusement que je n'étais pas au boulot.

— Si tu veux que je te contredise, je ne suis pas d'humeur.

Je croisai les bras sous ma poitrine et me rendis compte que j'étais toujours nue. J'avais plus ou moins oublié. J'envisageai brièvement de me sentir gênée et pensai : *On s'en fout*. Nicky avait failli mourir, et les deux vampires se doutaient de la raison pour laquelle l'ardeur avait déraillé – car j'étais presque certaine qu'il s'agissait de ça. Je croyais la contrôler, mais j'avais presque tué Nicky sans le vouloir. Putain de merde.

Asher s'avança vers nous, et la lumière du couloir parut se prendre dans la masse dorée de ses cheveux. Il portait une robe de chambre que je connaissais, une robe de chambre dorée presque intégralement brodée de bleu et d'argent. Seule la bordure en fourrure pâle était dépourvue de motifs. Mais bon, j'imagine que ça ne se fait pas de décorer la décoration.

Je sais : même dans ma tête, cette phrase n'avait pas de sens. Ma bouche était complètement guérie ; physiquement, je me sentais chargée à bloc, presque vibrante de pouvoir. Mais mentalement, j'oscillais entre la colère, la dépression et l'incompréhension la plus totale. Que diable s'était-il passé entre Nicky et moi ? Où avais-je merdé ?

— Laissez-moi récupérer mes armes et enfiler quelque chose, et je vous rejoins dans n'importe laquelle des deux chambres. Je veux juste savoir pourquoi vous vous comportez comme des petits garçons pris la main dans le sac.

Aucun d'eux ne protesta contre cette comparaison. Ce n'était pas bon signe. Ça voulait dire qu'au moins l'un d'eux avait une bonne raison de se sentir coupable.

Chapitre 37

Comme nous n'étions pas sûrs à cent pour cent de ce qui s'était passé sous la douche, les gardes insistèrent pour faire venir des renforts – une vraie petite armée. J'objectai que si l'ardeur décidait de bouffer tout le monde, aucune quantité de flingues, de couteaux et de muscles ne sauverait personne, mais Claudia s'obstina. Plus de gens, c'était tout ce dont elle disposait pour régler le problème, et c'était ce qu'elle comptait utiliser. Je savais que quand elle faisait cette tête, il était inutile d'insister, aussi n'essayai-je même pas. Je ne voulais pas perdre d'énergie à me disputer avec elle : j'en aurais besoin pour me disputer avec Asher, voire Asher et Jean-Claude.

Les fringues que je portais sur la scène de crime étaient encore sales, tandis que moi, j'étais propre. Aussi, j'empruntai le haut de pyjama en soie qu'Asher portait bel et bien sous sa robe de chambre et qui était l'autre moitié de l'ensemble dont Jean-Claude portait le bas. Pour une raison que j'ignore, cela m'irrita. La soie bleu ciel était douce sur ma peau, mais elle me descendait jusqu'aux genoux, et je dus rouler les manches jusqu'à ce qu'elles forment un donut autour de chacun de mes bras. Je ressemblais à une gamine qui avait piqué la chemise de son père, mais ça valait toujours mieux que de me trimballer à poil.

Je réussis à remettre mes fourreaux de poignet avec leurs couteaux, mais un de mes holsters était conçu pour se fixer à l'intérieur du pantalon qui me faisait cruellement défaut. Je pus enfiler le holster d'épaule par-dessus mon haut de pyjama, mais faute de passants de ceinture auquel le fixer, il pendouillait et bougeait tout le temps. Je gardai à la main tout ce que je ne pouvais pas attacher sur ma personne, et me réjouis que mes sacs d'équipement soient déjà dans la chambre.

Nous avions tellement de gardes qu'il nous était difficile de marcher sans nous cogner à l'un d'eux. Lorsque nous atteignîmes la porte de la chambre de Jean-Claude, je leur ordonnai à tous de rester dehors.

— Désolé, Anita, mais Claudia a été très claire, déclara Godofredo. Deux d'entre nous au moins doivent entrer avec vous et ne pas vous quitter des yeux une seule seconde.

— Pourquoi ?

— Parce qu'Asher t'a attaquée tout à l'heure, qu'il a envoyé Sin à l'hôpital et que maintenant, Nicky est blessé aussi. Claudia ne veut plus de problèmes ce soir.

— Asher ne me fera plus de mal, et aucun de vous n'aurait pu

empêcher ce qui est arrivé à Nicky. Si Claudia avait été dans les douches avec nous, ça n'aurait rien changé, à part qu'elle aurait été foutrement mal à l'aise de me voir baiser Nicky.

God écarquilla légèrement les yeux. Il est toujours gêné quand je parle de cul comme un mec.

— Mes ordres sont formels, Anita. Je regrette.

— Moi aussi, mais vous n'entrerez pas. Cette discussion restera privée.

God voulut protester, mais je levai une main, et il s'interrompit au milieu d'un mot.

— Aux dernières nouvelles, Jean-Claude et moi sommes les patrons de Claudia. Donc, je vais utiliser mon veto présidentiel. Je ne veux pas de spectateurs, et je n'en ai pas besoin.

— Tu n'es pas assez dure avec Asher. C'est pour ça qu'il déconne. J'acquiesçai.

— Exact, mais c'est fini.

God fronça les sourcils.

— Anita...

— Non, je suis sérieuse. Asher ne pourra plus faire n'importe quoi et s'en tirer sans une égratignure juste parce que je l'aime... juste parce que Jean-Claude l'aime et qu'il projette ses sentiments sur moi.

— Je ne te crois pas.

Je me tournai vers les deux vampires plantés devant la porte que Jean-Claude venait d'ouvrir. Nous nous entre-regardâmes tous les trois.

— Ma petite a raison. Il n'y aura plus d'indulgence pour mon chardonneret.

— Le fait que vous l'appeliez ainsi ne vous rend pas précisément crédible, grimaça God.

Domino s'avança.

— Nicky m'a fait promettre de rester avec toi.

— Ce n'est pas moi qui ai failli mourir, fis-je remarquer.

Domino haussa les épaules et passa de nouveau une main dans ses cheveux – un geste qui trahissait sa nervosité. Ses boucles essentiellement noires, avec quelques mèches blanches çà et là, indiquaient qu'il était moitié tigre noir et moitié tigre blanc. Le seul autre de mes tigres de sang pur qui descend de plusieurs lignées, Ethan, a aussi des cheveux révélateurs de son héritage mélangé. Mais le fait que ceux de Domino étaient surtout noirs à ce moment-là signifiait que la dernière fois qu'il s'était transformé, c'était en tigre noir – dans le cas contraire, le blanc aurait prédominé. Quant aux cheveux d'Ethan, ils gardent leurs couleurs humaines indifféremment de sa dernière transformation.

Domino me fixa en clignant de ses yeux orange. Il a encore plus

de difficulté que Micah à se faire passer pour un humain ordinaire, mais contrairement à ce dernier, dont les yeux de léopard résultent d'abus répétés, Domino est né avec ses yeux de tigre. C'est un signe de la pureté de son sang.

— Nicky m'a fait promettre de ne pas te laisser seule avec Asher.

J'éclatai d'un rire sans joie.

— Je suppose que je ne peux pas lui en vouloir.

Je regardai Jean-Claude.

— Ce sont tes secrets, et non les nôtres, que tu voudras peut-être dissimuler aux oreilles de Domino.

— Je ne comprends même pas ce que ça veut dire.

— Laisse ton tigre se joindre à nous, et si la conversation aborde des sujets dont tu ne souhaites pas parler devant lui, fais-le sortir.

Je me tournai vers Domino.

— Que feras-tu si j'entre sans toi ?

Il secoua la tête.

— Tu as vu ce que Nicky a fait à Ares ?

— Ouais.

Domino me dévisagea de ses yeux couleur de flamme. Son regard était éloquent.

— Je tiens à ta sécurité, Anita, mais surtout, je n'ai aucune envie d'affronter Nicky pour de vrai, dit-il en souriant.

— Donc, tu vas entrer avec moi que je le veuille ou non ?

— Anita, Asher t'a blessée et il a envoyé Sin à l'hôpital. Pourquoi tes gardes du corps le laisseraient-ils seuls avec qui que ce soit ?

C'était un argument raisonnable. Je reportai mon attention sur Asher, toujours sur le seuil de la chambre.

— Tu seras sage ?

— Rien de ce que je peux dire n'en persuadera tes gardes. Ils ne me croiront pas, et je ne peux pas leur en vouloir. J'ai eu un comportement plus qu'infantile.

— Tu es toujours désolé après coup, mais ça ne dure jamais, Asher. Tu te tiens à carreaux un moment, et puis quelque chose t'irrite de nouveau, et c'est comme si tu oubliais ce qui s'est passé la fois d'avant.

Le vampire acquiesça.

— Je ne peux pas dire le contraire. Je suis sincèrement contrit, mais tu as raison. Les excuses ne sont que des mots vides de sens si aucune amélioration ne s'ensuit.

— Amen.

Il inclina la tête, et ses cheveux dorés tombèrent autour de son visage. En temps normal, ça me rend triste qu'il se sente obligé de planquer ses cicatrices – ça veut dire qu'il complexe – -mais ce soir, ça me rappelait Nicky et sa frange, et ça me mettait encore plus en colère

contre Asher.

— D'accord, Domino peut entrer. (Je regardai Godofredo.) Dis à Claudia que tu as suivi ses instructions.

— Elle voulait deux gardes dans la pièce avec toi.

— N'abuse pas, dis-je.

Et God dut entendre quelque chose dans ma voix ou lire quelque chose sur mon visage, parce qu'il recula littéralement, les mains levées comme pour montrer qu'il ne me voulait aucun mal.

— D'accord. Du moment que tu prends Domino avec toi, Claudia ne me fera pas de crise.

— La connaissant, elle t'aurait plutôt botté le cul.

Godofredo sourit.

— Il y a des chances.

Je sentis quelqu'un « frapper » à mes boucliers métaphysiques. Je connaissais cette façon de faire, et je les baissai juste assez pour voir Damian. Il mesure un mètre quatre-vingts ; il a la peau la plus blanche que j'aie jamais vue chez un vampire, de très longs cheveux raides couleur de sang frais et des yeux du même vert que l'herbe au printemps. Il était déjà pâle de son vivant, mais un millénaire sans soleil a accentué la teinte de sa peau comme celle de ses cheveux.

Je sentis qu'il tenait une main dans la sienne, et une pensée me permit de voir sa compagne. Presque aussi grande que Damian, Cardinal a des cheveux plus orangés et plus bouclés que les siens. Tous deux sont naturellement roux, minces et élancés. Damian avait un peu de muscles quand il est mort, alors que le physique évanescent de Cardinal la fait plutôt ressembler à un mannequin, mais ils restent très bien assortis physiquement, comme un attelage de chevaux appariés pour satisfaire le regard de leur propriétaire.

Damian est le gérant d'un des clubs de Jean-Claude, le *Danse Macabre*, où Cardinal se produit en tant que danseuse. Elle le prend parfois comme partenaire pour faire des démonstrations de danses anciennes qui existaient du vivant de Damian, plusieurs siècles avant sa propre naissance. Les clients peuvent la payer pour danser avec eux le temps d'un morceau – beaucoup d'entre eux adorent avoir un vampire ou un métamorphe pour partenaire. Le club dispose même d'un maître de danse qui enseigne les danses en ligne aux nouveaux. Souvent, la piste est bondée de gens : humains, vampires et métamorphes bien alignés, se tenant par la main et exécutant des pas vieux de plusieurs siècles. Je trouve ça super cool.

Damian me laissa voir la seconde femme qui se tenait devant lui. Elle était minuscule, encore plus petite que moi, au point qu'elle pouvait se blottir sous mon aisselle quand je passais un bras autour de ses épaules. Ses cheveux noirs raides et brillants, pareils à une cascade de cuir vernis, tombaient en rideau jusqu'à sa taille. Ses yeux en

amande semblaient bruns, mais j'ai passé assez de temps à les scruter pour savoir qu'ils sont en réalité d'un orange très foncé. Dans une certaine lumière, ils ont la couleur du feu qui continue à brûler au plus profond des bois quand vous pensez que l'incendie touche à sa fin – mais si vous n'en arrosez pas les braises, il repartira pour réduire votre maison en cendres. Son nom chinois signifie Jade Noir ; pour moi, elle est juste Jade, ma Jade, ma tigresse noire à appeler et la femme qui m'a fait passer d'hétéro à hétéro-flexible.

L'air paniqué, Jade se dégagea de l'étreinte de Damian et s'élança dans le couloir. Damian leva les yeux comme le font la plupart d'entre nous lorsque nous « voyons » quelqu'un dans notre tête.

— Quelqu'un lui a dit que tu étais blessée.

— Merde, jurai-je à voix haute.

— C'est quoi le problème ? demanda God.

— Quelqu'un a dit à Jade que j'étais blessée. Elle va vouloir constater de ses propres yeux que je suis guérie.

— Tu ne peux pas juste la rassurer en pensée ?

— Elle a trop la trouille. Ça la rend mentalement sourde.

— Sans vouloir l'insulter, pour une super espionne-ninja-assassin, elle pète facilement les plombs.

— Essaie de te faire torturer par un Maître vampire pendant des siècles, et on verra comment tu réagis.

Les bêtes de Domino flamboyèrent juste assez pour faire souffler comme un vent d'été dans la fraîcheur du souterrain.

— Hé, je ne disais pas ça méchamment, d'accord ? se défendit God.

— C'est bon, intervins-je en touchant le bras de Domino.

Je voulais qu'il se calme avant l'arrivée de Jade. Il se montre toujours très protecteur envers elle. Ce simple contact fit bondir ses bêtes vers moi. Elles voulaient faire sortir les tigresses de la même couleur qu'elles, mais j'ai appris à apaiser mes propres bêtes. Pas à les priver d'énergie pour les emprisonner, mais à les calmer comme vous caresseriez un grand félin.

Évidemment, ces félins-là auraient volontiers taillé mon corps en pièces pour pouvoir en sortir et s'incarner – s'ils l'avaient pu. Nous avons fini par comprendre que ce sont les marques vampiriques de Jean-Claude qui m'empêchent de me transformer pour de vrai. La lycanthropie moderne n'est pas contagieuse pour les vampires, et grâce à la combinaison des marques de Jean-Claude et de ma propre nécromancie, je suis tout près d'en être une. J'ai de la chance : les souches anciennes de lycanthropie pouvaient contaminer aussi les morts-vivants.

— Du calme, ordonnai-je à Domino.

Jade lui a fait le plus grand compliment qu'elle est capable de

faire à un homme : elle accepte qu'il nous rejoigne au lit. Elle tolère la présence de Nathaniel et celle de Crispin, qui est un tigre blanc et l'un des stripteaseurs du *Plaisirs Coupables*, mais elle dort rarement avec moi parce que j'insiste pour qu'ils restent avec nous. Les abus subis aux mains de son ancien Maître lui ont donné une mauvaise opinion de tous les hommes ; la seule chose qu'elle déteste davantage qu'un métamorphe mâle, c'est un vampire mâle.

Damian l'a conquise en lui parlant de Celle-qui-l'a-crée – à côté d'elle, le Maître de Jade semblait presque sain d'esprit. Jade a compris que les femmes aussi pouvaient être des bourreaux. Jean-Claude et Asher lui ont raconté certaines des choses que leur avait faites Belle Morte – et n'oublions pas la Mère de Toutes Ténèbres et Nikolaos, qui dirigeait St. Louis avant Jean-Claude et qui était une folledingue de première. La monstruosité ne fait pas de discrimination en fonction du sexe.

Pour sa part, Jean-Claude a conquis Jade en étant lui-même. J'ai trouvé ça très intéressant de le voir bosser pour gagner sa confiance. Il m'a toujours dit que j'étais la seule femme à lui avoir résisté aussi longtemps, et en voyant son charme agir sur Jade, j'ai compris que ça devait être vrai.

Jade déboula dans le couloir si vite que je ne vis guère qu'un éclair noir et blanc. Je tendis à Domino les armes que je tenais en mains et m'apprêtai à encaisser. Jade est minuscule et je suis costaud, mais lancée à cette vitesse... L'impact allait être rude.

Elle ralentit suffisamment pour que je voie ses longs cheveux fouetter l'air derrière elle et son visage pâle aux yeux écarquillés par la panique.

Puis elle me sauta dessus. Jean-Claude posa une main sur mon dos pour me retenir tandis que je vacillais sous le choc.

Jade m'entoura la taille de ses jambes et le cou de ses bras avant d'enfouir son visage dans mes cheveux, au creux de mon épaule. Je mis mes mains au seul endroit où je pouvais les mettre pour la soutenir : sous ses petites fesses. Nicky m'avait portée de la même façon dans les douches, et cette pensée me noua le ventre.

Jade marmonna quelque chose dans mon cou, mais en chinois, et même au bout d'un an, les nuances de sa langue continuent à m'échapper, surtout quand elle ne prononce pas les mots clairement. J'émis de petits bruits de gorge rassurants et levai une main pour caresser ses cheveux incroyablement soyeux.

— Jade, mon cœur, je ne comprends rien quand tu es bouleversée. Ralentis et parle en anglais, s'il te plaît, ma chérie.

Elle leva la tête pour me regarder. Son maquillage était barbouillé autour de ses yeux, ce qui signifiait probablement qu'elle m'en avait mis plein dans le cou et sur la soie bleue de mon haut de pyjama.

— Ils m'ont dit que tu étais blessée, souffla-t-elle.

— Mais j'ai complètement récupéré, ne t'en fais pas.

Elle me dévisagea avec le sérieux d'une enfant, comme si elle me soupçonnait de mentir. Ce que j'ai essayé de faire au début, mais je me suis vite rendu compte que la vérité valait mieux que des mensonges réconfortants. Même si elle est plus girly que je ne le serai jamais, Jade affectionne la vérité autant que moi. Et si vous lui mentez une seule fois, elle ne l'oubliera jamais – comme moi.

— Promis ? chuchota-t-elle.

J'acquiesçai solennellement.

— Promis.

Alors, elle sourit et tout son visage s'illumina de bonheur. Quand quelqu'un vous regarde de cette façon, que pouvez-vous faire ? Je l'embrassai, et elle m'étreignit en se tortillant joyeusement contre moi. Soudain, je me réjouis que le haut de pyjama me descende jusqu'aux genoux : les câlins enthousiastes de Jade avaient déjà fait remonter suffisamment de mes jupes courtes pour que mes gardes puissent se rincer l'œil à maintes reprises.

— Ma petite, toi et la délicieuse Jade devriez entrer, dit Jean-Claude en tenant la porte de sa chambre et en nous faisant signe.

Asher avait déjà disparu à l'intérieur.

Je soupirai, mais Jean-Claude avait raison. Jade ne me laisserait jamais la reposer et lui dire d'aller jouer ailleurs. C'est moi qui ai mis fin à ses siècles de souffrance en battant son Maître sur le plan métaphysique. Il est toujours vivant, et les autres Arlequin le traquent comme ils traquent les rares renégats restants, mais Jade craint qu'il ne reprenne le contrôle d'elle si je venais à mourir. Ce n'est pas juste que je l'ai sauvée : c'est que je continue à la protéger.

Je ne peux même pas lui dire qu'elle a tort de me considérer comme son unique rempart, parce que nul n'est censé pouvoir trancher les liens entre un animal à appeler et son Maître sans tuer ce dernier. Mais ce que je sais, et que son Maître ignorait, c'est qu'une des raisons pour lesquelles j'ai pu lui arracher Jade, c'est qu'elle le voulait désespérément. Elle voulait lui échapper, et quand je lui ai offert sa liberté, elle s'en est saisie à deux mains. C'est bien plus facile de sauver un prisonnier qui brûle d'envie de vous accompagner. J'ai offert l'amour et la sécurité à Jade là où son ancien Maître ne lui offrait que la haine et la peur. Franchement, qui ne serait pas venu avec moi ?

Chapitre 38

Le nouveau lit de Jean-Claude est également à baldaquin, mais avec des montants trop épais pour les draperies qui entouraient l'ancien, le changeant en nid douillet. Des attaches sont fixées çà et là dans le cadre en bois renforcé par de l'acier. Quand vous faites du bondage avec des métamorphes et des vampires, vous ne pouvez les attacher qu'à quelque chose de costaud. Par ailleurs, le nouveau lit est encore plus grand qu'un King size. Entre nous, nous disons que c'est un « taille orgie ».

J'étais adossée à la petite montagne d'oreillers noirs et blancs. Jade se pelotonnait un peu plus bas, la tête sur mon ventre et un bras en travers de mes cuisses ; l'autre était replié sous elle, sa main touchant mon mollet. J'avais posé une main sur son épaule par-dessus ses cheveux brillants, si soyeux qu'ils glissaient presque. Assis de l'autre côté de moi, Jean-Claude avait passé un bras autour de mes épaules. Je m'appuyais contre son flanc et, de ma main libre, je lui caressais la cuisse à travers la soie bleue de son bas de pyjama.

Asher n'avait même pas tenté de monter sur le lit avec nous. Premièrement, j'étais toujours fâchée contre lui, et il le savait. Deuxièmement, Jade ne l'aime pas. Elle ne lui fait pas confiance, et elle a bien raison. Son aura de victime donne à Asher l'envie de lui faire du mal – pas de la blesser vraiment, mais de la dominer. Or, Jade n'est pas assez solide pour prendre part à des jeux de soumission et de bondage, et elle ne le sera peut-être jamais. Pourtant, le fait même qu'elle a peur pousse Asher à tenter de la séduire, à lui soutirer un consentement vaille que vaille. Les problèmes de Jade et les siens ne font pas du tout bon ménage.

Du coup. Asher faisait les cent pas au pied du lit tel un lion en cage qui a trop d'énergie et pas assez de place pour la dépenser. Je caressai les cheveux de Jade et me pelotonnai davantage contre le flanc de Jean-Claude, laissant ce contact dissiper une partie de la nervosité qui émanait d'Asher.

— Si j'avais imaginé que tu ferais l'amour avec Nicky plusieurs fois d'affilée, je t'aurais mise en garde, soupira Jean-Claude.

— Je sais que Nicky est ma Fiancée, mais je pensais que je ne le mettais en danger que lorsque j'étais grièvement blessée. Je croyais que c'était le seul cas de figure où je risquais de lui pomper accidentellement toute son énergie et de le tuer. C'est ce que vous m'aviez dit.

— Oui, ma petite, mais...

— Je n'étais pas grièvement blessée.

— Non, mais les Fiancées n'ont pas la capacité de se protéger.

Leur rôle est de donner à leur Maître tout ce qu'il attend d'elles.

— La première fois, je n'ai pas utilisé l'ardeur. En tout cas, je n'en ai pas eu l'impression. (Je tentai de réfléchir.) Mais la deuxième fois, j'étais suffisamment remise pour tailler une pipe à Nicky.

— Je t'ai salement amochée, intervint Asher en s'arrêtant sur un côté du lit. Tu n'aurais pas dû pouvoir récupérer aussi vite sans magie.

Je fronçai les sourcils.

— Je sais que l'ardeur peut drainer les forces vitales d'un de mes amants si je me nourris trop souvent de lui, mais tant que je ne l'invoque pas, le prix à payer pour la guérison par le sexe n'est pas si élevé, en principe.

Jean-Claude posa sa joue sur mes cheveux.

— Belle Morte drainait ses Fiancées afin d'augmenter son propre pouvoir juste avant de nous emmener à la cour d'un noble pour tenter de le séduire avec tous ses courtisans.

— Je n'essayais pas de faire quoi que ce soit à part me soigner et nourrir l'ardeur, protestai-je.

— La première fois qu'elle en a tué une, c'était un accident, lança Asher.

Nous le regardâmes. Il se servait de ses cheveux pour dissimuler presque complètement son visage, comme s'il ne voulait pas nous voir pendant qu'il parlait.

— La première fois, ça s'est passé comme pour toi et Nicky tout à l'heure – sauf qu'il n'y avait pas de médecine moderne pour faire repartir le cœur de l'homme. Donc, il est mort et il l'est resté. Ça n'a pas précisément bouleversé Belle : elle avait aimé l'afflux de pouvoir, et elle a rangé l'information dans un coin de son esprit ténébreux. Le temps que Jean-Claude rejoigne sa cour, elle en avait fait un instrument de pouvoir parmi tant d'autres.

— Tu ne m'en avais jamais parlé, dit Jean-Claude.

— Je ne pensais pas qu'Anita en serait capable. Ce n'est pas une véritable vampire. Elle ne...

— C'est moi le Maître ici, Asher. Tu aurais dû me le dire, et me laisser décider ce que ma petite avait besoin de savoir ou non.

— Je m'en rends compte à présent. (Asher leva les yeux, nous laissant entrevoir l'éclat de ses yeux que sa robe de chambre faisait paraître encore plus bleus.) Je suis désolé...

Il tendit vers nous une main suppliante. À force de faire les cent pas, le nœud de sa ceinture s'était défait et sa robe de chambre s'ouvrit, laissant entrevoir son corps pâle et parfait du côté intact – comme ses cheveux le faisaient souvent avec son visage. Du coup, je me demandai si, là aussi, c'était calculé. Asher avait-il fait en sorte que sa robe de chambre s'ouvre « accidentellement » pour nous... non, pour *me* rappeler à quoi j'étais sur le point de renoncer ? Jean-Claude

venait juste de faire l'amour avec lui ; ce n'était pas lui qu'Asher avait besoin de séduire de nouveau.

Je tournai la tête pour voir Jean-Claude, qui s'écarta légèrement afin de me rendre mon regard.

— Dites-moi que vous n'avez pas craqué.

— Comment ça, « craqué » ?

— Vous ne l'avez pas autorisé à rester, j'espère ? Il va bien s'en aller demain ? Si bon amant qu'il soit, il doit quand même quitter la ville pour un mois au moins – pas vrai ?

— Je n'ai pas dit le contraire.

Je n'aimais pas la façon dont Jean-Claude avait formulé sa réponse. Jade frotta sa joue contre moi comme le grand félin qu'elle est sous son autre forme. Elle tentait de m'apaiser.

— Sin aurait pu mourir ce soir. Asher contrôle les hyènes mieux que nous ; c'est un animal que ni vous ni moi ne pouvons appeler, et Asher en a profité pour forcer Ares à attaquer un autre garde. Il voulait que ce soit Nicky qui ait le bras cassé. Et s'il ne m'avait pas blessée, je n'aurais pas failli tuer Nicky en drainant ses forces vitales. Nous ne pouvons pas laisser passer ça, Jean-Claude. Nous ne pouvons pas.

— L'aube est trop proche pour qu'il parte ce soir, mais il s'en ira demain, comme prévu.

— Je mérite d'être exilé pour un mois, dit Asher.

Il s'était rapproché du lit et se tenait face à nous, sa robe de chambre brodée encadrant son corps nu. Sa main glissa le long d'un des pans, attirant le regard vers sa poitrine, son ventre plat, la saillie de ses hanches, puis son aine et son sexe flasque. Jusqu'à ce qu'il boive le sang de quelqu'un, il n'aurait plus rien d'autre à offrir. Mais ça fait partie des choses que j'aime chez les vampires. La plupart des hommes bandent trop vite quand je commence à les sucer ; je n'ai pas le temps d'apprécier la texture de leur pénis encore mou.

Jade se redressa et descendit de l'autre côté du lit.

— Où vas-tu ? demandai-je.

— Je ne peux pas.

— Tu ne peux pas quoi ?

— Supporter sa cruauté. Tu aimes ça. Pas moi. Ne m'oblige pas à rester.

— Personne ne te forcera à faire quoi que ce soit. Jean-Claude et moi te l'avons promis.

— Je te crois, mais... je peux y aller ?

Je soupirai.

— Oui. Mais on ne va pas coucher avec Asher.

— Tu as parfaitement le droit de le faire si tu en as envie.

Déjà, Jade reculait vers la porte, une de ses mains tenant son bras

opposé si fort que ses doigts en étaient marbrés. Ce qui signifiait qu'elle avait peur – peur des hommes, peur du sexe avec eux, peur des vampires et surtout des mâles. Or, j'étais allongée dans les bras de l'un d'eux, et un autre se tenait presque nu en face de nous. Du point de vue de Jade, je m'apprêtais à faire quelque chose de terrifiant.

— On ne va pas coucher ensemble, répétais-je.

— Mais il va essayer de te séduire, et ça me...

En reculant, Jade heurta Domino et poussa un petit glapisement. Comme il tendait la main pour la retenir, elle eut un mouvement de recul. Domino laissa retomber son bras : il sait qu'il vaut mieux ne pas insister quand Jade est aussi effrayée. C'est l'une des raisons pour lesquelles elle tolère sa présence quand nous faisons l'amour. Elle accorde la même confiance à Nathaniel, et tous deux la traitent avec toute la douceur dont ils sont capables.

— Ramène-la dans sa chambre, ordonnai-je à Domino.

— Non, il est censé te protéger contre... Asher, protesta Jade.

— C'est bon, dit Domino. Je vais te ramener, et je reviendrai ici tout de suite.

Jade ne voulait pas qu'il la touche, mais quand elle est aussi secouée, elle a besoin de la présence d'une personne de confiance pour empêcher sa panique de la submerger. Claudia n'a pas la patience nécessaire pour s'occuper d'elle, et Kelly avait eu sa dose d'Asher pour ce soir. Donc, nous n'avions pas de garde femelle à assigner à Jade, et Domino était le seul homme qu'elle supportait.

— Je reviens le plus vite possible, promit Domino. Ne faites pas les cons. Je n'ai vraiment pas envie de me battre contre Nicky.

— On sera sages, promis-je.

Il grimaça et, juste avant de sortir, lança :

— Franchement, j'en doute, Anita. Tâchez juste de ne pas vous faire de mal.

— Domino ! protestai-je.

Mais il referma la porte derrière Jade et lui en riant tout bas.

Chapitre 39

Un silence pesant s'installa dans la pièce après leur départ. J'ignore ce que j'aurais fini par dire si mon téléphone n'avait pas sonné à ce moment-là. Et, oui, je me précipitai pour le ramasser, mais je l'avais posé avec mes armes au pied du lit, ce qui signifiait que j'avais des kilomètres de satin noir à traverser pour l'atteindre. Asher se pencha pour le prendre et me le tendit. J'appuyai sur l'écran tactile.

— Ici Blake, j'écoute.

— Marshal Blake ? C'était le nouveau, Arien Brice.

— Ouais, ici le marshal Blake ; désolée, Brice. Quoi de neuf ?

— On a trouvé de quoi fabriquer des bombes dans un des placards de la maison sur laquelle on a fait une descente avec les SWAT.

Il me fallut un moment pour assimiler la nouvelle.

— Hein ? Mais qu'est-ce que des vampires peuvent bien vouloir foutre avec des bombes ?

Asher et Jean-Claude s'étaient immobilisés de chaque côté de moi. Sans pouvoir l'expliquer, je savais que ça exprimait leur stupeur mieux que n'importe quelle expression n'aurait pu le faire. Je n'aurais pas dû prononcer le mot « bombes » à voix haute. C'était une enquête de police en cours, mais la surprise m'avait fait gaffer.

— Un des vampires décédé à l'ancienne brasserie était un expert en démolition à la retraite, expliqua Brice.

— Militaire ?

— Non, civil. Il bossait dans le bâtiment. Ce qui signifie qu'il sait très bien comment en faire écrouler un.

— Merci pour cette pensée réconfortante.

— D'après Zerbrowski, les vampires qu'on a arrêtés disaient du mal de Jean-Claude et de vous. Donc, j'ai pensé qu'il valait mieux vous prévenir.

— Vous avez dit « de quoi fabriquer des bombes ». Il s'agit bien de matériaux et pas d'engins finis ?

— Oui, mais les techniciens prennent ça très au sérieux. Ils semblent convaincus que des bombes ont bel et bien été fabriquées, ce qui signifie qu'elles sont peut-être en circulation dans St. Louis en ce moment même.

— Ces vampires veulent s'attirer la sympathie du grand public. Ce n'est pas en faisant exploser des trucs qu'ils se mettront qui que ce soit dans la poche.

— Ça n'a jamais arrêté les terroristes, fit remarquer Brice.

J'aurais bien prétendu le contraire, mais je ne pouvais pas ; alors, je laissai filer.

— Une idée de la taille des engins ? Que doivent chercher les gars de la sécurité ?

— Ce n'est pas mon domaine d'expertise. Je peux lire le rapport préliminaire, mais je serais bien incapable de l'interpréter. Vous devriez plutôt demander ça à... (j'entendis Brice feuilleter des papiers et pianoter sur un clavier) Alvarez, Mark Alvarez. C'est le chef d'équipe.

— Laissez-moi le temps de prendre de quoi écrire et donnez-moi son numéro.

Jean-Claude me tendit le calepin et le stylo que nous gardons toujours sur la table de chevet, comme sur toutes les tables de chevet de toutes les chambres dans lesquelles je suis amenée à « dormir ».

— Vous pourrez appeler Alvarez, mais pas avant d'avoir été informée officiellement. J'essaie de vous aider, mais je ne veux pas qu'on se fasse virer tous les deux. Et vous ne pouvez pas parler de ça à votre petit ami ni à ses gens.

— Pourquoi ? Parce que je ne suis pas censée le savoir ?

— On craint que certains de ces malades n'aient infiltré l'organisation de Jean-Claude, et on ne veut pas révéler notre main trop tôt.

— Et s'ils font des victimes avant qu'on rende l'information publique ?

— Zerbrowski n'a pas eu le droit de sortir de la salle de réunion. Les autres étaient persuadés qu'il vous préviendrait et que vous préviendriez les vampires.

— Seigneur ! Alors pourquoi m'en parlez-vous, Brice ?

— Ils pensent que je ne vous dois rien, donc, ils ont estimé qu'il n'y avait pas de risque que je vous contacte.

— Vous pourriez avoir de sacrés ennuis à cause de moi.

— Vous avez de quoi noter ?

— Ouais, allez-y.

Il me dicta le numéro d'Alvarez.

— Je voulais juste que vous soyez au courant le plus vite possible.

— J'apprécie vraiment, Brice.

— Vu que je cherche toujours l'amour en dehors des sentiers battus, je tiens à soutenir toute personne l'ayant trouvé. Je ne sais pas si c'est de la discrimination ou s'ils pensent vraiment que c'est mieux pour l'enquête, mais j'ai entendu des hauts gradés invoquer des raisons assez minables pour justifier leurs actions. Ça ne m'encourage pas à sortir du placard prochainement.

— Les nouvelles lois les forcent à traiter les vampires comme des gens, mais elles ne peuvent pas les faire changer d'avis à leur sujet. Merci encore, Brice.

— Pas de problème. Contentez-vous de ne pas appeler Alvarez

avant deux bonnes heures. J'ai regardé le dossier de vos gardes du corps : certains d'entre eux ont fait de la démolition dans l'armée.

— Mes collègues tiennent des dossiers sur mes proches ?

— Certains seulement. Et je suis flic depuis plus longtemps que vous. J'ai réclamé quelques faveurs en prétextant que je voulais juste savoir à quoi m'attendre si les choses tournaient mal. Ils ont tout gobé sans difficulté. À mon avis, certains sont déjà en train de parier, non pas sur l'hypothèse que vousiriez renégats, mais sur le moment où vous allez le faire.

— Couchez avec deux-trois vampires et quelques métamorphes, et les gens commencent tout de suite à se faire des idées.

— Ouais. Il faut que j'y aille.

Brice raccrocha, et j'en fis autant – si on peut appeler « raccrocher » le fait de passer le pouce sur un écran tactile.

Si je ne fréquentais pas des vampires, et ceux-là en particulier, depuis si longtemps, j'aurais pu penser que Jean-Claude et Asher ne s'intéressaient nullement à ce qui venait de se dire. Limite, qu'ils s'ennuyaient. Mais je connaissais cette expression aimablement neutre. Ils étaient tout ouïe.

Je jetai un coup d'œil à Asher avant de me tourner vers Jean-Claude pour le regarder bien en face.

— Vous avez entendu ?

— Oui, répondit-il simplement.

— Vous savez qu'en principe, je ne vous parle pas de mes enquêtes en cours.

— Tu fais très attention à ne rien nous dire, en effet, acquiesça-t-il sur un ton affable.

— Je n'ai pas le choix, si je veux rester flic.

— Je comprends, ma petite.

— Si vous me donnez votre parole d'honneur et tout le bordel que vous ne répétez rien à personne, je vous croirai.

— Ma parole d'honneur et tout le bordel, articula docilement Jean-Claude, mais avec une pointe d'accent français qui, plus que tout autre chose, trahissait combien il était perturbé.

Son accent ne ressort que lorsqu'il le veut bien, ou qu'il est en proie à une vive émotion.

Je reportai mon attention vers Asher, toujours debout de l'autre côté du lit.

— Toi aussi, blondinet.

— Je ferai ce que Jean-Claude et toi voudrez que je fasse. Mon attitude infantile a déjà causé assez de problèmes.

— J'aimerais pouvoir te croire.

Asher baissa les yeux et me dévisagea à travers la dentelle dorée de sa chevelure.

— Je pense chaque mot que je viens de dire.

Je soupirai.

— Tu es sincère, pas vrai ?

Oui.

— Tu es réellement désolé, mais tu penses aussi chaque mot que tu nous as jeté à la figure tout à l'heure, et tu as fait exprès de me blesser pour que personne d'autre ne puisse obtenir certaines faveurs de ma part pendant un petit moment.

— Ne peux-tu me pardonner ? demanda Asher.

J'agitai la main.

— Repose-moi la question plus tard. Pour le moment, je suis sur le point de commettre une infraction qui pourrait me coûter mon insigne. Des tas de mes collègues voudraient se débarrasser de moi parce que je couche avec vous, et ce serait l'excuse rêvée pour eux. Mais si une des bombes manquantes explose et blesse quelqu'un que j'aime, mon boulot ne me consolera pas.

Je réfléchis encore quelques secondes, mais au bout du compte, l'amour pesait plus lourd dans la balance que mon insigne. Autrement dit, ceux qui pensaient (comme Larry) que coucher avec les monstres compromettrait ma loyauté avaient raison.

J'appelai Claudia pour qu'elle demande à tous les vigiles présents dans chacun des établissements de Jean-Claude de chercher ces foutus engins. Ils garderaient probablement le secret, et ils vérifient presque chaque jour que nous ne sommes pas sur écoute. Ils pouvaient très bien tomber sur une bombe plutôt que sur un micro. En fait, à bien y réfléchir, s'il y avait des bombes sur place, ils les auraient sans doute déjà trouvées. Mais je n'y connais pas grand-chose en explosifs. Je ne pouvais pas être certaine qu'ils les auraient bien repérées, et faute de certitude, je ne voulais pas courir le moindre risque.

Oui, je sortais avec trop de gens, et j'en protégeais encore bien davantage. Oui, parfois, j'étais débordée, mais aussi plus heureuse que jamais. Je ne voulais pas perdre ce bonheur tout neuf, et je voulais encore moins perdre quelqu'un auquel je tenais. Si ça finissait par me coûter mon insigne... tant pis.

Étais-je avant tout un marshal fédéral ou la servante humaine de Jean-Claude ? Un marshal fédéral ou la Nimir-Ra de Micah ? Un marshal fédéral ou la chérie de Nathaniel ? Un marshal fédéral ou le Maître de Nicky ? Un marshal fédéral ou la nouvelle Maîtresse des Tigres de Sin, de Dem, de Jade, d'Ethan, de Crispin et de... Pouvais-je cumuler mon boulot de flic et tout le reste ?

Assise sur le bord du lit de Jean-Claude, pour la première fois, je songeai que la réponse était non.

Chapitre 40

Nous ne découvrîmes aucune bombe ; or, entre les rats-garous qui louent leurs services comme mercenaires et les ex-militaires parmi les hyènes et les léopards, nous avons assez de gens qui savaient ce qu'ils faisaient. S'il y avait eu quelque chose à trouver, ils l'auraient trouvé.

Je reçus l'annonce officielle par Dolph environ trois heures après le coup de fil et la mise en garde de Brice. Trois heures, c'est long pour attendre de prévenir des gens que leur vie est peut-être en danger. À la fin de notre conversation, Dolph dit :

— Je suis désolé, Anita.

— À propos de quoi ?

— Désolé que certains de nos gars s'intéressent plus aux aspects privés de cette affaire qu'à la sécurité des civils. La communauté surnaturelle leur pose autant de problèmes qu'à moi il y a deux ou trois ans.

C'était un aveu difficile de sa part.

— Merci, Dolph. Ça me touche que tu dises ça.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi les vampires et les métamorphes fascinent les gens à ce point, mais je sais que mon fils est heureux et toi aussi. D'après ma femme, l'amour n'est pas quelque chose de logique. Si on pouvait le comprendre, ça ne serait plus de l'amour.

— Illogique mais bien réel, acquiesçai-je. Ta femme a tout à fait raison.

— Comme souvent.

Et nous raccrochâmes.

Le temps qu'on me confirme que tout le monde était en sécurité et qu'il n'y avait de bombes dans aucun des endroits que nous avons fouillés, l'aube s'était levée depuis des heures. Je sentis Jean-Claude mourir pour la journée, et je sus qu'Asher avait dû le précéder car il n'était pas assez puissant pour rester éveillé aussi longtemps que lui. Ils tiennent mieux dans les souterrains, mais quand le soleil se lève, les vampires se couchent, c'est comme ça.

Je sentais que Jean-Claude était lové contre Asher, et je n'aime pas dormir avec des vampires quand ils sont glacés ; donc, je décidai de me retirer dans ma chambre avec Micah et Nathaniel, et peut-être Sin, s'il était rentré de l'hôpital.

Claudia et moi longions l'allée centrale du *Cirque*, encore fermé à cette heure matinale. L'une des raisons pour lesquelles cette zone avait été difficile à fouiller, c'est qu'elle est occupée par des baraques foraines claquemurées dans la journée. On y trouve les jeux habituels, mais les peluches à gagner sont généralement des chauves-souris, des

chats noirs, des monstres de Frankenstein et des momies étrangement mignonnes, dont les bouts de peau aperçus entre leurs bandages produisent un effet plus comique qu'effrayant.

Certaines échoppes vendent des choses plus flippantes : des fausses têtes réduites sur un bâton, des bocaux remplis de globes oculaires monstrueux, des plaies et des cicatrices en latex. Une odeur sucrée planait dans l'air, celle de la barbe à papa, des brioches à la cannelle rebaptisées « pattes de loup-garou » et des oreillettes qui embaumaient comme dans une cuisine de grand-mère idéale – le genre qui n'existe pas en réalité.

J'aime bien déambuler à travers le *Cirque* après la fermeture. Ça plaît beaucoup à la petite fille en moi, celle qui se demandait ce qui se passait dans les fêtes foraines après le départ des derniers visiteurs. Maintenant, je sais que c'est comme dans la plupart des boulots : les gens nettoient et préparent tout pour la journée du lendemain. Mais quand vous êtes gamine, les fêtes foraines sont un endroit magique et mystérieux.

Il fut un temps où l'allée centrale du *Cirque des Damnés* me paraissait sinistre ; aujourd'hui, je m'y sens comme chez moi. Quand je passe par ici, généralement, c'est que les visiteurs sont partis et que je rentre me coucher.

Le téléphone de Claudia sonna et elle s'écarta légèrement de moi pour prendre l'appel. Je la laissai faire. À St. Louis, les rats-garous sont essentiellement nos gardes du corps, mais ils bossent aussi à l'extérieur de la ville, et on ne leur pose pas de questions à ce sujet parce qu'on préfère ne pas connaître les réponses. Je porte un insigne ; mieux vaut que j'ignore en quoi consistent certaines de leurs missions.

Claudia revint vers moi avec une expression indéchiffrable, mais qui ne me disait rien qui vaille.

— C'est quoi, le problème ? soupirai-je.

— Méphistophélès est assis contre le mur du salon. Il pleure, rapporta Claudia.

— Merde.

— Tu n'as même pas besoin de demander pourquoi, pas vrai ?

— Non.

— Alors, c'est vrai que vous renvoyez Asher à cause de ce qu'il a fait cette nuit ?

J'acquiesçai.

— Putain, il était temps, se réjouit Claudia.

— Tu ne l'aimes vraiment pas, hein ?

— C'est ton amant, pas le mien, Anita. Moi, je ne tolérerais jamais un tel chantage émotionnel.

— On en a un peu ras le bol, nous aussi.

Je me dirigeai vers la porte du fond et l'entrée des souterrains.

Claudia m'emboîta le pas.

— C'était Graham au téléphone, me dit-elle.

Graham est l'un de nos rares gardes léopards-garous, et comme il n'y connaît rien en explosifs, nous l'avions laissé en bas pour surveiller ceux de nos gens qui étaient en train de dormir. Franchement, il se débrouille mieux comme vigile dans les établissements de Jean-Claude.

Je haussai les épaules.

— Et alors ?

— Il voulait que je t'envoie auprès de Méphistophélès. Et même si Jean-Claude avait encore été debout, c'est à toi qu'il aurait fait appel pour le calmer.

Je voyais la porte des souterrains, à présent. Ce soir, deux gardes vêtus de noir étaient postés devant. En temps normal, il n'y en a que dans le petit vestibule qui précède l'escalier, mais l'espace de quelques jours, nous avions décidé de renforcer notre sécurité pour décourager les malades mentaux qui essaieraient de s'en prendre à nous.

— Dem est mon tigre à appeler, fis-je remarquer.

— Ce n'est pas seulement pour ça. Micah voyage de plus en plus pour la coalition. Nathaniel s'occupe de tout le monde comme une femme au foyer des années 1950, mais il n'est pas assez dominant pour reconforter Méphistophélès.

— Donc, c'est à moi qu'il incombe de tenir la main des gens en détresse. D'accord.

Claudia secoua la tête et sa tresse se balançait dans son dos.

— Ce que je veux dire, c'est que jamais nous ne ferions appel à Jean-Claude pour régler ce genre de problème.

Je m'arrêtai et la dévisageai.

— Arrête de finasser. Tu n'es pas douée pour ça, et je ne suis pas douée pour comprendre les allusions subtiles.

Elle sourit.

— Tu t'habilles comme nous, et pourtant, tu ne piges pas.

Je baissai les yeux. C'est vrai que je portais un tee-shirt noir, un jean noir, une ceinture noire avec une boucle noire, et des boots noirs. Certes, les talons de ces derniers étaient un peu trop hauts pour un garde du corps, mais mis à part cela, Claudia avait raison. J'avais sur moi autant de flingues et de couteaux que n'importe lequel d'entre eux, et je ne m'en cachais pas davantage. En dehors des heures d'ouverture, nous ne dissimulons pas nos armes au *Cirque*.

— Question fringues, je fais dans « l'assassin chic », je l'avoue.

— Je sais que ce n'est pas Nathaniel qui a choisi ton tee-shirt, parce qu'il n'est pas assez décolleté, et si tu étais un garde, je t'enverrais mettre des chaussures plus plates. Mais à part ça, tu pourrais passer pour l'une d'entre nous.

— Merci... je crois.

Claudia eut un large sourire qui la rendit belle, voire radieuse. Elle ne souriait pas assez souvent de cette façon.

— On a confiance en toi pour piger ce qui se passe, et pour savoir de quelle façon le gérer – qu'il s'agisse de violence ou de ce genre de problème.

— Tu veux dire, quelqu'un qui chiale ?

Elle acquiesça, et son sourire se flétrit sur les bords.

— Je ne pourrais pas sortir avec autant de gens. C'est déjà assez dur de gérer une seule personne à la fois. Je n'arrive pas à m'imaginer jonglant avec une telle quantité de partenaires.

— Tu sors avec quelqu'un en ce moment ? demandai-je.

Elle rougit. C'était bien la première fois que je la voyais faire ça. Je grimaçai.

— Qui ?

Elle secoua la tête.

— Va t'occuper de ton amant et laisse-moi me débrouiller avec le mien.

— Oooh. Un amant, donc, pas un petit ami.

Elle éclata d'un rire que je n'avais encore jamais entendu sortir de sa bouche.

— Va parler à Dem.

Et elle s'éloigna en continuant à glousser. Je la suivis des yeux en me demandant comment j'avais pu ne rien voir. Ce devait être sérieux pour qu'elle le mentionne, même brièvement. Claudia amoureuse – qui l'eût cru ? Cool.

Je me dirigeai vers la porte des souterrains pour aller prendre soin de mon Démon. Cette pensée me donna envie de rentrer la tête dans les épaules et de courber le dos comme si je portais quelque chose de lourd, mais je me redressai de toute la hauteur de mon mètre cinquante-huit (augmenté de mes talons de sept centimètres), pris une grande inspiration et m'armai de courage.

Oui, c'est un sacré boulot de gérer tous les gens avec lesquels je sors, mais je ne voudrais renoncer à aucun d'entre eux. Asher allait peut-être nous forcer à le renvoyer, mais il me manquerait, et contrairement à Dem, je n'étais pas sa partenaire principale depuis un an. Dem voulait juste ajouter une fille dans son lit, pas perdre l'homme qu'il aimait.

Avec un soupir, je levai la tête et allais m'occuper de mon tigre doré à appeler, mon Démon au cœur brisé. Une des choses les plus difficiles à comprendre quand on est polyamoureux, c'est qu'on peut très bien être malheureux à cause d'une relation B et quand même heureux dans la relation C. Mais le bonheur apporté par C n'atténue pas la douleur causée par B. Les deux cohabitent, même si le fait

d'avoir un autre partenaire aide à se remettre un peu plus vite d'une rupture.

Autrefois, je pensais que si on aimait plusieurs personnes, on ne pouvait pas vraiment avoir le cœur brisé à moins de les perdre toutes, mais sur ce point comme sur beaucoup d'autres, la pratique diffère largement de la théorie. Pourtant, je n'aurais pas échangé ma réalité contre une autre, et j'espérais convaincre Dem de voir les choses sous le même angle que moi.

Chapitre 41

Lorsque j'écartai les rideaux du salon, je ne vis pas Dem tout de suite, mais je le sentis comme un souffle chaud sur mon visage – autrement dit, il était en proie à des émotions si fortes qu'il ne pouvait pas les empêcher de filtrer à travers ses boucliers. Les tigres dorés sont pourtant passés maîtres dans l'art du contrôle ; c'est ce qui leur a permis de se dissimuler aux Arlequin pendant des siècles. Et voilà que Dem fuyait de tous les côtés.

Je suivis la piste de son énergie et le trouvai assis près de la cheminée, le dos contre le mur, ses bras musclés serrant ses genoux contre sa poitrine, la tête inclinée en avant de sorte que je ne voyais pas son visage – seulement ses cheveux blonds qui passaient par toutes les nuances, du presque blanc au doré soutenu. Ils étaient raides, juste assez longs pour le dissimuler pendant qu'il pleurait.

Dem est plus grand que Nicky d'au moins cinq centimètres, moins large d'épaules mais quand même très costaud. Pourtant, il s'était si bien recroquevillé sur lui-même que je ne l'avais pas vu derrière l'un des gros fauteuils qui, tels des serre-livres, encadrent la fausse cheminée en pierre. Il portait un tee-shirt blanc, un jean délavé et était pieds nus, toutes ces teintes pâles contrastant avec le rouge et le doré de la nouvelle déco du salon.

Les gardes disparurent comme je traversais la pièce pour le rejoindre. Dem était mon problème. Il avait toujours été mon problème. À cause de la jalousie d'Asher, personne d'autre que moi n'était autorisé à coucher avec lui. Je priai pour faire preuve de sagesse parce que je ne savais franchement pas quoi lui dire. Mais parfois, l'important, ce n'est pas ce que vous dites : c'est juste que vous êtes prêt à dire quelque chose – importe quoi – pour tenter de consoler la personne en face.

Je m'approchai de Dem et touchai ses cheveux soyeux. Il prit une inspiration tremblante, presque douloureuse, et leva la tête vers moi. L'espace d'une seconde, je contemplai son beau visage strié de larmes. Il cligna de ses yeux brun ambré autour de la pupille et bleu pâle à l'extérieur ; puis il passa ses bras puissants autour de mes cuisses et m'attira contre lui en écartant les genoux pour me serrer aussi étroitement que possible. Même quand il était assis, son visage m'arrivait presque au sternum. Je me sentis minuscule, tout à coup.

— Ça va aller, Dem, murmurai-je en lui caressant les cheveux. Ça va aller.

Il secoua la tête et frotta sa joue contre mon tee-shirt. D'une voix enrouée par les larmes, il articula :

— Non, ça n'ira pas. C'est impossible.

— Asher ne s'en va qu'un mois. Après, il reviendra.

Dem pressa son visage contre mon ventre.

— Je l'aime, Anita. Je l'aime vraiment.

— C'est super, Dem.

— Je n'avais encore jamais été amoureux.

Je me penchai pour l'étreindre, parce que je sais bien que le premier cœur brisé fait un mal de chien.

— C'est à la fois merveilleux et horrible, pas vrai ? compatis-je.

Dem leva la tête, et je me redressai pour qu'on puisse se regarder sans loucher.

— Oui, parce qu'il est à la fois merveilleux et horrible.

J'acquiesçai.

— Ouais, merveilleux et horrible, ça résume très bien Asher.

— S'il t'entendait dire ça, il penserait que tu parles de ses cicatrices.

Je caressai la joue de Dem.

— Je lui ai proposé d'essayer de les effacer. Il n'a pas voulu.

— Il a peur.

— Je sais. Je devrais découper assez de chair pour créer une nouvelle blessure et voir si je peux la guérir en utilisant mon énergie sexuelle. Si ça ne marchait pas...

— Non. Je crois que ce dont il a peur, c'est de redevenir parfait.

— Pourquoi ? m'étonnai-je.

Dem haussa ses larges épaules et resserra son étreinte sur mes jambes, de sorte que je dus plier les genoux contre sa poitrine. Je serais tombée s'il n'avait pas été là pour me retenir. Je passai mes bras autour de son cou, et son nez se retrouva soudain enfoui entre mes seins. Il remua la tête pour se faire de la place dans mon décolleté, et je ne pus m'empêcher de rire.

— Je suis là pour te réconforter.

Il frotta son visage entre mes seins.

— C'est très réconfortant.

Je plissai les yeux.

— C'est ta façon de dire que tu n'as pas envie d'en parler ?

Tournant la tête sur le côté, il passa ses lèvres sur un de mes mamelons jusqu'à ce qu'il le sente réagir à travers mon tee-shirt.

— Non, c'est ma façon de dire que je n'ai pas été avec une fille depuis longtemps, et que ça me manque. J'aime Asher, je l'aime vraiment, mais s'il veut que je renonce au reste du monde pour lui, ça ne va pas suffire.

Il recommença à me caresser avec sa bouche, et mon poulx accéléra violemment.

— L'amour ne vient pas à bout de tous les problèmes, acquiesçai-je.

— C'était sans doute idiot de penser le contraire.

— Pas idiot, non. Beaucoup de gens peuvent se contenter d'un seul partenaire. Mais toi... tu es la personne la plus authentiquement bisexuelle que j'ai jamais rencontrée.

Dem me lécha le mamelon à travers le tissu fin, un long coup de langue qui me serra la gorge. Ce fut d'une voix étranglée que je poursuivis :

— Fille ou garçon, tu n'as pas de préférence. C'est la personne qui te plaît.

Ouvrant la bouche aussi grand que possible, il goba une grande partie de mon sein.

— Quelqu'un comme toi ne pourra jamais être heureux avec seulement l'un ou l'autre, articulai-je avec difficulté.

Lentement, Dem referma la bouche pour me faire sentir la pression de ses dents.

— J'imagine que tu n'as plus envie de discuter.

Sans lâcher prise, il secoua la tête.

— On va dans la chambre ? suggérai-je.

Dem secoua de nouveau la tête, rudoyant un peu mon sein. Je dus fermer les yeux quelques instants.

— Tu veux faire ça ici ?

Il acquiesça en me mordant plus fort. Un grondement sourd s'échappa de ses lèvres et vibra sur ma peau.

— Seigneur, Dem, haletai-je.

Mon sein toujours dans la bouche, il se fendit d'un large sourire tandis qu'une lueur à la fois malicieuse et provocante s'allumait dans ses yeux. Ça, c'était du Dem tout craché. Dans des instants pareils, il méritait bien son surnom de Démon. Je frissonnai, et il continua à agacer mon sein avec ses dents jusqu'à ce que je crie son nom.

Chapitre 42

Dem n'avait pas touché une femme depuis deux mois. Il voulait peloter, lécher et mordiller tous les accessoires qui lui avaient manqué. Qui étais-je pour protester ? Il me fit asseoir sur lui et jouir avec sa bouche, si bien que je le regardais dans les yeux lorsque je commençai à hurler et à griffer l'air en cherchant quelque chose à quoi me raccrocher. Puis il m'allongea sur le dos et me travailla avec ses doigts jusqu'à ce que je crie son nom et enfonce mes ongles dans le seul de ses bras que je pouvais atteindre.

Je gisais sur le tapis, à bout de souffle et les yeux papillotants, quand je sentis l'extrémité de son sexe me toucher entre les jambes.

— Non, dis-je.

Il s'écarta de quelques centimètres.

— Il y a un problème ?

Je dus me faire violence pour rouler sur le flanc et chercher une capote dans le tas d'armes et de fringues. Je n'en avais pas mis avec Nicky, mais désormais, j'en ai toujours quelques-unes sur moi, rangées avec mes munitions. Triomphante, je roulai de nouveau sur le dos en brandissant un petit emballage carré.

Agenouillé devant moi, Dem fit la moue. Je lui souris.

— Désolée, mais on ne partage pas nos fluides.

— Tu fais mettre une capote à Asher quand tu baisses avec lui sans moi ?

— Oui, répondis-je.

C'était Jean-Claude qui avait insisté pour que j'en prenne l'habitude. Depuis combien de temps se doutait-il qu'il serait peut-être forcé de renvoyer Asher ?

— Dans ce cas...

Dem se redressa et tendit une main pour prendre la capote. Je grimaçai.

— Si tu n'as couché avec personne d'autre qu'Asher depuis deux mois, il doit y avoir un autre truc qui t'a manqué, à moins que tu aies changé d'avis au sujet des gâteries et de la douleur.

— Asher peut ouvrir la bouche assez grand pour ne pas que ses crocs me touchent. C'est juste qu'il n'arrive pas à sucer vraiment.

Je lui tendis la capote.

— Si tu ne veux pas de gâterie, tiens.

Dem se fendit d'un large sourire.

— Je n'ai pas dit ça.

Il s'allongea par terre. Il bandait déjà ; alors, je le léchai autour de la base de son pénis.

— Pitié, contente-toi de me sucer, implora-t-il.

— Certains des hommes de ma vie se plaignent que je ne consacre pas assez de temps aux préliminaires.

— Pas moi.

Comme il baissait les yeux pour m'observer, j'empoignai la base de son sexe et donnai un coup de langue sur son gland.

— Anita, pitié !

Je scellai ma bouche sur l'extrémité de son pénis et la fis coulisser lentement le long de ce dernier, non parce que je ne pouvais pas faire autrement, mais parce que j'adorais l'expression frénétique et presque désespérée de Dem.

— Pitié, pitié, répéta-t-il.

Alors, je l'avalai tout entier, et quand mes lèvres touchèrent ma main, je remontai le long de son sexe dur et épais. Un mélange de plaisir et de douleur s'inscrivit sur le visage de Dem, comme si je le faisais trop attendre et que ça n'avait rien d'agréable. Renonçant à prolonger ses souffrances, je me dressai sur les genoux et me penchai au-dessus de lui pour obtenir un meilleur angle. Puis, sans lâcher son sexe, je l'engloutis d'un coup et me mis à aller et à venir rapidement, la bouche si bien ventousée que je devais faire attention à ne pas le racler avec mes dents en remontant ou en descendant.

Si nous avions été sur un lit, j'aurais profité des ressorts du matelas pour accentuer le mouvement et donner à Dem l'impression qu'il me baisait par la bouche ; là, je devais me débrouiller avec mes jambes et celui de mes bras sur lequel je pouvais prendre appui.

La fois suivante où je descendis, j'ôtai ma main et me forçai à avaler les derniers centimètres de son sexe. Pour cela, je dus enfoncer son gland jusque dans ma gorge – ma bouche seule ne suffisait pas à l'accueillir tout entier. Lorsque ma bouche se retrouva pressée contre le devant de son corps, je serrai les lèvres au maximum avant de remonter, chose que les crocs délicats d'un vampire ne l'auraient pas autorisé à faire.

Dem poussa un petit gémissement d'impatience. Je levai les yeux vers lui. La tête renversée en arrière, il gémit de nouveau. Je lâchai son sexe un instant pour reprendre mon souffle avant de replonger. Il me laissa répéter la manœuvre deux fois avant de m'attraper le haut des bras avec ses grandes mains.

— Si tu continues comme ça, articula-t-il d'une voix étranglée, je vais venir, et ce n'est pas dans ta bouche que j'ai envie de le faire.

— On est sur de la moquette. Qui se met dessous et se tape les brûlures ?

— Moi, toi, je m'en fous. Si je tiens assez longtemps, on inversera.

— Ça me convient.

Je m'assis sur son sexe, et malgré tous nos préliminaires, j'étais affreusement étroite – mouillée, mais toujours étroite.

— Seigneur, souffla Dem. J'oublie toujours combien tu restes étroite même quand tu mouilles. C'est... tellement bon.

Je m'empalai aussi profondément que possible, nos corps mariés plus étroitement qu'ils n'auraient pu l'être dans n'importe quelle autre position. Le sentir ainsi en moi me fit fermer les yeux et arquer le dos au-dessus de lui.

— Oui, c'est bon, chuchotai-je.

— Danse pour moi, réclama Dem d'une voix rauque.

Je m'exécutai, trouvant un rythme qui fit osciller mon corps autour de son sexe tandis qu'il poussait vers le haut avec les cuisses et les abdominaux – pour travailler le bas du corps, c'est mieux que n'importe quel exercice de muscu.

Tout en me faisant l'amour, Dem me regardait de ses yeux de plus en plus écarquillés.

L'orgasme me cueillit entre deux rotations de bassin ; je me tordis et hurlai au-dessus de Dem.

— Je ne tiendrai pas si tu recommences, me dit sévèrement ce dernier. On change de position.

— Hein, quoi ? Comment ?

— Sur le canapé. Moi au-dessus.

— D'accord.

Il commença à genoux, clouant ma jambe gauche contre le dossier pour obtenir un meilleur angle de pénétration. Tandis qu'il allait et venait entre mes cuisses, je me redressai juste assez pour voir son sexe entrer en moi et en ressortir. Je sentis le plaisir enfler de nouveau et très vite, je basculai. Je me tordis et hurlai en plantant mes ongles dans le canapé rouge comme si ce contact pouvait me rappeler que je n'étais pas une créature désarticulée, incapable de bouger ou de parler, entièrement esclave de son plaisir.

— Anita ?

Dem se mit à aller et à venir plus vite et plus fort, un besoin impérieux lui faisant perdre le rythme qu'il avait respecté jusque-là, et mon orgasme surfa sur la vague de ses coups de reins frénétiques. Je tentai de bouger sous lui, mais ses mains se crispèrent sur mes cuisses pour me forcer à rester tranquille. L'extrémité de son sexe tapait au fond de mon vagin une fois sur deux seulement, et sans le marteler – c'était juste un contact léger, une caresse.

Puis même cette précaution s'envola et Dem commença à me pilonner. D'une dernière poussée, il s'enfonça en moi aussi profondément qu'il le put, cria mon nom et me fit jouir une dernière fois.

La lame de fond de l'orgasme emporta tout.

Dem se retira légèrement, et je me tortillai de plus belle. Puis il me poussa vers l'avant des coussins pour pouvoir s'écrouler derrière

moi. Il m'enveloppa de ses bras tremblants et me serra contre sa poitrine en sueur.

Lové contre moi, il s'efforça de reprendre son souffle. Je sentais son cœur battre la chamade contre mon dos. Moi-même, je haletais et frissonnais tandis que les ondes de choc résiduelles de l'orgasme me parcouraient le corps. Je ne sentais plus mes jambes.

— Ça m'a manqué de coucher avec des femmes, chuchota Dem.

— J'ai remarqué.

Il émit un gloussement très masculin et me serra plus fort. Nous nous endormîmes pelotonnés l'un contre l'autre, sur le canapé du salon que tous les occupants des souterrains devaient traverser en arrivant de l'extérieur. Pour que j'oublie que j'étais plus ou moins en public et que je néglige de me doucher après l'amour, il fallait vraiment que c'ait été bon et que je sois crevée. Pas par manque de sommeil, mais à cause de tout ce qui s'était passé en très peu de temps.

La nuit et la journée précédente avaient été riches en émotions. Dem et moi sombrâmes dans l'oubli réparateur généré par notre cocon de chair, de sexe et de soulagement. Nous avions beau adorer Asher, jamais Dem ne pourrait renoncer aux femmes, et il savait que jamais je ne lui demanderais de renoncer aux hommes. Coucher avec moi, c'était sa façon de dire qu'il en avait terminé avec Asher, ou du moins, terminé avec les règles imposées par celui-ci.

En s'efforçant de garder le Démon pour lui seul, Asher n'avait réussi qu'à l'éloigner. Pour ce Méphistophélès-là, le paradis du grand amour avait un prix trop élevé ; il était prêt à revenir au purgatoire de l'attirance mêlée d'affection. Ce qui n'était pas tout à fait de l'amour, mais un peu quand même.

Chapitre 43

Quelqu'un me caressait le visage en disant doucement :

— Anita. Anita, réveille-toi, ma chérie. Je frottai ma joue contre la paume de Micah, puis me rendis compte que l'homme pelotonné contre mon dos n'était pas Nathaniel – trop grand, trop costaud. Je ne sentais pas non plus le corps de Micah devant moi, juste sa main, et cela acheva de me réveiller.

Clignant des yeux, je vis que je me trouvais dans le salon du *Cirque*. Je me souvins d'avoir couché avec Dem et sus que c'était lui sur le canapé, derrière moi.

Je me redressai suffisamment pour voir que j'avais la tête posée sur un coussin et un des bras de Dem coincé sous moi. Le tigre doré grogna et remua dans son sommeil.

— On dort depuis combien de temps ? demandai-je.

— Selon les gardes, moins de deux heures, répondit Micah.

Je levai les yeux vers lui. Ses cheveux s'épalaient sur ses épaules. Il portait un tee-shirt dont le bas pendait par-dessus son jean, ce qui signifiait qu'il s'était habillé à la hâte. En temps normal, il s'attache toujours les cheveux, et comme moi, il préfère rentrer son tee-shirt dans son pantalon.

— C'est quoi, le problème ? marmonnai-je.

Et le seul fait de poser la question provoqua une décharge d'adrénaline dans mes veines. Je me souvins que j'avais laissé mes armes en tas contre le mur du fond, hors de ma portée. Ce qui était drôlement imprudent de ma part.

Dem se raidit derrière moi et redressa le buste contre le dossier du canapé.

— Merde, je ne sens plus mon bras, se plaignit-il.

— Il n'y a pas de problème, nous tranquillisa Micah. Tout le monde va bien.

Je voulus m'asseoir et sentis les fluides séchés entre nos deux corps tirer sur ma peau.

— Putain de merde ! glapit Dem.

Je me figeai en plein mouvement.

— Quoi ?

— La capote... Elle est collée à moi... et à toi, répondit-il d'une voix étranglée par la douleur.

— C'est pour ça qu'on se nettoie juste après, en principe, gloussa Micah.

— Désolée, dis-je. Je ne bouge plus.

— Trop tard, les dégâts sont faits. Aïe !

— Je n'ai pas bougé.

— Mais moi, oui.

— Je croyais que les dégâts étaient faits.

— Tu t'es décollée de la capote. Moi, il faut encore que je l'enlève.

Micah riait franchement, à présent. Il se leva et me tendit une main. Je la pris en regardant mes armes à l'autre bout de la pièce. Techniquement, nous étions en sécurité, et il y avait toujours des gardes dans les parages, mais... un flingue ne sert à rien si vous ne pouvez pas l'atteindre.

Micah tira sur mon bras pour me mettre debout. Il m'enlaça, mais en plaçant ses mains un peu plus haut que d'habitude dans mon dos. Il riait toujours, et son visage en était illuminé. Ses yeux vert-jaune pétillaient de bonne humeur. Du coup, je me demandais à quoi ressemblerait un vrai léopard s'il pouvait rire comme un humain.

— Tout va bien, Anita. Tu n'as pas besoin de ton arsenal.

Je passai mes bras autour de la taille de Micah et le regardai dans les yeux. Pieds nus, nous faisons exactement la même taille.

— C'est si facile que ça de lire dans mes pensées ?

— Pour moi, oui, répondit-il en souriant.

Dem se leva prudemment du canapé.

— Je vais me laver.

— Anita aussi en a besoin. Elle va t'accompagner. Mais pas de sexe dans la douche.

Je dévisageai Micah.

— Je crois que je viens de m'arracher des bouts de peau, geignit Dem. Elle n'a rien à craindre de moi pour le moment.

— Zerbrowski a appelé, révéla Micah en réponse à la question que je n'avais pas posée.

Je me raidis de nouveau. Il me serra plus fort contre lui.

— Ils ont besoin de toi au QG, c'est tout.

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

Je n'arrivais pas à me détendre dans l'étreinte de Micah. Zerbrowski n'aurait pas appelé à moins qu'il y ait un problème.

— Ils ont un visiteur qui affirme être le serviteur humain d'un Maître vampire nommé Benjamin. Il ne veut parler à personne d'autre que toi.

Je voulus répliquer que je ne connaissais pas de Maître vampire de ce nom, puis la lumière se fit dans mon esprit. Barney le vampire – Barney Wilcox, notre premier suspect dans l'enlèvement de la fille – avait dit que le chef de leur mouvement rebelle s'appelait Benjamin, qu'il était du genre conservateur et qu'il avait un serviteur humain. Sur le coup, je ne l'avais pas cru, ou j'avais pensé que le fameux Benjamin faisait seulement semblant d'être aussi puissant pour que les autres lui obéissent. Je ne pouvais pas imaginer qu'un vampire assez

balèze pour avoir un serviteur humain adhérerait à des idéaux aussi modernes que l'indépendance par rapport à un Maître. Je ne pouvais pas imaginer qu'il serait naïf à ce point.

— C'est vraiment un serviteur humain ? m'enquis-je.

— Ils ne peuvent pas le dire. Tu sais bien que l'intérêt d'avoir un serviteur humain, c'est qu'il a l'air d'un humain ordinaire, ce qui lui permet d'agir en lieu et place de son Maître parmi les gens normaux.

— C'est vrai, concédai-je. Et je suppose que ça fait de moi une mauvaise servante humaine, puisque la plupart des gens ne me considèrent même plus comme humaine.

— Tu es un cas particulier.

— On va dire ça, ouais.

— T'attendais-tu à ce que Benjamin ou son représentant se manifeste ?

— Non. Je pensais que le vampire qui m'avait parlé de lui mentait, ou qu'il avait été dupé. Je m'habille et je vais voir.

— Commence par te laver, me conseilla Micah en souriant.

— Ni mes collègues ni le serviteur humain ne sont des métamorphes, protestai-je. Ils ne sentiront rien sur moi.

Le sourire de Micah s'élargit.

— Va quand même prendre une douche. La police garde ce type au chaud. Il t'attendra cinq minutes de plus.

— Je n'ai pas entendu mon téléphone, c'est ça ?

— Apparemment, non.

— Du coup, Zerrowski a dû t'appeler pour réussir à me joindre.

— Il fait jour. Il ne pouvait pas passer par Jean-Claude.

— Exact.

— Quel est le problème ? Tu as l'air bien sérieuse tout à coup. À quoi penses-tu ?

— La première fois que quelqu'un a mentionné le nom de Benjamin, c'était un piège tendu à mon intention, et on a essayé de me tuer. Maintenant, son serviteur humain se pointe au QG de la BRIS pour me parler. Pourquoi ? Pourquoi ne pas m'avoir contactée selon la vieille tradition vampirique – sous le drapeau blanc des négociations ?

— Il a peut-être pensé qu'il avait une meilleure chance de survivre à votre rencontre si elle était encadrée par la police, suggéra Micah.

Je le dévisageai.

— Tu veux dire qu'il se sent plus en sécurité avec les flics qu'avec nous ?

— Il est humain. S'il se rend, il aura droit à un avocat et à un procès. Par contre, s'il tombe sur toi pendant que tu es en chasse, tu as le droit de le tuer. Il craint peut-être ce que tu pourrais lui faire en privé, entourée de tous tes gardes du corps métamorphes.

— Bonne remarque.

— Lave-toi, habille-toi, prends tes armes, et quelqu'un t'emmènera au QG.

— Je peux conduire moi-même.

— Tu as dit que la première fois, c'était un piège. Ils savent que tu vas te rendre au poste ; ils pourraient très bien décider de te tendre une embuscade sur la route.

J'ouvris la bouche et la refermai.

— D'accord, je vais emmener des gardes, mais ils ne pourront pas entrer en salle d'interrogatoire. Une fois au QG, ils n'auront qu'à se tourner les pouces en attendant que j'ai fini.

— Merci d'avoir accepté sans discuter.

Micah sourit et m'embrassa, puis se lécha les lèvres. Je fronçai les sourcils.

— Tu sens le goût de Dem sur ma bouche, pas vrai ?

Il leva les yeux comme s'il réfléchissait, et je me rendis compte qu'il se concentrait.

— Mmmh.

— Si tu n'étais pas un léopard-garou, ça te perturberait probablement.

Micah secoua la tête.

— Ce n'est pas le fait d'être un léopard-garou qui me rend partageur. Mais si je n'en étais pas un, je ne t'aurais pas laissée savoir que je sentais le goût d'un autre homme sur toi. Si je n'étais qu'un humain ordinaire, je ferais davantage semblant.

Autrefois, j'aurais dû lui demander des explications, mais là, je pigeais tout à fait. Il me semble parfois que si les gens normaux avaient un peu plus d'animal en eux, ils se montreraient plus honnêtes.

— Bon. Je vais à la douche. Je fais vite.

— Dem y est déjà. Tâche de résister à la tentation.

Je me rembrunis.

— J'ai des méchants à attraper. Je ne vais pas me laisser distraire.

Micah haussa un sourcil. Je rougis et levai les yeux au ciel.

— D'accord, je ne me laisserai pas distraire *cette fois*.

Il sourit et m'embrassa de nouveau.

— Ça, c'est ma copine. Oh, que oui.

Chapitre 44

Quand vous emmenez des gardes du corps au poste de police, assurez-vous d'abord qu'aucun d'eux n'est recherché par les autorités. Les rats-garous, en particulier, ont souvent un passé agité. Bram – grand, séduisant, la peau foncée et les cheveux toujours coupés en brosse – attendit dans la voiture. Il était dans les rangers jusqu'à ce qu'un léopard-garou l'attaque dans une jungle quelconque et qu'il soit renvoyé pour raisons médicales. Tant pis pour l'armée, et tant mieux pour nous.

Je fis exprès de n'emmener aucun de mes amants. Je ne voulais pas de problèmes supplémentaires avec les nanas du boulot... ou les hommes, d'ailleurs. Or, ma tripotée de petits amis canons semble irriter les unes comme les autres, bien que pour des raisons différentes. Les mecs se sentent menacés ; les filles sont jalouses. Du coup, Godofredo resta dans la voiture avec Bram, et j'entraî seulement avec Claudia et Orgueil.

Claudia avait enfilé un coupe-vent pour camoufler son arsenal et ses biceps de façon que les flics ne flippent pas trop en la voyant. J'adore qu'elle ait l'air aussi dangereuse qu'elle l'est réellement. Moi, avec mon petit gabarit, je n'impressionne personne au premier coup d'œil.

Par contraste avec la beauté ténébreuse de Claudia, Orgueil ressemblait à une ombre dorée. Il mesure un mètre quatre-vingt-deux, et ses cheveux bouclés s'arrêtent deux ou trois centimètres sous ses oreilles. Son visage est un peu plus triangulaire que celui de Dem ; il a des yeux d'or pâle, pas tout à fait bruns et trop clairs pour qu'on les juge ambrés comme ceux d'un loup ou d'un lion.

Une fois, je lui ai demandé ce qu'il avait indiqué sur son permis de conduire, et il a répondu « Marron ». Mais c'est un mensonge, comme quand Nathaniel a dû choisir « Bleu » parce que « Violet » ne figurait pas dans les options proposées. Les réponses standard s'appliquent rarement aux hommes de ma vie, ou même seulement à ceux qui bossent pour moi.

Orgueil est séduisant, large d'épaules, athlétique, et il se bat assez bien, armé ou à mains nues, pour que Claudia l'accepte comme partenaire. Elle ne saurait faire de plus grand compliment. Mais en vérité, les deux grands atouts d'Orgueil en la circonstance, c'est qu'il est canon et qu'il ne couche pas avec moi (ni avec personne d'autre, du moins, pas régulièrement).

Du coup, j'espérais pouvoir le brandir sous le nez de l'inspecteur Arnet, de Millie et de toutes les autres nanas du boulot, histoire de détourner leur attention de mes petits amis. Voire de relâcher un peu

la pression qu'elles mettaient sur Brice, même si, honnêtement, ça ne passait qu'en second. Brice était nouveau, et Arnet n'avait jamais menacé un des hommes de sa vie. Elle commençait à me faire flipper – alors que je suis assez peu impressionnable.

Le seul problème avec Orgueil, c'est qu'il ne flirte pas. Il est capable de séduire une femme et de sortir avec elle, mais il semble incapable de flirter juste pour le plaisir. Cela dit, les autres tigres dorés avec lesquels je ne couche pas ont leurs propres problèmes. L'un est une tête brûlée ; l'autre – un historien et un érudit – préfère la compagnie de ses livres à celle des gens, et le dernier était parti en repérage auprès d'un baiser de vampires dont le Maître avait les tigres pour animal à appeler. Donc, mon choix s'était quand même porté sur Orgueil.

Claudia et lui traversèrent le parking en m'encadrant un peu en retrait.

— Ça ne me plaît pas trop que tu m'utilises comme agneau sacrificiel pour les louves de ton boulot, se plaignit Orgueil. Thorn est plus doué que moi pour flirter.

— Mais il a un sale caractère. Je ne veux pas l'emmener au boulot.

— Courroux est très calme.

— Mais tellement absorbé par son rôle d'historien pour les Arlequin qu'il en oublie qu'il est un homme – à plus forte raison, qu'il aime les filles.

— Je crois juste qu'il leur préfère ses bouquins, intervint Claudia. Orgueil et moi acquiesçâmes, et je dévisageai Claudia.

— Tu as essayé de le draguer ?

Elle rougit pour la seconde fois en très peu de temps – et là encore, parce que je l'interrogeais sur sa vie amoureuse.

— Tu as essayé, en déduisis-je.

Orgueil fut si surpris qu'il manqua trébucher.

— Courroux, sérieusement ? Mais pourquoi ?

Il détailla Claudia comme si, pour la première fois, il la voyait enfin comme une femme.

— Ce n'est pas un garde, mais il est capable de se débrouiller en cas de pépin. Je ne veux pas sortir avec une victime potentielle, mais je n'ai pas non plus envie de sortir avec un autre garde du corps ou un mercenaire. Ils se sentent toujours en compétition.

— Avec toi ? demandai-je.

— Ouais.

— Moi, j'aime bien qu'une femme arrive à me suivre, déclara Orgueil.

Claudia le dévisagea par-dessus ma tête.

— C'est marrant ; je pensais que toi aussi, tu avais l'esprit de

compétition.

— J'aime être le meilleur, mais je ne me sens pas obligé de gagner chaque fois, grimaça Orgueil.

— Je tâcherai d'y penser, dit Claudia sur un ton pensif.

Et de façon très inhabituelle chez moi, j'eus envie de jouer les entremetteuses. Si Claudia n'avait pas sous-entendu qu'elle avait déjà un amant, j'aurais tenté le coup, mais l'idée était encore beaucoup trop nouvelle. Je voulais avoir de plus amples informations avant de tenter quoi que ce soit de stupide – ou de bien inspiré. Pour l'instant, je laissai filer.

Orgueil et Claudia tendirent la main vers la porte en même temps. Ils se foudroyèrent du regard.

— Tu vois ? lança Claudia.

Orgueil esquissa une petite courbette et recula, laissant la rate-garou me tenir la porte. Il affichait cette expression arrogante, presque coléreuse, qui est son équivalent du masque de neutralité des flics. Quoi qu'il ressente, il n'avait pas envie de le partager.

J'entrai, laissant Claudia dévisager le tigre doré comme si elle le voyait réellement pour la première fois. On allait peut-être avoir droit à un interlude romantique au milieu de la chasse aux méchants, et pour une fois, je n'en serais pas l'héroïne. Super.

Chapitre 45

Claudia et Orgueil durent remettre leurs armes à l'agent de l'accueil, qui les enferma au coffre. Claudia connaissait déjà la procédure ; elle m'avait accompagnée au QG une fois, et je l'avais présentée comme une copine avec qui je comptais aller faire du shopping et quelques cartons au stand de tir – jusqu'à ce que je reçoive un appel en urgence. Cette fois, je ne pouvais pas les faire passer pour autre chose que ce qu'ils étaient, Orgueil et elle : des gardes du corps. *Mes gardes du corps.*

Zerbrowski tira une chaise pour que Claudia puisse s'asseoir près de son bureau, non sans oublier de la gratifier d'une ou deux remarques salaces au passage. Elle se leva et le toisa de très haut, vu que Zerbrowski atteint péniblement le mètre soixante-dix. Claudia le foudroya du regard, mais il se contenta de grimacer et de la taquiner jusqu'à ce que l'ombre d'un sourire fasse frémir sa bouche et qu'elle tourne la tête vers moi.

— Il ne pense pas un mot de ce qu'il raconte, hein ?

Je secouai la tête.

— Non.

— Hé, protesta Zerbrowski. Vous n'êtes pas sympas, les filles. Je pense tout ce que je dis. Je vous jure que je suis un authentique pervers.

Il leva la main comme pour prêter serment devant un tribunal. Nous lui rîmes au nez, et un large sourire illumina son visage.

Orgueil fut invité à s'asseoir avec l'inspecteur Tammy Reynolds, la femme de Larry. J'en fus d'abord surprise, mais à bien y réfléchir, Tammy n'a jamais été aussi agressive que Larry envers moi. Je pense que c'est surtout parce que son congé maternité l'a éloignée du boulot un moment. Tammy est une sorcière de naissance, une médium. L'Église considère ses semblables comme des croisés, qui utilisent leurs capacités pour l'aider à combattre Satan sous toutes ses formes. Beaucoup d'entre eux intègrent la police ou les services sociaux. Tammy s'est arrêtée un an à la naissance de sa fille, puis s'est fait transférer à la branche surnaturelle du FBI. Là, elle n'avait repris le boulot que depuis quelques semaines.

Ses longs cheveux bruns étaient attachés en queue-de-cheval. Elle portait une jupe de tailleur avec un chemisier blanc aussi classique que sa coiffure. Elle était jolie même sans maquillage, mais ses fringues n'auraient avantage personne. Tammy mesure un mètre soixante-dix contre un mètre soixante pour son mari, et ça m'a toujours plu qu'elle se fiche d'être plus grande que lui.

Dolph se tenait derrière moi. Claudia se leva pour lui serrer la

main ; du coup, Orgueil s'approcha et en fit autant. Ça changeait un peu de voir une femme presque aussi grande que Dolph. À côté d'eux, Orgueil avait quasiment l'air d'un nabot. Quant à moi... j'ai l'habitude de me sentir minuscule par rapport à tous les gens qui m'entourent.

Dolph m'emmena au fond pour me montrer la vidéo de notre soi-disant serviteur humain avant que j'entre dans la salle d'interrogatoire.

— Dis-moi si tu remarques quoi que ce soit d'intéressant, réclama-t-il.

Je scrutai les images grainées en noir et blanc. L'homme avait posé les mains sur la table devant lui et se tenait parfaitement immobile. Il était brun, avec des cheveux courts et une coupe très classique. Il portait une chemise blanche sans cravate, au col ouvert. Sa veste également très classique devait être noire ou bleu marine. Un verre d'eau reposait sur la table. Il n'y avait pas touché. Il restait juste assis là, à attendre. C'était à peine s'il clignait des yeux, de temps à autre.

— Il a l'air presque trop normal, remarquai-je.

— Il ressemble à des milliers d'hommes d'affaires dans ce pays, acquiesça Dolph.

— Ouais.

— Alors, c'est un serviteur humain ?

Je secouai la tête.

— Tout l'intérêt d'un serviteur humain, c'est d'avoir l'air ordinaire. Je ne peux pas savoir sans m'approcher de lui physiquement.

— Jusqu'ici, tous les membres de ce groupe ont essayé de te tuer, Anita.

Je levai les yeux vers Dolph.

— Je ne peux pas enfoncer ses défenses métaphysiques et te dire ce qu'il est ou non sans entrer dans cette salle.

— Si c'est bien un serviteur humain, sera-t-il plus rapide et plus costaud que la moyenne ?

— Un peu. Mais il sera surtout plus résistant, plus difficile à tuer. Les serviteurs humains partagent la quasi-immortalité de leur Maître.

— Pourquoi « quasi » ?

— Parce que si tu peux tuer quelqu'un avec une lame ou un flingue, il n'est pas réellement immortel.

Dolph sourit et opina.

— Je suis d'accord. (Puis il redevint sérieux.) Ça ne me plaît pas de te laisser entrer là-dedans.

— Vous l'avez fouillé, pas vrai ? Il n'a pas d'armes et pas d'explosifs sur lui ?

— Bien entendu.

— J'ai confiance en vous.

Mon téléphone bipa, signalant l'arrivée d'un texto. J'y jetai un coup d'œil machinal et lus : « Elle essaie de me convertir à sa version du christianisme. Viens me chercher, ou je ne vais pas tarder à devenir grossier. » Le message venait d'Orgueil.

— Crotte, dis-je.

— Que se passe-t-il ?

— Tammy tente encore de recruter pour le compte de l'Église.

Dolph se rembrunit.

— Sa liberté de culte l'y autorise, mais je lui ai déjà demandé de se focaliser sur le salut des vies plutôt que sur celui des âmes.

— Tu la trouves plus militante qu'avant son départ ?

— Un peu, ouais.

— Il faut que j'aille tirer Orgueil de ses griffes. Après, on parlera du serviteur humain, dis-je en mimant des guillemets autour des deux derniers mots – un peu maladroitement, à cause du téléphone que je tenais dans une main.

— Va sauver ton garde du corps. Ensuite, je t'emmène voir l'homme d'affaires.

Je ne protestai pas que je n'avais pas besoin de chaperon. Certaines personnes qui seraient prêtes à me sauter dessus malgré ma réputation hésiteraient à s'attaquer à un homme aussi grand et aussi baraqué que Dolph. Ça a beau me débecter, c'est quand même la vérité.

Je volai au secours de mon tigre. Le visage d'Orgueil s'était assombri sous son bronzage doré. Ses épaules, ses bras et ses mains étaient crispés par une tension proche de la colère.

Quand elle a intégré la BRIS, Tammy a essayé de me recruter pour son ordre de sorcières blanches. Je suis épiscopaliennne, donc chrétienne. Mais Orgueil ne l'est pas. Tous les tigres dorés adhèrent à une religion panthéiste née en Chine à l'époque où Jésus-Christ n'était pas même une lueur dans le regard du Créateur. Bien sûr, leur foi a évolué au cours des siècles passés dans d'autres pays pour dissimuler qu'ils n'avaient pas tous été massacrés sous le règne du Premier Empereur, entre 259 et 210 avant Jésus-Christ. Mais ils restent très dévoués à leur culte, et ne le considèrent en aucun cas comme inférieur à une religion qui n'était, à la base, qu'une secte juive rebelle.

J'avais presque rejoint Orgueil quand Arnet m'intercepta.

— Encore un de vos petits amis ? demanda-t-elle à voix basse.

— Je ne sors pas avec lui, et nous n'avons jamais couché ensemble. C'est juste mon garde du corps.

— Juré ? insista-t-elle, les bras croisés sur sa poitrine menue.

Moi, je ne peux pas faire ça : je dois passer les bras sous mes seins

et les soulever.

— Juré.

Arnet sourit.

— Très bien. Dans ce cas, je vais le tirer des griffes de la Révérende.

Je mis quelques secondes à piger que ce devait être le surnom de Tammy dans le service.

Arnet s'approcha d'elle et d'Orgueil en ondulant des hanches. Sa jupe de tailleur mettait ses fesses en valeur, et bien que très mince, elle avait des formes là où il fallait. Elle était également maquillée – de façon discrète, mais on voyait qu'elle avait fait un effort.

Touchant l'épaule d'Orgueil, elle sourit à Tammy, puis fit lever le tigre-garou et l'entraîna vers son propre bureau. Orgueil me regarda à travers la pièce et je hochai la tête. Il fit de même pour montrer qu'il avait compris et laissa Arnet lui tirer une chaise. Elle l'avait soustrait à la tentative de recrutement de Tammy et il connaissait mon histoire avec elle. Il était aussi préparé que possible.

Zerbrowski faisait semblant de scandaliser Claudia, mais en passant près d'eux, je vis qu'en réalité, il lui montrait des photos de ses gosses sur son iPhone. Même s'il se fait passer pour un gros porc, c'est l'un des pères de famille les plus dévoués et les plus heureux en ménage que je connaisse. Katie, son adorable épouse, m'a dit une fois lors d'un barbecue chez eux que cette attitude lourdingue est une sorte de soupape de sécurité pour lui. Apparemment, quand ils se sont rencontrés, elle a cru qu'elle ne lui plaisait pas parce qu'elle était la seule fille qu'il s'abstenait de draguer. Allez comprendre...

Dolph envoya deux agents en uniforme avant nous dans la salle d'interrogatoire. Ils se postèrent chacun dans un coin. Puis Dolph entra et lança :

— Monsieur Weiskopf, voici le marshal Blake.

L'homme eut un sourire sincère, comme s'il était vraiment content de me voir.

— Marshal Blake, Anita, je ne m'attendais pas à vous rencontrer dans un lieu pareil. Mon Maître et moi sommes très déçus d'avoir dû en arriver là.

Je lui tendis la main par-dessus la table. Il hésita et la prit presque machinalement, comme l'auraient fait la plupart des gens à sa place – vampires y compris. Mais il n'était pas l'un d'eux. La chaleur de sa main dans la mienne en attestait. J'aurais pu profiter de ce contact pour lui envoyer une petite décharge de pouvoir, mais il l'aurait sans doute pris comme une insulte ; aussi, je me retins.

— D'avoir dû en arriver où exactement, monsieur Weiskopf ? demandai-je en m'asseyant.

Dolph poussa ma chaise vers la table. J'aurais préféré qu'il

s'abstienne, parce que je n'ai toujours pas chopé le coup. Comme d'habitude, je me baissai trop tôt, et le bord de la chaise heurta l'arrière de mes genoux. Aïe. Du moins Dolph, à l'instar de la plupart des hommes de ma vie qui insistent pour se montrer galants, était-il assez fort pour finir de pousser la chaise avec moi dessus.

Lui-même resta debout, nous surplombant de toute sa taille. Il s'efforçait d'être impressionnant, ce qui marche en général très bien sur les gens n'ayant pas l'habitude de fréquenter un type de deux mètres.

Weiskopf leva les yeux vers lui avant de reporter son attention sur moi. Les mains toujours croisées devant lui sur la table, il me sourit aimablement.

— Mon Maître n'approuve pas la violence perpétrée au nom de notre cause.

— Et de quelle cause s'agit-il ? demandai-je.

Je ne voyais pas bien de quelle façon un humain cinglé aurait pu obtenir le nom de Benjamin, prononcé pendant notre interrogatoire de Barney le vampire, mais j'ai appris à ne pas sous-estimer les malades mentaux. Ils ne sont pas forcément idiots, bien au contraire : certains d'entre eux sont de purs génies. Parfois, je me demande s'il faut atteindre un certain niveau d'intelligence pour péter les plombs avec classe.

Weiskopf secoua la tête d'un air gentiment désapprobateur.

— Allons, Anita... Je peux vous appeler Anita ?

— Si je peux aussi vous appeler par votre prénom, répliquai-je avec un sourire que je laissai se communiquer à mes yeux.

En matière de relations humaines, je suis devenue une simulatrice hors pair.

Le sourire de mon interlocuteur s'élargit.

— On m'appelle Weiskopf depuis si longtemps que je m'y suis habitué.

— Juste Weiskopf ?

Il acquiesça.

— Dans ce cas, appelez-moi Blake. Un nom de famille pour un autre.

— Vous espérez que je vous donne mon prénom pour réussir à m'identifier et, à travers moi, localiser mon Maître.

Je haussai les épaules.

— C'est mon boulot de trouver des informations.

Son sourire s'évanouit.

— Non, répondit-il. Votre boulot, c'est de tuer des vampires.

— Seulement s'ils ont enfreint la loi.

Il secoua la tête.

— Non, Anita. Je veux dire, Blake. Vous avez déjà exécuté des

vampires pour des crimes mineurs qui n'auraient jamais valu la peine de mort à un humain.

J'opinaï.

— La règle des trois infractions pour les vampires était inutilement sévère.

Weiskopf partit d'un rire amer.

— Sévère ? C'est tout ?

— Injuste, inhumaine, monstrueuse, barbare... Arrêtez-moi quand vous entendez un adjectif qui vous convient.

— Ils sont tous appropriés, mais j'aime particulièrement « monstrueuse ». Les lois contre les vampires étaient monstrueuses ; elles ont fait des humains des monstres. Vous êtes devenue le croque-mitaine de tous les petits vampires américains, mademoiselle Blake.

— Marshal Blake, rectifiai-je.

Il acquiesça.

— Alors, appelez-moi monsieur Weiskopf.

— Je ne vous ai pas appelé du tout pour le moment.

— Non, c'est vrai.

Comme pour se ressaisir, il lissa les revers de son costard noir – de près, je voyais bien qu'il n'était pas bleu marine. Il tenta de me sourire de nouveau, mais cette fois, son regard demeura fixe. Il était en colère. Il ne m'aimait pas, ou il en avait après mon boulot.

— Mon Maître et moi ne croyons pas à la loi du talion. Nous prêchons la non-violence, bien que vous cherchiez juste à nous tuer.

— J'ai aidé à faire amender la loi des trois infractions pour les vampires. Désormais, un vampire doit avoir blessé des gens pour qu'on émette un mandat d'exécution à son nom.

— Nous sommes conscients que votre témoignage à Washington a contribué à la modification de cette loi, marshal Blake. Du coup, nous avions espoir que Jean-Claude se révélerait différent de tous ceux qui l'avaient précédé.

— Tous les quoi qui l'avaient précédé ? intervint Dolph.

Weiskopf leva les yeux vers lui – et dut pratiquement se tordre le cou pour le regarder.

— Tous les dirigeants du Conseil vampirique, bien entendu. C'était aux infos, Capitaine Storr. N'essayez pas de me faire croire que vous n'êtes pas au courant. On a beaucoup parlé du premier Maître américain qui occuperait ce poste.

— J'ai entendu des rumeurs.

— Ce ne sont pas des rumeurs, mais des faits.

Je m'efforçais de rester impassible – de ne trahir d'aucune façon que Weiskopf pouvait savoir des choses que les médias ignoraient, et que je ne souhaitais pas révéler à mes collègues de la police.

— Le fait que Jean-Claude tolère l'existence de l'Église de la Vie

Éternelle et qu'il n'exige pas que ses membres lui prêtent serment nous a d'abord donné de grands espoirs.

Je réprimai un soupir de soulagement. S'il avait dit « que ses membres lui soient liés par le sang », Dolph aurait réclamé des détails que je n'avais aucune envie de lui fournir. Il savait peut-être ce que ça impliquait pour un vampire de prêter serment au Maître de la Ville, mais je doutais qu'il comprenne vraiment.

— Puis il l'a exigé, et nous avons perdu espoir.

— Donc, vous avez décidé de le tuer.

— Non, protesta Weiskopf, l'air choqué. Nous sommes contre la violence. Sur mon honneur et sur l'honneur de mon Maître, je vous jure que jamais nous n'avons incité quiconque à faire du mal à quiconque. Nous avons été très peiné d'apprendre la mort des deux officiers de police aux informations.

— Vous avez choisi des vampires qui ressemblaient à des enfants ou à des grands-parents. Vous vouliez susciter l'émoi du grand public.

— Nous avons juste suggéré de montrer aux médias que tous les vampires n'étaient pas aussi beaux et sexy que votre entourage. Nous voulions prouver que, comme les êtres humains, il en existait de tous les âges et de toutes les apparences. Donc, oui, nous les avons sélectionnés dans ce but, mais nous ne pensions pas qu'on les utiliserait à des fins aussi viles.

— Votre Maître Benjamin était aussi le leur. Ils étaient sous son contrôle lorsqu'ils ont commis leurs crimes.

— Non, mon Maître n'était pas le leur. Nous avons bien pris garde à ne pas tenter de contrôler d'autres vampires, excepté par la persuasion de notre discours – comme n'importe quel humain pourrait le faire.

— Foutaises.

De nouveau, je vis passer une lueur de colère dans les yeux de Weiskopf.

— Je vous ai donné ma parole d'honneur.

— Benjamin est un Maître vampire, et ces vampires mineurs n'appartenaient à aucun autre. Ce qui signifie qu'un Maître assez puissant avait davantage d'emprise sur eux qu'aucun humain n'aurait jamais pu en avoir.

— Seulement s'il cherchait sciemment à les manipuler. Et depuis des siècles, mon Benjamin fait très attention à ne contrôler personne d'autre que lui-même.

— Les vampires font une fixation sur la chaîne alimentaire, la hiérarchie. De leur point de vue, chacun doit allégeance à quelqu'un de plus puissant que lui. Votre Maître n'a pas jailli du néant ; il descend de la lignée d'un autre vampire. Donc, il doit allégeance à la lignée en question, et au vampire qui l'a transformé.

— Le créateur de notre lignée a été tué il y a bien longtemps par un de vos prédécesseurs, les anciens chasseurs de vampires. On nous avait dit que s'il mourait, nous mourrions avec lui. Pourtant, nous nous sommes réveillés le lendemain soir. C'était un mensonge destiné à nous empêcher d'attaquer le chef de notre ordre.

— Je ne connais qu'une lignée dont le créateur a eu la tête explosée, et seulement deux vampires qui ont survécu à sa disparition.

— Vérité et Fatal, je sais. Mon Maître est dans le même cas qu'eux. Mais le créateur de sa lignée s'était volontairement coupé de la communauté vampirique. Il ne voulait pas appartenir à cette hiérarchie de sang et de dépravation. Hélas, en devenant un Maître et en acquérant des fidèles, il a laissé son attachement au pouvoir prendre le pas sur ses bonnes intentions initiales. Il voulait que nous menions une vie aussi pieuse que possible pour des damnés.

Weiskopf parlait d'une lignée inconnue qui, en somme, avait tenté de gérer...

— Un monastère vampirique ? m'exclamai-je, incrédule.

— Exactement. Le créateur de la lignée de Benjamin était un homme dévot. Sa foi seule suffisait à déclencher les objets saints autour de lui, ce qui était très perturbant pour nous tous.

Je luttai pour contenir ma surprise. Un vampire ayant si bien préservé sa foi que celle-ci poussait les objets saints à l'agresser... C'était un concept franchement bizarre.

— Pensez ce que vous voulez, Anita Blake, mais c'est la vérité.

— Vous dites « pour nous tous ». Vous étiez là, ou vous vous contentez de rapporter les propos de Benjamin ?

Weiskopf plongea son regard dans le mien.

— Vous savez aussi bien que moi à quel point les souvenirs d'un Maître deviennent aussi ceux de son serviteur humain. Que ce corps ait été présent sur les lieux, ou que l'autre corps y ait été seul, je connais la vérité. Nous étions là. Nous avons vu.

Je n'aimais pas la façon dont il disait « nous ». Ça me fichait les jetons. Nous serait-il arrivé la même chose, à Jean-Claude et à moi, si nous n'avions pas fait très attention à cloisonner nos esprits pour limiter notre connexion psychique ?

Je songeai à tous ces mois d'apprentissage durant lesquels Jean-Claude, Richard et moi avions sans le vouloir envahi mutuellement nos émotions, nos perceptions et même nos rêves. Si nous n'avions pas combattu ce phénomène... Je me souvenais de moments où je ne savais plus dans quel corps je me trouvais, et qui voyait quoi.

Ouais : si on n'avait pas instauré des règles d'étiquette psychique très strictes, nous aurions pu devenir un seul esprit partagé entre trois corps – du moins, c'était ce que nous craignions, Richard et moi. Je ne savais pas trop si ça effrayait Jean-Claude, mais personnellement, ça

me faisait flipper à mort. Au point que, pendant six mois, j'avais quitté St. Louis pour m'éloigner d'eux physiquement et émotionnellement tandis que j'apprenais à étanchéifier mes boucliers psychiques.

Quand Weiskopf disait « nous », ce n'était pas une figure de style. Son Maître et lui n'avaient plus d'individualité. Cette pensée glaça mon sang dans mes veines.

— Qu'est-ce qui vous fait peur ? interrogea Weiskopf.

Zut, je m'étais trahie. Je tentai de me ressaisir et de lui faire oublier sa question.

— Donc, il y a très longtemps, un chasseur de vampires a retrouvé le créateur de la lignée de Benjamin, et il l'a tué. La mort d'un Maître n'entraîne pas nécessairement celle de tous ses vampires, monsieur Weiskopf. Je n'ai pas vu ça une seule fois dans l'exercice de mes fonctions.

Il me dévisagea.

— S'il s'agit d'un petit Maître, oui. Là, nous parlons du créateur d'une lignée, sa source, sa fontaine de sang. Si on le tue, on est censé éliminer du même coup l'ensemble de ses descendants. Sauf que c'était un mensonge pour nous empêcher de nous rebeller contre notre créateur – puisque nous nous sommes réveillés le lendemain soir. Nous nous sommes réveillés seuls.

— Benjamin était assez fort pour faire battre son propre cœur, voilà tout.

— Non. (Weiskopf se pencha vers moi par-dessus la table.) Ce n'est pas aussi simple.

— Dans ce cas, pourquoi les autres vampires ne se sont-ils pas réveillés eux aussi le lendemain soir ? Si c'était un mensonge, ils auraient tous dû survivre.

— Le chasseur de vampires a tué beaucoup d'entre eux. Il les a massacrés dans leurs cercueils, au fond de leurs cavernes.

— Avaient-ils tué des gens dans les environs ? demandai-je.

Weiskopf acquiesça.

— Oui. Le pouvoir avait fini par corrompre le créateur de notre lignée. Nul ne peut contrôler d'autres vampires sans finir par succomber à la dépravation de l'âme et de l'esprit. Voilà pourquoi Benjamin et moi ne cherchons à régner sur personne d'autre que nous-mêmes.

— Et ça marche bien pour vous ?

— On nous a poussés à rassembler des fidèles, mais nous avons résisté. Nous avons voyagé, ne restant jamais assez longtemps au même endroit pour attirer l'attention d'un autre Maître. Nous ne voulons pas nous battre pour acquérir un territoire, et nous ne voulons pas non plus courber l'échine devant un autre vampire. Nous voulons juste qu'on nous laisse tranquilles.

— Vous aviez des fidèles. Ils ont massacré deux agents de police. L'un d'eux était sur le point d'abattre son ex-femme enceinte quand nous l'avons arrêté.

— Vous voulez dire, quand vous l'avez tué, rectifia Weiskopf.
J'acquiesçai.

— Si vous voulez. Mais c'était lui ou une femme enceinte qui n'avait commis d'autre crime que quitter son ex-mari violent. Si c'était à refaire, je le referais.

— Nous aussi. Sauver la femme et son enfant à naître, c'était le bon choix.

Je ne pus m'empêcher de froncer les sourcils.

— Contente que vous vous en rendiez compte.

— Ne soyez pas si surprise, Anita Blake. Nous ne sommes pas des pacifistes absolus. Nous pouvons user de violence pour sauver des innocents.

— C'est bon à savoir.

— Nous avons des fidèles comme n'importe quel dirigeant humain, mais nous ne les forçons pas à s'incliner devant nous, et encore moins à nous prêter allégeance. Nous faisons très attention à n'employer que des mots.

Je secouai la tête.

— Weiskopf, un Maître exerce un contrôle sur les vampires mineurs par sa simple présence. C'est une sorte de... phéromone surnaturelle.

— Vous mentez, dit-il avec conviction.

— Vous ne pigez pas ? C'est comme ça qu'un Maître de la Ville découvre la présence d'un autre Maître sur son territoire : il le sent.

— Votre Jean-Claude ne nous a pas sentis, répliqua Weiskopf.

Je cherchai la réponse la moins risquée que je pouvais lui faire.

— Ce qui signifie que votre Benjamin est très vieux et très puissant. Admettons qu'il s'efforce réellement de ne pas contrôler d'autres vampires. Admettons qu'il croit sincèrement qu'il se contente de leur parler – de leur dire qu'ils méritent d'être libres de l'emprise de tout Maître.

— C'est ce que nous désirons, pour nous-mêmes et pour eux. La liberté après des millénaires de règne dictatorial – est-ce un concept si horrible ?

— Non, répondis-je sans mentir. Non, Weiskopf, c'est un très bel idéal.

Ce fut son tour d'avoir l'air surpris.

— Je ne m'attendais pas à ce que vous abondiez dans mon sens.

— Je suis quelqu'un d'étonnant, voilà tout.

— J'aurais dû me douter que vous le seriez, Anita Blake.

— Anita. Juste Anita.

— Vous ne réussirez pas à m'embobiner en vous montrant amicale.

— Je n'essaie pas de vous embobiner : j'en ai juste marre que vous répétiez « Anita Blake ». Ça me donne l'impression d'être revenue à l'école et d'avoir fait une bêtise.

Weiskopf sourit et hocha la tête.

— Je comprends. Très bien, Anita. Merci de m'autoriser à employer votre prénom.

— De rien. Donc, votre Maître et vous avez décidé de libérer les petits vampires de l'emprise de leur Maître, c'est bien ça ?

— Exactement.

— Je suis convaincue que les vampires sont des gens, Weiskopf – sans ça, je ne sortirais pas avec certains d'entre eux. Je ne serais pas amoureuse de Jean-Claude... et peut-être d'un autre.

— Dans ce cas, comment pouvez-vous continuer à les exécuter ?

Je soupirai et sentis mes épaules s'affaisser. Je me forçai à redresser le dos.

— Il se trouve que je traverse actuellement une légère crise de conscience.

Dolph s'agita près de moi – un mouvement involontaire. Je luttai pour ne pas lever les yeux vers lui et garder mon regard braqué sur l'homme assis face à moi.

— Donc, vous avez l'impression de les assassiner ? s'enquit Weiskopf.

— Parfois. Tout le temps.

Je secouai la tête.

— J'ai vu des vampires faire des choses horribles. J'ai traversé des pièces dont la moquette était imbibée de tellement de sang qu'elle faisait un bruit de ventouse sous mes pieds et que ça puait le steak haché cru. (Weiskopf frémit.) Je ne pense pas qu'abattre le monstre responsable de ce massacre était un meurtre, achevai-je.

Il baissa les yeux vers ses mains posées sur la table, puis les releva vers moi.

— Je vous comprends. De la même façon que Bores, celui qui a tenté de tuer son ex-femme, avait tort et devait être arrêté.

— C'est ça.

— Tueriez-vous un humain qui a commis un crime ?

— Ça m'est déjà arrivé.

Weiskopf jeta un coup d'œil à Dolph.

— Vos collègues sont au courant ?

J'acquiesçai.

— J'ai déjà aidé la police à traquer et à exécuter des méchants qui n'étaient pas des vampires.

Il me dévisagea, les yeux plissés par la méfiance.

— Les humains ont davantage de droits. Vous ne pouvez pas les abattre comme ça.

— Considérez-vous les métamorphes comme des humains ?

— Selon la loi, ils ont droit à un procès, à moins qu'un mandat d'exécution n'ait été émis à leur nom – auquel cas, ils deviennent des parias au même titre que les vampires.

— Benjamin essaie-t-il aussi de libérer les métamorphes ? Les incite-t-il à se soustraire à l'influence de leur chef de groupe ?

Weiskopf sursauta comme si cette idée ne l'avait jamais effleuré. J'esquissai un sourire qui n'avait rien de plaisant.

— Tous les vieux vampires considèrent les métamorphes comme des créatures inférieures. Vous les voyez comme des animaux, pas comme des gens.

Weiskopf semblait très perturbé. Il ouvrit la bouche, la referma et finit par dire :

— Je ne puis réfuter votre accusation. Il ne nous est pas venu à l'esprit de lutter contre l'oppression des métamorphes parce que ce sont des animaux, et que les animaux doivent être disciplinés – ils ont besoin d'une laisse qui les empêche de courir en liberté et de massacrer des innocents.

— C'est pareil pour les vampires, répliquai-je calmement.

Weiskopf secoua la tête.

— Ce n'est pas vrai.

— Bien sûr que si. Un nouveau-né peut se montrer tout aussi sauvage qu'un lycanthrope récemment infecté.

Je tirai le col de mon tee-shirt sur un côté pour révéler la cicatrice de ma clavicule.

— Ce n'est pas un vampire qui vous a fait ça.

— Je vous donne ma parole d'honneur que si.

J'ôtai ma veste, et comme j'avais dû me défaire de toutes mes armes avant d'entrer en salle d'interrogatoire, rien ne m'empêcha d'exhiber toute ma collection de cicatrices sous le nez de Weiskopf. Sans holsters ni fourreaux pour me gêner, je lui montrai d'abord le creux de mon coude, où le vampire qui m'a blessée à la clavicule m'a mordue avec l'acharnement d'un terrier sur un rat.

— Vous avez une brûlure en forme de croix, remarqua Weiskopf.

— Ouais, des Renfield humains ont trouvé ça drôle de me marquer avec.

— Et la cicatrice en zigzag, qui vous l'a faite ?

— Un sorcier métamorphosé.

— Pas un métamorphe ?

— Non, un sorcier qui utilisait de la magie pour voler l'animal d'un vrai métamorphe.

— J'étais là quand c'est arrivé, intervint Dolph. Anita a contribué

à sauver un de mes officiers.

C'est Zerbrowski qui avait les tripes à l'air. Je les ai retenues à l'intérieur de son bide avec mes mains alors que des agents en uniforme refusaient de l'aider, pensant que le sorcier était un véritable métamorphe et qu'ils risquaient d'être infectés. J'ai comprimé la plaie en les traitants de putains de lâches, mais Dolph et moi avons réussi à sauver Zerbrowski. Et c'est moi qui ai retenu Katie quand elle a manqué de s'évanouir de soulagement à l'hôpital.

Ce n'est pas pour rien que Zerbrowski et moi faisons équipe, ni que Katie m'invite à dîner en compagnie de Nathaniel et de Micah. Elle n'aime pas trop les vampires, mais elle accueille volontiers mes amoureux métamorphes. Elle a même fait savoir au reste de nos collègues que si ça ne leur convenait pas, ils pouvaient s'en aller. Katie est quelqu'un de très doux en apparence, mais chez elle, la soie dissimule de l'acier – et elle n'a pas hésité à s'en servir pour nous défendre tous les trois lors de son dernier barbecue. Je l'aime pour ça.

— Le vampire qui vous a blessée, c'était un nouveau-né ? s'enquit Weiskopf.

— Non.

Il secoua la tête.

— Aucun vampire transformé depuis un certain temps ne ferait une chose pareille, à moins qu'il s'agisse d'un revenant – ces pauvres créatures qui valent à peine mieux que des goules.

— Le vampire qui m'a fait ça avait plus d'un siècle, et ce n'était pas un revenant. Il a choisi de me blesser ainsi. Il voulait que je souffre.

— Pourquoi ?

— C'est à lui qu'il aurait fallu poser la question.

— Il n'est plus en vie pour y répondre ?

— Non.

— Je suppose qu'il existe de mauvais vampires comme il existe de mauvaises gens.

— Les vampires *sont* des gens, Weiskopf. Il y en a des gentils et des méchants, mais les méchants sont assoiffés de sang, et dotés d'une force et de perceptions surhumaines. Sans Maître pour les tenir en laisse, le pouvoir leur monte à la tête, comme il monte à la tête de tous les gens qui en détiennent un tant soit peu.

— Non.

— Ils ont tué deux officiers. Et c'était un piège qui me visait, moi. Weiskopf baissa les yeux vers la table.

— Ils avaient déjà parlé de vous éliminer, Jean-Claude et vous. Nous leur avons dit de ne pas le faire, mais apparemment, ils se sont passés de notre accord.

— Si Benjamin avait vraiment été leur Maître, il aurait pu

empêcher ce massacre et tout ce qui en a découlé.

— Mais c'aurait été à l'encontre de tous nos principes, Anita. Nous voulions qu'ils soient libres, pour prouver que les vampires n'ont pas besoin d'être contrôlés comme des animaux.

— Vous voulez dire, comme les métamorphes.

— Ils sont à moitié animaux, Anita.

— J'ai plus d'amants qui vivent poilus une fois par mois que d'amants qui dorment dans un cercueil.

Weiskopf frissonna ostensiblement, comme si cette idée lui donnait la chair de poule.

— C'est votre choix, mais les vampires ne portent pas de souillure animale en eux.

— Non. Comme les tueurs en série humains, ce sont juste des gens qui commettent des atrocités.

— Nous avons trouvé des bombes dans la dernière maison que nous avons fouillée, lança Dolph.

Ce qui n'était pas tout à fait vrai : nous avons trouvé de quoi fabriquer des bombes – ou des composantes restantes, selon Alvarez. Mais l'expression horrifiée de Weiskopf justifia amplement ce petit mensonge.

— Oh, non. Non, non, non.

— Que comptent-ils en faire ? demanda Dolph.

— Combien en avez-vous découvert ?

C'est ça, le problème, quand on ment : une fois qu'on a commencé, on doit continuer.

— Deux, répondit Dolph.

Weiskopf blêmit.

— Non, ils ne feraient pas ça.

— Quelles sont leurs cibles ? interrogea Dolph en se penchant vers le serviteur humain pour l'intimider avec sa carrure massive.

Mais celui-ci était trop ébranlé pour y prêter attention.

— Ils avaient parlé de fabriquer des bombes. Nous leur avons dit de ne pas le faire.

— Mais vous n'aviez aucune autorité sur eux, parce qu'ils ne vous avaient pas prêté serment, contrai-je.

— Ils se comportaient bien tant que nous étions avec eux.

— Ouais, à cause des phéromones.

Weiskopf secoua la tête.

— Nous craignons que notre présence même ne les affecte, c'est pourquoi nous avons commencé à dormir ailleurs, loin d'eux.

— Putain, Weiskopf, c'est précisément ce qui vous a fait perdre le peu de contrôle que vous exerciez sur eux !

L'homme me regarda avec une détresse visible.

— Il doit bien exister un moyen d'être libre ! Il doit bien exister

un moyen de redevenir simplement humain...

— Ces gens sont des vampires, Weiskopf, dis-je avec douceur, car j'entendais la douleur dans sa voix. Rien ne pourra changer ça, et ça signifie qu'ils ont besoin d'un Maître.

Il secouait la tête de plus en plus vite, comme pour en éjecter une idée déplaisante.

— Non, non. Ça voudrait dire que tous nos efforts jusqu'ici étaient vains.

— Quelles sont leurs cibles ? demandai-je.

Weiskopf me dévisagea, les yeux légèrement écarquillés.

— L'Église de la Vie Éternelle ; ils pensent que Malcolm les a trahis en les forçant à prêter allégeance à Jean-Claude. Les établissements de Jean-Claude. Jean-Claude et vous. Beaucoup d'entre eux pensaient qu'ils seraient libres s'ils vous éliminaient tous les deux. Nous leur avons bien dit qu'ils se trompaient, que vous étiez le meilleur et le plus progressiste des princes qui ait jamais existé. Que vous nous aviez donné de l'espoir.

Mon pouls avait accéléré. Weiskopf ne nous avait pourtant rien révélé que nous ne soupçonnions déjà. Les gardes vérifieraient tout une troisième fois. Ils savaient ce qu'ils faisaient. J'en étais convaincue, mais j'avais quand même la trouille.

— Y a-t-il d'autres serviteurs humains dans votre groupe ? m'enquis-je.

— Non.

Ma panique reflua légèrement. Personne pour utiliser des bombes en pleine journée, donc, et nous avions abattu leur expert en démolition à l'ancienne brasserie.

— Attendez, sursautai-je. Et des Renfield – des deux-morsures ?

Weiskopf grimaça.

— C'est un surnom insultant pour les humains que nous transformons.

— D'accord : des Renfield. Certains des vampires de votre groupe ont-ils des Renfield ?

— Quelques-uns.

Mon cœur me remonta dans la gorge.

— Comment s'appellent-ils ?

Weiskopf hésita.

— Si les bombes explosent, votre Maître et vous serez aussi coupables que les autres aux yeux de la loi, lui rappelai-je.

— Mais vous pouvez empêcher ça, ajouta Dolph.

— Si quelqu'un meurt parce que vous vous êtes tu, vous serez exécutés, insistai-je. N'oubliez pas que les serviteurs humains subissent le même sort que leur Maître quand ils l'ont aidé à commettre un crime.

— Si d'autres innocents mouraient, nous ne nous le pardonnerions jamais, affirma Weiskopf en regardant ses mains crispées sur la table.

Il nous donna trois noms. Le premier homme nous était inconnu. Le deuxième avait un casier judiciaire pour coups et blessures, et le troisième était dans nos fichiers parce qu'il bossait comme gardien de la paix dans un tribunal avant de devenir un vampire – après, il avait perdu son boulot. De ce point de vue, l'administration ne se montre pas plus tolérante que l'armée ou la police. La Cour Suprême est en train d'examiner une affaire qui pourrait changer les choses, mais en attendant, Clarence Bradley a perdu son travail, ses prestations sociales et plus de dix ans dans le système. Il y avait de quoi en concevoir une certaine amertume.

Nous lançâmes un appel de recherche généralisé pour le type dont nous avions des photos. Pendant que nous nous démenions pour trouver quelque chose sur le dernier larron, mon téléphone sonna, et je ne fus qu'à moitié surprise d'entendre la voix de Nicky au bout du fil.

— On a un problème.

— Quoi ? demandai-je en m'efforçant de garder un ton neutre au cas où c'aurait été le genre de problème que nous préférons gérer sans impliquer la police.

— Un Renfield bardé d'explosifs, avec un système de veille automatique. S'il meurt, ça pète.

— Où ça ? chuchotai-je.

— Au *Plaisirs Coupables*.

— C'est fermé en ce moment.

— Il y avait du monde qui répétait un nouveau numéro de danse.

Soudain, ma bouche s'assécha, et mon poulx hésita entre s'affoler davantage ou s'arrêter complètement.

— Qui ça ?

— Nos gens ont réussi à mettre deux des types en fuite, mais le dernier, celui qui a la bombe... Il a attrapé...

— Nicky, dis-moi.

— Nathaniel. Il tient Nathaniel. Si on lui tire dessus, la bombe explose. Si on ne tire pas, elle finira par exploser quand même.

Prise de nausée, je dus m'asseoir sur le bord d'un bureau et baisser la tête entre mes genoux. Claudia apparut près de moi.

— Anita, qu'est-ce qui se passe ?

Ah, il était beau, mon sang-froid de flic.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas encore fait péter ?

— Il veut que tu viennes. Il dit qu'il est prêt à t'échanger contre Nathaniel.

— D'accord.

Agrippant le bord du bureau, je me laissai glisser à terre avec l'aide de Claudia. La tête me tournait et j'avais beaucoup trop chaud. Merde.

— Anita, il ne tiendra pas forcément parole. Il pourrait juste vous faire exploser tous les deux. Nathaniel est ton léopard à appeler ; s'il le tue aussi, les chances que tu meures pour de bon sont plus grandes, tu dois bien t'en rendre compte.

— Mais pas lui.

— Tu n'en sais rien. Et il pourrait aussi vous tuer tous les deux juste pour le plaisir. Ne viens pas.

— Je ne peux pas rester sans rien faire.

Une idée me traversa l'esprit, et j'ajoutai :

— Surtout, ne va pas sacrifier Nathaniel pour m'épargner. Je ne te le pardonnerais jamais.

Une petite foule s'était formée autour de moi. Claudia et Orgueil étaient à genoux. Zerbrowski, Arnet, Tammy et Dolph se tenaient un peu plus loin, avec... Je m'en foutais. À cet instant précis, je me foutais d'eux tous. Je ne me souciais que de la personne qui n'était pas là.

— Jamais je ne ferais de mal à Nathaniel, protesta Nicky.

— Parce que je viens de te l'interdire.

— Non, pas seulement ! Il compte pour moi aussi. J'ai déjà eu une fierté de lions-garous, mais c'est la première fois que j'ai une maison depuis que la femme qui m'a élevé... Peu importe. Moi aussi, je veux que Nathaniel s'en sorte.

Alors, je sus que Nicky n'était pas aussi sociopathe que je l'avais cru, voire qu'il ne le croyait lui-même.

— Protège-le pour nous deux. J'arrive.

— Promis.

— Et ne te fais pas tuer non plus, d'accord ?

— Pas exprès, non.

— Comment ça, pas exprès ? Nicky !

Il avait déjà raccroché. J'aurais pu le rappeler, mais pour lui dire quoi ? *Ne meurs pas. Aucun de vous n'a le droit de mourir.* Ouais, j'aurais pu dire ça.

Chapitre 46

Le *Plaisirs Coupables* se trouve dans Riverfront, au bord du fleuve. À cet endroit, les rues sont étroites, conçues pour des chevaux plutôt que pour des voitures, et encore pavées pour la plupart d'entre elles. Au sein de ce quartier très historique, une enfilade de clubs ultramodernes attirent des tonnes de touristes. Le week-end, c'est l'un des endroits où il faut être vu à St. Louis. Hélas, il n'y a presque pas de places de parking, si bien qu'il fut difficile pour les SWAT d'y installer une zone de préparation. Nous dûmes nous garer si loin que, de là où nous étions, nous ne voyions pas la façade du club.

Lisandro se tenait près du camion principal. Ses cheveux mi-longs étaient tressés à l'arrière de sa tête. Il était toujours aussi grand, aussi mat de peau, et aussi heureux en ménage. L'été dernier, il y a presque un an, il s'est pris une balle en nous aidant à vaincre la Mère de Toutes Ténèbres. L'espace d'un instant horrible, j'ai cru qu'il s'était sacrifié. Mais en tant que rat-garou, il était coriace, et il a survécu. Je n'ai pas dû expliquer à sa femme et à ses enfants pourquoi je ramenaient leur mari et père à la maison dans une boîte rectangulaire. Et j'en suis ravie, mais depuis, je ne veux plus de Lisandro comme garde du corps. Je refuse de prendre la responsabilité de faire une veuve et des orphelins. Mais les circonstances venaient de me rappeler que ma protection rapprochée n'était pas le seul boulot dangereux qu'un métamorphe pouvait faire.

Outre Dolph et Zerbrowski, nous étions entourés de SWAT qui nous faisaient le plus grand compliment existant dans la police en tolérant la présence de mes gens dans leur zone de préparation.

— Comment diable avez-vous laissé un type bardé d'explosifs pénétrer dans le club et prendre Nathaniel en otage ? demandai-je.

Lisandro baissa les yeux, prit une grande inspiration, carra les épaules et me regarda en face pour répondre :

— Clay était de garde à l'entrée. Il n'a jamais fait l'armée ni été confronté à une violence réelle. Nous étions en alerte ; j'aurais dû mettre quelqu'un d'autre à sa place. Le preneur d'otages s'est présenté avec deux autres types, sous prétexte qu'ils voulaient poser leur candidature à des postes de serveurs.

— Ses copains étaient dans le coup ?

— Ils se sont enfuis à toutes jambes, donc, je ne pense pas.

— Comment a-t-il pu atteindre Nathaniel alors que Nicky et toi vous trouviez sur les lieux ?

— Anita, intervint Dolph, tu ne poses pas les bonnes questions.

Je levai les yeux vers lui et voulus répliquer vertement, mais je me ravisai. Je respirai un bon coup, soufflai lentement et acquiesçai.

— Laissez-moi me charger de l'interrogatoire, Blake, réclama Hill. Je voulais dire que je pouvais très bien le faire, mais c'aurait été un mensonge, et nous n'avions pas de temps à perdre. Alors, je hochai simplement la tête.

— On a un plan du club, et Blake nous a expliqué la disposition des lieux en route. Qui se trouve à l'intérieur ? Où l'otage est-il détenu exactement ?

— À l'intérieur : Nicky, Nathaniel, Méphistophélès et Cynric. Je sursautai.

— Hein ? Pourquoi Sin ? Il n'est ni garde du corps ni danseur. Lisandro parut gêné.

— Nathaniel l'amène parfois au club. Il regarde les répétitions et il en profite pour s'entraîner un peu.

— Comment se fait-il que Sin soit encore dedans pendant que tu es en sécurité dehors ?

— Il a refusé de laisser Nathaniel, et Nicky aussi.

— Et Dem ?

— Le type sait que Méphistophélès est ton tigre doré. Il a exigé qu'il reste. J'imagine qu'il compte éliminer deux de tes félins en même temps que toi.

— Sin aussi est l'un de mes félins.

— Son âge a eu l'air de le perturber.

— Blake, intervint sévèrement Hill. On n'a pas le temps. Ce Sin, c'est aussi quelqu'un d'important pour vous ?

— Tous les gens qui se trouvent là-dedans sont mes amants, et la plupart d'entre eux vivent avec moi la plupart du temps.

L'expression compatissante de Hill manqua de me faire perdre les pédales.

— Je suis désolé, Blake.

— Je vis avec Nathaniel depuis plus de trois ans – ça fera quatre ans, en juin.

Il acquiesça solennellement.

— On va le tirer de là.

— Je sais, dis-je.

Ce qui était un mensonge. Je n'avais aucune certitude : juste de l'espoir, et en de telles circonstances, ça ne me paraissait pas suffisant.

Hill et les autres interrogèrent Lisandro au sujet de la bombe. Il put leur donner beaucoup plus d'informations que je n'en aurais été capable à sa place. Je me serais arrêtée à « gilet explosif », et même si je savais ce qu'était un système de veille automatique, j'ignorais à quoi ça ressemblait exactement. Lisandro, lui, fit un rapport clair et concis.

Hill et les autres hochèrent la tête d'un air approuvateur. Moi, je n'entendais que la petite chanson qui jouait dans ma tête. *Nathaniel est là-dedans, avec une bombe. Nicky est là-dedans, avec une bombe. Sin est*

là-dedans, avec une bombe. Dem est là-dedans, avec une bombe. Ils sont tous là-dedans avec une bombe prête à sauter. Tel était le refrain qui m'empêchait de prêter attention aux questions pertinentes des SWAT et aux réponses précieuses de Lisandro. Une chanson sinistre en mode répétition automatique, qui scandait le mot « bombe », « bombe », « bombe ».

Les brûlures sont le seul type de blessure sur lequel le pouvoir de régénération des métamorphes ne fonctionne pas. L'argent peut les tuer, et d'autres métamorphes peuvent les tailler en pièces avec leurs griffes et leurs crocs, mais s'ils survivent, ils finissent par récupérer complètement, ou presque. Le feu est la seule chose qui leur cause des dommages permanents. En fait, certains métamorphes brûlent plus vite et plus gravement que les humains.

Dans ma tête, je revis le loup-garou qui s'était tenu trop près d'une roquette au moment où Edward l'avait lancée, l'année précédente. Il avait pris feu sous sa forme humaine et tenté de se transformer en animal pour guérir. Au lieu de ça, il s'était consumé sous sa forme intermédiaire, et c'avait été une vision cauchemardesque. Je fis tout mon possible pour ne pas imaginer Nathaniel – ou Sin, ou Nicky, ou Dem – en train de brûler ainsi.

— Anita peut le faire, dit une voix.

Et je dus me concentrer pour reconnaître celle d'Orgueil.

Je clignai des yeux en observant le beau visage du tigre doré, si semblable à celui de Dem. Après tout, ils sont cousins.

— Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que je peux faire ?

— Tu peux ouvrir ton lien avec Méphistophélès, ou Nathaniel, ou Cynric, histoire de voir la pièce dans laquelle ils se trouvent.

Hill me dévisagea.

— Vous pouvez vraiment faire ça ?

— Si je baisse mes boucliers et que je me concentre, oui.

— Vous arriverez à voir à l'intérieur du club à travers au moins trois paires d'yeux différentes ? On ne sera pas obligés de deviner où ils sont ?

— Ouais, c'est exactement ça.

— Merde alors. Et ça marche avec tous vos amants ?

— Ça ne marchera pas avec Nicky, juste avec les autres.

Hill fronça les sourcils.

— Plus tard, il faudra que vous m'expliquiez comment ça fonctionne, pour que je voie si ça peut nous être utile. Mais pour le moment, convoquez votre magie, Blake. Donnez-nous des yeux, et indiquez-nous l'emplacement de chaque personne dans la pièce.

— Je vais essayer.

— Non, n'essaie pas. Fais-le, ou ne le fais pas. Il n'y a pas d'essai, dit Zerbrowski.

Je mis une seconde à percuter qu'il venait de citer *La Guerre des étoiles*. Cela me fit sourire, et à cet instant, je l'aimai rien que pour ça.

Chapitre 47

Dans la maigre lumière printanière, je m'assis sur le bord du trottoir avec mon gilet pare-balles et toutes mes armes. Les SWAT, le marshal Arien Brice, Dolph, Zerbrowski, beaucoup plus d'autres collègues de la BRIS que je ne l'aurais imaginé et tous mes gardes du corps se massèrent autour de moi pour empêcher quiconque de m'approcher pendant que je réaliserais le rêve psychique de tous les négociateurs sur une prise d'otages. Inutile d'appeler la cible ou d'introduire quelqu'un dans le club : j'avais déjà des yeux sur place. Il ne me restait qu'à les « ouvrir ».

Assise quasiment par terre et entourée de tous ces grands types costauds, j'avais presque l'impression de me trouver au fond d'un puits de géants. Mais ça ne m'impressionnait pas : j'ai l'habitude d'être la plus petite de la classe. Suivant la suggestion d'Orgueil, je commençai par baisser les boucliers que j'avais dressés entre Dem et moi parce que le tigre doré avait une formation de guerrier, d'espion et d'assassin – même si Orgueil s'était bien gardé de le préciser à voix haute devant la police. Il avait juste dit « garde ».

Le temps que Méphistophélès, mon Démon, entre dans ma vie, j'avais pris l'habitude de garder mes distances émotionnelles et psychiques avec les gens liés à moi. Du coup, il ne m'avait jamais approchée d'aussi près que Nathaniel, ou Micah, ou Jean-Claude, ou... J'avais toujours soigneusement maintenu une barrière entre nous, parce que je savais comment faire et que je préférais qu'il y en ait une. À présent, je jetais toutes mes précautions aux quatre vents pour me tendre vers lui.

Je m'imaginai en train de lui faire l'amour. La sensation de son sexe en moi, de sa peau sous mes mains, de... Et cela suffit pour établir le contact. La plupart du temps, j'ai l'impression de flotter au-dessus des gens auxquels je m'adresse mentalement, mais je peux m'approcher bien davantage si je m'y autorise. Je m'y autorisai cette fois, et l'espace d'un moment, je pus voir à travers les yeux de Dem. Désorientée, je me retirai aussitôt.

Dem cligna des yeux en « m'apercevant » au-dessus de lui. Il invoqua sa version d'un masque neutre de flic et recommença à regarder fixement vers l'autre bout de la pièce.

— *Qu'est-ce que tu vois ?* lui demandai-je par la pensée.

Et dans la seconde, je le vis aussi.

Sin se tenait non loin de la scène, entre les petites tables sur lesquelles on posait les chaises à l'envers hors des heures d'ouverture. Nicky était le plus proche de la porte. Contre le mur, du côté de la scène le plus éloigné de la sortie, un homme inconnu avait passé son

bras autour du cou de Nathaniel. Dans son autre main, il tenait un cylindre surmonté d'un bouton sur lequel il appuyait déjà avec son pouce, ce qui me surprit.

— La bombe est armée, mais elle n'explosera que lorsqu'il lâchera le bouton, m'expliqua mentalement Dem.

Je déplaçai mes perceptions vers Sin, qui sursauta légèrement. J'entendis le terroriste demander :

— Que se passe-t-il ? Où est Anita Blake ?

— Lâchez mon frère, réclama Sin.

— Ce n'est pas ton frère ! hurla l'homme.

— Si.

— Ta gueule ! Toi, le lion ! Rappelle-la !

— Cynric, va-t'en, s'il te plaît, lança Nathaniel.

Je sentis Sin secouer la tête ; je perçus la profondeur de son obstination, et je sus qu'il ne partirait pas. Il n'était pas suicidaire ; simplement, il refusait d'abandonner Nathaniel.

Je pensai à ce dernier, et je sentis le bras du preneur d'otages en travers de mes épaules. Je regardais Sin ; je voyais ses yeux bleus écarquillés, son visage blême et visiblement effrayé. Pourtant, le tigre bleu ne s'en allait pas. Nathaniel avait peur pour lui ; son pouls battait follement dans ma gorge – si c'était bien la mienne. Un instant, je perçus trois battements de cœur différents dans mon corps, trois battements de cœur dont aucun n'était le mien.

Une des raisons pour lesquelles j'ai appris à dresser des boucliers aussi hermétiques, c'est que je ne veux pas finir comme Weiskopf et son Maître, un seul esprit dans deux corps – ou trois, ou quatre. À l'époque où je n'étais liée qu'à Jean-Claude et à Richard, par moments, j'avais l'impression d'appartenir à un esprit collectif flottant entre trois corps.

Pour la première fois, je ressentis la même chose avec Dem, Sin et Nathaniel. Seul Nicky demeura exclu de cette étrange intimité.

Je pouvais lire les émotions des trois hommes comme des cartes que j'aurais tenues dans ma main. Je captais des bribes de pensée. Dem semblait le plus doué pour former des phrases complètes, et comme je me faisais cette remarque, je sus que les gens qui lui avaient appris à se battre l'avaient également formé sur le plan psychique. Les tigres dorés étaient élevés et modelés pour devenir les parfaits instruments du Maître qui finirait par les contrôler. Désormais, leur Maître, c'est moi – même si techniquement, la loi vampirique considère qu'ils appartiennent à Jean-Claude.

Nicky se rapprocha de Dem. Il sentait mon énergie, je le savais.

— D'accord, je l'appelle. Mais pitié, gardez votre calme.

— Grouille-toi ! hurla le preneur d'otages.

Je me retirai, mais ce fut comme quand vous remettez des

vêtements dans une valise : ce n'est jamais aussi bien rangé que la première fois. Je conservai des bribes de connexion avec chacun des hommes à l'intérieur du club.

Mon téléphone sonna, et Orgueil dut m'aider à le sortir de ma poche. J'avais du mal à distinguer mes mains de celles de Sin, de Dem et de Nathaniel. *Merde, ma vieille, ressaisis-toi*, m'exhortai-je. Puis je pris conscience que je ne voulais pas refermer complètement la porte entre eux et moi. Si je perdais Nathaniel, si je les perdais tous, ce serait peut-être mon dernier contact avec eux. Je ne voulais pas le rompre.

— Coupe le lien, Anita, m'ordonna mentalement Dem. On ne peut pas fonctionner comme ça.

J'obtempérai, mais me retirai de Nathaniel en dernier, comme si je le caressais de l'intérieur. J'emportai avec moi l'odeur de ses cheveux et de sa peau. Je les sentais encore lorsque je répondis :

— Nicky ?

— Il veut que tu entres.

Une bouffée de peur toute fraîche, en provenance de Nathaniel, franchit les boucliers que je venais de rétablir. Je captai une pensée du léopard-garou : il voulait faire exploser la bombe avant mon arrivée, parce qu'il était persuadé que le preneur d'otages comptait nous faire sauter tous les trois, lui, Dem et moi. La mort de deux de mes animaux à appeler augmenterait la probabilité de la mienne.

— Nathaniel envisage de faire sauter la bombe avant que je vous rejoigne, dis-je à Nicky. Il est convaincu que le type veut éliminer deux de mes félins en même temps que moi, pour avoir plus de chances de ne pas me louper.

— C'est probablement le cas, acquiesça Nicky sur un ton très terre à terre.

Je voyais presque le sourire aimable mais indéchiffrable qui devait accompagner ces paroles.

— Ne t'avise surtout pas de faire ça ! lançai-je mentalement à Nathaniel ? je l'interdis !

— Qu'est-ce qui se passe ? glapit le preneur d'otages. Si tu te transformes, je te bute !

— Il vient d'y avoir une brusque poussée d'énergie dans la pièce. Nous sommes tous tellement nerveux que notre ami humain l'a sentie, rapporta Nicky.

Ce qui était sa façon de me prévenir que le preneur d'otages était bien plus sensible que je ne le pensais. Et merde !

— Où es-tu ? demanda Nicky.

— Un peu plus loin dans la rue.

— Il y a beaucoup de bouchons à cette heure-ci, pas vrai ?

— Tu ne veux pas que j'entre.

— Non.

— Tu penses qu'il fera exploser la bombe dès que je mettrai les pieds à l'intérieur ?

— Oui.

— Merde.

— Oui.

— Dis-lui que j'arrive aussi vite que possible.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

Le preneur d'otages se mit à hurler :

— Dis-lui qu'elle a dix minutes pour arriver, pas une de plus !

— Tu as entendu ? interrogea Nicky.

— Ouais. Persuade-le qu'il me faudra une demi-heure.

— Je vais essayer.

Et il raccrocha.

— Racontez, réclama Hill.

J'indiquai aux SWAT où se trouvait chacun des occupants de la pièce, et je leur dis que les nerfs du preneur d'otages étaient en train de le lâcher.

— Il commence à paniquer.

— Ce qui serait une bonne nouvelle, si on n'avait pas affaire à un dispositif de l'homme mort, fit remarquer Hill.

— Quel est le temps de réaction de Nathaniel ? s'enquit Zerbrowski.

Je lui jetai un coup d'œil.

— Il est rapide.

— Plus rapide que toi à l'ancienne brasserie, quand tu as empêché Billings de frapper ce gamin vampire ?

Je réfléchis un instant.

— Ouais. Ils sont tous plus rapides que moi.

— Tous ceux de tes hommes qui se trouvent là-dedans ? insista Zerbrowski.

J'acquiesçai, et Claudia confirma :

— Anita est rapide, mais pas autant que nous.

— Elle est toujours humaine, ajouta Orgueil.

— À quoi penses-tu ? demandai-je à Zerbrowski.

— Je pense que ton copain a raison. Que ce type vous fera tous sauter dès qu'il estimera que tu te trouves assez près pour mourir dans l'explosion.

— Tu ne m'aides pas, lui reprochai-je.

— Laisse-moi finir. Un jour, des types jouaient au ballon en Israël quand un terroriste s'est pointé avec un gilet explosif et un dispositif de l'homme mort. Ils lui ont sauté dessus et ils ont maintenu son doigt appuyé sur le bouton jusqu'à ce que la police arrive et le descende.

— Il est humain, protesta Dolph. On ne peut pas le tuer comme

ça.

— Il appartient à un groupe qui a buté deux officiers de police, contra Zerbrowski. Le mandat d'Anita l'autorise à exécuter quiconque est impliqué dans ce crime.

— Seulement dans le cadre d'une chasse, insista Dolph. Ce n'est pas censé permettre à un flic d'abattre un humain de sang-froid.

— Si c'était ta femme qui avait le bras d'un preneur d'otages autour du cou et une bombe dans le dos, tu considérerais que tu tires de sang-froid ? interrogeai-je.

— Non, admit Dolph.

— Attendez, intervint Hill. Vous voulez qu'on laisse Anita y aller, en espérant que tous ses mecs comprendront qu'ils sont censés bondir sur ce salopard et l'empêcher de lâcher le bouton jusqu'à ce qu'on débarque pour le tuer ?

— Ouais, acquiesça Zerbrowski.

— Nathaniel n'est pas formé au combat à mains nues, fit remarquer Claudia.

— Mais Dem et Nicky le sont, et Sin n'est pas trop mauvais pour un débutant, déclara Orgueil. Sans compter qu'il est super rapide.

J'avais de nouveau le cœur dans la gorge et la peau glacée malgré le soleil.

— Je peux communiquer notre plan à trois d'entre eux.

— Nicky est doué. Il bougera en même temps que les autres, affirma Claudia.

— Tu veux dire, en même temps que moi, corrigai-je.

— Le preneur d'otages est un humain avec deux marques vampiriques. Il ne sera pas plus costaud que Nathaniel, Sin, Dem et Nicky, déclara Orgueil.

— Tu veux dire que je n'aurai même pas le temps de l'atteindre ?

— Je veux dire que tu n'auras pas besoin de t'approcher de lui.

— Je ne comprends pas.

Bram intervint pour la première fois depuis le début de la conversation.

— Il veut dire qu'il te suffira de lui faire sauter la cervelle pour qu'il ne puisse pas faire péter la bombe.

Dolph secoua la tête.

— Je ne suis pas sûr que ce soit légal.

— J'ai tourné et retourné ces mandats dans tous les sens. C'est légal selon les dispositions de la loi, s'obstina Zerbrowski, et on n'a pas à s'inquiéter d'un procès, parce qu'une fois le mandat exécuté, l'affaire est automatiquement close.

Nous nous entre-regardâmes.

— Je n'aime pas vous laisser y aller seule, déclara Hill.

— Il ne m'a jamais interdit de prévenir la police ou de venir avec,

fis-je remarquer.

Hill eut un sourire carnassier.

— Alors, je vous couvre.

— On, rectifia Killian. On la couvre.

Et il en fut ainsi. J'informai Nathaniel et les autres de notre plan. Je comptais sur Nicky pour bouger en même temps que Nathaniel ; je pariais la vie de ce dernier sur sa rapidité de métamorphe et sa capacité à immobiliser le preneur d'otages assez longtemps pour que les autres le rejoignent. Après ça, ils n'auraient plus qu'à attendre que je déboule avec les SWAT en renfort.

Tout dépendrait de la coordination et de la vitesse de Nathaniel, ces qualités physiques qui faisaient de lui un danseur si merveilleux et un tireur plus que passable. S'il parvenait à garder le pouce du preneur d'otages appuyé sur le bouton, les autres auraient le temps de se jeter sur lui, et... ou bien ils protégeraient Nathaniel jusqu'à ce qu'on finisse le boulot, ou bien ils sauteraient tous ensemble.

J'avais déjà entendu de meilleurs plans, mais Hill, Killian, Derry et les autres étaient prêts à m'accompagner pour le mettre en œuvre. Ils partaient du principe que si je croyais les hommes de ma vie capables de faire ça, ils l'étaient. Je plaçais ma confiance en mes amoureux, et les SWAT plaçaient la leur en moi. Putain de bordel.

Chapitre 48

Je dus garder le visage découvert pour que le preneur d'otages puisse s'assurer que j'étais bien l'une des personnes lourdement armées qui s'apprêtaient à pénétrer dans la salle, mais mis à part cela, je m'équipai comme pour n'importe quelle chasse au vampire. Puis nous nous dirigeâmes vers l'entrée, et je m'abandonnai au rythme de cette démarche traînante qui avait l'air lente et maladroite mais ne l'était pas du tout en réalité.

Nous avions presque atteint la porte que j'avais déjà franchie des centaines de fois quand je baissai mes boucliers juste assez pour que Nathaniel puisse me « voir » au-dessus de lui. Je pris garde à maintenir entre nous une plus grande distance psychique que précédemment, parce que Nathaniel devait conserver toute sa rapidité et sa grâce de métamorphe tandis que je devais bouger de concert avec les hommes qui m'entouraient.

Chacun de nous avait ses propres capacités et son propre boulot à faire. Rien ne devait interférer avec ça. Aussi, j'informai Nathaniel que nous étions sur le point d'entrer, puis je coupai immédiatement la communication afin que chacun se retrouve seul dans sa tête, comme il en aurait besoin pour se concentrer.

Quand Derry poussa la porte et que nous nous faufilâmes à l'intérieur en triangle, la seule chose qui m'apprit que Nathaniel ne s'était pas loupé, ce fut que rien n'explosa. En fait, au terme de la seconde que mirent mes yeux à s'accoutumer à la pénombre du club, je vis que tous mes hommes étaient déjà entassés à l'autre bout de la pièce. Ils s'étaient jetés sur le preneur d'otages.

Je m'élançai comme je l'avais fait à l'ancienne brasserie, mais cette fois, ce n'était pas un inconnu que je m'efforçais de sauver. J'essayais d'atteindre les hommes que j'aimais avant que leur adversaire ne puisse les faire sauter. Je me retrouvai auprès d'eux avant d'avoir eu le temps de réfléchir ou de me rendre compte que je traversais la pièce. Même pour moi, c'était comme de la magie.

Je baissai les yeux vers le large dos de Nicky, dont l'une des grandes mains enveloppait celles de Nathaniel, qui elles-mêmes enveloppaient celle du preneur d'otages autour du détonateur. Dem clouait l'homme contre le mur ; Sin l'avait ceinturé comme pour lui faire un placage. Nathaniel se tenait dos à moi, me présentant sa tresse auburn et les muscles de ses épaules dénudées par son débardeur. Face à lui, le Renfield que je n'avais vu qu'à travers leurs yeux jusque-là me dévisageait d'un air paniqué.

Il eut à peine le temps de crier « Non ! » avant que je ne lui tire dans le front, juste au-dessus des sourcils. Du sang et des fluides plus

épais jaillirent de l'arrière de son crâne. Le trou d'entrée, lui, était petit et bien propre. Je tirai une seconde fois juste à côté, et l'arrière de la tête du preneur d'otages se désintégra. Ses yeux roulèrent dans ses orbites, et il ne nous resta plus qu'à appuyer sur ce foutu bouton jusqu'à ce que les spécialistes en explosifs déboulent pour prendre la relève.

Chapitre 49

Quand tous les fils eurent été sectionnés et une fois la bombe emportée, je m'assis au bord de la scène entre Nathaniel et Sin. Nicky et Dem discutaient avec Orgueil, Claudia et le reste des gardes d'un côté de la salle. Je crois qu'ils essayaient de comprendre où ils avaient merdé, et ce qu'ils pouvaient faire pour empêcher qu'un incident semblable ne se reproduise. En fait, je m'en fichais un peu. Je tenais la main chaude et vivante de Nathaniel dans l'une des miennes ; Sin me tenait l'autre, et pour le moment, c'était assez. C'était bien plus qu'assez.

— C'est toujours comme ça dans ton boulot ? interrogea Sin d'une voix qui sonna bizarrement à mes oreilles – mais je n'aurais su dire si le tigre bleu était choqué, ou si c'étaient les détonations qui m'avaient à moitié assourdie.

— Parfois, répondis-je.

— Je ne voudrais pas faire ça tous les jours.

Je souris et lui pressai la main.

— Il te suffira de te trouver un boulot moins dangereux. Ce n'est pas ça qui manque.

Sin posa la tête sur mon épaule, et comme il était beaucoup plus grand que moi, il dut se tordre le cou, mais cela ne l'arrêta pas. Il s'accrochait à ma main avec les deux siennes, qui étaient tellement plus grandes qu'elles devaient essentiellement se tenir l'une l'autre.

Nathaniel avait posé sa main libre sur ma cuisse. Il m'embrassa la joue, et je me laissai aller contre lui.

Je sentis Jean-Claude s'éveiller à l'approche de la nuit, le sentis prendre sa première inspiration. Puis sa voix résonna dans ma tête.

— Que s'est-il passé, ma petite ?

Et pour une raison que j'ignore, ce fut à ce moment que je fondis en larmes.

Chapitre 50

Weiskopf nous indiqua le nom de tous les autres vampires renégats. Lui et son Maître, Benjamin, nous les donnèrent dans le cadre du premier accord légal conclu entre un vampire et les autorités humaines. En échange, comme ils n'avaient fait de mal à personne, ils furent autorisés à partir. Ils avaient perdu toutes leurs illusions au sujet des vampires non liés par le sang. Jean-Claude et moi leur avons fait promettre de ne plus tenter de convertir qui que ce soit à leur fol idéal. Et nous avons sous-entendu assez lourdement que, même s'ils n'avaient rien à craindre de la justice humaine, ils ne devraient pas espérer notre clémence s'ils s'avisait de fomenter une nouvelle rébellion.

Nicky et Dem ont fait leurs débuts sur la scène du *Plaisirs Coupables*, et ils ont remporté un franc succès. Dem a aimé ça, et il le refera sans doute. Nicky, ça m'étonnerait. Pourtant, en les regardant tous les deux pendant leur numéro, j'ai eu l'impression que Nicky s'éclatait autant que Dem. Les sociopathes sont d'excellents acteurs. Tout de même, Nicky a refusé d'abandonner Nathaniel, et pas en raison des liens qui l'attachent à moi. Il l'a dit lui-même : c'est la première fois qu'il a une famille.

Sin se trouvait au club ce jour-là parce que Nathaniel lui apprenait à danser, non pour se produire sur scène, mais pour moi. Il voulait me faire un striptease de pro, en privé, et Nathaniel lui montrait comment.

— La plupart des hommes que tu aimes sont sexy quand ils dansent, m'a expliqué Sin.

— Pas Micah.

— Mais tous les autres le sont.

Et je n'ai rien trouvé à répondre.

Asher est parti explorer cette autre ville qui lui conviendrait parfaitement, vu que les hyènes-garous y sont le groupe animal le plus nombreux. Mais... c'est à des centaines de kilomètres de St. Louis. Asher n'a pas envie de nous quitter, mais Dem a besoin de coucher avec des filles, et honnêtement, je crois qu'il coucherait aussi avec d'autres hommes s'il ne pensait pas que ça ferait péter les plombs à Asher. Cela dit, le vrai problème, c'est qu'il ne veut pas se passer des filles.

Du coup, Asher s'efforce de le pousser plus souvent dans mon lit. Je suis une fille, mais j'ai d'autres partenaires et d'autres responsabilités. Par ailleurs, Asher est toujours jaloux des autres relations de Jean-Claude, ce qui n'est pas cool du tout. Nous envisageons de le renvoyer dans l'autre ville pour un séjour de deux

mois.

Nathaniel en a finalement sa claque d'Asher, même si celui-ci est son mâle dominant idéal – et peut-être aussi le mien. Il ne peut pas lui pardonner d'avoir fait du mal à Sin. De façon assez perverse, plus il prend ses distances, plus Asher le poursuit de ses assiduités. Il n'accorde aucune valeur aux gens qui lui facilitent la vie ; il n'est intéressé que par les emmerdeurs ou ceux qui lui préfèrent d'autres partenaires.

Je lui ai conseillé d'entamer une thérapie. Il n'a pas envie de le faire, et l'y contraindre en lui collant un flingue sur la tempe ne servirait à rien. Mais je l'ai prévenu que si quelqu'un d'autre était blessé à cause de sa jalousie et de son mauvais caractère, je m'assurerais qu'il ne s'en tire pas indemne non plus. Je ne peux pas menacer de le tuer, parce qu'il sait très bien que je ferais pratiquement n'importe quoi pour ne pas en arriver là, mais selon la façon dont il se comporte, il se pourrait que je n'aie pas le choix.

Je ne veux pas avoir sa mort sur la conscience. Asher doit partir. Mais aurons-nous la force de le renvoyer définitivement si nécessaire ? Jean-Claude serait-il capable de se séparer de quelqu'un qu'il aime depuis des siècles ? Je l'ignore. Aurais-je la force de l'y contraindre ? Peut-être.

Pour l'instant, nous avons mis un pansement sur la plaie. Dem passe plus de temps avec moi, mais il n'est pas Nicky, ni Sin, et encore moins Micah ou Nathaniel, et je ne crois pas avoir assez de place pour un nouveau chéri, ni dans ma maison ni dans mon cœur. J'adore coucher avec lui, mais je ne suis pas amoureuse. Cette maison est à moi ; n'y habitent que les gens que je veux garder à mes côtés nuit après nuit, et Dem n'est pas l'un d'eux.

On m'a dit qu'il faudrait qu'un des tigres dorés devienne mon chéri, pour des raisons métaphysiques. Mais mon cœur est peut-être semblable à une molécule qui ne possède qu'un nombre fini de points d'attache, et qui ne peut être stable qu'au contact d'un nombre fini d'atomes d'oxygène. Si je dépassais la limite, il serait surmené, deviendrait instable et finirait par exploser.

Asher n'est pas le seul à avoir un sale caractère. Je crois qu'il l'a un peu oublié, et s'il ne fait pas gaffe, je ne tarderai pas à le lui rappeler. J'espère qu'on n'en arrivera pas là, mais je commence à me faire à l'idée que je n'accorde à personne le droit de faire du mal aux gens que j'aime – pas même à l'un d'entre eux.